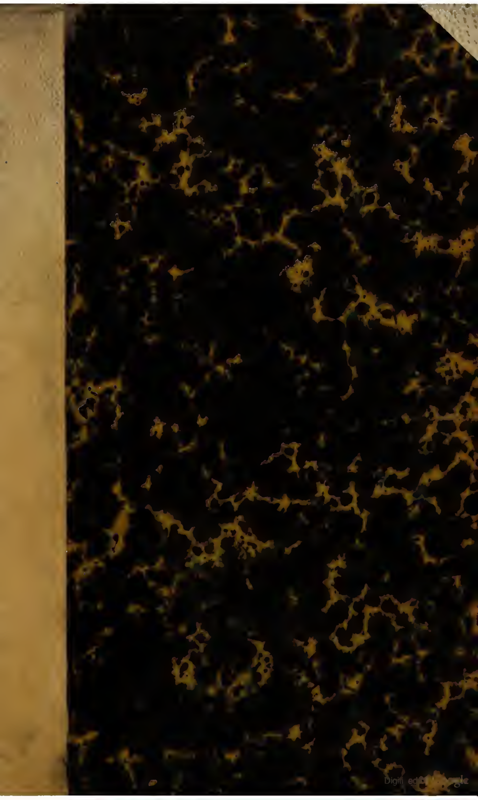
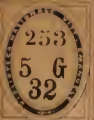



253
5 G
32

HISTOIRE
DE LA VIE,
des Écrits et des Doctrines

DE

MARTIN LUTHER

PAR M. AUDIN.

Nouvelle Édition

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

ORNÉE

des Portraits de Luther et de Catherine Bora,
— de la Caricature du Docteur contre le Pape, —
de la Musique du Choral de Worms.
— de Fac-Simile et Vignettes sur bois. —

TOME PREMIER.

PARIS
MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, 29.

1841

HISTOIRE

DE LA VIE,

DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER.

Cet ouvrage se trouve aussi :

A AIX,	Serda.
AVIGNON,	Aubanel.
LYON,	Allard, Chambet aîné, Guyot, Mothon et Pincanon, Savy.
MARSEILLE,	Marius Olive.
NANCY,	Grimblot.
NISMES,	Watton.
TOULOUSE,	Delsol.
VERDUN,	Laurent.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, Rue N.-D.-des-Victoires.





Bruder Martin.

Luther au Couvent.

HISTOIRE

DE LA VIE

DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER

PAR J.-M.-V. AUDIN.

NOUVELLE EDITION.

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

ORNÉE

DES PORTRAITS DE LUTHER ET DE CATHERINE BORA. — DE LA CARICATURE DU DOCTEUR CONTRE LE PAPE. — DE LA MUSIQUE DU CHORAL DE WORMS. — DE FAC-SIMILE ET VIGNETTES EN BOIS.



I



PARIS,

MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Quai des Augustins, 29.

1841

Non unius diei, fortuitique sermonis, sed plurimorum mensium, exactaeque historiae.

BRANDOLINI, *Dialog.*

La réforme est un phénomène double, social et religieux. Schuderoff, Voigt, Buchholz, Thym, Schmidt, Charles Villers, en ont recherché les causes et les effets. A son avénement, Luther trouva les éléments de ce mouvement qui devait agiter le monde tout rassemblés : il ne les créa pas, ainsi qu'on l'a si souvent répété, il s'en servit. Car les idées ne naissent pas fécondées, il faut un cerveau pour les faire éclore. Le sol de l'intelligence ressemble au sol terrestre qui ne porte que s'il est ensemencé. Le germe du protestantisme existait donc quand vint Luther. L'action du docteur de Wittemberg sur son siècle a été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages où sa parole est représentée plus puissante que celle d'aucun écrivain, où sa pensée est peinte saisissant l'avenir



qu'elle a deviné d'intuition, où sa science du Verbe divin est mise au dessus de celle de tous les génies catholiques, où sa mission est transformée en apostolat, et son œuvre comparée à la révélation. Nous verrons dans son duel avec l'autorité si le moine augustin est homme, et si les misères de notre nature lui ont manqué.

La réforme fut violente dans le principe. Elle ne se contenta pas de chasser nos religieux de leurs couvents et nos prêtres de leurs presbytères; elle les calomnia dans leurs mœurs et leurs doctrines, les rapetissa et brûla ou dispersa leurs livres : ces pamphlets catholiques surtout si âcres, si mordants, si incisifs où l'écrivain, prêtre, moine, juriste, se prenait à l'enseignement du docteur, à sa mission évangélique, à son intérieur de ménage, à sa vie intime, à ses doctrines, et le jouait à son tour sur un théâtre où lui-même l'avait joué sans pitié. Le drame de la réforme accompli, Luther resta seul sur la scène, sans rivaux, sans contradicteurs. Pour juger ses adversaires, on n'eut donc plus que l'œuvre littéraire qu'il avait laissée après sa mort, où il trace un si abominable portrait des catholiques : êtres, selon lui,—déchus,

sans savoir, sans discernement; misérables écoliers se traînant sur les pas d'Aristote qu'ils n'ont su jamais lire; humanistes tout farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village; chrétiens qui répudient la parole évangélique; théologiens qui chantent victoire quand ils ont cité Thomas ou Scot; — au moral, hommes de convoitise et de luxure; livrés au vin, aux femmes, esclaves de leurs appétits et prêts, comme Judas, à dire : que me donnerez-vous? je vous le livrerai. A peine si, dans leur lutte avec Luther, vous pouvez saisir une noble parole qui sorte de ces cœurs de crétins, à travers une phraséologie, se perdant dans un dédale d'arguments sans coloris, et souvent aussi grotesques que leur figure; car talent et figure, tout est fait par Luther à la même image.

Voilà, si vous en croyez le réformateur, les hommes que Dieu avait suscités au seizième siècle, pour défendre l'église d'Allemagne!

L'ame se serre en assistant à ces débats, où Luther se donne une parole si éblouissante et en fait une si terne à ses adversaires : l'un véri-

table géant, les autres misérables pygmées! chez lui une imagination de feu, chez ses antagonistes une organisation décrépite. Ils ont à leur disposition les eaux vives où Tertullien, Cyprien, Lactance, puisaient des flots d'images, et ils n'osent en approcher leurs lèvres! On rougit pour des rhéteurs encapuchonnés qui ne savent lire ni la Bible, ni les pères. La foi, qui transporte des montagnes, ne leur délie pas même la langue. Maintenant étonnez-vous que des historiens, qui ne connaissent la polémique du seizième siècle que par les récits de Luther, aient une idée si triste de nos docteurs, et qu'ils se passionnent pour leur apôtre! étonnez-vous qu'ils le comparent à saint Paul, qu'ils en fassent un autre Arminius et un romain des anciens temps 1)!

Luther a fait de la caricature, et on a cru à la ressemblance; mais Dieu n'a pas plus manqué à son Église au temps de la réforme que le talent à ses défenseurs. Dans l'intérêt de l'histoire, nous nous sommes constitué à notre

1) Joh. Voigt's universalhistorische Ideen über die Nothwendigkeit der Reformation.

tour juge d'un homme qui jugea ses frères avec tant de sévérité; c'était notre droit. Nous avons dit à chacun de ces morts qu'il coucha dans la tombe : Lève-toi ! Nous les avons éveillés de leur sommeil et cités devant notre tribunal ! On verra si la poussière catholique ne recouvre pas des ombres illustres, des hommes de foi et d'inspiration, des ames de poète, des cœurs chauds, de dignes héritiers des gloires de notre école. On verra si toute étincelle de génie manquait à ces moines à la façon de Luther; si Eck est un théologien sans science, Aleandro un esprit vulgaire, Caietano un diplomate inhabile, Léon X l'Antechrist prédit par les prophètes. On verra qui a soutenu les arts, qui a veillé sur les monuments de notre foi. Si, comme Kant l'a défini, le beau n'est que le symbole de la moralité, on saura qui, dans cet antagonisme des deux cultes, a fait défaut à la mission du Christ, mission de civilisation et de progrès social.

Il n'est pas d'écrivain, quelque faible part qu'il ait prise à ces débats, soit qu'il appartienne à notre école ou à celle de Luther, dont nous n'ayons soigneusement étudié les productions.

Pour juger le réformateur, nous avons visité une à une ces vastes nécropoles où dorment pêle-mêle les cendres des réformés et des catholiques. Nous avons fouillé les bibliothèques de Mayence, d'Erfurth, de Cologne, de Strasbourg, de Lyon, de Florence et du Vatican surtout où tant de trésors sont enfouis 1) : diamants que trois écrivains contemporains, tous trois de la réforme, ont attachés à leur couronne littéraire : —Ranke dans son histoire de la papauté, Raumer dans ses annales de la maison de Hohenstaufen, et Adolphe Menzel dans sa chronique allemande depuis les temps de Luther jusqu'à nos jours : nobles intelligences, dignes de toute admiration, qui ont cru le moment venu où l'esprit de secte ne pouvait prévaloir contre la vérité.

Il est une œuvre littéraire dont la seule transcription userait une vie de scribe, car celui qui

---

1) Les archives du Vatican renferment la correspondance inédite du nonce Aleandro; la bibliothèque de Mayence et celle de Cologne les pamphlets, introuvables ailleurs, des deux Eck, de Tezel, d'Hochstraet; celle de Lyon, un grand nombre de libelles théologiques du seizième siècle, que son savant administrateur, M. Péricaud a mis, avec une rare complaisance, à notre disposition.

la produisit ressemblait au fantôme de la ballade allemande, il allait vite; chaos où l'auteur a jeté de tout: poésie, éloquence, images, colère, boue, mensonge et jusqu'à des vérités; épopée où il a mis en scène des papes, des empereurs, des pères, des docteurs, des juristes, et le diable, son héros, qui tient suspendues par un fil toutes ces têtes qu'il agite et fait mouvoir. C'est cette œuvre où Luther représente Démosthènes, le paysan du Danube, et souvent même Pétrone, qu'il faut étudier, si l'on doute, pour cesser de douter; symbolique in-folio de l'inanité des doctrines protestantes. En effet, assemblez ces pages; rapprochez celles que sa main desséchée qui déjà touchait les premières ombres de l'éternité, laissait tomber à Eisleben, de celles qu'il écrivait presque enfant au sortir du couvent d'Erfurth; comparez-les, et vous n'en ferez jamais surgir une dogmatique. Car les enseignements, pour nous servir de l'expression d'un poète, « s'y brisent comme des avalanches, les doctrines s'y heurtent à l'instar des tempêtes 1); » pas un rayon de

1) Wieland's Oberon.

soleil qui vous indique la voie du salut; c'est un abîme de néologies, de contradictions et d'antilogies. Quelque haute que soit la colonne où ils placent leur Stylite, nous portons le défi aux apologistes de Luther de le grandir jusqu'à l'affirmation : il n'a su que nier, et nier c'est détruire.

C'est parce que nous l'avons lu et médité que nous en parlons ainsi. Plusieurs fois notre cœur s'est contristé en voyant l'usage que le moine augustin a fait des dons que Dieu lui avait accordés. Nous avons mis en relief ses variations continuelles, les impossibilités qu'il donne pour des évidences, ses prophéties sur la chute de l'église romaine, ses blasphèmes contre la chaire de saint Pierre, ses outrages aux lumières de la tradition, aux splendeurs du sacerdoce et de l'humanité, et tout ce merveilleux de fiel et d'injures dont il se sert pour flétrir quiconque ne croit pas en lui. Notre livre tombera souvent des mains; le doute se dressera contre notre récit : mais qu'on se débatte tant qu'on voudra, notre preuve est là, il faut s'y soumettre ou renier Luther. Nous disions, dans notre premier travail. « C'est la parole de

Luther que nous reproduisons, et sa parole toute nue. Un moment nous avons hésité, n'osant traduire des images qui révoltent à la fois l'œil et l'oreille; mais nous nous sommes enhardi en pensant que ce n'était point à nous de rougir pour Luther. S'il y a de la honte, qu'elle retombe sur son front». Mais des hommes dont la foi est aussi vive que l'intelligence avaient blâmé notre courage, nous avons dû les écouter. C'est la langue latine qui désormais racontera ce que Bossuet appelle les prodigieuses imaginations du moine augustin. Luther lui-même l'a choisie pour interprète.

Quand ce Samson de la réforme, s'attacha, pour les renverser, aux colonnes du temple, de nombreux ouvriers vinrent à son aide : c'étaient Carlstadt, OEcolampade, Schwenkfeld et beaucoup d'autres encore, auxquels, pour récompense, il décernait des couronnes sur la terre et dans le ciel. Mais ces esprits voulurent travailler pour leur compte et se passer de Luther. Alors se produit un drame trop sérieux pour prêter aux rires. — Qui êtes-vous, crie le docteur, pour annoncer un autre évangile? Quels sont vos miracles? Où sont les

signes que vous avez posés dans le ciel? Pas un ne répond; pas un qui ait seulement, suivant Érasme, redressé un cheval boiteux. Ils ne sont pas interdits : ils demandent à leur tour à Luther : — Et toi, qui t'a envoyé? A quels signes pouvons-nous reconnaître ta mission? Quel miracle as-tu opéré? Luther n'a pas même ouvert les yeux à un aveugle. A défaut de signes, il a sa grande colère. Donc il s'irrite, il bondit, il se met à fouiller les livres de ces nouveaux apôtres qu'il pousse pêle-mêle devant son tribunal; qu'en plein prétoire, et aux éclats de rire des assistants, il fustige et marque au front comme Caïn; puis de sa voix de prophète, il les chasse en ces mots : — Allez au diable si vous ne vous repentez. Tous moururent dans l'impénitence. Mais avant de quitter cette vie, ils eurent leur tour, et citèrent à leur barre le réformateur. N'attendez pas d'eux des mouvements oratoires, leur parole est rampante, mais vive; nous l'avons recueillie dans des feuilles rares à trouver.

Ainsi voilà l'anarchie dans l'église de Wittemberg! Les frères utérins de la réforme allaités de son lait, se maudissant entre eux, et s'ap-

pelant l'un l'autre aux pieds du juge suprême, Luther pour demander compte à Münzer de toutes les âmes qu'il a enivrées de ses poisons, et Münzer pour lui jeter à la face le sang des anabaptistes;

Carlstadt pour accuser Luther d'avoir perverti le Verbe divin, et Luther pour se moquer des visions de l'archidiacre;

Zwingli et OEcolampade pour expliquer à Luther le sens des paroles de la Cène; et Luther pour proscrire l'interprétation des Suisses.

N'est-ce pas un singulier spectacle que ce drame où ne paraît aucune individualité catholique, et dont tous les acteurs sont des moines, des clercs, des prêtres, qui ont pris femme? évangélistes qui se croient illuminés d'en haut et se disent anathème; prophètes et apôtres du Christ qui se vantent de posséder le critérium de la vérité et ne s'entendent pas plus entre eux que les ouvriers de Babel! — Nous avons découvert cette plaie de la réforme personnifiée dans ses athlètes les plus connus. C'est le Saxon qui les jugera.

Un homme tel que Luther ne revit pas seulement dans ses œuvres et dans les récits de ses contemporains. Son pied, partout où il a posé, s'est si fortement empreint au sol, qu'il y a laissé des traces impérissables. La vie du docteur fut à la fois un combat et un pèlerinage à travers l'Allemagne. Des ames enthousiastes vont visiter aujourd'hui les lieux où se passèrent les phénomènes de la réforme, comme autrefois nos pères étaient poussés vers la Terre-Sainte. Nous aussi, nous avons entrepris ce voyage. Nous avons vu Eisleben, Eisnach, Erfurth, Worms, Spire, Wittemberg; recueillant des souvenirs et des images qui aideront à la compréhension de notre narration, et qui nous fourniront quelquefois d'utiles enseignements. Ainsi s'il arrive qu'on nous montre, avec un respect idolatrique, le verre où s'attachèrent les lèvres de Luther, nous demanderons qu'on nous explique le dédain de nos adversaires pour les ossements des martyrs de notre foi; si le protestant s'assied avec émotion sous l'arbre qui abrita Luther près d'Oppenheim; il nous sera bien permis à nous de baiser la main de l'un de nos saints qui préféra la mort au parjure; et si

l'on nous fait voir les gouttes d'encre qui jaillirent de l'écritoire que Luther jeta à la tête du diable, nous aurons moins de peine à obtenir grace pour les superstitions de quelques unes de nos campagnes.

Notre Histoire est un livre de conviction et de bonne foi : qu'on le juge comme nous l'avons écrit.

Et maintenant quelques lignes sur cette seconde édition. C'est notre premier travail que nous réimprimons, mais revu avec une scrupuleuse patience, éclairci dans quelques passages, rectifié dans beaucoup d'autres, et enrichi par de nouvelles investigations en Allemagne et en France 1).

Le portrait de Catherine Bora, placé en tête

1) Nous devons à l'amitié de M. Alexandre Martin la communication de quelques pamphlets allemands que nous n'avions pu nous procurer même au delà du Rhin : Cathalogus tumultuum et praeliorum in superiori Germania nuper gestorum a Johanne Cochlaeo. Responsio Cochlaei ad singulos articulos M. Lutheri, contra ecclesiasticos. — Andreae Carlostadii CCCLXX apologeticae conclusiones pro sacris literis compositae.—Defensio ejusdem contra monomachiam D. Johannis Eckii.—Missae christianorum contra Lutheranam missandi formulam assertio Hieronymi Emser.—Nous sommes encore redevable à M. Martin d'une lettre inédite d'Erasme à Luther, et d'une autre lettre d'Osiander (And.) sur des vers prophétiques touchant la papauté.

du second volume de notre ouvrage, est tire de l'Almanach de la Réforme, Erfurt, 1817. Notre intention était de reproduire diverses caricatures de Luther contre la papauté, rares aujourd'hui en Allemagne ; mais comment offrir aux regards des lecteurs français le pape âne, et surtout le pape truie ? Nous avons choisi le pape diables qu'on vend encore en Saxe 1).

1) Les lecteurs qui entendent l'allemand remarqueront facilement que nos citations sont reproduites avec la syntaxe et l'orthographe de l'époque.

INTRODUCTION.

Du Doute ou Protestantisme au siècle de Luther.

La réforme ne fut pas, comme on l'a cru, un accident, mais quelque chose de plus grand, l'œuvre progressive des siècles. Luther fut suscité de Dieu pour accomplir ce que le rationalisme, en travail, cherchait depuis si longtemps. Il souffla comme Elisée sur un cadavre; mais si l'étincelle de vie n'eût point existé, il ne lui aurait pas été donné de la rallumer; à moins d'un miracle, il n'eût pu dire au cadavre : Lève-toi et marche.

On trouve dans l'histoire de l'intelligence en Allemagne un moment où la pensée ne donne plus signe apparent d'existence; c'est un demi-siècle avant Luther. A peine l'homme se doute-t-il qu'il y a en lui autre chose que de la matière. S'il souffre, s'il meurt, c'est pour gagner quelques miettes de pain.

Il a oublié qu'il a une ame qui vit de sa vie propre, c'est à dire de tout ce qui procède de la bouche de Dieu qui le créa à son image. Il la délaisse cette pauvre ame, emprisonnée qu'elle est dans des liens terrestres, où elle languit et se dessèche comme une plante dans une terre sans soleil. Si dans ce sommeil des esprits nous cherchons un front où se lisent les signes de notre origine, il nous faut entrer dans la chapelle d'un couvent. Là, quelques moines représentent seuls la substance immatérielle qui ne finira jamais; l'esprit pur, la foi qui se nourrit de science; l'ange déchu qui a retrouvé par l'expiation la vie à venir. Otez ce moine, tout un symbole s'efface : il n'y a plus dans le jardin mystérieux d'Eden qu'un seul arbre, l'arbre de mort : le monde retombe dans l'idolatrie, mais la pire de toutes, l'idolatrie de la force brute.

Jusqu'au quinzième siècle, la voix du prêtre allemand, le représentant de la science et de la foi, avait presque toujours été écoutée dans un religieux recueillement; c'était plus que l'écho du Verbe vivant, c'était comme la voix de Dieu même et sa lumière. Pauvres et riches, sujets et monarques, obéissaient à cette parole qui domine tous les bruits du monde, comme celle qu'entendit Moïse sur la montagne. Si par intervalles une nature rebelle essayait d'interpréter ou d'altérer l'enseignement du prêtre, alors on s'écartait d'elle comme si elle eût été frappée de la lèpre; on la laissait seule, abandonnée à sa folie, jusqu'à ce qu'elle eût pleuré et

fait pénitence. Persistait-elle dans son péché; alors l'ame hautaine était condamnée, anathématisée; les portes du temple lui étaient fermées et la table sainte refusée, jusqu'à ce qu'elle se fût amendée dans les larmes et la prière. Toutes les pompes que l'Eglise déployait dans sa colère servaient en Allemagne à accroître le respect et l'effroi des peuples. Comme il n'y avait de science que dans le cloître, la révolte sortait ordinairement du sanctuaire. C'était un pauvre moine tout épris de passion pour ses livres, sa seule joie, ses seules amours en ce monde, dont il rêvait la nuit et jusque dans ses prières, et qui, devenu fou à force d'étude, jetait toutes sortes de capricieuses imaginations à la multitude, qui, ne comprenant rien à sa parole, le laissait dire. Mais le moine averti par ses supérieurs se hâtait de revenir sur ses pas, et d'expier ses hardiesses par le jeûne et la mortification. Dans ces temps anciens, le clergé malheureusement négligea trop le culte de la science à l'aide duquel il eût pu opérer de si grandes merveilles. Parce que le monde moral était à lui, il estima que le monde ne pourrait lui échapper. En Saxe, cette flamme pour l'étude, si noble, si pure, qui détache le prêtre de tous les hommes soumis à l'empire de la matière, va s'affaiblissant tellement à partir du quatorzième siècle, qu'il n'en reste au quinzième que quelques lueurs. Le prêtre redevient homme, de pur esprit qu'il nous apparaissait d'abord. La langue de Virgile, qui revit en

écho affaibli dans les poèmes de Prudence, dans Lactance, dans saint Augustin, et qui devrait se refléter dans la parole du prêtre catholique, perd sa grace, se rouille, se ternit, et n'est bientôt plus une langue, mais un idiôme barbare. En vain les papes essayèrent à divers intervalles de raviver en Allemagne le culte des lettres antiques, comme ils l'avaient fait en Italie, soit par de simples exhortations, soit par des honneurs rendus à ceux qui les cultivaient à l'imitation d'Erasme 1). Leur voix, pas plus que l'aiguillon de la gloire, n'était assez puissante pour secouer des ames endormies depuis trop de temps dans un sommeil de chair. Les libéralités de Charlemagne, après la défaite des Saxons, s'étaient répandues sur les évêques allemands, qui se servaient des graces du prince, non point en prêtres du Seigneur, pour distribuer des aumônes, mais en seigneurs féodaux, pour traîner à leur suite des cavaliers bardés de fer, des lances, des instruments de guerre. Sous Louis-le-Débonnaire, le fils de Charlemagne, on entendit dans la Westphalie une voix qui criait : « Malheur, malheur! aujourd'hui, le poison a été versé sur l'Eglise! » Cette voix avait

1) Lettres de Léon X à Erasme, 10 juillet 1515, pour l'exhorter à publier les œuvres de saint Jérôme, et son travail sur le Nouveau-Testament;

Du 26 janvier 1516: « Dilecte fili, Vitae morumque tuorum estas, etc. »

prophétisé l'avenir de l'épiscopat allemand corrompu par le grand empereur 1).

Tous les prélats germains ne ressemblaient pas du reste à celui qu'a peint Erasme dans sa lettre à François Ier 2). L'évêque de Brandebourg s'était placé noblement à la tête des lettrés; Albert de Mayence protégeait les humanistes ; les évêques de Paderborn et de Posen aimaient les sciences et entretenaient dans leur diocèse de nombreuses écoles. Mais d'autres membres du haut clergé étaient malheureusement trop occupés du monde matériel, pour penser à l'ame et à ses besoins intellectuels. Il eût fallu, pour briser leur vie de mollesse, de faste et de sensualisme, une secousse imprévue : elle eut lieu, lorsque un pauvre ouvrier eut trouvé l'imprimerie.

La pensée sortit alors de son cercueil et prit des ailes; ce fut comme un nouvel arbre de la science. Prêtres et laïques, hommes de robe et d'épée, moines et magistrats, artistes, ouvriers, jusqu'aux femmes voulurent y cueillir des fruits 3). Plus ce mouvement des esprits se répandait, plus l'enseignement

---

1) Hodie, vae, vae, venenum sparsum est per universam Ecclesiam. — Toute l'idée de Ranke sur l'influence du clergé séculier est dans cette prophétie rapportée par le père Thomassin.

2) Erasme, dans sa lettre à François Ier, parle de l'un de ces évêques : « qui trecentes equites balistis, lanceis, ac bombardis instructos secum ducit. » Liv. 29, in Evang. Marc.

3) Quin potius cedunt feliciori saeculo, quod foeminae latine sciant. Eras. Epist., Nicol. Everardo, Holland. Praesid.

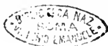
oral du prêtre perdait de sa puissance sur les masses. Les ames avaient trouvé une existence nouvelle, une source inconnue de jouissances. Milton a peint cette ivresse des sens, quand l'homme ouvre pour la première fois ses yeux à la lumière. Les disciples les plus fervents abandonnèrent leurs maîtres, dès qu'ils purent lire ailleurs que dans ces livres éblouissants d'or et de peintures, que les couvents conservaient si précieusement, et qu'on vendait auparavant à si haut prix.

L'imprimerie devait être une arme puissante dans les mains du Rationalisme. Le clergé allemand eût pu imiter l'exemple du clergé d'Italie, s'emparer de cet instrument, le manier, s'en servir à son profit et à sa gloire, et personne, assurément, n'eût été tenté de lui en disputer la possession. Malheureusement les évêques de la Germanie en général ne parurent pas assez comprendre l'enseignement que Dieu leur donnait et la mission qu'ils pouvaient accomplir; ils ne s'aperçurent pas assez des changements qui s'étaient opérés dans la société; ils ne pressentirent pas complètement l'avenir. Quelques vives sympathies, il est vrai, se manifestèrent dans le sacerdoce pour l'amélioration de l'esprit humain; mais au lieu d'aller s'inspirer, comme en Italie, aux sources antiques, le sacerdoce aima mieux rester dans ses cloîtres, y étudier, pour ressusciter les lettres, les œuvres de ses théologiens, admirables comme enseignement dogmatique, mais dont la forme avait vieilli. Tout ce qu'il

fit pour se donner un air d'érudition mondaine, ce fut d'associer, dans ses études psychologiques, Aristote à saint Thomas. Mais Aristote, avec sa terminologie aride, sa froide raison et sa parole incolore, ne pouvait toujours avoir prise sur l'imagination d'un peuple qui tôt ou tard devait appartenir à la poésie.

Or, cette poésie se trouvait répandue à pleines mains dans la philosophie de Platon. Les Grecs bannis de Constantinople l'avaient récemment emportée de l'exil, et révélée aux ames italiennes qui s'étaient tout à coup éprises d'amour pour les rêves mystérieux du maître de Socrate 1). Ainsi deux grands systèmes de philosophie venaient d'être mis en présence et se disputaient le domaine de l'esprit : l'un représenté par Aristote, grave et systématique ; l'autre par Platon, brillant et coloré ; l'un ne parlant qu'à la raison, l'autre enchantant les sens. Aristote, positif dans ses déductions comme une formule algébrique, répudiait toute parure comme une folie ; Platon, vague comme un rêve, pouvait revêtir dans ses révélations les formes les plus musicales de la langue. L'Italie tout entière, avec ses

1) Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis le père de Léon X, contribuèrent surtout à répandre les dogmes de cette philosophie nouvelle, qui, malgré son hétérodoxie, séduisit beaucoup d'hommes religieux. Au lieu d'un Dieu en trois personnes, c'est une ame unique qu'admettent les platoniciens ; ame, rayon, parcelle de la Divinité, unie à la matière ; après les épreuves de la vie, l'ame rompt ses liens, et va se perdre dans le sein de la Divinité, comme une goutte d'eau dans la mer. Voyez Roscoë, Vie et pontificat de Léon X, t. III.



clercs, ses laïques et jusqu'à ses papes, embrassa avidement les théories platoniciennes, tellement qu'un instant les chants de son Eglise en furent tout imprégnés 1). L'Allemagne, en tant que représentée dans le mouvement progressif de l'intelligence, adopta Aristote; mais en dehors du clergé, Platon trouva plus d'une ame enthousiaste. Les humanistes, les lettrés, penchaient pour Platon; Ulrich de Hutten, Reuchlin, natures poétiques, répudiaient Aristote, et poussaient la multitude vers l'antiquité. La multitude obéissait et se moquait des moines, qui, à l'aide de Pierre Durand, de Gabriel, de Scot, de Thomas et de tous les anges du couvent, espéraient régénérer l'entendement humain. Reuchlin avait pris une autre voie, celle qu'on suivait à Florence et à Rome. Vous concevez maintenant que le jour où le prêtre allemand put être raillé, et sa parole discutée; où l'on put rire en toute quiétude de ses doctrines littéraires, le Doute, par une réaction naturelle à notre orgueil, dut se prendre nécessairement à la parole dogmatique. L'examen vint donc affaiblir la foi. Pour un peuple léger ou indifférent, c'eût été une bonne fortune que ce mystère de l'infériorité sacerdotale se dévoilant à tous; il y aurait eu de quoi amuser longtemps la malignité française; mais pour une

1) Ginguené pense qu'on a trop accordé d'influence à la chute de l'Orient sur la renaissance des lettres en Italie. Il croit que sans l'émigration des Grecs en Occident, l'Italie n'en eût pas moins ressuscité le culte de l'antiquité. Il a raison.

population aussi religieuse que celle d'Allemagne, c'était un malheur qui brisait le cœur. Ainsi, parce que quelques moines ont mal compris leur siècle, ont eu peur à tort des lumières, que de bruit fit Reuchlin et son école! « Comment voulez-vous que je croie à ce purgatoire, disait-il, annoncé par une bouche pileuse, qui ne sait pas même décliner *musa*? » On riait, et pas un de ses écoliers ne se levait pour lui dire : « Maitre, est-ce que Sadolet, qui chante en latin comme Horace, n'enseigne pas aussi ce dogme? » Reuchlin s'en aperçut plus tard.

C'était alors la coutume en Allemagne, qu'au sortir des écoles de droit ou de médecine, les jeunes gens allassent compléter leurs études en Italie, à Bologne ou à Padoue. Car poésie, peinture, musique, science naturelle, tous les modes de la pensée s'épanouissaient à la fois sur cette terre privilégiée. Tandis qu'à Rome et à Florence l'artiste cherchait ses inspirations dans la contemplation des chefs-d'œuvre antiques; aux universités de Padoue ou de Bologne la science étudiait l'homme dans l'homme, sans s'inquiéter des doctrines des maitres anciens. Ce double spectacle de spontanéité et d'imitation artistique, également fécond en résultats, dut frapper vivement des imaginations allemandes, qui n'avaient encore poursuivi la science dans aucune intuition active ou passive. Tous quittaient donc l'Italie emportant des germes d'indépendance intellectuelle qu'ils allaient répandre à leur retour dans leur pays, ou de nou-

velles idées sur la résurrection de l'art par l'imitation, qui devaient également développer en Allemagne le goût et l'amour de l'étude. Le Doute trouvait son compte à ces pèlerinages dont il entretenait le goût; il y applaudissait, il y poussait les esprits, persuadé que de ces migrations scientifiques naîtrait quelque beau triomphe pour lui, et pour la foi, un obscurcissement prochain. Ce qui devait aider au triomphe du Rationalisme, c'était justement le spectacle moral qui avait frappé ces écoliers, plus que les fêtes du catholicisme, que les splendeurs de la cour de Rome, que la vie joyeuse des artistes ou les miracles de l'art: l'état de la pensée, qu'ils avaient laissée en Allemagne si soumise, si austère, si dévote, et qu'ils trouvaient à Rome, à Venise et à Florence, affranchie, ne relevant de personne, ne reconnaissant ni joug ni maître. Rieuse, libertine, incrédule, cette pensée va se jouant de tout, du christianisme, de la morale, du clergé et des papes eux-mêmes. Elle a pour organes Dante qui jette des pontifes tout vifs dans les enfers 1); Pétrarque, qui fait de Rome une prostituée 2), et jusqu'à un moine nommé Baptiste de Mantoue, qui s'est mis à chanter les amours des prêtres. Leurs livres, quoique défendus par la censure, circulaient dans Rome sous Jules II et Léon X, et se trouvaient dans la biblio-

1) Dante, Inf., c. 19.
2) Petrarca : Fiamma dal ciel su le tue treccie piova.

thèque de la plupart des cardinaux. Sadolet et Bembo en savaient par cœur de longs fragments qu'ils s'amusaient à réciter tout haut 1). Ce n'était pas seulement une parole froide et morte de quelques hardis penseurs, que ces écoliers emportaient pour la réchauffer bientôt de leur souffle et lui donner la vie; mais bien d'autres trésors. D'abord des livres de poésie, comme ceux de Dante, de l'Arioste, que ne connaissait pas encore l'Allemagne, qui ne les fêta que plus tard; puis des livres d'art comme ceux de Vitruve; des historiens comme Macchiavelli, des livres de critique sacrée, des Bibles en langue vulgaire. Quand quelques théologiens de Cologne essayaient de persécuter Capnion qui voulait ranimer l'étude des langues d'Orient 2), Léon X appelait à Rome un savant pour professer l'hébreu 3), et plaçait dans sa bibliothèque le lexique du juif David Kimchi, imprimé à Venise; un Camaldule translatait en italien la Bible 4); Sadolet commentait l'épître aux Romains et corrigeait le latin de la vulgate 5); et ce livre inspiré, qu'on accusait l'Eglise d'Allemagne de cacher au peuple ou de n'expliquer

1) Shepherd's, Life of Poggio Bracciolini, p. 88, 428: — Ginguené, Hist. d'Italie, vol. VII, p. 308, 313, 319.

2) Maii, Vita Reuchlini.

3) Tiraboschi, t. VII, part. II, p. 1083. — Lelong, vol. I, part. I, p. 97; vol. II, part. II, p. 534.

4) Hirt's, orientalische und exegetische Bibliotheck, t. I, p. 35, 44.

5) Fontanini, p. 673. Une autre traduction de la Bible parut à Venise en 1471. Bib. Spencer, vol. I, p. 63.

que dans un latin barbare, était publié dans toutes les langues que parlent les hommes. Les pèlerins littéraires emportaient avec eux les cantiques de Salomon en éthiopien, œuvre de Jean Potken 1), le Psautier chaldéen, arabe, grec, latin, de l'évêque Justinien et dédié à Léon X; l'Evangile en syriaque, etc. 2).

Au moment où ces nouveaux mages venaient annoncer à leurs compatriotes l'étoile lumineuse qui les avait guidés en Italie, où ils étaient allés l'adorer; en Allemagne, une révolution s'était opérée, qui allait puissamment contribuer à étendre le règne des idées; — les communes achevaient lentement leur affranchissement, et la bourgeoisie se formait des débris de la féodalité. La force brute, ou le travail, avait graduellement amélioré le sort de quelques individus, êtres privilégiés qui avaient fini par se grouper, s'entendre et se constituer; hommes nouveaux dans la famille sociale, qui participent à la fois du seigneur et du vassal. C'est le bourgeois du seizième siècle, qui, dans le mouvement des idées de cette époque, joue un rôle, et un rôle important 3). Propriété d'autrui d'abord, esclave de ses mains ensuite, et à la fin ne relevant plus que de Dieu seul, quand ces mains ont été assez puissantes pour assurer son avenir; le bourgeois commence à sentir le

1) Simon, Hist. critique du Nouv.-Test., 550-556.
2) Lelong, vol. I, part. II, p. 146, 147.
3) Rossi, Cours d'économie professé au collége de France.

prix de son triomphe, qu'il veut conserver à tout prix. Il comprend que la force assemble bien des pierres, mais que l'intelligence seule élève les édifices ; que la force livrée à elle-même peut faire des conquêtes, mais fragiles, qui s'usent et meurent bien vite, si l'intelligence n'est commise à leur garde. Aussi vit-on ces affranchis de la veille, une fois que le corps eut son avenir gagné, songer aussitôt à délivrer leur âme. Cette lumière spirituelle qui se dégageait des Alpes attira tout d'abord leurs regards : livres, arts, idées, philosophie, tout ce qui venait d'Italie occupa leur pensée. Les bourgeois saxons sont les premiers disciples de l'école philosophique allemande représentée par Reuchlin, école sceptique et railleuse, et qui a pour devise : haine aux moines et à tout ce qui vient des couvents. Vous les voyez se prendre, comme s'ils les comprenaient, à ces disputes platoniciennes et aristotéliciennes, qui commencent à agiter en Allemagne toutes les existences, et comme à Rome, adopter pour représentant celui qui parle à l'ame, qui rêve, qui met de la poésie dans toutes ses spéculations. Ces disputes, où le monachisme laissait une trop large part aux humanistes laïques, contribuèrent à l'avancement de la réforme, en donnant à un peuple singulièrement méditatif le goût de discussions tout excentriques, où l'esprit venait jouer avec des forces qu'il n'avait appliquées qu'à la contemplation intérieure.

L'Allemagne voulut imiter l'Italie : Tubingue, en

1477, Mayence en 1482, Wittemberg en 1502, et Francfort-sur-l'Oder en 1506 1), avaient élevé et doté des écoles, et comme au delà des Alpes, des universités où l'antiquité était expliquée, commentée devant une foule de disciples fervents, parmi lesquels venaient s'asseoir d'autres figures, toutes hâlées par le travail. Hommes de chair et de matière, qui n'entendaient que peu de chose sans doute à cé culte d'ames épurées par l'étude pour un passé tout intellectuel, dont la forme ne pouvait tomber sous les sens. Mais les signes destinés à représenter la pensée du maître n'avaient pas besoin cette fois d'être traduits, et pouvaient sans truchement parvenir jusqu'à leur oreille; car c'était dans le langage du peuple que se faisaient les leçons orales du professeur allemand, suivant la coutume observée en Italie. C'était toute une révolution que ce simple changement de langage. L'Italie l'avait fait la première sans danger pour la foi. Mais un peuple rêveur, comme le peuple germain, devait tôt ou tard abuser d'un aliment qui exaltait avec trop d'énergie son penchant au mysticisme. Ainsi les évêques, en fondant ces universités, avaient, sans s'en douter, travaillé au triomphe du rationalisme, et préparé la voie aux nouveautés religieuses.

Le clergé catholique eût pu dispenser au peuple

1) Robelot, Influence de la Réformation de Luther, in-8, p. 340.

la manne nouvelle s'il eût voulu la chercher où la trouvaient les laïques : mais il prit un autre chemin, et comme il vit que le passé était la grande source d'inspiration, il songea à l'appeler; mais au lieu de ces ombres qui avaient rempli l'antiquité de leur gloire, il évoqua d'autres morts. C'étaient Durand, d'Ailly, saint Thomas, Scot. On vit donc tous ces dieux de l'école théologique, troublés dans leur silence, sortir de la tombe, ressusciter à la voix du prêtre et reparaître sur les bancs témoins de leurs triomphes. Dieux disputeurs, qui soufflèrent à leurs disciples un esprit de chicane, de ruses, d'équivoques, de subtilités grammaticales, et les aidèrent à recommencer des luttes dont ils avaient emporté le secret. Ce secret était retrouvé. Ce n'étaient pas ces nobles et savantes joûtes où l'ame cherche à dérober à la divinité la source mystérieuse d'où naissent la pensée, l'idée, la volonté humaine ; mais des polémiques frivoles, où des moines tourmentaient leur imagination exaltée par la solitude à deviner des problèmes de morale, dont les naïves hardiesses eussent effarouché des ames moins pures. La joie de ces cénobites, quand le problème était résolu, aurait dû mourir dans le cloître, mais elle franchissait les grilles et allait trouver, au milieu de leurs investigations, les humanistes qui s'amusaient à l'expliquer au peuple. Après l'avoir dépouillé du pudique vêtement de la parole monacale, ils le reproduisaient dans toute la

crudité de l'idiôme vulgaire. Ainsi, malgré lui, sans s'en apercevoir, le peuple était poussé dans un mouvement intellectuel et dans une sphère d'idées nouvelles qu'avaient apportées d'Italie les émigrants allemands. Le bruit de ces discussions arrivait donc incessamment à ses oreilles. Avant que Luther parût, il savait que l'école était troublée et le monde théologique en émoi, et que les hommes qui passaient pour des apôtres de science riaient effrontément des criailleries des couvents. Quand donc des novateurs viendront remuer en plein air des questions qui ne s'agitaient jusque alors que dans l'intérieur des communautés, et qu'ils diront à haute et intelligible voix, comme Luther : «Vous examinez bien, vous, si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, si Marie est sa mère, et moi, sous forme de discussion, je ne pourrai suspecter la vertu des indulgences? » le peuple sera tout prêt à donner raison aux prédicateurs nouveaux, et à se laisser séduire et entraîner 1).

Ainsi, au moment où allait apparaître Luther, tout se préparait, comme on voit, pour une révolu-

1) Cur non etiam tacent et gratias agunt, et suas frivoles disputationes omittunt de potestate et bonitate ejus, qui dedit istam potestatem ecclesiae? Denique, quid est tam secretum vel in illa summa majestate, vel sacratissima humanitate, quod non prope nugis ita contaminaverint, ut omnium pene et affectum et reverentiam cordium assiduitate nugandi in Deum, extinxerint? An Hieronimus Scultetus, Bischof zu Brandenburg, 22 mai 1515.

tion intellectuelle. Elle eût eu lieu sans secousse et sans violence, si la rédemption des esprits se fût accomplie par l'action que l'Italie aurait exercée nécessairement sur les destinées de l'Allemagne; il fallait laisser faire la foi. Le rationalisme l'emporta sur le sentiment intime, mais aux dépens du repos de la Germanie, du sang de ses enfants, des arts et des lettres. Le Doute ou protestantisme semait à chaque heure contre l'autorité du passé, de nouveaux levains de révolte qui n'avaient plus besoin pour éclore que d'un souffle puissant. Les voies étaient préparées pour un autre Arius. La presse, qui avait déjà répandu en Allemagne des libelles hardis contre les droits du saint-siège; la vive lumière qui, née d'Italie, avait franchi les Alpes pour illuminer la Saxe; la fermentation intérieure de la société saxonne, et la personnification d'une forme sociale nouvelle dans cet homme à double nature, qu'on nomme bourgeois; les subtilités théologiques remuées dans toutes les écoles; l'insouciance ou le dédain d'une partie du clergé pour les sources antiques; la croisade de quelques théologiens contre les lettres hébraïques; l'ignorance dont certains ordres faisaient parade; le faste turbulent de quelques évêques; l'antiquité découverte avec le nouveau monde: voilà quelques uns des spectacles qui frappèrent l'œil de Luther à son entrée dans le monde, et les rudiments de l'œuvre qu'il devait achever. L'œuf était pondu, suivant la pittoresque

expression d'Erasme, Luther devait le couver et le faire éclore 1).

---

1) Consultez sur les causes de la Réformation, diversement expliquées : Jonathan Schüberoff, Superintendent und Oberpfarrer in Ronnenburg : Ueber Protestantismus und Kirchenreformation. — Schmidt : Luther und Reformation. — Ch. Villers : Essai sur la Réformation. — Wagenseil : Leben und Geschichte Dr. Luthers. — Robelot : de l'Influence de la Réformation de Luther. — Mohler : Symbolik, etc. Mayence, 1835.

CHAPITRE I.

PREMIÈRES ANNÉES DE LUTHER. 1483 — 1508.

Le père de Luther 1), Hans, était un pauvre paysan du petit village de Mœhra (Moer) dans le comté de Mansfeld ; sa mère, Marguerite Lindemann, était une servante de bains, craignant Dieu, vertueuse,

1) Un théatin italien a composé un poème où il fait naître Luther de Mégère, l'une des furies, qui fut envoyée des enfers en Allemagne. Florimond de Raemond place sa naissance au 22 octobre, pour confirmer les prédictions de Junctin l'astrologue, qui a été réfuté par un professeur de mathématiques de Strasbourg, Isaacus Malleolus : Dissertatio de genitura Lutheri, Argentorati, 1617. Gauric indique le 22 octobre 1484, à une heure et dix minutes après midi, et à ce moment il trouve dans l'état du ciel des signes certains qui indiquent Luther. Johann Michaël Dillher, ministre à Nüremberg a essayé de prouver dans l'ouvrage qui a pour titre : Neu-geistreichen Handbuch, page 639, que Luther est cet ange dont saint Jean parle dans l'Apocalypse XIV, 6. Mais M. Nicolas Weislinger, auteur du Friß Vogel, oder stirb ! trouve dans Lauter, c'est le nom du moine dans le haut saxon, et celui même dont Dillher se sert pour prouver la nature du réformateur, le nombre cabalistique 666, qui désigne la bête apocalyptique du verset de l'apôtre : Hic sapientia est, Qui habet intellectum computet numerum Bestiae. Numerus enim hominis est. Et numerus ejus sexcenti sexaginta sex.

chaste surtout, aimant la prière, et l'ornement de son sexe à Eisleben 1). « Je lui ai demandé souvent, dit Mélanchthon, quand était venu au monde Martin : elle se rappelait bien le jour et l'heure de la naissance, mais l'année elle l'avait oubliée. Elle racontait qu'elle était accouchée le 10 novembre, la nuit, à onze heures, qu'on avait baptisé l'enfant le lendemain, et qu'on lui avait donné le nom du saint dont on célébrait la fête. Le frère de Luther, Jacobus, honnête jeune homme, qui aimait Dieu, croyait que Martin était né l'an du Seigneur 1483. Toute sa famille, son père, son aïeul, travaillaient aux champs. Peu de temps après la naissance de Martin, Hans quitta Eisleben et vint habiter la petite ville de Mansfeld, où il abandonna le métier de laboureur pour prendre celui de mineur. Hans acquit un modeste coin de terre. Plus tard nous le trouvons exerçant une magistrature où l'avaient appelé l'amitié et l'estime de ses concitoyens. Il travaillait jusqu'au soir pour nourrir ses enfants, passait les fêtes et les dimanches au logis, et n'allait que rarement au cabaret. Avant son arrivée à Mansfeld, cette famille vivait dans un grand dénuement. Chaque fois que les souvenirs d'enfance revenaient à son esprit, Luther aimait à s'en entretenir avec ses amis : — mes chers parents étaient bien pauvres, disait-il : pour nous nourrir mon père était obligé de bêcher la terre, et ma mère de porter du bois sur ses épaules ; bonnes gens qui ont bien eu du mal, et dont la face est

1) Mathesius. Conc. I. de Luth. Cochlaeus in Actis Lutheri.

éteinte aujourd'hui 1). » Dieu bénit tant de pauvreté et de labeur. Hans passa maître mineur, il eut des ouvriers, et il put élever sa nombreuse famille. On ne sait pas combien il eut d'enfants : deux moururent de la peste qui désola l'Europe au commencement du seizième siècle; une de ses filles épousa le scribe Rühel de Mansfeld, dont le nom revient quelquefois dans la correspondance de Luther 2).

Hans était donc un de ces bons paysans d'Allemagne, dont le type se retrouve encore dans la Haute-Saxe : ardent au travail et à la prière, amoureux de sa famille, et de sa fille sur tout; jamais ne murmurant contre la Providence, mais la bénissant chaque fois qu'elle lui envoyait un nouvel enfant. Il aimait à se délasser, le soir, auprès d'un grand pot de bière, en écoutant quelque récit biblique que lui lisait Jacobus, dans un de ces livres que leur prêtaient les pères du couvent; car ils étaient chers, l'imprimerie ne faisant que de naître. Il se couchait de bonne heure, faisait sa prière, et venait

1) Ego sum rustici filius de Moër circa Isleblam. Ego natus ex pauperibus parentibus. Pater fuit fossor montium, mater omnia ligna ad rem domesticam necessaria in dorso importavit. Proavus, avus, pater meus fuerunt natura rustici. T. 2. Lat coll. mens. p. 18; 118—

Hans Stolz s'est donc trompé dans ce chronodistique;

NatVs es IsLebIl dIVIne propheta LVthere
ReLLIgIo fVLget te DVCe, papa IaCet.

t. 1. Lat. Coll. mens. post. praefat.

2) Lettres de Luther à Joh. Rühel, 30 mai 1525; au même, 3 juin 1525. Voyez le recueil de Leberecht de Wette : Dr. Martin Luther's Briefe, Sendschreiben und Bedenken, Berlin, 1826, in-8, 6 vol.

souvent s'agenouiller au pied du lit de Martin, en demandant à Dieu que l'enfant grandît dans la crainte du Seigneur 1). Hans avait des armes à l'instar des nobles de son temps, un marteau de mineur 2), dont Martin était fier comme Sickingen de son épée. Souvent il invitait à sa table le prieur ou le maître d'école de Mansfeld qui se plaisait à questionner l'enfant, dont l'œil s'arrêtait déjà sans sourciller sur l'interrogateur. Il avait six ans et savait lire et écrire couramment. Quand Mélanchthon se maria, Hans fut de la noce, et vint s'asseoir à la table du festin parmi les hellénistes, les docteurs, les savants, les lettrés que Philippe avait conviés. Johann Reineck fut le premier et le meilleur camarade d'enfance de Martin Luther.

L'an 1497, au mois de mai, deux écoliers cheminaient sur la grande route de Mansfeld à Bernbourg, le havre-sac sur le dos et le bâton à la main, le cœur et les yeux gros de larmes. C'étaient Martin Luther qui avait quatorze ans, et son camarade Reineck du même âge à peu près, et qui tous deux venaient de quitter la maison paternelle, et se rendaient à pied à Magdebourg, siège archiépiscopal, pour fréquenter les Curren-Schulen, gymnases célèbres dans le moyen-âge et qui subsistent encore en Saxe. Là, chaque enfant payait sa nourriture, son entretien, son éducation, à l'aide des petites aumônes que lui faisaient les riches, sous les fenêtres desquels il allait chanter deux fois par semaine, ou qu'il amassait à

1) Gustav Pfizer, Luther's Leben, Stuttgart, 1835. 8°.
2) Michelet, t. II, Mémoire de Luther, p. 3.

l'église en psalmodiant au chœur : école d'épreuves, de misères et d'abnégation, d'où sont sorties de grandes lumières qui ont illuminé l'Allemagne. Mais les riches de Magdebourg étaient bien peu charitables, puisque Luther, malgré sa belle voix, ne put trouver de quoi payer ses maîtres pendant plus d'un année. Johann Reineck fut plus heureux. Donc Martin, ayant épuisé son dernier grœschel, quitta la cité au cœur d'airain, dit adieu à ses camarades et à son petit ami, prit son bâton et son sac de pélerin, se remit en route, et se dirigea vers Eisenach, petite ville de la Thuringe, appartenant aux ducs de Saxe, où sa mère avait des parents. En entrant dans la ville, il posa son sac par terre, et se mit à chanter sous une fenêtre d'assez belle apparence. Une femme parut, qui, charmée des accents que le besoin rendait pénétrants, jeta au pauvre écolier deux ou trois pièces de monnaie de cuivre, qu'il ramassa tout joyeux en levant les yeux sur sa bienfaitrice. Cette femme, qui se nommait Cotta, à la vue des yeux de l'enfant tout humides de larmes, lui fit signe de la main de monter, et Martin n'eut pas à se plaindre de son inspiration musicale, car elle lui valut l'amitié de la veuve. Ce fut à la table de sa bienfaitrice, jeune encore, qu'il entendit la première fois ce distique allemand qu'il plaça, en guise de glose marginale, au chapitre 30 des proverbes de sa Bible en langue vulgaire.

Nichts lieberes ist auf Erden,
Den Frauen Lieb' wem sie mag zu Theil werden. 2)

(Sur la terre il n'est rien de plus doux que l'amour des femmes, quand on peut l'obtenir.)

---

1) C'est le texte original. — Tisch-Reden, Eissl., fol. 442, et qui

A l'abri du besoin, Luther se mit avec ardeur au travail. « Ne dites pas du mal, répétait-il, des petits chanteurs qui vont de porte en porte, demandant le pain du bon Dieu, panem propter Deum, car j'ai aussi chanté aux portes pour avoir le pain du bon Dieu, et surtout à Eisenach, ma chère Eisenach 1). »

Il se trouva que cet enfant qui avait une si belle voix aimait la musique avec passion. Cotta lui acheta une flûte et une guitare, dont il apprit à jouer sans maître. Quand il avait étudié et mendié, il revenait au logis hospitalier, et sur un de ces instruments chéris il essayait quelque vieux cantique allemand qu'il avait retenu dans son chemin, comme : Bénissons le petit enfant qui nous est né ; ou Bonne Marie, étoile du pélerin : la veuve l'écoutait et l'applaudissait 2).

Il est vraisemblable qu'il puisa dans cette existence voyageuse, où il était obligé de triompher de la misère sous peine de mourir, ces germes de force contre l'adversité que l'âge ne fit que développer, et cette colère toujours grandissante contre l'humanité à laquelle il avait été obligé de tout payer, jusqu'à l'air qu'il respirait.

A Eisenach, Luther étudia la grammaire sous un maître renommé, Trebonius, qui avait coutume de

---

depuis a été altéré. Au dernier vers on a substitué cette variante :

Wem sie mag in Gottes Furcht, zu Theil werden.

Un amour chrétien pour un amour profane.

1) Gustav Pfizer.

2) Ulenberg : Historia de vita, moribus, rebus gestis, studiis, etc., Doct. Martini Lutheri, in-12, Colon., 1622, p. 5.

donner ses leçons la tête découverte, pour honorer, disait-il, les consuls, les chanceliers, les docteurs et les maîtres qui sortiraient un jour de son école 1). L'esprit vif, l'éloquence naturelle, la rare facilité d'élocution, l'habileté à composer en vers et en prose, de l'écolier, le firent bientôt remarquer : il n'avait pas de rival parmi ses condisciples.

Quand il eut goûté de la douceur des lettres, il jeta les yeux sur Erfurth 2) (1501) où brillait une académie célèbre, et où il avait hâte d'aller se désaltérer, dit son disciple bien aimé, à la source des bonnes doctrines. Son père céda facilement à ses désirs. « Mon cher Hans, dit Luther, m'a permis de fréquenter l'université d'Erfurth, où, grace à son amour et à son travail, j'ai pu achever mes études scolastiques 3). » Il se fût aisément initié à tous les arts libéraux, s'il eût trouvé des maîtres dignes de lui. Peut-être que les charmes de la philosophie, que

---

1) Seckendorff, p. 21, add. 11.

2) Melanchthon : Vita Lutheri.

3) Dans le registre matricule de l'université, on trouve, à l'année 1501, le nom de Luther ainsi écrit par le recteur Jodocus Truttvetter : M a r t i n u s L u d h e r, ex M a n s f e l d. Plus tard, en 1502, sous le décanat de Joh. Hœnsheim de Rheinsberg, la lettre h est effacée, et on lit : M a r t i n u s L u d e r e x M a n s f e l d B a c c a l a u r e u s p h i l o s o p h i æ. En 1520, Jean Crotus, recteur, et qui, avec Hutten, composa les Epist. obscu. virorum, voulut célébrer le retour de Luther de Worms. Il choisit un calligraphe habile qui dessina sur deux feuillets les armes des apôtres de la réforme ; à droite, au haut, sont celles de Luther, une rose épanouie ; au milieu, un cœur enflammé surmonté d'une croix de patriarche dans un champ d'or ; dans les coins, les lettres M. Luth.

Ludder ou Luder était, dit Erasme, Epist. ad Glocerium, le nom véritable de Luther, qui le quitta parce qu'en saxon Luder signifie mauvais garnement.

l'harmonie de la parole antique, s'il eût pu s'y livrer plus à son aise, auraient contribué à adoucir son caractère. A Erfurth, il s'abandonna avec toute l'effervescence de la passion à l'étude si difficile de la dialectique, qu'il délaissa ensuite pour pratiquer les beaux génies de l'antiquité : Cicéron, Virgile, Tite-Live, qu'il lisait, non pas en écolier qui ne cherche qu'à deviner des mots, mais en intelligence supérieure, tâchant d'y cueillir des enseignements, des conseils, des maximes pour la vie à venir. De toutes ces fleurs il formait une sorte de bouquet, dont la douce odeur devait embaumer le chemin qu'il avait à parcourir, et calmer un jour ses souffrances de tête et de cœur.

Il eut pour professeur, à Erfurth, Jodocus qu'on nommait alors le docteur d'Eisenach, et dont il s'accusa plus tard d'avoir hâté le trépas par ses mutineries contre la théologie scolastique 1).

Alors chaque ville d'Allemagne, les villes universitaires surtout, avait des bibliothèques, composées en partie de manuscrits aux belles miniatures rehaussées d'or et d'argent, œuvres patientes où étaient reproduits les trésors de l'antiquité profane, qui sans les moines seraient à jamais perdus. C'était à la bibliothèque d'Erfurth que Luther passait ses plus douces heures. Grace à Guttenberg, pauvre ouvrier, on allait se passer désormais du travail des cénobites : l'imprimerie avait été trouvée.

1) Timeo ansam acceleratae suae mortis fuisse... profationibus... quibus scholasticam theologiam incredibiliter contemni. Mss. Bib. Jenae. 17 dec. Spalatino.

Mayence, Cologne, reproduisaient les livres saints dans tous les formats. Erfurth avait acheté à grand prix quelques bibles latines qu'il montrait difficilement aux visiteurs. Luther put en ouvrir une, et ses yeux tombèrent avec un ravissement de cœur inexprimable sur l'histoire de Hanna et de son fils Samuel : « Mon Dieu! murmura-t-il, je ne voudrais pour tout bien qu'un livre semblable. » Alors une grande révolution s'opéra en lui. La parole humaine, parée de poésie, lui parut misérable au prix de la parole inspirée; il se dégoûta de l'étude du droit, auquel Hans, son père, avait voulu qu'il se livrât. Que Jodocus Truttvetter, son maître, qui jouissait comme canoniste d'une réputation méritée, lui sembla petit quand il le comparait à Moïse ou à saint Paul! Il avait vingt ans et le travail avait épuisé ses forces; il tomba malade. Un vieux prêtre vint le visiter : l'adolescent était pâle, défait, et s'abandonnait à des pensées qui aggravaient ses souffrances. « Allons, mon ami, lui dit le bon prêtre, du courage; vous ne mourrez pas de cette maladie, Dieu vous réserve de belles destinées; il fera de vous un homme, et vous consolerez les autres à votre tour, car Dieu vous aime, puisqu'il vous châtie. » Assurément ce confesseur ne lisait pas dans l'avenir, et ne se doutait pas des desseins de la Providence sur son pénitent.

Luther allait être mis à d'autres épreuves.

Il avait, en 1505, reçu ses grades en philosophie, et il se mettait à étudier la physique et la morale d'Aristote, lorsqu'un évènement fortuit vint donner une autre direction à ses idées : son meilleur

ami, le jeune Alexis, mourut à ses côtés frappé du tonnerre 1). Luther ferma les livres d'Aristote qu'il avait à peine ouverts : Dieu inconnu pour lui, qu'il ne cessa de poursuivre jusqu'à la mort, et dont il appelait la philosophie une œuvre diabolique 2). Effrayé comme Paul sur la route de Damas, l'écolier leva les yeux au ciel et crut entendre une voix qui lui criait : Au couvent ! Alors, après avoir invoqué le secours de sainte Anne, il fit vœu d'embrasser la vie monastique 3). La nuit venue, il quitta sa chambre, sans dire adieu à ses condisciples, un petit paquet sous le bras, où il avait enfermé soigneusement un Plaute et un Virgile, et il alla frapper à la porte du couvent des Augustins. « Au nom de Dieu, ouvrez. — Que voulez-vous ? demanda le frère portier. — Me consacrer à Dieu. — Amen, » répondit le frère, et il ouvrit. Le lendemain Luther renvoya à l'université ses insignes de maître, l'habit et la bague qu'il avait reçus en 1503.

Cette fuite précipitée fit du bruit ; les professeurs dépêchèrent à Luther quelques uns des élèves qu'il aimait particulièrement ; mais il refusa de les voir et resta caché à tous les regards pendant un mois. Il écrivit à son père la résolution qu'il avait prise de se consacrer à Dieu. Hans entra en colère et menaça Luther dans une lettre, où, au lieu de l'ihr allemand

1) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer, 21 : Chytricus, dans sa chronol., p. 223, place ce fait en 1504.

2) Nonne Lutherus totam philosophiam Aristotelicam appellavit diabolicam ? Eras. Epistolæ : ep. 99, lib. 31.

3) Cochlaeus : in Act. Luth., fol. 2. Melanchthon, in vita Lutheri, fol. 6. Ulenberg : Historia de vita, moribus, fol. 6.

qu'il lui donnait pour honorer le savant, il ne lui adressait plus la parole qu'en se servant du tu de colère ou de mépris 1). Mais l'adolescent croyait en Dieu : la voix paternelle ne fut point écoutée. Qui sait ce qu'une ame comme la sienne fût devenue après ce coup de foudre qui avait frappé de mort celui qu'il aimait si tendrement? Peut-être se fût-elle livrée au désespoir; peut-être serait elle tombée dans la folie, si elle n'eût eu devant elle un asile pour se guérir de ses terreurs et trouver un repos perdu. Ainsi, c'est à de pauvres ermites que Luther dut sa raison et sa vie sans doute : il faut avouer que le malade oublia bien vite le souvenir du médecin!

Mais le genre humain est redevable aux cloitres de plus grands bienfaits. Si nous les racontions, notre voix de catholique serait suspecte : laissons parler les protestants.

Les couvents allemands ont été, dans le moyen-âge, l'asile des arts et des lettres : les moines sont les seules images alors de l'intelligence : c'est au cloître que vous trouverez peinture, sculpture, poésie, archéologie. Voyez tous ces grands édifices, ces temples, ces chapelles, ces maisons de prière qu'ils ont élevés! les monastères, les abbayes, les prieurés qu'ils ont fondés et dotés! les ponts qu'ils ont jetés sur les fleuves! les hospices, les nosocomies qu'ils ont ouverts aux malades et aux infirmes! les gymnases et les académies qu'ils ont institués 2)! C'est

---

1) Pfizer, p. 22.

2) Quàm longe nos majores nostri in bonis operibus superant nemo non videt, verbi gratia, quàm magnifica aedificia, quae antiqua monumenta posteris reliquerunt!

là que se réfugia la civilisation; sans les cloîtres, l'Europe aurait vieilli et serait morte peut-être dans la barbarie. Chaque cénobite a son travail marqué. Les uns, comme les chartreux, ensemencent la terre, défrichent les forêts, fertilisent les landes incultes, arrêtent les torrents, enseignent et transmettent les principes de l'irrigation, de l'assolement, de la greffe, de la science agricole. D'autres, comme les bénédictins, s'occupent à transcrire et à déchiffrer les vieilles chartes et à sauver ainsi les titres de nos libertés communales, ou à commenter et à traduire les textes grecs et latins, pendant que de simples scribes travaillent avec une patience d'ange à rehausser de vermillon et d'azur nos hymnes et nos proses d'église. Il y a des cloîtres, en Italie par exemple, au seizième siècle, qui sont transformés en ateliers de peinture, d'architecture ou de statuaire. Quand la prière est finie les moines courent à l'ouvrage; les uns prennent le ciseau, les autres le compas ou le pinceau. L'Italie est toute pleine de la gloire des moines. A Florence, la plus grande merveille de la galerie Pitti, c'est le saint Marc de fra Bartolomeo. C'est le frère Joconde qu'on appelle en France pour construire un des plus beaux ponts de la capitale. On dirait, à la vue d'un couvent du moyen-âge, une véritable ruche. Aux uns le travail du bois, qui dans leurs mains prend toutes les formes et s'anime souvent comme le marbre; à d'autres les explorations paléographiques 1). Il en est à qui on a donné le ciel et les étoiles; d'autres auxquels on jette un

1) North American Review.

monde peut-être plus merveilleux, le cœur humain. L'Asie mineure est remplie de monastères, où de pauvres frères étaient nuit et jour occupés à transcrire les poètes et les orateurs de la Grèce et de l'Italie antique 1). Il y avait plus de cent cinquante de ces sanctuaires de la science dans la Calabre et autour de Naples. Voyez ce monastère qui s'avance de la Macédoine sur les flots de la mer Egée, c'est le mont Athos; il n'y aura jamais d'institution humaine qui rendra à la civilisation les services que cette maison de prières lui a rendus. On cite soixante-trois palais et maisons de campagne des rois francs, où des moines s'appliquaient à reproduire les chartes royales. L'Eglise entretenait un cortége nombreux de scribes, tous voués à Dieu, et consumant leur intelligence à transcrire dans les salles du scriptorium les manuscrits profanes ou sacrés. C'est un moine d'Afrique, Eutholicus, qui inventa les accents; un autre moine qui imagina les lettres onciales 2).

Occam, Scot, Durand, quoi qu'on en ait dit, ont été des hommes remarquables, qui ont aidé à perfectionner l'intelligence et préparé les voies aux grandes découvertes du seizième siècle. Luther n'a pas toujours été injuste envers les scolastiques : il a proclamé les titres de l'un d'eux, Pierre Lombard, à l'estime et à la reconnaissance du genre humain 3).

---

1) Revue brit., 2 mars 1836.

2) Montfaucon : Des endroits et des pays où l'écriture grecque fut en usage.

3) Ein sehr fleißiger Mann und eines feinen Verstandes, und habt viel treffliches geschrieben.

Les cloîtres ont d'autres titres encore à faire valoir. C'est dans la solitude des couvents que vinrent se vider souvent en Allemagne les querelles des seigneurs avec leurs vassaux; et il faut rendre justice aux moines, l'opprimé trouvait en eux d'éloquents défenseurs. Si malheureusement leur voix n'était pas écoutée, et si le prince en appelait à son épée, alors la cellule se changeait en réfuge où le vaincu trouvait un abri, des consolations et du pain, jusqu'à ce qu'on l'eût réconcilié avec son maître. Que de fois le vainqueur vint expier son triomphe et ses fautes dans les larmes et le cilice! N'oublions pas que le cloître fut l'arche sainte 1) qui recueillit dans le grand naufrage des lettres les livres inspirés, et qui les sauva de la main des barbares; que les premières versions en langue allemande sont dues à des cénobites; qu'Ottfried de Wissembourg rimait le Nouveau-Testament et les Psaumes dans le dixième siècle; que Raban-Maur et Walfrid avaient traduit en allemand toute l'Ecriture; que les translations bibliques d'Augsbourg et de Nüremberg du quinzième siècle sont dues à des religieux, à ces ermites que les réformés traitèrent si rudement, et dont l'un d'eux disait: Quand nous avons besoin de figurer le diable, nous prenons un moine 2). Et pourtant ce sont ces diables

---

1) Johann Frick, dans la préface: Ueber die neue Lutherische Ulmer Bibel.

2) Wir Lutheraner bilden den Versucher Sathanam unter der Gestalt eines Mönchs, mit seiner Kutte ab: Christian Thomasius zu Halle, in den kurzen Lehrsätzen von der Zauberey, 35, 31, p. 44, 45. — Herder dans sa préface sur les Légendes, et le Magasin historique des missions protestantes, ont rendu de beaux témoignages aux moines d'Allemagne.

en capuchon qui ont donné au monde allemand Hutten, Mélanchthon, Luther, Erasme, Agricola, et des pléiades de lettrés.

Luther entra donc au couvent l'imagination troublée de la mort subite de son ami, et tremblant que la terre ne s'ouvrit sous ses pieds, et qu'il ne tombât sans avertissement, ainsi qu'Alexis, dans les mains de la divinité. Cette vision tourmenta longtemps son sommeil; la nuit il lui semblait entendre la voix du mort qui venait l'avertir de faire pénitence. Luther, qui n'avait encore goûté d'aucune des joies mondaines, lui, si pur alors et si candide, se croyait un grand pécheur! Pour détourner la colère de Dieu, il jeûnait, il se mortifiait comme un anachorète de la Thébaïde. Surtout il avait peur du démon, et ce n'était qu'à force de prières qu'il parvenait à en chasser le fantôme. Un jour que le prêtre récitait à la messe l'évangile et qu'il prononçait ces mots: Erat Jesus ejiciens dæmonium et illud erat mutum, Martin saisi de terreur, se leva et s'écria, ha! non sum ego, non sum ego 1). Chose curieuse! Luther n'a jamais songé à retrancher l'esprit de ténèbres de son symbolisme; il ne l'a pas soumis une fois au doute; toujours il a cru à Satan comme à une réalité matérielle. Il le regarde comme un ange déchu, et qui depuis sa chute est condamné de Dieu à tenter l'homme, à l'égarer et à lutter contre l'ange de lumière jusqu'à ce que l'ame se soit détachée du corps. Suivez le drame de la réformation, personnifié dans le docteur Martin; le premier rôle appartient au

1) Lingaeus in vit. Luth. p. 4.

démon, à Luther le second, qui aime à s'effacer devant Satan; il en a besoin pour expliquer des choses obscures. A chaque scène de la vie du réformateur vous voyez Satan. C'est Satan qui fait mouvoir et agir Eck, Emser, Hochstraet, Miltitz et Scultet. C'est Satan qui inspire les évêques, les archevêques et les cardinaux; Satan qui souffle à Léon X ses bulles, à l'empereur Charles V ses édits, aux archevêques de Mayence et de Cologne leurs mandements, à la Sorbonne de Paris et aux universités de Leipzig et d'Erfurth leurs sentences théologiques; Satan qui a établi son siége à Rome dans la nouvelle Babylone; qui régit les conseils du duc George de Saxe, qui a troublé la tête d'Henri VIII. C'est Satan qui a saisi tout vifs Münzer l'anabaptiste, et Zwingli le sacramentaire, et qui pousse les paysans de la Thuringe à la révolte; qui a tordu le cou à Œcolampade qui ne pensait pas comme Luther sur l'Eucharistie; Satan qui a inventé le sacrement de mariage, les cloîtres, le célibat, le jeûne, l'extrême-onction; Satan qui lui fournira en songe les meilleurs arguments contre la messe privée! Les apparitions seront fréquentes dans la vie de Martin. Quelquefois, dit un de ses disciples, Manlius, sa tête s'alourdissait après une de ses visions diaboliques qui voltigeaient devant ses yeux, il tombait en défaillance, et on mandait alors le médecin qui le rappelait de ces syncopes, en lui infiltrant dans les oreilles de l'huile d'amygdale 1). Callot eût pu s'inspirer des écrits de Luther. Nos lecteurs verront combien le moine a abusé de cet

1) Loci communes, p. 42.

ange de ténèbres, que le docteur Strauss regarde comme une allégorie, changée, au IIIe siècle, en symbole vivant 1).

Revenons au couvent où Luther, pour la première fois, subit sans succomber les assauts du démon; c'est la prière qui l'avait aidé à en triompher. Sa vie claustrale fut celle d'un véritable cénobite. « Si jamais, disait-il, Augustin alla droit au ciel par les murs d'une abbaye, je mérite d'y entrer : c'est un témoignage que tous mes frères me rendront. Je jeûnais, je veillais, je me mortifiais, et je pratiquais les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre ma santé; ce ne sont pas nos ennemis qui croiront à mon récit, eux qui ne parlent que des douceurs de la vie monacale, et qui n'ont jamais aucune tentation spirituelle 2)! »

Parfois une hymne ou une prose d'église allégeait ses ennuis : il aimait surtout le chant grégorien, et son plus grand bonheur était de faire sa partie avec quelque enfant de chœur. Il avait une belle haute-contre 3).

Son noviciat fut pénible; ses supérieurs, qui s'étaient aperçus de son penchant à l'orgueil, tentèrent sa vocation par d'énergiques épreuves : Luther était obligé de balayer les dortoirs, d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, de monter l'horloge et d'aller, un sac sur le dos, mendier publiquement. Le frère murmura; l'université de Wittemberg intervint et

1) Strauß, Dr. Dav. Fr.: Das Leben Jesu, kritisch bearbeitet. Tübingen, Osiander.

2) Math. In vita Lutheri.

3) Razebergius, Mss.

mit fin à de semblables épreuves, où il était à craindre qu'il ne succombât 1).

Il prononça ses vœux en 1507, et reçut la prêtrise la même année. — Promettez-vous, dit le prélat ordinateur Lasph, de vivre et de mourir dans le sein de l'église catholique notre bonne mère? — Le néophyte répondit : Je le promets. Ce fut un jour mémorable, une grande solennité dans sa vie, que celui où il célébra le saint sacrifice, le 2 mai, le quatrième dimanche après Pâques 2). « C'est aujourd'hui, écrivait-il à Johann Braun d'Eisenach, que je dirai ma première messe ; viens-y. Pauvre jeune homme, indigne pécheur ! Dieu, dans ses trésors de miséricorde, a daigné me choisir ; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et autant qu'il est possible à de la poussière comme moi, d'accomplir ses desseins. Prie pour moi, mon cher Braun, que mon holocauste soit agréable au Seigneur. »

Hans Luther vint mêler, en assistant à la première messe de son fils, ses prières à celles de Braun. « Mon père, dit Martin, n'était pas du tout content; au contraire, il s'emportait contre un fils qui ne craignait pas de lui désobéir. La peste vint, qui lui enleva deux de ses enfants : moi j'étais au lit, malade et près de mourir; mes supérieurs pressaient mon père de me laisser embrasser la vie cénobitique et de me consacrer aux autels. Hans hésitait, il avait d'autres desseins; enfin on vint à bout de vaincre ses répugnances et il céda, mais de mauvaise grace.

1) Mathesius.
2) Bucholz, Chronol. sub anno 1507.

« Dieu veuille, dit-il, qu'il ne se soit pas trompé sur sa vocation. » Quand vint le jour de ma première messe, je lui écrivis; mon père m'apporta vingt gouldes 1).» Après le sacrifice, on se mit à table; Hans était à côté de son fils qui croyait recueillir de la bouche paternelle des paroles de joie; le vieux mineur se leva tout à coup, et s'adressant aux docteurs, aux maîtres en théologie et aux autres pères : « N'avez-vous pas lu, demanda-t-il, dans l'Ecriture, qu'on doit respecter son père et sa mère? — Oui, cela est écrit, dirent les conviés; et le regard de Hans s'arrêta sur Martin qui resta muet. On se mit à parler de choses et d'autres, mais le père reprit tout haut : « Fasse le ciel que ceci ne soit pas un leurre du démon... Allons, buvons, trinquons, que Martin nous aime un peu mieux. » Luther était monté à l'autel tout tremblant; arrivé au canon il fut saisi d'un tel épouvantement, qu'il aurait quitté l'église sans achever le sacrifice, si le prieur ne l'eût retenu 2).

Luther avait eu pour maître en théologie Carlstadt, qui trouva moyen, pendant plus de quinze ans, d'amuser le monde de ses apostasies, de ses bouffonnes imaginations, de ses prétentions à jouer le rôle d'apôtre et de prophète. Hutten s'était donné trop de peine pour chercher la sottise autour de lui; elle était incarnée dans Carlstadt : pauvre ame plus digne de pitié que de colère, qui court après la vérité et ne trouve que le ridicule! Catholique en 1513, luthérien en 1521, anabaptiste en 1525, sa-

1) Mathesius, fol. 3, a. Colloquia latina, t. II, f. 13, 14, 6, 5.
2) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer.

cramentaire en 1530, il change de croyance comme de vêtement pour obéir à quelque texte biblique dont lui seul prétend avoir sondé le mystère, et finit par prendre le tablier de boulanger parce qu'il est écrit : Tu travailleras à la sueur de ton front.

Le sacerdoce exaltait la piété de Luther dont le temps se passait à étudier ou à prier; ses joues se fanèrent, son teint se décolora, et l'adolescent, si frais, si rosé, quand il allait chanter aux portes, tomba dans une sorte de marasme qui faisait pitié à Mosellanus. Ce savant nous le représente usé et flétri, et tellement amaigri, qu'on eût pu compter ses côtes 1). Ses supérieurs craignirent un moment que cette fièvre de dévotion ne nuisît trop à son intelligence et à son corps, et ils essayèrent d'y remédier. Staupitz, le vicaire général de l'ordre des Augustins, qui l'avait pris en vive amitié, et que Luther aima toujours si tendrement, lui disait : « Assez, assez, mon enfant : tu parles de péché ; tu ne sais pas ce que c'est que

1) Löscher's vollst. Reformations-Acta, III, 247. Il y a, dans la sacristie de l'église paroissiale de Weimar, une vieille peinture de 1572 par Vischer, un des disciples de Lucas Cranach, au bas de laquelle le maître a placé son monogramme, qui imite assez bien les deux bras d'un télégraphe, et où Luther est représenté sous l'habit de moine (frère Augustin), sous l'habit de chevalier Georges (à la Wartburg) et sous l'habit de docteur (l'Ecclésiaste de Wittemberg) : l'image du frère Augustin ressemble bien au portrait de Mosellanus. Ces trois têtes, que nous avons reproduites d'après Jagemann, sont regardées par l'auteur de l'Almanach de la réformation, publié à Erfurth, comme les portraits les plus exacts que nous ayons de Luther. Ils ressemblent du reste aux originaux de Lucas Cranach qu'on voit à Weimar, à Gotha et à Erfurth; et aux peintures d'Holbein, aux musées de Basle et de Florence.

le péché; si tu veux que Dieu t'assiste, ne joue donc plus à la poupée. » Un jour qu'il confessait de misérables peccadilles, tout contrit comme si c'eût été autant de crimes, le prêtre l'arrêta en riant : « Tu es donc fou, lui dit-il, Dieu ne t'en veut pas, c'est toi qui lui en veux 1). »

Mais Luther n'écoutait ni les conseils de Staupitz, ni les avis de son confesseur. On le voyait au pied des autels les mains jointes, les yeux levés au ciel et tout pleins de larmes, demandant pardon à Dieu. Souvent la nuit il s'agenouillait au chevet de son lit, et restait en oraison jusqu'au lever du soleil 2). Un jour la porte de sa cellule ne s'ouvrit pas à l'heure accoutumée; ses maîtres étaient inquiets; on frappa à la cloison de son oratoire : personne ne répondit. On prit le parti d'enfoncer la porte, et on trouva le frère dans un état extatique, la face contre terre et respirant à peine. Un peu de musique lui fit reprendre ses sens, et lui rendit la connaissance. Avouons que ces couvents d'Allemagne, où le supérieur, comme Staupitz, se délasse dans l'étude et la lecture des poètes profanes, où l'on guérit les maladies de l'ame à l'aide de l'harmonie, et où des moines se meurent d'amour pour Dieu, ne ressemblent pas beaucoup à l'image qu'en ont donnée les philosophes du dix-huitième siècle!

Pauvre Martin, qui ne trouvait qu'amertume et désespoir dans le service de Dieu; qui essayait de tous les moyens pour l'aimer, et dont toutes les aspirations vers le ciel s'arrêtaient en chemin; qui se con-

1) Gustav Pfizer, Luther's Leben.
2) Id. ib.



sumait à prier, à jeûner, à se mortifier, et à qui les prières, les jeûnes incessants, n'apportaient ni joie ni soulagement, comme si son cœur se fût flétri dans le crime! La lutte était trop forte, il aurait fini par succomber. Cette chaîne de terreurs et de tentations était trop pesante pour lui; il s'en fût débarrassé peut-être par le désespoir, car il ne pouvait chasser ces fantômes qui l'obsédaient la nuit, le troublaient dans ses études et venaient le tourmenter jusqu'au pied des autels où il se réfugiait pour leur échapper. C'est qu'à son âge il se trompait sur ces vaines fantaisies, sur ces caprices d'imagination, et qu'il prenait pour des châtiments du Seigneur les hallucinations d'un cerveau malade de travail.

Un jour qu'il se promenait, en proie à ces noires mélancolies, il trouva sur son passage un moine, qu'il interrogea douloureusement :

— Mon frère, lui dit le moine, je sais un remède aux maux qui vous tourmentent.

— Et lequel? reprit Martin, avec une voix tremblante.

— La foi, dit le religieux.

— La foi? reprit Luther que ce mot avait bouleversé, la foi?

— Oui, mon frère, la foi : croire c'est aimer, et qui aime sera sauvé.

Les yeux du fils du mineur brillèrent d'un feu nouveau.

— La foi! répétait-il, croire! aimer! comme une ame qui sort d'un long rêve.

— Oui, continua le frère, n'avez-vous pas lu ce passage de saint Bernard dans le sermon de l'An-

nonciation? « Crois que par Jésus tes péchés te seront remis, c'est le témoignage que l'Esprit saint met dans le cœur de l'homme; car il a dit : Crois, et tes péchés te seront pardonnés. »

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, voilà tout ce que Luther vit dans la parole du frère augustin. Ce fut un éclair, mais un éclair trompeur, jeté dans son ame, qui s'en allait au désespoir; un éclair au moment où s'ouvrait à ses pieds un précipice; un flot de salut, quand il allait se briser sur un rocher. Un pauvre frère, qui vraisemblablement n'a vu dans le texte sacré et dans la glose des pères que ce que l'Eglise y a trouvé jusqu'alors : la nécessité de la foi, de la foi vivante, animée, produisant à l'extérieur des œuvres, portant des fruits, et se manifestant par l'amour, les désirs et les actes du salut, rappelle Luther de son désespoir, le sauve de ses terreurs, le délivre de ses tentations, mais pour le pousser dans un autre abîme qu'il n'a pas le temps de sonder au premier moment de sa joie!

A partir de cet entretien si court où chaque interlocuteur eut à peine le temps d'échanger quelques mots, plus de terreurs ou d'obsessions nocturnes : Luther sommeille en paix. Plus d'épouvantes intérieures dans le jour : il se livre à l'étude sans distraction; il assiste aux offices comme les autres moines avec un recueillement qu'aucune frayeur ne vient troubler; il prie, il jeûne et ne se croit plus déshérité du ciel. Un mot avait opéré tout ce changement; à l'aide de ce mot, LA FOI, tout s'explique pour lui. S'il était assailli de vaines terreurs, s'il tombait dans le désespoir, s'il doutait de son salut et de



la miséricorde de Dieu, c'est qu'il ne croyait pas;— s'il avait souffert dans son ame depuis qu'il se connaît, c'est qu'il n'avait pas la foi; — si ses supérieurs ont essayé inutilement de le consoler, c'est qu'il n'entendait pas le langage que parlait si admirablement le pauvre frère, ou que peut-être il n'aimait pas comme lui. Avec la foi il a reçu une nouvelle vie. Il était encore malade, mais d'une autre affection, malade d'amour et non plus de crainte et de désespoir; chez lui tout était passion. La foi gratuite ou la grace devint donc pour lui une symbolique qui formulait la pure essence du christianisme; un miroir, ou, comme il l'appelait, une vérité qu'on avait obscurcie et cachée jusqu'alors, ou remplacée par des pratiques, des observances, un culte extérieur, des traditions, qu'il faudrait tôt ou tard effacer, si on voulait revenir à la parole divine dans sa pureté primitive. Un chapitre de saint Paul aux Corinthiens, sur lequel, au sortir de son colloque avec le moine, tombèrent ses regards, lui parut comme une illumination de Dieu même, qui prenait soin de confirmer par l'apôtre la grande vérité qu'il venait de trouver. Il referma le livre, tout joyeux de sa bonne fortune.

Cette joie devait passer bien vite.

CHAPITRE II.

VOYAGE A ROME. — 1510.

Luther avait beau s'agiter, prier, lire la Bible, se recommander aux ames pieuses, il ne pouvait trouver de repos. Sa pensée, aussitôt qu'elle cessait d'être occupée, retombait dans l'angoisse et les terreurs. Le doute veillait à son chevet. Pour se distraire, il se prit à quelques unes de ces questions théologiques qu'avaient traitées les maîtres de l'école, entre autres l'auteur de la Somme, le divin Thomas; mais, au fond de ces spéculations philosophiques, il y avait toujours de la lie et du fiel pour son cœur.

De vagues récits, donnés par les voyageurs qui venaient d'Italie, circulaient dans l'Allemagne. Ces récits ressemblaient aux narrations fabuleuses que les pélerins apportaient d'Orient, et étaient empreints d'un merveilleux propre à saisir l'imagination. On avait prononcé le nom de Rome. Martin y rêvait constamment; il rêvait surtout à cette image du pape, objet de la vénération des peuples, et qu'il

voulait voir face à face pour comprendre la fascination qu'elle exerçait sur les intelligences. Staupitz, soit qu'il crût qu'un voyage sur une terre lointaine apaiserait une fièvre d'esprit qui menaçait d'être mortelle, soit qu'il eût à régler quelques difficultés survenues entre Rome et son ordre, résolut de l'envoyer dans la capitale du monde chrétien. Luther, qui d'abord avait refusé, était trop fatigué des assauts répétés du doute, pour résister plus longtemps.

Les préparatifs du voyage furent bientôt terminés. Il partit à pied avec un de ses frères, un bâton à la main, et du pain dans leur besace pour la nourriture du premier jour. Le lendemain, la charité des cloîtres devait fournir aux voyageurs le viatique nécessaire. Luther emportait avec lui six ducats pour payer le cicérone chargé de lui montrer les merveilles de la ville sainte 1).

« Comme son cœur battait de plaisir, dit Niemeyer 2), à l'idée de voir le pape, cette parole vivante de Dieu, cette splendeur du Christ et des apôtres! et cette terre illuminée des rayons du soleil des ames, et qui ne pouvait être qu'un paradis céleste 3) »!

On sait l'empire d'une première impression : elle flétrit ou colore pour jamais toutes les autres. Dès les premiers pas que nos pélerins ont faits hors du sol allemand, ils ne trouvent qu'un temps triste, de lourds et épais nuages, une hospitalité équivoque. Alors

---

1) Pfizer : Luther's Leben.

2) Luther's Auftreten, vorbereitet durch das vergangene, und einwirkend auf das ihm gegenwärtige Zeitalter.

3) Niemeyer, même ouvrage.

leurs yeux se tournent en arrière, et ils regrettent leur Sion, cette Souabe et cette Bavière, où tous deux ont voyagé autrefois, « où les auberges sont si bonnes, où les hôteliers sont si affables, et traitent si bien l'étranger 1) ». Après une longue route, bien fatigante, bien ennuyeuse, ils atteignent l'Italie; et les rêves si beaux de Luther s'enfuient. Ses yeux ne peuvent supporter l'éclat de son horizon immense; son ciel lui semble trop ardent, ses crépuscules du soir trop chauds, et ses nuits trop fraiches. Son vin lui brûle la tête, et ses eaux même sont mortelles. Un jour qu'il cheminait avec son compagnon, et qu'il avait fait un long chemin par une chaleur insupportable, il se pencha pour prendre, dans le creux de la main, un peu d'eau jaunâtre : cette eau, qui avait été toute la journée sous un soleil de plomb, l'enivra comme du vin. Il chancelait et se désespérait, quand Dieu lui fit trouver des grenades, dont la douce liqueur le rendit à la vie. Luther, dix ans après, remerciait encore le ciel de cette miraculeuse fortune 2).

En Allemagne, au couvent et chez son père, il se levait de bonne heure, pour respirer l'air du matin, et jouir de la vue des campagnes, si vertes à cette heure dans le Wittemberg; souvent même il dormait la fenêtre ouverte, pendant les chaleurs de l'été. Il crut qu'il ne fallait rien changer à ses habitudes. Un soir, en se couchant, par oubli, il ne ferma pas la fenêtre de sa petite chambre, et, quand il

---

1) Tisch-Reden, 602.
2) Ibid.

se réveilla, sa tête souffrait horriblement ; elle était lourde, pesante, en sorte que le lendemain c'est à peine si nos deux pélerins purent faire un mille d'Allemagne 1).

Arrivé à Montefiascone, au sommet de l'Apennin, Luther regarda devant lui, et il vit s'étendre au loin une terre stérile et aride, des rochers nus et décrépits, lui qui s'attendait à voir partout les myrtes et les orangers. Quel contraste avec la Saxe qu'il venait de quitter, où les fleurs sont si belles, les bois si touffus, la verdure si brillante et si fraîche ! Son œil était désenchanté. Il était descendu dans une petite hôtellerie où des moines assis buvaient, gesticulaient, bavardaient avec une volubilité tout italienne, et s'entretenaient cavalièrement, nous dit-il, de choses saintes. Il avait cru que l'ombre du Vatican devait s'étendre comme un manteau sur la nature humaine : c'était un miracle qu'il attendait de la papauté. Comme il n'arrivait pas, il se leva, de peur de quelque mauvais parti, dont on menaçait son compagnon de voyage, qui avait défendu trop courageusement l'honneur du capuchon, dont ces moines se moquaient hautement.

L'humanité lui apparut, comme la nature, appauvrie, méchante, tracassière, déshéritée de ses anciens et nobles penchants, et hors des voies de Dieu. Partout, sur son passage, il voyait des saints placés dans des niches, devant qui fumait l'encens, que l'on couronnait de fleurs, qu'on implorait les mains jointes. « Misérables, s'écrie-t-il douloureusement,

1) Tisch-Reden, 602.

qui craignent beaucoup plus saint Antoine ou saint Sébastien que notre Seigneur Jésus, et qui, pour préserver une maison, y peignent l'image d'un de ces bienheureux; gens sans Dieu, qui ne croient pas à la résurrection du corps, à l'éternité, et ne redoutent que les maux de cette terre! » Comme si cette dévotion aux saints ne témoigne pas d'une croyance à une autre vie! Si, dans la pensée d'un Italien, il n'y a pas d'éternité, pourquoi ce culte pour des êtres qui ne sont plus que poussière? Evidemment il y a trop de sang du vieil Allemand dans les veines de Luther, qui obéit, sans qu'il s'en doute, à la haine innée dans le cœur germanique pour tout ce qui vient de par delà les Alpes. Le prêtre ressemble au peintre Lucas Cranach, qui donne dans ses tableaux une belle barbe, des yeux noirs, un front élevé, aux têtes allemandes, et peint les têtes italiennes avec un menton dépouillé, un regard sévère et des traits efféminés. Luther a remarqué le peu d'empressement des maris ultramontains auprès de leurs femmes, et il conclut que le mariage n'est point en honneur parmi eux; il les appelle des enfants de péché 1).

Enfin le voilà dans Rome: toutes ses illusions de bonheur, d'espérance, de joie, reviennent l'assaillir. Son cœur bat violemment. A genoux, les mains levées au ciel, il baisse la tête, en saluant la ville de toutes sortes de noms d'amour et de respect: « Rome sainte, trois fois sanctifiée par le sang de tes mar-

1) Tisch-Reden, 607.

tyrs 1). » Il avait à peine dépassé la porte du Peuple, que ses songes se dissipaient.

Le pauvre moine n'avait appris l'homme que dans son livre d'heures. Il connaissait ces vieux Romains, dont il touchait le sol; leur mythologie, leurs dieux, leurs héros peut-être; ce que frères et laïques étudiaient sur les bancs de l'école; mais Rome moderne, la Rome des papes, était un livre fermé pour lui. Quand donc il passa sous la porte du Peuple, sa pensée ne ressuscita pas cet empereur allemand qui, venu, avec de nombreux soldats, pour éteindre jusqu'au nom de la cité antique, n'ose pas aller plus loin, de peur de ce glaive tout spirituel qu'un pontife tient dans ses mains débiles. Il ne vit pas non plus les ombres de Philippe-Auguste de France et de Jean d'Angleterre s'arrêter tremblantes devant ce vieillard, qui n'a à leur opposer que des soldats manquant de pain et de vêtements : c'étaient là cependant de magnifiques images 2) ! Quand il approche du Vatican, et que le pape lui apparait, qu'aperçoit-il? Des courtisans qui baisent avec humilité la mule du pape, et son œil ne distingue pas, parmi les flots adulateurs, ces ames qui « viennent, dit Navagero, solliciter une nouvelle croisade, afin de reconquérir, en Orient, quelques vieux manuscrits. » Tout le passé est mort pour Luther : il ne sait pas ce que Rome a fait pour l'humanité. De tous les papes qui ont passé sur la chaire de Saint-Pierre, il ignore les titres à l'admiration et à la reconnaissance. Il quitte une contrée que menace le Turc, et il oublie que si le Koran n'est pas l'Evan-

---

1) Pfizer, Martin Luther's Leben.—2) Revue brit.

gile du Nord, c'est qu'un pape en arrêta le triomphe. Il a bien vu la force brutale régner en Allemagne, et ses barons poser leur gantelet de fer sur toute intelligence rebelle à leurs volontés ; et il ne se doute pas que l'intelligence n'a de protecteur, après Dieu, que dans son vicaire sur la terre ; que la papauté, en brisant la force matérielle et en la contraignant de plier devant les lois de la morale, a donné le plus beau spectacle auquel l'homme pourra jamais assister 1).

Pour comprendre le sommeil des sens où Luther resta plongé en mettant le pied dans Rome, on a besoin de se souvenir que c'est un enfant du Nord, qui aime la privation, le jeûne, et qui a voué un culte à la croix toute sanglante du Christ. Son christianisme est austère et rigide. Quand il prie, c'est sur la pierre ; l'autel devant lequel il s'agenouille est presque toujours en bois ; son temple est noirci par le temps, et la chappe de ses prêtres est une misérable étoffe de laine. Représentez-vous donc ce pauvre Martin qui a fait 400 lieues à pied, mangeant en route son pain noir, transporté tout à coup au milieu d'une ville toute de merveilles, de voluptés, de musique, de paganisme, lui qui n'a jamais entendu que le bruit de la petite fontaine de son couvent ! qui n'a de délassement que la flûte dont il joue quand ses prières sont finies, et pour qui la plus grande merveille est encore la prise d'habit d'un moine augustin ! Comme il dut être étonné ! Il avait rêvé une religion austère, le front ceint de douleurs,

1) Ranke, Histoire de la papauté.

couchant sur la dure, se désaltérant dans l'eau du ciel, vêtue comme les apôtres, cheminant à travers des cheminspierreux, et l'Evangile sous le bras. Et il voyait des cardinaux en litière, à cheval ou en voiture, tout resplendissant de pierreries, la tête préservée des rayons du soleil par des dais de plumes de paon, et marquant leur passage par des flots de poussière qui souvent l'empêchaient de voir le cortège et de s'agenouiller pour demander leur bénédiction. Son imagination rêveuse le reportait à ces jours du christianisme où le chef des apôtres, pèlerin comme lui, n'avait qu'un bâton pour se soutenir. Lui, ce pauvre écolier, élevé si durement, qui souvent dans son enfance n'avait pour oreiller qu'une dalle froide, passe devant des palais tout de marbre, des colonnes d'albâtre, de gigantesques obélisques de granit, des fontaines jaillissantes, des villas fraîches et embellies de jardins, de fleurs, de cascades et de grottes. Veut-il prier, il entre dans une église qui lui semble un monde véritable, où les diamants scintillent sur l'autel, l'or aux soffites, le marbre aux colonnes, la mosaïque aux chapelles; au lieu d'un de ces temples rustiques qui n'ont dans sa patrie pour tout ornement que quelques roses qu'une main pieuse va poser sur l'autel le jour du dimanche. A-t-il soif, en place d'une de ces sources qui coulent le long des tuyaux de bois ainsi qu'à Wittemberg, ce sont des fontaines de marbre blanc, « grandes comme une maison allemande ». Est-il fatigué de sa route, il trouve sur son chemin, non plus un modeste banc de bois, mais un siège d'albâtre antique récemment déterré. Cherche-t-il une sainte image, il

n'aperçoit que des fantaisies païennes, des divinités olympiques, Apollon, Vénus, Mars, Jupiter, auxquelles travaillent mille mains de sculpteurs. Ce sont les dieux de Démosthènes, de Praxitèle, les fêtes et les pompes de Délos, le mouvement du forum, des folies toutes mondaines; mais cette folie de la croix qu'a chantée l'apôtre saint Paul, il n'en voit nul souvenir, nulle représentation. Il croit rêver, il s'indigne, et parce que Rome n'est pas faite à son image, il est tout prêt à la condamner.

Laissons-le donc fuir ces spectacles parce qu'il en ignore le sens; se réfugier dans le silence de la contemplation pour échapper aux fêtes païennes de la papauté, et se scandaliser de tout ce luxe de cérémonies, chaudes et brillantes comme le soleil qui les éclaire, et dont la vue le poursuit incessamment! S'il n'a pas compris Rome, il ne comprendra pas davantage ses habitants. Au peuple romain il faut des fêtes, parce que sous un ciel toujours paré, un culte est plus qu'un symbole. Là, l'idée, pour pénétrer dans l'esprit, a besoin de se transfigurer en images; pour Luther, la forme intérieure peut suffire; pour l'Italien, ce n'est point assez, il faut l'apparence, la visibilité. Si l'Italie s'est montrée toujours indocile aux tentations de la réforme, n'est-ce pas que la réforme, méconnaissant le génie des peuples, n'a voulu parler qu'à leur raison? Plus tard, n'a-t-elle pas été forcée, là où repose son berceau, d'emprunter aux catholiques quelques unes de leurs pompes extérieures, de parer la nudité de ses temples et de séduire l'œil matériel? C'est un prince luthérien, le chef de la maison de Brunswick, qui a la

premier compris toute l'influence des signes sur l'intelligence. Ainsi l'étonnement de Luther, et si l'on veut sa pruderie enfantine dans ce monde semi-païen, prouvent combien il était étranger aux simples notions de l'esthétique. Quand donc les iconoclastes de la Souabe renverseront les images, si Luther s'émeut, ce ne sera pas dans l'intérêt de l'art, comme Erasme, mais parce qu'il aura trouvé dans la Bible quelques passages en faveur des signes symboliques : si le texte eût été à ses yeux obscur, il eût brûlé les images. Des merveilles que Rome étalait au temps de Jules II, il ne vit rien. Aucun rayon de la couronne de Raphaël, de Michel-Ange, n'éblouit ses regards; il resta froid et muet devant tous les trésors de peinture et de sculpture rassemblés dans les églises; son oreille fut fermée aux chants de Dante que le peuple répétait sur son chemin. Plus tard le nom de la cité revint souvent à sa pensée et dans ses souvenirs : on voudrait surprendre alors en ses récits une aspiration poétique; mais en vain. Tout ce qui l'a le plus frappé après le libertinage de quelques prêtres, le faste triomphal du pontife, et les épaules découvertes des dames romaines, c'est l'étendue de la ville qui égale la distance de Wittemberg au Polersberg, environ un mille allemand 1); c'est l'argent et le temps que le Münster de Saint-Pierre a dû coûter. Sa méthode est de formuler une proposition en chiffres, pour qu'elle vienne se représenter plus nettement à l'imagination du lecteur; ainsi fait-il pour saint Jérôme, dont le salut lui paraît si incertain,

1) Tisch-Reden, 609.

qu'il n'accepterait pas 10,000 gouldes pour prendre sa place dans l'autre monde 1). Il était entré dans Rome en pèlerin, il en sort comme Coriolan, s'écriant avec Bembo :

Vivere qui sanctè vultis, discedite Roma;
Omnia hic esse licent; non licet esse probum.

« Adieu, Rome, que doit fuir quiconque veut vivre saintement; adieu ville où tout est permis, excepté d'être homme de bien. »

Au moins, en se rappelant plus tard ces vers, n'aurait-il pas dû dire que la langue latine était une langue inconnue aux Italiens.

Trois siècles justement après que Luther avait fait son entrée à Rome, une ame d'imagination et de sentiment, qui avait embrassé le culte du réformateur, Overbeck, le plus grand peintre de l'Allemagne moderne, quittait son pays natal et allait visiter l'Italie : et quelques semaines s'étaient à peine écoulées en contemplation devant toutes les grandeurs catholiques, qu'il retournait à la foi de ses pères!

---

1) Ich wollte nicht 10,000 Gulden nehmen, und in der Gefahr stehen, für unsern Herrn Gott, da Sanct Hieronymus inne stehet. Tisch-Reden, Eißleben, in-fol. 413.

CHAPITRE III.

LUTHER DOCTEUR. — 1512.

Frédéric, électeur de Saxe, était un prince ami des lettres et des arts, un habile musicien, et un humaniste qui savait par cœur les poètes classiques de l'antiquité 1). C'est à lui que Wittemberg doit cette université qui, dans le seizième siècle, jeta un si vif éclat : il l'avait fondée en 1502. Staupitz, dont le nom reviendra souvent dans l'histoire de la réformation, était alors vicaire général des Augustins, maître d'éloquence sacrée, et doyen de la faculté de théologie. Le prince le consulta sur le choix des professeurs qu'il voulait attacher à son institution. Staupitz lui désigna Luther comme un des jeunes prêtres sur qui l'Allemagne fondait de brillantes espérances. Luther reçut aussitôt sa nomination à la chaire de philosophie de Wittemberg. La lettre du prince

1) L'influence de Frédéric sur les mouvements de la réforme a été appréciée dans les notices qui accompagnent l'ouvrage de Franz Wolkmar Reinbard : Sämmtliche Reformationspredigten, Sulzbach, 3 vol. in-8, t. III, 90 et suiv. (V. tome 2 du même recueil.)

était si pressante qu'il n'eut que le temps de prendre congé de ses maîtres. « A peine, écrit-il à un de ses amis, ai-je pu faire mes paquets, et embrasser ceux que j'aime. » Sa malle était légère; elle renfermait une robe de bure, deux Bibles, une grecque et l'autre latine, quelques livres ascétiques, et un peu de linge. En quittant Erfurth, des pleurs vinrent mouiller les yeux du jeune religieux : il lisait peut-être dans l'avenir, et il prévoyait qu'il allait trouver du bruit et des chagrins; mais il n'y avait pas à désobéir. Il partit, et descendit au couvent des Augustins.

C'étaient deux sciences pour lesquelles il n'avait pas grand goût que la physique et l'éthique. Combien il eût préféré la théologie qu'il aimait passionnément, « cette maîtresse du monde, cette reine des arts », qu'il a si magnifiquement glorifiée pendant toute sa vie 1)! Aussi, à un de ses amis qui lui demande des nouvelles de sa vie collégiale, répond-il : « Grace à Dieu, je me trouve bien; mais je serais encore mieux, si je n'étais contraint de professer la philosophie. »

C'était celle d'Aristote, « ce maître en diable, comme l'appelait plus tard Luther, qui voulait bâtir sur l'homme, au lieu de bâtir sur Dieu 2). » Il paraît que la jeunesse wittembergeoise se porta bientôt en foule aux leçons du professeur. On admirait sa parole claire, incisive, et toute remplie d'ironie; son mépris pour les astres de l'école, pour les maîtres

1) Voy. Tisch-Reden, 179, 185 et passim.
2) Tisch-Reden.

de la parole venus avant lui, « échos du passé, qui ne rendent que des sons humains, comme tous les philosophes imbéciles qui cherchent l'explication des phénomènes moraux dans l'homme, au lieu de remonter à la source, c'est à dire à Dieu et à son verbe 1) ».

Le sénat de Wittemberg, à la recommandation de Staupitz, le nomma prédicateur de la ville : l'évêque approuva ce choix. C'était une mission nouvelle pour Luther, dont la responsabilité l'effrayait. Il avait peur de succomber, et il disait à son ami quelles terreurs l'assiégeaient. Le docteur relevait son courage. Luther insistait, et se fâchait presque. « Vous voulez donc ma vie, docteur. Je ne ferai pas ce métier-là trois mois. — Eh bien, repondait le maître en théologie, vivre ou mourir pour le Seigneur 2), quel beau sacrifice! » Luther se résigna.

Il monta donc en chaire et prêcha tour à tour dans le cloître, dans la chapelle du château, et dans l'église collégiale. Il avait tort de se défier de ses forces; car son succès fut grand. Sa voix était belle, sonore, éclatante; ses gestes, larges et nobles. Il avait dit à Staupitz qu'il n'imiterait pas ses devanciers, et il tint parole. Pour la première fois, on vit un orateur chrétien cesser d'invoquer les maîtres de la scolatique, et puiser ses textes et ses images dans les livres inspirés. Dans ce mépris affecté pour les formes de l'école, il était aisé de surprendre des germes d'indépendance contre l'autorité.

---

1) Pfizer, Martin Luther's Leben.
2) Cochlaeus, Acta Luth., 3.

Ses vœux les plus chers allaient être satisfaits : il reçut la charge et le grade de bachelier en théologie, et, sans renoncer à la chaire, il put, dès ce jour, faire des leçons sur des textes sacrés. C'est Luther qui, dans le protestantisme, a créé cette science, dont on a depuis si souvent abusé : l'exégèse qui, sous la main de ses successeurs, a tout terni, tout décoloré, a mis l'examen où la foi devait régner, analysé sèchement l'inspiration, tué l'esprit au profit de la lettre, et traité le livre de bonne nouvelle comme un livre sorti de la main des hommes : « souffle empesté, dit le docteur de Wette, qui voudrait tirer la vie de la mort même 1) ».

L'exercice journalier de la parole le préparait ainsi à ces grandes luttes qu'il allait soutenir contre la papauté. Son auditoire était nombreux et formé en partie de jeunes écoliers qui connaissaient les écrits de Hutten, et avaient pris part aux débats intellectuels qui troublaient l'Allemagne depuis 1500. L'université de Wittemberg grandissait de jour en jour dans l'opinion ; elle devait sa gloire aux leçons du moine augustin. Erfurth en était jaloux et se repentait d'avoir perdu Luther. Il avait raison, car on n'avait encore entendu dans aucune chaire saxonne une exégèse aussi lumineuse que celle du professeur, sur l'Ancien et le Nouveau-Testament. C'était la Vulgate dont il expliquait le texte, version qu'il regardait alors comme une belle création, et qu'il de-

1) Noch Niemand hat aus dem Tode das Leben verstanden. De Wette: Ueber den Verfall der protestantischen Kirche in Deutschland, und die Mittel, ihr wieder abzuhelfen, p. 355. V. Reformations Almanach, 1817.

vait dénigrer plus tard. Il s'était pris de passion pour ce travail philologique : il y passait les nuits et les jours, et mangeait et dormait à peine. Parfois des docteurs venaient assister à ses énarrations et se retiraient émerveillés. Le vieux Mellerstad, connu sous le sobriquet de Lux mundi, l'entendit, et frappé d'admiration s'écria au sortir de la leçon : « Ce père a un profond regard, des imaginations admirables; il donnera de la tablature aux docteurs et soulèvera de grandes tempêtes 1) ».

Staupitz veillait sur Luther, auquel il n'épargnait ni conseils, ni leçons, ni applaudissements. Pour le récompenser de ses travaux, il lui offrit le grade de docteur. C'était un titre qui coûtait assez cher, et Luther ne possédait rien, ses leçons étant gratuites. Il n'avait pas même toujours à son service une robe de professeur. L'électeur s'était chargé de la garde-robe du frère qui, dès que sa soutane commençait à s'user, recevait une belle pièce de drap qu'il donnait au tailleur, et dont le prince payait encore la façon.

Le 16 octobre 1512, jour de la fête de saint Luc, Luther reçut ses grades de docteur. L'assemblée était nombreuse. Elle était présidée par Andreas Bodenstein (Carlstadt). C'est cet archidiacre dont Luther vantait alors les lumières, et qu'il devait plus tard immoler à la risée du monde saxon. « Pauvre diable, dit-il dans ses Tisch=Reden qui n'a jamais rien su; piètre dialecticien, ignare rhéteur, qui pour

1) Hic monachus profundos habet oculos; mirabiles habet fantasias; omnibus doctoribus facesset negotium. Ulenberg, p. 9.

deux gouldes donnait le grade de théologie, bien qu'il sût que le nolite vocari Rabbi de l'Ecriture lui en déniât le droit 1) ». Luther prononça ce jour la formule ordinaire d'obéissance à l'Eglise et à ses canons. « Alors, dit-il plus tard, pour justifier sa révolte, j'étais dans les langes du papisme, et Dieu n'avait pas encore dessillé mes yeux. » Le 17, Carlstadt revêtit Luther des insignes du doctorat, aux sons de la grosse cloche 2). Le moine put se livrer à tout son mépris pour Aristote, et faire rire Wittemberg aux dépens du philosophe grec. Ces ris étaient si bruyants, qu'on les entendit jusqu'à Erfurth et à Cologne 3). Erfurth vit avec douleur que son élève attaquât si rudement un de ces demi-dieux qu'il avait couronnés, et Cologne fut tenté de prendre en pitié ce duel entre deux adversaires d'une aussi inégale valeur; mais les humanistes de ces deux villes se réjouissaient de la venue de ce nouveau combattant qui essayait, à l'aide de l'Ecriture, de renverser l'autorité de la scolastique. Reuchlin, sur-

---

1) Tisch-Reden, p. 675, umb zweier Gülden willen.

2) Decima octava Octobris, quae fuit festivitas S. Lucae, religiosus Pater, frater Martinus Luder, ordinis F. Eremitarum S. Augustini, S. Theologiae Licentiatus, hora prima pomeridiana secundum formam statutorum a Magistro nostro eximio Domino Archidiacono omnium Sanctorum Andrea Bodenstein ex Carolstadt vesperatus est, praesentibus Dominis de Universitate, plurimisque aliis venerabilibus hospitibus; sequenti die ad pulsum majoris campanae congregatis ut prius Patribus et hospitibus idem Pater a praefato Magistro nostro Andrea Doctoralibus insigniis in S. Theologia secundum formam statutorum est insignitus. In libro statutorum Facult. Th. Witt.

3) Pfizer, Martin Luther's Leben.

tout triomphait, car il savait tout ce que valait le frère augustin. Capnion avait imaginé une conspiration en forme contre les lettres, où il faisait entrer tout ce qui portait froc ou capuchon. L'Allemagne se réveilla donc un matin, menacée, disait-on, dans sa pensée par quelques moines, dont le repos n'était nullement attaché à l'obscurcissement des lettres, comme on affectait de le répandre. Dans leur zèle exagéré, ils auraient voulu anéantir des livres où la révélation de Jésus était attaquée. Selon Reuchlin, si on les eût laissés faire, ils auraient jeté aux flammes tous les écrits qui sentaient le judaïsme, comme Calvin le Traité sur la Trinité, de Servet; seulement ils n'auraient pas brûlé l'espagnol; c'est une justice qu'Erasme leur a rendue hautement. Luther, dans sa haine contre le froc, prit naturellement le parti de Reuchlin.

Alors régnait à Dresde le duc Georges, vaillant homme de guerre, qui se mêlait de théologie; catholique ardent, dont toutes les calomnies des réformés n'ont pu flétrir le caractère. Le duc voulut entendre Luther, sur le récit de Staupitz. Luther prêcha donc devant la cour 1),et, suivant sa coutume, il se moqua de la scolastique, maîtresse à Dresde. Ses partisans, et le duc Georges entre autres, écoutèrent froidement l'orateur. Ce prince, cependant,

---

1) Il developpa cette pensée : Saluti fiduciam nulli mortalium esse abjiciendam, quod ii qui verbum Dei animis attentis audirent, veri christiani discipuli ut ad vitam aeternam electi et praedestinati essent. Ex Fab. Orig. Sax. lib. VII, p. 889.

au dire de Luther, avait étudié la Bible mieux qu'aucun homme de la Germanie 1).

Martin quitta la chaire un moment, pour d'autres occupations que lui avait confiées le vicaire général. Staupitz fut obligé de s'absenter, et il chargea son protégé de visiter les couvents de la province. Ce fut pour Luther une occasion d'études morales sur la vie intérieure des cloîtres. S'il faut l'en croire : « La Bible était un livre qu'on trouvait rarement dans les mains des religieux, qui connaissaient beaucoup mieux saint Thomas que saint Paul 2) » ; c'est le plus grand reproche qu'il fait du reste aux moines, à cette époque, et il n'était pas mérité.

Ses pouvoirs étaient très étendus : il devait déposer ceux qui mettraient le scandale parmi leurs frères. A Erfurth, il reconnut pour supérieur Johann Lange, qui depuis fut un des premiers à jeter la robe monacale pour prendre femme. Le couvent de Neustadt était en proie à des querelles qui en troublaient la paix : Luther la rétablit en demandant au prieur dont la faiblesse avait entretenu ces désordres intérieurs, la démission de sa charge et le sceau de l'ordre. Sa lettre à ce moine est un mélange de fermeté et de douceur ; s'il ouvre des plaies, il a du miel tout prêt pour les adoucir. L'humilité et l'amour sont les deux vertus qu'il recommande surtout ; l'Humilité, dit-il, la mère de la Charité. Comme sa parole a pu affliger le frère, il se hâte de

---

1) Ich glaube, daß Herzog Georg die Bibel fleißiger gelesen habe, denn alle unsere vom Adel. Tisch-Reden, Eißleb-Drucks, p. 622.

2) Tisch-Reden, p. 606. Voyez dans cette histoire tome II, le chapitre de ce nom.

le consoler en mettant les zizanies du couvent sur le compte d'occupations , qui ne lui auront pas permis d'arracher du champ du Seigneur la mauvaise herbe 1). Peut-être aussi, ajoute-t-il, parce que vous n'avez pas prié devant le Seigneur, notre père et notre créateur, et que, « les mains jointes, vous ne lui avez pas demandé de diriger vos voies et de vous illuminer de sa justice ».

Le pauvre moine, qui la veille comptait les heures qui lui restaient à vivre, qui s'effrayait de cette immense responsabilité à laquelle voulait le condamner Staupitz, qui ne savait où trouver les fonds nécessaires pour payer son bonnet de docteur, était assailli de travaux. Il trace dans une lettre à Lange une amusante peinture de ses occupations 2). « Il me faudrait deux secrétaires, je ne puis suffire à ma correspondance : plaignez mon malheureux sort. Je suis concionateur conventuel, ecclésiaste de la table, prédicateur paroissial, régent d'études; je suis vicaire, c'est à dire onze fois prieur, conservateur des étangs à Litzkau, plaideur et assesseur à Torgau, lecteur paulinique et collecteur de psaumes; ajoutez encore à cela les tentations de la chair, du monde et du diable! »

Il avait toutes les tentations à la fois. Voilà ce que lui procurait la gloire qui commençait à le visiter dans sa cellule; il ne pouvait acheter le bruit que Dieu le condamnait à faire dans le monde, que par des tourments d'esprit et de corps. Que deviendra-

1) De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I, p. 31.
2) Ibid. p. 41.

t-il donc quand il entrera dans la révolte à pleines voiles? La gloire est son premier châtiment, et il souffre déjà si vivement qu'il n'y peut plus tenir, et qu'il est obligé de prier son ami Christophe Scheurl d'avoir pitié du moine de Wittemberg, de cesser de l'exposer aux agaceries de cette femme adultère, de cette séductrice des adolescents dont parle Salomon dans ses Proverbes, de qui le poison brûle les veines, et qu'on nomme vanité mondaine. Il ne veut pas qu'on loue celui qui n'est qu'ignominie et péché, le pauvre Luder 1).

Détails pleins de charmes, page qu'on ne voudrait pas arracher de la biographie du réformateur! Mais autant il est humble en face de la gloire, autant il est fier devant un autre fléau qui ne tue que le corps : ce moment de la vie de Luther est encore plus beau. La peste était à Wittemberg. Les amis du docteur le conjuraient de les imiter et de fuir : « Fuir! dit le frère Martin, mon Dieu, non! Pour un moine, le monde ne périra pas; je suis à mon poste, j'y reste par obéissance, jusqu'à ce que l'obéissance me fasse un devoir de m'éloigner; non pas que je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas l'apôtre Paul, mais le Seigneur me délivrera de la peur 2). »

Voilà le langage d'un prêtre catholique. Quand Luther en aura dépouillé le vêtement, il ne parlera plus de même. Si la peste s'abat de nouveau parmi son troupeau, il repoussera les ames qui viendront à la table de la communion s'abriter contre l'ange de

1) De Wette, Luther's Briefe, t. I, p. 69, et suiv.
2) Lango, 26 oct. 1516.

la mort. « C'est bien assez, dira-t-il, qu'elles reçoivent publiquement quatre fois par an le corps de Jésus : l'Eglise n'est point une esclave; donner le sacrement à quiconque s'approcherait de la table sainte, surtout en temps de peste, serait un poids trop lourd pour les ministres 1). »

Quelques années plus tard le fléau avait passé par Genève et les ministres étaient allés trouver le conseil souverain en disant : — Magnifiques seigneurs, dispensez-nous de soigner les pestiférés, car nous tremblons. — Ces ministres, c'étaient Calvin, Enoch et Cop. Cela est écrit dans les registres de la cité réformée 2). Vers le même temps, la peste affligeait Lyon, et ses prêtres se présentaient à l'archevêque en disant : — Monseigneur, soyez assez bon pour nous permettre de nous enfermer avec les pestiférés. — Cela n'est pas écrit dans les registres de la ville, mais dans l'histoire contemporaine, et peut-être dans le charnier de quelques églises dont le calvinisme n'aura pas dispersé les ossements.

Luther était-il encore catholique ? aucune pensée mauvaise n'était-elle entrée dans son ame ? le doute ne l'avait-il pas souillée ? A toutes ces questions il répond d'abord affirmativement. « J'étais aviné et noyé tellement dans le papisme, que j'aurais tué, ou aidé du moins à tuer quiconque aurait dénié une seule syllabe d'obéissance au souverain pontife 3). » Il nous trompe.

1) Michelet, Mémoire de Luther, t. II, p. 342.
2) Voyez Histoire de Calvin, t. II.
3) Préface de ses œuvres.

Sa correspondance démontre au contraire que sa foi, si elle n'avait pas succombé, allait bientôt fléchir; que le doute l'obsédait; qu'il s'enivrait au fond du cœur du scandale que commençait à faire son nom, de ses hardiesses oratoires et des louanges de Hutten. Il s'était essayé contre la scolastique dans des positions, thèses qu'il n'ose pas montrer au grand jour, mais qu'il avoue en secret à Christophe Scheurl, pour que son ami, cet homme érudit, en dise son opinion 1). A Lange, il adresse les quarante préceptes qu'il a prêchés à Wittemberg, et où on retrouve le germe de son symbolisme futur. A son langage embarrassé, à ce titre de paradoxe sous lequel il désigne ces thèses, on voit clairement qu'il sait bien tout ce qu'il y a caché. C'est un duel théologique qu'il offre par l'organe de Lange à qui voudra se présenter, « afin qu'on apprenne désormais qu'il n'est pas homme à emprisonner dans un coin du monastère ces Positions, si toutefois l'université n'est pas assez niaise pour l'enfermer dans un cercle aussi étroit 2)». Il n'est pas heureux. Le doute lui fait la guerre. Incapable de trouver en lui assez de force pour le repousser, il demande le secours d'un ami dont il sait la prière puissante auprès de Dieu : « Priez pour moi 3), écrit-il au prêtre

1) 12 septemb. 1517, Christ. Scheurl, p. 61. De Wette : Ces positions sont imprimées dans l'édit. de Jéna, t. I, p. 9, et dans celle de Wittemberg, t. I, p. 55.

2) J. Lange, 4 sept.

3) Confiteor quod vita mea in dies appropinquet inferno, quia quotidie pejor fio et miserior. De Wette, p. 64, t. I.

Leitzken, car chaque jour m'amène une misère de plus, chaque jour je fais un pas vers l'enfer. » Cette lettre est signée Martin Luther, fils exilé d'Adam.

Pauvre Cotta, bon ange de l'écolier, qu'êtes-vous devenue?

CHAPITRE IV.

TEZEL ET LE SERMON SUR LES INDULGENCES. 1517.

Albert, archevêque de Mayence et évêque d'Halberstadt, devait au pape Léon X 45,000 thalers pour droit de pallium 1). Les écrivains réformés nous représentent ce prélat menant une vie fastueuse, ayant une cour brillante, et réduit, à cause de ses dépenses, à ne pouvoir payer ce qu'il devait au saint-siège. Il fallait s'acquitter : le pape lui en donna le moyen. Léon avait, en 1516, publié des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne : leur produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante et de Michel-Ange, que son prédécesseur Jules II n'avait pu terminer. A son avènement à la tiare, Léon avait trouvé le trésor pontifical épuisé par les guerres de Jules II. Une nouvelle Rome, que la papauté voulait faire

1) Anmerkungen über Dr. Franz Volkmar Reinhard's Reformations-Predigten, von D. Bertholdt, t. I, p. 273. — Seckendorff, Commentarius de Lutheranismo, Sect. II, p. 24, et suiv. Lipsiae, 1690, in-fol.

plus belle que la Rome païenne, commençait à sortir de terre. Parmi les ouvrages d'art destinés à effacer tout ce que l'antiquité nous avait légué, l'église de Saint-Pierre étalaît aux regards son dôme qui semble appartenir au ciel. La piété des fidèles allait terminer l'œuvre colossale. Jean-Angelo Arcimbold, doyen d'Arcisate, et depuis archevêque de Milan, avait été chargé de prêcher en Allemagne. C'était un ecclésiastique de bonnes mœurs, d'une foi vive, qui aimait les lettres, mais qui se laissait facilement séduire aux apparences. A Rome, la chancellerie avait coutume d'aliéner dans chaque état catholique le droit de publier et de distribuer les indulgences. Albert l'acheta et le revendit à Fugger d'Augsbourg, un de ces riches banquiers du moyen-âge qui faisaient argent de tout, et dont Luther, dans ses Tisch-Reden, a flétri la vénalité. Albert exerçait donc la charge de commissaire de la cour de Rome pour toute l'Allemagne. Arcimbold gagna le Danemarck et la Suède, où dans quelques années il recueillit d'abondantes aumônes, dont le produit était versé dans le trésor pontifical. Malheureusement l'infidélité de quelques agents en dérobait une partie. L'honneur d'Arcimbold est resté pur.

Albert choisit pour prédicateur Tezel, qui avait eu déjà la confiance d'Arcimbold et jouissait de la réputation d'un orateur. A entendre les historiens protestants, c'était une imagination malheureuse, exaltée par des lectures ascétiques, sans savoir ni prudence, et toute remplie de fatuité. Fils d'un orfèvre de Leipzig, il était entré en 1487 dans l'ordre des Dominicains, et avait prêché avec succès à Zwi-

kau. Tezel prit les titres d'inquisiteur de la foi 1) et de nonce du pape. Avant de se mettre à l'œuvre, le moine avait fait imprimer à Mayence une « Instruction sur les devoirs des prédicateurs d'indulgences 2) ». Il choisit Leipzig pour débuter ; mais les princes saxons refusèrent de le recevoir, parce que cette ville avait été déjà visitée par d'autres missionnaires. Tezel jeta les yeux sur l'électorat de Mayence, et parcourut successivement Halberstadt, Anhalt et Brandbourg, accompagné d'un moine dominicain, nommé Bartholomée, et de deux scribes ; car il vendait non seulement des indulgences, mais des dispenses de mariage, de jeûne et de carême. Il avait soin de se faire annoncer, et il entrait dans les villes au son des cloches et de la musique, bannières flottantes, et accompagné du clergé, des divers ordres, de moines et de religieuses, de magistrats et d'écoliers, et d'une foule d'hommes et de femmes qui chantaient des cantiques. Il montait un char magnifique ; la bulle reposait sur un coussin de velours. Le cortége prenait le chemin de l'église, traversant les rues toutes remplies d'une foule pieuse qui se pressait autour des frères quêteurs. Le temple était paré, les cierges allumés ; devant l'autel s'élevait une croix en bois rouge où étaient attachées les armes romaines. Ordinairement Tezel montait en chaire, prêchait sur les indulgences, et menaçait des foudres de l'Eglise quiconque en nierait l'efficacité. L'orateur s'adressait à un peuple dévot qu'il était

1) Inquisitor hereticae pravitatis.
2) Instruktion, wie die Prediger den Ablaß anpreisen sollen.

facile de remuer, et Tezel aimait les images. Son discours achevé, le frère Bartholomée criait : « Achetez! achetez! 1) » en frappant d'une pièce de cuivre un plat de métal qui contenait des centaines de cédules toutes signées. La foule se heurtait, tendait la main et donnait, en échange d'absolutions, le denier du pauvre ou la monnaie d'or ou d'argent du riche. Ceci est encore un récit protestant 2).

S'il est vrai, on comprend la colère de Luther contre ce vendeur de choses saintes que Jésus aurait chassé du temple. On a peint Tezel au sortir de l'Eglise, assis à table avec Bartholomée et quelques servantes d'auberge, faisant bonne chère et vidant de grands pots de bière que payaient les cédules papales. Tezel ne ressemblait guère à ces moines au large abdomen, à la face avinée, dont Hutten, dans ses petites lettres, a célébré la gloutonnerie. Il était maigre et avait une tête d'anachorète. Quand en 1518 Carl Miltitz vint au nom de Léon X réprimander le dominicain qui n'avait péché que par excès de zèle, et qui ne put supporter la colère du pape 3), aucun reproche de libertinage ou de crapule ne lui fut adressé. Ce qu'on a pu blâmer en lui, c'est une exaltation religieuse dont un prêtre plus habile se fût préservé; c'est un fanatisme pour la papauté, que le pape lui-même eût désavoué; c'est une turbulence

1) Anmerkungen, etc. loco cit.

2) Anmerkungen, etc. loco cit.

3) Man weiß.... daß der päbstliche Nuntius, Carl Miltiz, dem Tezel das höchste Mißfallen des Pabstes zu erkennen gab. Dr. Leonhard Bertholdt.

de cerveau qui le compromettait. Luther n'a pas médit des mœurs de son ennemi : il fallait qu'elles fussent irréprochables!

Un soir qu'il était assis à table avec ses compagnons de bonne chère et de gais propos, médisant à cœur joie des papes, des évêques et des moines qu'il jetait pêle-mêle en enfer, on vint à parler de Tezel. Luther se prit à rire : « Vrai pipeur, dit-il, qui osait prêcher que si une jeune fille avait enfanté comme la Vierge, il avait en main de quoi lui faire pardonner son péché 1). » Il en fait un homme sans Dieu, un hérétique, un papiste, c'est tout dire, mais non pas un paillard. La comparaison fort peu édifiante d'une jeune fille avec Marie est une figure de rhéteur de l'invention du docteur. C'est encore une bouffonnerie imaginée pour faire rire aux dépens du moine, que cette proposition qu'on lui prête : « Qu'eût-on violé la mère de Dieu, l'indulgence était assez puissante pour effacer le péché. » Tezel n'a rien dit de semblable. Il enseignait que le péché contre la mère de Dieu, quelque énorme qu'il soit, est moins grand que celui qui est commis contre son Fils, et qui peut être remis néanmoins, selon le témoignage exprès du Christ 2). C'était assez de médire du Dominicain, pourquoi le calomnier?

« Tezel, théologien passionné, dit Seckendorff,

---

1) Tisch-Reden, p. 355 : Ja wenn einer gleich die Jungfrau Maria hette geschwengert, so könbte ers ihm vergeben.

2) Cumque peccatum in matrem Christi commissum quantumvis enorme, minus sit quam si illud ipsum in filium committatur, quod est Christi expresso testimonio remissibile. Seckendorff. Comm. de Luth., p. 27.

exagérait à la fois la vertu des indulgences et le pouvoir des clefs. » Bartholomée, si le récit des réformés est vrai, pour frapper son auditoire, répétait souvent : « Je vois le sang du Christ qui coule de cette croix! » « Ainsi, ajoute un écrivain protestant, l'indulgence de Tezel opérait sans l'expiation intérieure, tandis que l'indulgence que le pape donnait aux fidèles ne pouvait être efficace qu'autant que le pécheur avait pleuré, confessé sa faute et fait pénitence 1); Tezel trompait donc le pape, son évêque et son auditoire. »

Dans les derniers mois de 1517, le Dominicain vint à Iüterbock, petite ville de la principauté de Magdebourg, et à huit milles de Wittemberg qui s'émut vivement et devint bientôt désert, tant ses habitants avaient hâte d'entendre le moine! Luther essayait en vain de retenir ses pénitents qui voulaient, à toute force, acheter des lettres de pardon. Dans un premier mouvement de colère, il écrivit à l'évêque de Misnie une lettre pressante, où il suppliait le prélat de mettre fin au scandale que Tezel promenait en Allemagne, et qui affligeait les ames religieuses. La réponse de l'évêque n'arrivait pas, et la tête du moine fermentait. Le confessionnal des pères augustins était désert; la foule allait à Tezel, et revenait à Iüterbock gaie, insouciante, sans signe extérieure d'affliction, comme si elle fût sortie du cabaret. Luther n'y put plus te-

---

1) Alle über den Ablaß erschienenen päpstlichen Bullen setzten als Bedingung fest, daß der Ablaß-Suchende seine Sünden beichten und bekennen, und eine Büßung übernehmen muß. D. Bertholdt, Anmerkungen, etc. p. 277, t. I.

nir. Il avait annoncé qu'il prêcherait sur les Indulgences, et, depuis plusieurs jours, enfermé dans sa cellule, il travaillait à son sermon. L'église était toute pleine. Amsdorf, Lange, Wolfgang, s'étaient placés en face de l'autel, pour le soutenir de leurs regards; car ils savaient que Luther allait accomplir une grande pensée. Presque tous appartenaient à l'école d'Erasme, école railleuse, dénigrante, qui, à table, dans ses discours, dans ses œuvres, ne se servait que de la moquerie pour attaquer Rome qu'elle ne connaissait pas; qui mit le rire à la mode et le fit entrer dans les peintures, les sculptures et les livres. Ils étaient curieux de voir comment la parole, ordinairement si grave du frère, se prendrait aux Indulgences, et si elle se tremperait dans les Epistolæ obscurorum virorum, ou bien dans saint Augustin, son auteur de prédilection, pour faire justice de Tezel. Ils cherchaient, d'un œil inquiet, dans ces deux longues files de moines qui s'avançaient sur le parvis du chœur, la figure de Luther. Ils n'eurent pas de la peine à la reconnaître : elle était austère, comme de coutume; rien n'y révélait la grande idée qui l'occupait intérieurement. Dès que les frères se furent placés, chacun dans sa stalle, le célébrant entonna le psaume. On remarqua que Luther, comme de coutume, mêlait sa prière à celle des fidèles; qu'il suivait des lèvres et de l'œil le prêtre qui était à l'autel, et que sa voix n'était nullement altérée. Cette quiétude de l'«apôtre,» dans un moment aussi solennel, n'a point échappé à ses disciples et à ses admirateurs.

Tous les germes du symbolisme de Luther sont

déposés dans cette instruction religieuse, 1) qui est vive et pressée, et coupée en alinéas qui forment autant de sentences ou de propositions. La pensée du moine saxon ne s'enveloppe pas de ténèbres : elle se produit aux intelligences, ainsi qu'elle a été conçue, novatrice, hostile aux doctrines reçues jusqu'à ce jour, insolente pour la tradition, dédaigneuse de ménagements, et hautaine, comme elle se conservera dans toute la vie du réformateur. Luther se complait dans son œuvre : ce n'est plus une lutte académique entre lui et son ennemi, mais un duel en champs clos. S'il eût voulu d'une dispute à la manière de l'école, pourquoi le grand jour de la chaire évangélique?

Citons quelques unes des formules où la parole luthérienne s'essaie avec le plus d'audace 2).

6. Je dis qu'on ne peut pas prouver, par l'Ecriture, que la justice divine exige du pécheur d'autre pénitence ou satisfaction qu'un amendement du cœur, et que nulle part elle ne prescrit le concours de l'acte ou de l'œuvre, ainsi qu'il est écrit dans Ezéchiel : « Le Seigneur n'imputera pas le péché à qui se repent, ou qui fait le bien. »

12. On nous dit que l'indulgence, appliquée à l'ame qui souffre dans le purgatoire, lui est imputée, et lui compte pour la rémission du châtiment qu'elle doit encore endurer : c'est une opinion sans fondement.

---

1) Sermon vom Ablaß und der Gnade. Il parut quelques jours après, imprimé avec soin.

2) Reinhard, t. I. — Luther's Werke, von Walch, t. XV.

14. L'indulgence, au lieu de prêcher l'expiation, laisse le chrétien dans la fange du péché : si on ne doit rien dire contre l'indulgence, il ne faut pas non plus en vanter l'efficacité.

15. Donne si tu as de reste, au nom du Seigneur, pour l'édification de Saint-Pierre de Rome, mais n'achète pas de pardons.

16. As-tu de quoi ? Donne à celui qui a faim ; cela vaudra mieux que de donner pour élever des pierres, et beaucoup mieux que de faire emplette d'indulgences.

17. Encore une fois : à Saint-Pierre et aux indulgences préfère ton frère qui est pauvre. Si tu as du superflu et que ta charité ne puisse trouver des mendiants dans ta patrie; alors, si tu veux, donne aux églises, orne les autels, et, s'il t'en reste, donne à Saint-Pierre de Rome qui en a moins besoin.

18. Ne fais rien pour le bon plaisir des indulgences. St-Paul a dit, I Tim. 5, 8 : Qui n'a pas soin des siens n'est pas chrétien, et est pire qu'un infidèle. Celui qui te dit le contraire te trompe : il cherche ton ame dans ta poche, il y trouve un pfenning qui vaut mieux à ses yeux que ton salut. — Mais je n'achèterai donc pas des indulgences, me diras-tu ? Je t'ai déjà dit que ma prière, mes vœux, ma volonté, mes conseils, sont que tu te dispenses d'en faire emplette. Laisse-les aux chrétiens paresseux et endormis ; tu peux t'en passer, toi !

19. L'indulgence n'est ni de précepte ni de conseil divin : ce n'est point un commandement, une œuvre qui opère le salut.

20. Que les ames soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne crois pas, bien que quelques nouveaux docteurs l'enseignent : mais ils ne peuvent le prouver, l'Eglise n'en dit rien. En bonne vérité, il vaut mieux prier pour elles.

21. Ce que je t'enseigne est certain ! c'est fondé sur l'Ecriture, tu ne dois pas en douter : laisse les scolastiques dans leur scolastique; ils ne sont pas capables, tous, tant qu'ils sont, de créer rien qui vaille.

22. Que quelques uns m'accusent bénévolement d'hérésie pour leur avoir dit des vérités qui feront tort à leur boutique, que m'importent leurs bourdonnements? Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes, et s'abîment dans leurs ténèbres. Que Dieu leur octroie l'entendement. Amen 1)!

Ce n'est pas là de la criaillerie d'école, mais une parole claire, positive, qui du premier coup se rue brutalement sur un enseignement, vieux d'un grand nombre de siècles, et dont l'Eglise a trouvé la lettre écrite dans la Bible. Un moine qui a pris soin de nous dire lui-même qu'il ne sait pas au juste ce qu'on appelle indulgences 2), les attaque le front découvert, comme s'il avait étudié la question toute sa vie. Car, remarquons-le bien, ce n'est pas seulement l'abus qu'il combat, c'est au remède spirituel qu'il

1) Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 474.
2) Michelet, t. II, Mém. de Luther.

en veut. Toute la vie à venir de Luther se produit dans ce sermon; vous le retrouverez là avec sa foi exaltée, son moi qui s'appuie sur la parole de la Bible, son dédain de la tradition, son insolence envers l'école, et son rire qui ne le quittera plus, pour tout ce qui s'appellera scotiste ou aristotélicien.

C'était une œuvre révolutionnaire qu'un semblable sermon: le couvent des Augustins n'était pas accoutumé à entendre une parole si brève et si tranchante; il en fut effrayé. Si Staupitz eût été là lorsque Luther monta en chaire, peut-être la phrase du moine se fût-elle accommodée à l'oreille de religieux qui n'avaient rien tant à cœur que de vivre en paix avec la cour de Rome. Certainement Luther n'aurait pas imprimé son discours tel qu'il l'avait prêché.

Un des pères s'étant approché du prédicateur, le tira par la robe et, hochant la tête: — Savez-vous, mon frère, lui dit-il, que vous avez été bien hardi: n'allez pas nous faire de mauvaises affaires au moins; les dominicains rient déjà dans leur barbe; notre ordre pourrait en souffrir.

— Cher père, répondit Luther en riant, si cela ne vient pas de Dieu, cela tombera; si cela procède de son saint nom, cela ira 1).

C'était le propos de Jean Huss, de Wicleff: le succès fondant le droit, la glorification du Koran.

Les lettrés de l'époque, qui depuis Capnion étaient

1) Ist es nicht in Gottes Namen angefangen, so ist es bald gefallen; ist es aber in seinem Namen angefangen, so lasset denselben walten.

en possession de se moquer du monachat, mais qui n'osaient toucher au dogme, furent étonnés de l'audace du frère augustin 1). Un d'eux s'émerveille surtout du verbe impérieux d'un petit moine qui possède à peine un toit pour se défendre des injures de l'air... « Représentez-vous, dit-il, un couvent où il n'y a d'achevé que le dortoir : des fondements qui rasent seulement le sol; au milieu, un autel en bois de trente pieds de long, large de vingt, qui trébuche, menace ruine, et a besoin de contreforts; une muraille au midi, haute de trois pieds, et de vieilles planches toutes ballottantes; une vraie crèche de Bethléem : c'est là cependant que Dieu, dans ces derniers temps, a voulu que son Evangile fût prêché, et que son fils Jésus prît une seconde vie pour notre salut commun. Gloire au Christ qui, parmi cette myriade de temples élevés dans la chrétienté, a choisi ce misérable taudis pour la régénération de son œuvre! »

On a besoin d'expliquer brièvement comment cette langue inusitée dans la cellule, et qui troubla l'oreille des humanistes, saisit si vivement la foule et obtint des sympathies. A l'époque où Luther conçut sa pensée réformatrice, le pouvoir temporel en Allemagne était de fait émancipé 2). Depuis Louis de Bavière, toute lutte avait cessé entre le pape et l'empereur. Mais cette lutte avait été trop vive pour que le peuple ne s'y fût pas associé. Le peuple avait

1) Myconius.

2) Neuere Geschichte der Deutschen, von der Reformation, bis zur Bundes-Akte, von K. Menzel, t. 1, p. 14.

pris la place du prince : il en voulait au clergé qui s'immisçait trop souvent dans les affaires du monde chrétien. Il oubliait que dans les différends entre la papauté et l'empire, le sacerdoce avait sauvé l'Allemagne de l'esclavage, et que, si quelques lambeaux de liberté restaient aux communes, c'était au clergé qu'elles en étaient redevables. Des essais d'indépendance religieuse avaient singulièrement contribué à faire croire aux communes qu'elles pouvaient s'affranchir du joug sacerdotal. Ainsi au quinzième siècle, la bourgeoisie de Francfort-sur-l'Oder, excommuniée parce qu'elle n'avait pas voulu rompre avec le margrave Louis, était restée longtemps sans prêtres, et quand l'excommunication fut levée, elle avait accueilli avec des rires moqueurs le retour des ecclésiastiques. L'exemple de Francfort était un appel au schisme.

Les nobles allemands, de leur côté, haïssaient le clergé. Voleurs de grands chemins, pour la plupart, ils voulaient faire en paix leur métier, et ils craignaient beaucoup plus le pape que l'empereur. Feudataires puissants, ils pouvaient faire trembler le monarque, et tout au plus rire du pontife : ils payaient tribut au saint-siège, et c'était là un de leurs griefs contre la papauté. Aussi voulaient-ils faire revivre la vieille Allemagne, et rêvaient-ils le retour de cet âge de fer, où tout ce qui portait calotte, capuchon ou couronne, baisait l'épée d'un chevalier. Donnez à Hutten, dit Camérarius 1), le nerf de la guerre,

1) Nam si consilio et conatui Hutteni non defecissent quasi nervi copiarum, atque potentiae, jam mutatio omnium rerum ex-

des forces suffisantes, et la république humaine eût changé de face. C'est à dire que l'oppresseur qui pourra acheter une épée ou une massue, sera sûr de faire la loi. Un vieux levain de haine contre la cour de Rome s'était donc transfusé d'âge en âge dans le corps des chevaliers de la Teutonie. Quand quelque grand malheur fondait sur l'Allemagne, ils levaient les yeux vers Rome, et l'accusaient hautement. Le peuple avait fini par les croire. Ils auraient voulu déposséder le pape. C'est dans cette intention que Ulrich de Hutten fit réimprimer le libelle de Laurent Valla contre le « mensonge de la donation de Constantin 1), » où dans une préface de sa main adressée à Léon X, il traite les prédécesseurs du pontife d'escrocs, de voleurs de grande route. Cette préface fut lue avec avidité.

La bourgeoisie, les humanistes, la noblesse teutonne, accueillirent donc avec intérêt le manifeste de Luther contre l'autorité. Maximilien, l'électeur de Saxe, conçut seul des alarmes, et il envoya au couvent demander raison de ce bruit contre les indulgences. Staupitz était de retour. Il répondit que sa grace n'avait aucune inquiétude à concevoir; que la parole du jeune frère disputait sans rien affirmer, et faisait de la scolastique et non de la foi. C'était un mensonge dont Luther se servit plus tard. Chaque fois qu'il était vivement pressé, ou que quelque in-

---

titisset, et quasi orbis status publici fuisset conversus. Camerarius, in vita Melanchthonis. — Menzel, p. 16.

1) Ulr. Hutteni in libellum Laur. Vallae contra effictam et ementitam Constantini donationem, ad Leonem X Pont. Max. praefatio. — Menzel, p. 16.

telligence de haut nom paraissait s'effaroucher, il l'endormait en lui disant : « Ceci n'est qu'un jeu, qu'un exercice de collége, où la foi n'est pas le moins du monde intéressée 1) »; et il riait de la simplicité de colombe de tous ces pauvres moines assez simples pour ne pas deviner la ruse.

Ici, toutefois, il n'y avait pas à se méprendre, le sermon de Luther ne pouvait passer pour un badinage scholaire. Tezel le prit au sérieux, monta en chaire, et examina une à une les propositions du frère augustin, et montra qu'elles offensaient la doctrine commune. Mélanchthon a écrit que le Dominicain fit allumer un grand feu sur la place de Iüterbock où il jeta le sermon du Saxon 2); et Hutten n'a pas manqué de railler en citant cette phrase de Tacite : « Comme si la flamme pouvait étouffer la voix du genre humain. » Mais nous qui ne croyons pas sur parole, nous avons cherché, sans la trouver, la source où Mélanchthon a puisé le récit de cet exploit monacal; Luther n'en parle pas; vous croyez bien qu'il ne l'eût pas oublié.

Alors, nous l'avouons, un scrupule nous est venu : si, sur la foi d'écrivains réformés, et catholiques même, on avait calomnié le Dominicain? Les morts reviennent quelquefois. Voici un livre d'instructions signé Tezel, curiosité bibliographique, qu'on ne

---

1) Nihil asserens, sed disputans, non in fide sed in opinionibus scholasticis. Luther contra Eckium.

2) Pallavicini, ch. 6, p. 98. Du reste, les historiens réformés ne sont pas d'accord entre eux : quelques uns veulent que Tezel ait brûlé le sermon, d'autres les thèses que Luther afficha à l'église collégiale de Wittemberg.

nous a montré à Mayence qu'avec une craintive complaisance, et où nous avons trouvé un enseignement simple, décent, sur l'indulgence, en tout conforme à la doctrine théologique : « L'Eglise a reçu de son divin chef le pouvoir d'absoudre le pécheur de la peine qu'il a encourue ; mais cette absolution obtenue, il doit satisfaire à la justice divine par une peine temporelle dont l'Eglise peut le dispenser en lui appliquant les mérites de Jésus-Christ 1). » C'est presque la définition de Bossuet. Il nous répugnait aussi de penser que l'archevêque de Mayence eût donné sa confiance à un moine imbécile, à un prêtre ignare, tel que la réforme nous représente Tezel 2) ; cet Albert si soucieux de la gloire des lettres, si passionné pour les progrès intellectuels de sa chère Allemagne, lui qui écrivait à Erasme : « Allons, mon ami, courage, continuez de travailler à enrichir de vos veilles les lettres sacrées et la divine théologie ; grace à vous, notre Teutonie va sortir de sa barbarie : c'est un beau triomphe que nous seconderons de toutes nos forces 3). »

Tezel ne mit qu'une nuit à réfuter son adversaire. Son travail est calqué sur l'œuvre luthérienne, et divisé en vingt paragraphes ou propositions 4). La polémique tezélienne n'a rien de vif, et après l'avoir lue, on ne comprend pas le bruit que l'inquisiteur a

1) Instruktions-Büchlein für die Prediger zur Anpreisung des Ablasses.

2) Seckendorff, Comm. de Luther, p. 25.

3) Epist. Erasmi, libr. 2. Ep. 10.

4) Vorlegung, gemacht von Bruder Johann Tezel, Prediger-Ordens Ketzermeister, wider einen vermessen Sermon von zwanzig irrigen Artikeln, Päpstlichen Ablaß und Gnade belangende.

fait en chaire, car nulle part le lecteur n'est arrêté par ces images de mauvais goût, par ces comparaisons dévergondées, et ce luxe de figures insolentes, dont on disait qu'il semait ses discours. C'est un professeur de théologie, qui n'a pas même besoin d'injures, tant il se sent fort et assuré de son triomphe. Sa péroraison seule réveille le lecteur assoupi qui aime à lui voir jeter à son rival le défi de l'eau et du feu.

Luther ne l'accepta pas 1), il voulait que la querelle se vidât en champ-clos à Wittemberg. Il répondit à Tezel : « Je me moque de tes cris comme des braiements d'un âne : au lieu d'eau, je te conseille du jus de la treille ; et, en place du feu, hume, mon ami, l'odeur de la marmite 2). Je suis à Wittemberg. Moi, docteur Martin Luther, à tout inquisiteur de la foi, mangeur de fer rouge, et pourfendeur de rochers, fais savoir qu'on trouve ici bonne hospitalité, porte ouverte, table à convenance et soins empressés, grace à la bienveillance de notre duc et prince, l'électeur de Saxe 3) ».

Tezel ne vint pas au rendez-vous; il avait raison : la partie n'était pas égale. Le dominicain, dans sa discussion, n'eût pu se servir ni du jus de la treille, ni de l'odeur de la marmite. Il n'y avait qu'un moine au monde qui put employer de semblables figures.

1) Freyheit des Sermons. D. M. L. Bäbstl. Ablaß und Gnade belangende, wider die Vorlegung, so zur Schmach sein und desselben Sermons ertichtet.

2) Ut pro aqua liquorem vitis et pro igne fumum culinae ex anseribus assis appetat.

3) Löscher's Reformations-Urkunden, t. I, p. 537.

CHAPITRE V.

ULRICH DE HUTTEN.

Ulrich de Hutten, ce roi de la presse au seizième siècle, avait lu le sermon sur les indulgences : il en manifesta sa joie, et contribua par ses louanges à égarer l'orgueil du Saxon. Il avait préparé les voies aux ames indisciplinées, par ses *Epistolæ obscurorum virorum*, ce pamphlet qui a si puissamment servi le mouvement insurrectionnel des idées. L'appréciation d'un écrit qui joua un grand rôle dans l'histoire de le pensée allemande doit trouver ici naturellement place. Hutten fut le précurseur de Luther ; s'il eût porté la soutane au lieu de la cotte de mailles, et s'il eût été aussi théologien qu'humaniste, peut-être aurait-il entrepris l'œuvre de la réforme.

Avant l'invention de l'imprimerie, les couvents étaient des maisons de prière et de travail. A minuit les moines se levaient pour chanter au chœur, puis ils sommeillaient; à cinq heures du matin la cloche les réveillait, ils allaient psalmodier les nones; à dix

heures sonnait la grand'messe, à deux heures les vêpres, et le soir le salut. Dans les intervalles des offices il y avait des méditations, des lectures pieuses; tout le temps qui leur restait était employé au travail. Les uns rehaussaient d'or les majuscules des manuscrits, ornaient les marges d'arabesques, ou coloriaient les miniatures intérieures : c'était l'occupation des frères qui n'avaient obtenu du ciel que le don de la calligraphie, et au moyen-âge ce n'était pas un don vulgaire! Ceux qui avaient reçu des graces plus abondantes, copiaient du grec ou du latin, déchiffraient les abréviations, les lettres doublées et triplées, les lettres imagées, les lettres greffées l'une sur l'autre, et tous ces caprices d'artistes, qui étouffaient sous leurs ornements jusqu'à la forme des signes. Il y en avait qui étaient destinés à traduire en langue vulgaire les écrits ascétiques des anciens, d'autres à commenter et à élucider de gloses un texte difficile; quelques uns, mais c'était le plus petit nombre, intelligences d'élite, à composer des hymnes, des offices, des symboles ou catéchismes, des méditations ou des prières pour tous les âges et pour toutes les conditions. Pendant ce travail silencieux de la pensée, les portes du couvent s'ouvraient et se fermaient sans cesse. C'était tantôt un moine qui rentrait avec le Viatique qu'il venait de porter à un mourant, ou qui sortait avec des remèdes qu'il avait préparés de ses mains pour un malade; tantôt un autre qu'on ramenait atteint de la peste qu'il avait gagnée en visitant les hôpitaux, ou d'autres encore qui allaient confesser, communier, prêcher, distribuer des aumônes. Telle était la vie de couvent au

seizième siècle en Allemagne : une vie de peines, de souffrances physiques, de travaux intellectuels, et que l'invention de l'imprimerie vint tout à coup troubler. La presse allait reproduire dans quelques heures le labeur monacal de plusieurs années : c'était un malheur qu'on n'aurait jamais pu prévoir, et qui devait déshériter les couvents d'une de leurs gloires les moins contestées, la reproduction des manuscrits? Car alors un manuscrit était une œuvre immense d'art que se léguaient entre elles des générations; qui coûtait souvent la vue, la santé, la vie même à plus d'un cénobite; qu'on bénissait solennellement quand elle était achevée, comme on bénit les cloches de nos églises; qu'on couvrait de cèdre ou d'or, et qu'un seigneur achetait au prix de plusieurs années de ses revenus. Les livres imprimés remplacèrent dans les familles riches les livres écrits à la main, dont la mode coûteuse passa bien vite. Alors des milliers de moines, peintres de lettres, rehausseurs d'or, copistes, parcheminiers, calligraphes, se virent condamnés à l'oisiveté. Il fallut leur créer un travail dans ce désœuvrement qui les prenait tout à coup; voici ce qu'on imagina pour chasser de la cellule monacale le démon de la paresse 1).

C'était l'époque où le platonisme, de l'Italie où il avait été apporté par les Grecs de Constantinople, pénétrait en Allemagne, séduisant le cœur de

1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, zunächst in Deutschland, von Jakob Marx, Kaplan in Wittlich, p. 195, Mayence, 1834, in-12.

ceux dont il ne pouvait conquérir la raison. Les cloîtres refusèrent de lui ouvrir leurs portes. L'image d'Aristote, depuis un siècle surtout, était dans toutes les cellules. A l'exception de la prière, on avait épuisé pour lui toutes les formules de l'admiration. Son dogmatisme inflexible résonnait bien autrement à l'imagination obéissante d'un religieux, que la poésie vaporeuse du platonisme. Nourri du syllogisme aristotélicien, le moine ne pouvait croire aux mondes rêvés par Platon, il était crucifié au réalisme dont le philosophe de Stagyre avait fondé le règne. Que si parfois son intelligence voulait sortir de la cellule, et se repaître de poésie, il trouvait sur son oratoire la Bible, source inépuisable et type éternel d'idéalisme. Menacés dans leur affection pour Aristote, les moines durent prendre sa défense : mais il arriva par malheur que ceux d'entre eux qui auraient pu, tout au plus, copier ses manuscrits, voulurent essayer de le chanter : encore si leurs hymnes n'eussent été que maladroits, mais ils furent offensants pour les adeptes de la philosophie nouvelle. Ces apologies eurent le châtiment qu'elles méritaient: on s'en moqua publiquement, et l'auteur de l'Ethique dut souffrir de l'imbécillité de quelques uns de ses panégyristes 1). Quand Luther parut, la guerre était dans tout son feu : sans prendre le parti de Platon il attaqua Aristote, parce qu'Aristote c'était l'autorité, la magistrature du génie, la royauté de la parole, la

1) Voir pour l'examen de l'Influence d'Aristote dans les Ecoles, l'Histoire de la Réformation, par M. Meiners (Lhéritier), in-12, 1825.

papauté philosophique, portant au lieu de tiare le bonnet de docteur. Ce n'était que le commencement des tribulations de sa vie au cloître; d'autres plus douloureuses allaient venir, et c'était un Juif qui devait les faire naître. Jean Pfefferkorn s'était récemment converti au catholicisme. Après avoir reçu le baptême, son premier acte de foi fut d'attaquer ses coreligionnaires, avec une ardeur de néophyte qui n'était ni selon la charité, ni selon la science. Il dénonçait à l'empereur Maximilien I[er] d'Autriche divers livres hébraïques, dont il demandait l'extinction par le feu et la flamme, à l'exception toutefois de la Bible 1), que les Juifs devaient continuer de porter avec eux, comme Caïn le signe dont le Seigneur l'avait marqué au front. L'empereur conféra l'examen de cette question religieuse à Uriel 2), archevêque de Mayence, qui nomma pour en connaître une commission de théologiens, formée de Jacob Hochstraet, professeur d'Ecriture sainte à Cologne; de Victor de Carben, qui avait quitté le judaïsme pour embrasser la foi catholique, et de Jean Reuchlin, helléniste merveilleux, dont la fortune littéraire est curieuse à connaître 3).

Le pape avait envoyé une ambasssade au duc de Wittemberg Eberhard. Le docteur Hechinger, chan-

1) Voyez l'ouvrage de Pfefferkorn, imprimé à Augsbourg, par Erhard OEglein, an 1510, et commençant ainsi: zu Lob und Ehre, chap. 2, p. a. 11 — 6. et du même, Epistola ad Leonem X, in Lament. Obs. vir. p. m. 115.

2) Kaysers Maximiliani I. Commission an den Erzbischoff Uriel, wegen der Juden-Bücher.

3) Gaspar Bucher, in suo Mercurio, anno 1615, Tubingae.

celier aulique, était chargé de la harangue officielle. C'était un courtisan épais, un homme du Nord, qui méprisait souverainement la nature méridionale ; à la prononciation bohémienne, criarde, empâtée et traînante; qui ne comprit rien au latin des envoyés, modulé à l'italienne, et tombant de leur bouche comme des notes de musique. Quand, après de grands efforts de mâchoire, il eut détaillé tous les titres du prince qu'il représentait, dans son latin vocalisé à l'allemande : Ceilsissimus, eillustrissimus naoster preinceips, les députés, malgré la gravité de leurs fonctions et la présence du duc, partirent d'un grand éclat de rire que l'un d'eux parvint à comprimer, en déclarant qu'il n'avait pas le bonheur de comprendre. Le prince chercha de l'œil, parmi les courtisans, quelque orateur qui voulût remplacer le chancelier. La tâche était trop difficile: les courtisans restaient muets. Alors un appariteur prononça le nom de Reuchlin, jeune étudiant de Tubingue, et attaché au docteur Hechinger, en qualité de servant ou domestique. Ce fut un coup du ciel pour le ministre embarrassé. — Qu'on appelle Reuchlin, dit le duc. L'enfant parut. — Veux-tu, lui dit le prince en Allemand, nous servir ici d'interprète? — Je tenterai l'entreprise, et Dieu aidant, j'en viendrai à bout, répondit l'écolier, en latin d'Erasme. Et voilà Reuchlin qui improvise une harange en termes si purs, si choisis, avec une si grande facilité de sons et de mots, que l'assistance demeura tout ébahie d'admiration. — En vérité, dit un des envoyés, la harangue finie, voilà un enfant admirable; le servant pourrait passer pour le docteur. — Et le

docteur pour le servant, murmura le prince. Et quelques jours après, en effet, Reuchlin quittait le service du chancelier, volait de ses ailes, s'arrêtait à Rome, à Paris, apprenait le grec, l'hébreu, montait en chaire, expliquait Thucydide à un vaste auditoire où se trouvait Jean Argyropyle, un Hellène réfugié de Constantinople, qui le prenait par sa robe de professeur au sortir de l'école, pour lui demander qui il était, et quel pays lui avait donné le jour. — L'Allemagne, répondait le jeune homme : et Argyropyle se jetait dans les bras de Reuchlin, en s'écriant : « En vérité la Grèce s'est abattue au delà des Alpes 1) ».

Reuchlin, comme toutes les hautes intelligences d'une époque de rénovation littéraire, désirait impatiemment de prendre part au mouvement des esprits : il entra donc tout à coup et de vive force dans la querelle de Pfefferkorn avec le judaïsme, et formula, dans quelques chapitres, son opinion sur les livres hébreux. Il abandonnait volontiers aux flammes ceux qui étaient écrits contre le Christ, la Vierge, les saints, ou les dogmes de l'Eglise catholique ; mais il voulait qu'on épargnât le Thalmud et les commentaires qu'il avait fait naitre, les annales des Juifs, leurs traités de philosophie, leurs livres de médecine : les uns parce qu'ils servaient de témoignage contre la folie de leurs dogmes, et pouvaient ramener à la vérité les ames égarées ; et les autres parce qu'ils devaient éclairer l'histoire et la science.

---

1) Seckendorff, in Additionibus ad commentarium historicum de lutheranismo, p. 119 et seq.

Pfefferkorn publia alors son Hand=Spiegel 1), satyre théologique toute pleine de jargon scolaire, et d'insinuations malveillantes sur la religion de son adversaire, qui avait pris soin de soumettre ses écrits au jugement de l'Eglise. Reuchlin, huit jours après, avait, en réponse à la diatribe du juif converti, improvisé son Augen=Spiegel 2), pamphlet où l'austérité de la question débattue se cachait sous des formes de style dont malheureusement il n'avait pas livré le secret à son rival. A côté de sa confession religieuse 3), en tout conforme aux exigences les plus scrupuleuses, il avait placé sa profession de foi philosophique, qui n'était pas favorable à Aristote. Les couvents s'émurent, comme si le dogme eût été menacé, et la question changea de face: Aristote fut mis en cause à propos du Thalmud. Arnold et Hochstraet se distinguaient surtout par l'amertume de leur polémique; les moines avaient crié à l'hérésie, on cria à l'ignorance. Le chevalier de Hutten, pour triompher plus sûrement de Pfefferkorn imagina de l'accuser de vouloir étouffer dans son amour pour les ténèbres jusqu'à la Bible. C'était une calomnie, car Pfefferkorn avait excepté le livre inspiré de son anathème; mais ce mensonge eut des ailes et se transforma bientôt en une vérité de foi

1) Hand=Spiegel (miroir), et non Brand=Spiegel, comme on lit dans le lexique historique d'Iselin, t. III, fol. 894.

2) Augen=Spiegel, speculum oculare, les lunettes.

3) A la page 32 de sa défense. Reuchlin répéta cette profession de foi dans son apologie contre les théologiens de Cologne: defensio Joannis Reuchlin Phorcensis doctoris, contra calumniatores suos Colonienses, p. D. ij. 6. Tubingae, an. MDXIII.

pour les lettrés de l'époque, et c'est sous cette forme que nous le retrouvons encore aujourd'hui dans quelques ouvrages historiques. En vain Pfefferkorn agitait son malheureux Miroir, le monde savant passait outre sans y regarder, tandis qu'on s'arrêtait devant le verre menteur où Reuchlin montrait ses ennemis sous les figures les plus difformes, et à côté des Bibles dévorées par les flammes. Et voyez comme la passion est aveugle ! La mémoire de Pfefferkorn est arrivée jusqu'à nous honnie et flétrie parce qu'il s'était mis dans la tête de brûler quelques livres israélites, et on a oublié que Luther, plus fanatique encore, demandait qu'on arrachât aux Juifs leur Thalmud, leurs ouvrages de médecine et de sciences, et jusqu'à la Bible elle-même 1), et qu'on mît le feu à toutes leurs synagogues, pour la plus grande gloire de Dieu 2) ; qu'on y secouât la poix, le soufre et les flammes d'enfer, pour purifier ces demeures abominables, où le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont reçu tant d'outrages 3).

Alors commença une véritable chasse aux moines : tout ce qui portait capuchon fut impitoyablement flagellé, et toute figure cénobitique barbouillée de suie, pour amuser les passants. Ce n'était pas seulement d'ignorance qu'on les accusait, mais de tous les péchés capitaux : d'avarice, de gourmandise et

---

1) Zum andern, daß man ihnen alle ihre Bücher nehme, Bet-Bücher Thalmudisten, auch die ganze Bibel, und nicht ein Blatt ließe. — Voyez dans le deuxième vol. de cette Histoire le chapitre qui a pour titre : Les Tisch-Reden.

2) Erstlich, daß man ihre Synagoga mit Feuer verbrenne.

3) Luther's Werke, T. 8, Jenae, fol. 103, a, b, et seq.

de luxure surtout; on en inventait même qui n'avaient jamais été dans le catéchisme. Bientôt parurent les Epistolæ obscurorum virorum, d'Ulrich de Hutten; débauche d'esprit malade, où l'on se tourmente à chercher quelque fine raillerie, et où on ne trouve la plupart du temps que des équivoques, dont nul idiome vivant ne saurait rendre la saleté; que des tableaux dignes de Pétrone, que des polissonneries de tréteaux, que des plaisanteries ordurières, balayures de priapées, qu'Ulrich ramasse comme des diamants.

Il faut qu'on juge ces lettres que Luther regardait comme des modèles de style épistolaire, des trésors d'heureuse raillerie, de courageuses évulgations de la vie conventuelle. Voici deux clercs qui vont à Rome solliciter un bénéfice, et qui racontent leur voyage. De chastes oreilles avaient été effarouchées: Nous ne traduirons plus.

Quando exivimus Wormatiam, venerunt quidam viri terribiles in equis, habentes balistas cum telis, volentes nos sagittare, tunc socius meus clamavit: Jesus! Jesus! et ego habens bonum cor, dixi, quod non debet ita clamare; et dixi ad illos viros: Domini gratiosi, nolite sagittare nos, quia non sumus induti cum armis et non sumus inimici vestri, sed sumus Clerici: et tendimus Romam pro beneficiis. Tunc dixit unus: Quid ego curo beneficia? detis mihi pecuniam et sociis meis, quod habemus bibalia, vel Diabolus debet vos confundere. Tunc si voluimus venire de ipsis, oportet, quod dedimus ipsis II. florenos; et ego dixi occultè: Bibite, quod Diabolus benedicat vobis; et postea socius meus

dixit : Quid vobis videtur, volumus illos citare ad curiam Romanam? tunc dixi: Quod non est possibile, quia non scimus nomina ipsorum.

Deinde per multam merdam ivimus ad Augustam, et valde pluit. Et etiam ita minxit, quod non potuimus aperire oculos nostros; tunc dixit socius : O Diabole, quomodo friget me ; si essem adhuc Coloniæ, ego non vellem ire ad curiam Romanam. Et ego risi. In hospitio autem erat una pulchra virgo et de nocte fecerunt choream, et socius meus chorizavit etiam, et dixi ei, quod non deberet facere istas levitates; sed ipse non curavit, et dixit mihi : Si illa virgo vellet mecum dormire per unam noctem, ego vellem de merda ejus comedere unam libram. Et non potui amplius audire, sed allegavi Ecclesiasten, id est : Vanitas Vanitatum et omnia Vanitas, et ivi dormitum.

De manè venimus ad Landsperg, ubi socius meus supposuit ancillam hospitis per noctem. Et de manè, quando exivimus hospitium, tunc equus suus claudicavit, et dixi : Supponatis cras amplius ancillas! et unus faber juvit ei.... Deinde ivimus versùs Inspruck, tunc fuit ita mala via, quod equi non potuerunt ire, et fuit ita profunda merda, quod transivit equis ad ventres superius. Et sic post multas tribulationes venimus Insprucken, ubi fuit Dominus Imperator.... Postea transivimus, per unum montem, qui fuit plenus nive, et est ita altus, quod credo, quod transit ad medium cœli, et fuit ita magnum frigus super illum montem, quod putavi habere febrem, et cogitavi de stufa Coloniæ. Dixit autem socius meus : O si haberem pellicium meum!

tunc dixi ei : Vos semper quæritis de frigiditate, quando estis in campo, et quando venitis ad hospitium, tum vultis supponere. Non scitis, quod coitus etiam infrigitat. Respondit ipse : quod non videtur sibi quod infrigitat, sed calefacit.

Et debetis scire M. Ortuine, quod in vita mea non vidi unum hominem ita luxuriosum; semper quando intravimus unum hospitium, tunc primum verbum fuit ad famulum hospitis : O Famule ! non habemus aliquid pro genibus ? Datulus meus stat mihi ita durè, ego scio, quod vellem cum eo nuces supra percutere 1). Deinde venimus ad Tridentum, et parcat mihi Dominus. Et vos etiam non habeatis mihi pro malo, quod scribo vobis veritatem. Quia ibi etiam semel purgavi renes, vadens occulte ad prostibulum, sed postea de nocte oravi horas de Beata Virgine pro peccato illo.... Postea sunt parvæ civitates, et una vocatur Montefiascon, ibi bibimus optimum vinum, quale non bibi in vita mea : et interrogavi hospitem : Quomodo vocatur illud vinum ? Respondit : Quod est Lacryma Christi. Tunc dixit socius meus : Utinam Christus vellet etiam flere in patria nostra. Et sic bibimus bonam potionem. Et post duos dies intravimus Romam. Laudetur Deus, etc.

---

1) Weislinger, le saint prêtre qui cite en entier cette lettre de Hutten, a mis ici cette note. — Ignoscas velim, verecunde Lector; necessitate adactus hoc Axioma Hutteno-Priapeium, sicut reperi, apponendum duxi, ut Orbis Christianus manibus palpet, Burkhardum Hutteni Encomiasten omnem exuisse pudorem, dignissimum proin esse, qui publico praesit Lupanari praedicaturus Venereum Lutheri sui Evangelion : Pecca fortiter, etc. vid. Friß Vogel, Part. I. Cap. 3. §. 8 p. 67. Huttenus delarvatus.

Pfefferkorn était marié, il était père de dix enfants qui, comme lui, avaient reçu le baptême. Que Hutten cherchât à ridiculiser le nouveau converti, c'était son rôle : mais outrager un ennemi dans sa femme, c'était une lâcheté dont était seul capable Ulrich de Hutten, lui tout souillé de la lèpre napolitaine qui le conduisait lentement au tombeau. Maintenant écoutez, ou plutôt fermez les oreilles et les yeux.

Sicut scripsistis mihi, 1) quod non amplius curatis illas levitates, et non amplius vultis amare mulieres, vel supponere nisi in mense semel, aut bis : ego miror, quod talia scribitis, tamen ego scio contrarium. Est hic unus socius, qui nuper venit ex Colonia, et bene est vobis notus, et fuit etiam semper ibi vobiscum. Ipse dicit, quod supponitis uxorem Joh. Pfefferkorn, et dixit mihi veraciter et juravit, et ego credo etiam. Quia vos estis valde amicabilis, et etiam scitis dare bona verba. Et cum hoc scitis perfecte artem amandi ex Ovidio. Etiam dixit mihi quidam mercator, quod dicunt Coloniæ, quod magister noster Arnoldus de Tungeris etiam supponit eam. Sed hoc non est verum, quia ego scio veraciter, quod ipse adhuc est Virgo, et quod nunquam tetigit unam mulierem; sed etiamsi fecisset, vel faceret, sicut non credo, tamen non esset propterea ita malus, quia humanum est errare. Vos multum scribitis mihi de isto peccato, quod non est majus peccatum in mundo, et allegatis multas scripturas. Ego scio benè, quod non est bonum, sed tamen

1) Epist. XII, p. 48 et Seqq.

etiam in Sacra Scriptura reperitur, quod aliqui sic peccaverunt, et tamen fuerunt salvati. Sic Samson, qui dormivit cum una meretrice et tamen postea Spiritus Domini irruit in eum. Et possum contra vos arguere sic :

Quisquis non est malevolus recipit spiritum sanctum ;
Sed Samson non est malevolus ;
Ergo recipit spiritum sanctum.

Majorem probo, quia scriptum est in malevolam animam non introibit spiritus sapientiæ.

Sed spiritus sanctus est spiritus sapientiae.
Ergo, etc.

Minor patet, quia si illud peccatum fornicationis esset ita malum, tunc spiritus Domini non irruisset in Samson, sicut patet in libro judicum. Etiam legitur de Salomone, quod habuit trecentas reginas et concubinarum non fuit numerus : et ipse fuit maximus fornicator usque ad mortem suam, et tamen doctores communiter concludunt, quod est salvatus. Quid nunc videtur vobis? Ego non sum fortior quam Samson, et non sum sapientior Salomone. Et ergo oportet aliquando habere unam lætitiam. Quia, ut dicunt medici, hoc valet contra melancholicam. Ah quid dicitis de istis seriosis patribus? tamen dicit Ecclesiastes : Et deprehendi nihil esse melius, quam lætari hominem in opere suo. Quapropter ego dico cum Salomone ad amicam meam : Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa mea, vulnerasti cor meum in uno crine colli tui. Quam pulchræ sunt mammæ tuæ, soror mea, sponsa mea! Pulchriora sunt ubera tua vino, et cætera.

Per Deos valde jucundum est amare mulieres, secundum illud carmen Samuelis poetæ :

> Disce bone Clerice Virgines amare,
> Quia sciunt dulcia oscula praestare,
> Juventutem floridam tuam conservare.

Quia amor est charitas, et Deus est charitas, ergo amor non mala res. Solvatis mihi illud argumentum. Etiam dicit Salomon si dederit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione! quasi nihil despiciet eam, etc.

Qui de nous ne s'était pas représenté, sur la foi de témoignages dont on ne pouvait suspecter la sincérité, les lettres de Hutten comme un des beaux monuments littéraires du seizième siècle ? Entendez Burckhard : « Nul, sous des formes rieuses et badines, n'a su, comme le chevalier, cacher un sens profond, et soulever d'aussi grandes questions de morale 1).— Jamais, nous dit Mœller, intelligence humaine n'a revêtu une pensée de plus de charmes, et n'est allée à la raison par des rires plus expansifs 2). — Voyez, disait Lœrscher 3), comme ces ames rudes et sauvages savent secouer l'ignorance théologique, et enlever aux moines les masques dont ils s'étaient jusqu'alors couverts! » Si vous les écoutez, c'est une source inépuisable de gracieuses moqueries, que ces lettres d'hommes obscurs, où la langue latine se déploie avec une richesse de style dont Hutten a dérobé le

1) Burckhard: Historisches Lexikon, et dans son comment. De vitâ Hutteni.
2) In Homonymoscopia, fol. 814.
3) In Reformations acten, t. I, cap. IV, p. 102.

secret aux grands écrivains du siècle d'Auguste, tissues souvent avec une science qui tient du lyrisme des prophètes, et de la verve caustique d'Aristophane; qu'on doit prendre et lire quand l'ame tombe dans la mélancolie, pour chasser les noirs chagrins, et qui font sur l'intelligence l'effet du vin de Chypre sur le cerveau. Que vous dirai-je? c'est une véritable idolâtrie. Puis vient la question religieuse, et l'éloge prend alors une forme plus emphatique, s'il est possible : « Ces lettres sont une véritable aurore qui se lève sur les couvents, dont elle découvre aux regards les souillures; c'est la lumière qui pénètre dans un cloaque, le soleil de vérité qui illumine et chasse les ténèbres;—c'est le canon, qui a battu en brèche cette citadelle où les ténèbres s'étaient réfugiées en Allemagne depuis tant de siècles, et d'où elles allaient se répandant dans le reste de l'Europe 1). Hutten, c'est l'Hermann de la réforme que Dieu a suscité pour être le vengeur de la foi et de la vérité évangélique 2); c'est le peintre qui a représenté sous des couleurs inaltérables les scandales de la papauté, la tyrannie de Rome, les mœurs des cardinaux, des abbés, des évêques, du clergé catholique 3); c'est le précurseur du nouveau Messie auquel il a préparé les voies, et qui a failli seul opérer la révolution religieuse. 4) » L'un de ces panégyristes, ne sachant plus comment louer son héros, imagine une petite

1) Burkard : De fatis linguae latinae in Germania, p. 442.
2) In Iconibus virorum litteris illustr., Argent. 1719, p. 83.
3) Leonardus Hutterus, in Actione contra Gretserum, p. 70.
4) Joach. Camerarius, in vitâ Melancht., p. 93.

comédie, se met à la place des moines, et s'écrie piteusement comme Sganarelle dans son sac : « Ah ! le dos ! Ah ! les lombes ! j'ai les os brisés jusqu'à la moelle, mon cœur s'en va : ah ! je meurs ! Je m'en vais. Ah ! heu ! heu ! ah ! ah ! 1) »

Ce fut avec une vive curiosité que nous ouvrîmes pour la première fois les feuillets de ce livre d'or, et en vérité notre surprise fut grande en retrouvant dans Hutten cette raillerie familière aux écrivains de sa secte, qui au lieu de se jouer avec les ridicules de ceux qu'elle attaque, entre dans la vie privée, la fouille, la salit; qui invente, calomnie, et croit avoir retrouvé le rire d'Héraclite, quand elle a remué tout ce qu'il y a d'ordure dans l'ame d'un homme créé à sa guise, et dont le type est son œuvre; ou quand changeant de manière elle s'amuse à jeter de la boue sur le vêtement de son ennemi. Nous avions souvent entendu parler de Jacob Hochstraet, ce théologien de Cologne, si chaud, si âpre, peut-être si mal inspiré dans la dispute, et nous nous attendions à quelque rude supplice que lui infligerait Hutten. Au lieu d'un moine fustigé, voici que nous le trouvons dans sa chambre, sa cape à ses côtés, toute pleine de poux, et s'écriant avec le psalmiste : « Vos animaux habiteront en elle; vous avez, ô Dieu ! préparé par un effet de votre douceur une nourriture au pauvre. 2) »

Voici une de ces plaisanteries qui déridaient le front des humanistes, et leur faisaient jeter des cris

1) In Prisciano vapulante, act. IV, scena II.
2) Ep. VII.

d'admiration. Hutten s'adresse à la femme de Pfefferkorn : « Ma chère dame, ne rougissez pas, je sais que vous êtes pudique comme il n'y a pas de femme à Cologne : je ne vous demande rien de déshonnête; dites-moi la vérité : utrum maritus vester habet praeputium, vel non ? parlez sans crainte, par amour de Dieu ,et dites toute la vérité. 1) »

Ailleurs, c'est Juvénal, ivre de Falerne et portefaix de la Via Sacra.

Credo quod uxorem Joannis Pfefferkorn non vincerent quinque juvenes, quadrati Rustici ex Westphaliâ 2).

Je veux vous raconter, à la manière de Hutten, une scène de nuit dans un couvent de moines : « Savez-vous que notre révérend père est tout contristé : pendant plusieurs jours il était absorbé dans sa tristesse; il y a huit jours de cela aujourd'hui, le matin, après sa troisième digestion, il a eu une sueur affreuse, il s'est levé et est allé au pot, cacavit valde nimis, non spisse sed tenuiter, et il a éprouvé du mieux. Il a beaucoup d'espoir dans l'assistance d'un cuisinier de l'ordre qui lui prépare de bons bouillons, des pets-de-nonne 3) et d'autres douceurs. »

Il y a dans les lettres de Hutten un grand nombre de scènes semblables qui avaient le privilège d'exciter les ris des réformés : vous diriez souvent d'une boutique d'apothicaire, où rien ne manque, pas

1) Ep. XXXV.
2) Ep. XV.
3) Moniales crepitus.

même l'instrument qu'on dérobe ordinairement aux regards, et dont le poëte se sert à chaque instant, à la grande joie des assistants. Vous entendez les cris de moines qui se pressent le ventre, crient à la colique, appellent le frère et se purgent devant vous, racontant ensuite avec une abondance de détails qui soulèvent le cœur comment ils ont été délivrés. Gherardi, dans son théâtre italien, n'est pas si hardi que Hutten. Ici la traduction encore est impossible : il n'y a qu'une langue au monde assez effrontée pour ne pas rougir du métier que veut lui faire jouer l'écrivain 1).

Voilà le livre d'Ulrich, qui fit un si grand bruit, auquel pourtant personne n'avait osé attacher son nom, et qu'on donnait à chacune des plus illustres intelligences de l'époque, tantôt à Reuchlin, et tantôt à Erasme; qu'on reproduisait dans tous les formats, et qu'on vendait en Allemagne jusqu'à la porte des couvents. La bulle de condamnation de Léon X 2), œuvre latine où Sadolet avait répandu toutes les graces du style cicéronien, comme pour lutter avec l'auteur des Epîtres, ne servit qu'à exciter plus vivement la curiosité en faveur du livre excommunié. Quand on relit aujourd'hui cette œuvre de Hutten, on ne peut comprendre l'influence qu'elle eut sur la destinée de la réforme; c'est une misérable

1) Sumsi unam purgationem et salva reverentia coram dominatione vestra, ego merdavi unam merdam ità tenuem quod aliquis posset sorbere cum cochleari, etc., pro nunc scio bene comedere, quia habeo bonum appetitum. Laudetur Deus.—Ep. IX.

2) On trouve cette bulle dans les Lamentationibus M. Ortuini Grati obscur. virorum, pars. I, p. 12 et seq.

rapsodie indigne d'un écrivain, ou d'un homme qui se respecte, dit Erasme 1) ; une polissonnerie de tréteaux, suivant Reuchlin, dont le mépris avait fait justice avant Léon X 2).

Hutten a un procédé d'art mécanique que personne ne tenta de dévoiler : c'est de transfigurer perpétuellement l'idéalisme en réalité matérielle, et de faire un corps de chaque vice monacal. On s'accoutuma à cette forme encore neuve, et qui plus tard dans le drame reçut de si saisissantes applications. Aux yeux de la multitude, qui grace à cette plastique pouvait juger la question littéraire débattue entre Hutten et ses adversaires, un frère ne fut plus un être de raison, mais une individualité vivante toute couverte de haillons, exhalant une odeur immonde, paillarde, éhontée, allant à la chasse des jeunes filles, s'enivrant et buvant son vin dans la vermine. Et comme tous les religieux se mêlaient de théologie, on finit par se représenter les théologiens sous les mêmes formes. Vous jugez si la scolastique dut perdre dans l'esprit des peuples. Il ne faut pas s'étonner si les moines surent si mal se défendre; ils ne pouvaient pas, eux, employer le même procédé artificiel que Hutten, et mettre en action les péchés de leurs adversaires. Il en est un qui eût pu cependant jouer un rôle bien comique : celui qui

---

1) ... Naenias indignas eruditis ac probis viris.. magnopere mihi displicebant Epistolae obscurorum virorum. Ep. ad Joannem Caesarium. Cité dans les Lamentationes M. Ortuini Gratii, p. 22, 23.

2) Ich bin unschuldig an denen Greulen, so ihr angerichtet.. etc. cité par Ort. Gratius. Lam. p. 1. Ep. XVI, p. 33, 34.

est défendu par le sixième commandement, et dont Hulrich ne se faisait faute. Figurez-vous donc ce chevalier de la virginité des jeunes Allemandes, cet anachorète de la Thébaïde, mis en scène par une main de moine dans un livre, ou sur une feuille de papier, et qu'on verrait nourri dans le cloître aux dépens du sacerdoce, entrant dans le monde littéraire sous le patronage de l'archevêque de Mayence qui lui prête deux cents ducats, quittant les lettres pour le camp où il gagne une maladie honteuse, abandonnant le corps de garde et trouvant sur sa route du bois de gaïac dont il se met à chanter la vertu dans les syphilis invétérées 1); puis en guerre ouverte avec les couvents et finissant par aller mourir dans une petite île du lac de Constance, rongé par la lèpre napolitaine! Ah si les moines de Cologne avaient pu déposer le capuchon! Mais c'étaient là des images que la langue ou le pinceau monacal ne pouvait reproduire.

Dans ses luttes avec l'erreur la vérité a un grand désavantage, c'est qu'il lui est défendu de se servir des mêmes armes que son ennemie. L'erreur prend tout ce qu'elle trouve sous sa main; la vérité n'est ni maîtresse de son terrain, ni du choix de ses auxiliaires, et cette infériorité de position explique fort bien les succès de sa rivale. Heureusement Dieu sait tôt ou tard rétablir les chances : il donne, comme second, à la vérité qu'il nomme sa fille, le temps, qui finit par tuer le mensonge. Ainsi, dans la question qui s'agite à cette heure entre Hutten et les couvents, pensez-vous que, si un moine peu soucieux

1) De luc venerea et ligno guajaco, 1519.

de son capuchon, c'est à dire de son état, eût trempé sa plume dans la même encre que son rival, les lettrés eussent ri les derniers ? et que les lubriques vagabondages, en Italie, du chevalier, n'eussent pas inspiré une plume libre, et fourni des tableaux fort amusants ?

Mais un frère ne pouvait pas faire le métier de Pétrone : la Bible était là qui flétrissait comme un crime la moquerie de la fille de Loth, quand elle découvre la nudité du patriarche. Quel avantage avait donc Hutten, qui pouvait tout à son aise répandre la calomnie sans crainte de représailles ! Ne nous étonnons pas de l'immense infériorité des moines dans cette dispute avec le précurseur des idées nouvelles. Comment pouvait-il en être autrement ? la peinture et ses reliefs saisissants ne leur étaient pas permis comme à leur adversaire; ils ne pouvaient parler qu'à l'intelligence, et jamais à l'œil. Le drame et la poésie d'un côté, de l'autre les symboles et l'allégorie, toutes figures sans transparence. Chez Hutten, un front qui ne rougit jamais, un pinceau qui prend tous les ébats, se trempe dans toutes les couleurs les plus voyantes; une parole lubrique et immonde tout à son aise : chez les moines, une phrase timide, qui cache ce qu'elle pense, qui a peur de la clarté et du jour. Maintenant jugez quel découragement, quels ravages jeta dans les couvents le mensonge mis en action de Hutten ! Beaucoup d'intelligences monacales durent se révolter, surtout parmi celles qui étaient si activement occupées avant la venue de l'imprimerie et allaient tomber malheureusement dans la paresse. Cette paresse enfanta le

murmure, et le murmure la révolte. C'est alors que Luther vint au milieu d'elles, leur jeta le premier cri d'indépendance et de soulèvement contre l'autorité. Ce cri dut être écouté, moins peut-être par le désir d'un affranchissement de la servitude volontaire qu'elles s'étaient choisie de plein gré, que pour échapper à la réprobation que faisaient peser sur elles les lettres d'Ulrich. Les premières ames rebelles furent justement celles qui s'étaient, jusqu'à ce jour, occupées de questions philosophiques, mais dont l'intelligence n'avait pu trouver moyen de se defendre contre les inspirations mensongères de la presse 1).

1) Voy. Nicol. Weislinger : Huttenus delarvatus, pamphlet catholique imprimé à Augsbourg, en 1730, in-12.

L'auteur, curé de Capell-sous-Rodeck en Brisgau a rassemblé dans ce curieux ouvrage écrit en allemand une foule de citations offensantes pour la pudeur, particulièrement extraites des Epistolae de Hutten. Son livre porte : avec l'approbation et permission des supérieurs.

CHAPITRE VI.

LES THÈSES. — 1517.

Ce ne fut pas seulement Hutten, Reuchlin, Eobanus et les lettrés d'Allemagne, qui applaudirent au défi jeté par Luther à l'autorité et à son représentant Tezel; mais les gantelets de fer qui saluèrent en lui l'Arminius qu'ils rêvaient depuis si longtemps; le peuple qui se passionne toujours pour une parole virile; les écoliers qui se voyaient affranchis du joug d'Aristote; les augustins, par haine du capuchon dominicain; quelques ames vivant dans l'attente d'un libérateur, et espérant au Messie promis par Clémangis, qui devait réformer non pas la foi catholique, inaltérable de son essence, mais les abus dont l'Eglise s'était en quelque sorte enivrée 1). Erasme a peint cet état des esprits à la venue de Luther 2). Une réforme était nécessaire; les papes l'a-

1 ....Sed loquor de temporali potestate, de gloria et deliciis, quibus usque ad nauseam et oblivionem sui ipsa eccles a inebriata est. Clemangis, chap. XLII.

2) Erasmi Epist. Lib. XVIII, p. 533.

vaient dit eux-mêmes : c'était plus qu'un besoin, un désir ; c'était une aspiration immense de toute la catholicité. Le sermon de Luther, dans l'église de Wittemberg, fut donc regardé comme le premier souffle de vie et de régénération nouvelle. Nul ne se doutait des voies où le Saxon allait jeter le monde. Dieu seul le savait.

Luther fut effrayé du bruit de sa prédication. Une colère puissante pouvait compromettre son œuvre, et l'étouffer avant le temps : c'était celle de l'archevêque de Mayence, prince de la maison de Brandebourg, et électeur de l'empire, dont il lui importait de se concilier l'affection, ou du moins le silence. Il lui écrivit : sa lettre est d'un moine qui a coutume de baiser, à l'élévation, le pavé de l'église. Elle est humble, soumise, dévote.

« Père vénérable en Jésus, pardonnez-moi, prince illustrissime, si j'ose, argile et poussière, lever les yeux sur votre sublimité, et lui adresser cette lettre. Jésus, mon Seigneur, m'est témoin que, longtemps enchaîné par le témoignage de ma turpitude et de ma faiblesse, j'ai différé d'accomplir l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui et le front levé, poussé par la fidélité que je dois à mon père en Jésus-Christ: daigne donc votre grandeur jeter un regard sur ce grain de sable, et recevoir mes vœux dans sa paternelle clémence.

» On colporte des indulgences papales sous le nom et le titre auguste de votre seigneurie, pour la construction de Saint-Pierre de Rome. Je ne dis rien des vanteries des prédicateurs que je n'ai pas entendus; mais je me plains amèrement de l'erreur

où ils jettent de pauvres intelligences qui croient, insensées qu'elles sont, être sûres de leur salut en achetant des lettres plénières ; que les ames s'envolent du purgatoire, dès qu'on jette dans le bassin, et qu'à ces indulgences est attachée une si grande vertu, qu'il n'y a pas de péché, à entendre ces pauvres gens, le viol de la mère de Dieu, si cela était possible, qu'elles ne pussent effacer.

» O Dieu ! c'est ainsi qu'on instruit, en les livrant à la mort, des ames qui vous appartiennent ! comme il s'accroît le compte que vous rendrez un jour de leur salut ! Je n'ai pu me taire plus longtemps. Non, il n'y a pas de pouvoir épiscopal qui puisse assurer l'homme de son salut : la grace infuse du Seigneur n'est pas elle-même une garantie suffisante, puisque l'apôtre nous commande d'opérer incessamment ce salut dans la terreur et la crainte, et que le juste lui-même à peine trouvera miséricorde.... 1) »

L'archevêque ne répondit pas. Luther écrivit en même temps et à peu près dans les mêmes termes à l'évêque de Brandebourg qui lui recommanda la prudence sur des matières aussi irritantes. — Ce qui prouve bien, disait plus tard Luther, que l'évêque était alors possédé du diable 2). Une troisième lettre, adressée à son évêque, Jérôme Scultet, fut plus heureuse. Scultet appartenait, par ses études, au parti des humanistes. Il fut effrayé en lisant le

---

1) Dr. Martin Luther's Briefe, t. I, p. 67, 68. Berlin, 1825.

2) Da redete der leibhaftige Teufel aus diesem Bischoffe. Tisch-Reden, p. 378.

sermon manuscrit et les thèses de Luther. Il se hâta donc de lui envoyer un prêtre, homme de science et de foi, porteur d'une lettre où l'évêque donnait de fines louanges à la science du moine, manifestait son mécontentement contre Tezel et demandait à Luther, dans l'intérêt des esprits, d'oublier le passé. « Sa grace vous conjure, disait l'abbé de Lenin, de ne publier ni votre sermon ni vos thèses qui troubleraient l'église de Wittemberg ? » Cette prière émut le cœur de Luther, qui répondit : « Je suis satisfait, j'obéirai ; j'aime mieux obéir que de faire des miracles 1). »

L'abbé de Lenin prit congé du docteur. Quelques jours après, le sermon paraissait en langue allemande et les thèses étaient affichées à la porte de l'église de Tous les Saints. Véritable prodige, en effet, mais d'hypocrisie et de mensonge. Le jour même que choisissait Luther pour publier ses positions témoigne assez du bruit qu'il voulait faire.

L'église collégiale de Wittemberg est sous l'invocation de Tous les Saints. Le 1er novembre était une grande fête : on accourait en pèlerinage de bien loin pour visiter la sainte basilique, y vénérer les nombreuses reliques qu'elle possédait, et obtenir les indulgences que le pape Boniface, en 1398, accordait à tous ceux qui, après s'être confessés, viendraient dévotement communier, ou faire les stations voulues dans certaines chapelles. L'électeur Frédéric de Saxe et son frère, le duc Jean, consacraient an-

1) Benè sum contentus ; malo obedire quam miracula facere. Spalatino, novemb. 1517.

nuellement de grandes sommes pour la réparation de cet édifice, qui tombait en ruines. Léon X, en témoignage de sa reconnaissance pour la piété de ces princes, avait accordé de nouvelles indulgences, dans sa bulle de 1516, aux fidèles de Wittemberg. Cette bulle menaçait de l'indignation des saints apôtres et de la colère divine quiconque entreprendrait de nier l'efficacité des graces spirituelles que le saint-siége, suivant sa coutume, octroyait aux chrétiens repentants 1).

Il y avait de l'audace chez Luther à venir afficher un programme de révolte sur un des piliers de l'église de Tous les Saints, un jour comme celui du 1er novembre, où le temple ne pouvait contenir la foule qui se répandait au dehors; où l'université, les divers couvents de moines et de religieuses, l'électeur Frédéric et sa cour, et les lettrés de la ville, venaient assister à l'office. C'était une vieille coutume universitaire de disputer, la veille de quelque fête, sur une matière dogmatique, afin d'avoir de nombreux auditeurs. Staupitz et les professeurs étaient inquiets depuis qu'ils connaissaient la résolution de Luther; ils auraient bien voulu de la gloire que promettait à leur ordre ce moine à la parole ardente, mais de la gloire sans la colère des puissances. Or, ils n'étaient pas entièrement rassurés sur les dispositions de l'électeur, depuis qu'il avait si hautement manifesté sa désapprobation du sermon contre Tezel. Il paraît que, pour plus d'éclat, Luther avait voulu d'abord écrire ses thèses en allemand; tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il les publierait dans une lan-

1) Seckendorff. Commentarius, etc.

gue que le vulgaire ne pourrait comprendre : il y consentit.

Donc, le 31 octobre 1517 à midi, le portier du couvent des Augustins affichait, sur les piliers extérieurs de l'église de Tous les Saints, le manifeste de « frère Augustin, docteur en théologie, maître en écriture sainte, contre frère Jean Tezel, de l'ordre des prédicateurs, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ : »

1. Quand notre Seigneur et maître Jésus-Christ dit : Faites pénitence, il veut que la vie des fidèles sur la terre soit une perpétuelle pénitence.

2. Il n'a pas certainement entendu parler du sacrement, c'est à dire de la confession du prêtre, et de la satisfaction qu'il impose.

3. Et il n'entend pas seulement une pénitence intérieure, insuffisante si elle-même n'est pas accompagnée de l'immolation de la chair.

5. Le pape ne veut ni ne peut remettre d'autres peines que celles qu'il a imposées lui-même, ou en vertu des canons.

6. Le pape ne remet pas, il déclare seulement que le péché est remis de Dieu.

7. Dieu ne pardonne à l'homme qu'autant que l'homme s'est humilié...

8. Les canons pénitentiaux, c'est à dire le mode de confession et de pénitence, sont pour les vivants et non point pour les morts.

13. Les morts ont satisfait, en quittant ce monde, aux sentences canoniques qui ne peuvent plus les atteindre.

19. Les ames dans le purgatoire ne sont point as-

surées de leur salut, quoiqu'il soit hors de doute pour nous qui sommes encore sur terre.

21. Les prêcheurs de pardon se trompent, qui estiment que l'indulgence papale délie l'ame de toute satisfaction, et lui ouvre le ciel.

25. Le pouvoir qu'a le pape en purgatoire, les évêques et les curés l'ont aussi.

26. Si le pape peut soulager les ames du purgatoire, c'est par la prière, et non par le pouvoir des clefs.

27. Ils nous pipent en prêchant qu'aussitôt que la pièce bruit dans le bassin, l'ame quitte sa demeure purgatoriale.

28. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'ils empochent la pièce qui tinte, et en font leur profit: le secours que l'Eglise peut leur procurer vient de Dieu et de sa grace.

29. Et qui sait si toutes les ames voudraient être délivrées, par exemple l'ame de Séverin et de Paschal, comme on le rapporte?

32. Au diable maître et disciples, qui croient qu'avec une lettre d'indulgence on peut compter sur son salut!

33. Arrière ceux qui soutiennent que l'indulgence est la plus grande grace de Dieu, ou le don qui le réconcilie avec Dieu!

34. Car la grace d'indulgence ne regarde que la peine de la satisfaction qui est purement humaine.

35. C'est un enseignement impie, que ceux qui ont acheté une cédule de confession ou délivré des ames du purgatoire n'aient pas besoin de se repentir.

38. On ne doit pas mépriser le pardon du pape, qui est, comme je l'ai dit, la déclaration du pardon divin.

41. Il faut prêcher les indulgences papales avec mesure, afin que le peuple abusé ne les estime pas trop haut, ou ne les préfère aux œuvres de charité.

43. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui donne aux pauvres ou qui assiste celui qui est dans le besoin, fait mieux que s'il achetait des indulgences.

45. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui délaisse son prochain dans le besoin et va faire emplette d'une indulgence, ne change pas son argent contre une cédule de pardon, mais contre la colère de Dieu.

46. Il faut prêcher aux chrétiens que, à moins de superflu, ils sont tenus de garder pour eux le nécessaire, au lieu de le dépenser en achat d'indulgences.

47. Il faut prêcher aux chrétiens que l'achat de l'indulgence est chose libre, et n'est pas de commandement divin.

48. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, tout en vendant des indulgences, a grand besoin de prières, et qu'il en est plus besoigneux que d'argent.

50. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, s'il connaissait la piperie de ses questeurs, préfèrerait voir tomber en poussière le dôme de Saint-Pierre, plutôt que de l'élever avec la peau, la chair et le sang de ses brebis.

52. Attendre son salut d'une lettre d'indulgence,

c'est folie, quand bien même le vendeur ou le pape vous cautionnerait de son ame.

55. Si on annonce l'indulgence, chose si petite! au son des cloches, des cantiques et des processions; le devoir du pape est d'annoncer l'Evangile, chose si grande! au bruit de cent cloches, de cent cantiques et d'autant de processions.

56. Le trésor de l'Eglise d'où le pape tire ses indulgences n'est pas assez connu des fidèles.

62. Ce trésor c'est le saint Evangile, don d'éternité et de grace.

63. Trésor maudit, trésor diabolique! car des premiers il fait les derniers.

64. Mais l'indulgence, trésor autrement précieux, qui des derniers fait les premiers.

65. Les trésors de l'Evangile sont des filets où l'on pêchait autrefois les hommes de richesses.

66. Le trésor des indulgence est un filet où l'on pêche aujourd'hui les richesses des hommes.

67. Les indulgences que les prédicateurs trompettent sont un beau trésor de graces! oui sans doute, pour celui dont elles emplissent les poches.

70. Malédiction et anathème à qui s'élève contre les indulgences du pape!

71. Bénédiction à qui a le courage et la force d'ame d'attaquer les prédicants d'indulgences!

70. Dire que la croix où sont attachées les armes du pape a autant de vertu que la croix du Christ, est un horrible blasphême.

81. Qu'arrive-t-il de ces ignobles parades, de tout ce bruit en faveur de l'indulgence? c'est que le savant ne sait comment s'y prendre pour défendre

l'honneur du saint-siége, et pour répondre à ces questions par exemple :

82. Pourquoi le pape ne délivre-t-il pas toutes les ames du purgatoire par pitié pour leur souffrance, et en vertu de sa très-sainte charité ; ce qui vaudrait cent fois mieux que de leur ouvrir le ciel pour quelques misérables florins destinés à l'édification de Saint-Pierre ?

86. Pourquoi le pape n'élève-t-il pas plutôt de son argent le dôme de Saint-Pierre, que de celui du pauvre chrétien, lui qui est plus riche que Crésus ?

89. Si le pape est plus amoureux du salut que de l'argent des ames, pourquoi retire-t-il des indulgences qu'il a données autrefois ? ces indulgences si puissantes !

91. Si l'indulgence était prêchée comme la comprend et la veut le pape, il serait bien aisé de répondre à ces questions.

92. Loin donc ces prédicateurs qui disent aux fidèles du Christ : « Paix ! paix ! » sans que vienne la paix.

Depuis l'appel prophétique du prêtre de Bohême sur son bûcher, jamais parole plus hardie n'avait retenti en Allemagne. Les humanistes, les bourgeois et les nobles, crurent que le cygne de Huss avait paru. Voltaire a dit qu'au moyen-age « la papauté c'était l'opinion ; » on conçoit donc le bruit que durent faire ces thèses. C'était un duel proposé à la papauté en face du monde entier. Luther, qui savait bien quelles émotions il allait exciter, avait eu soin de se présenter à l'Allemagne, comme un écolier qui veut

jouer avec son maître, comme un moine « tous frais sorti de la cuisine du cloître » qui, sur le banc de l'école, jette tout ce qui lui passe par la tête, bon ou mauvais, et sous forme de doute; comme un adepte en théologie, épilogueur de mots, qui veut s'amuser, avant tout, et de la colère de ses adversaires, et de leur ignorance. — Sur mon salut, disait plus tard Luther, je ne savais pas plus à cette époque ce que c'était qu'une indulgence qu'aucun de ceux qui venaient me consulter 1). « C'était un jeu qu'il jouait. » Que s'il perdait la patrie, il avait pour excuse son âge, son peu d'expérience dans la matière, et les protestations même qu'il publiait avec ses paradoxes: mais si son adversaire qui représentait Rome, était battu, Rome nécessairement succombait. Cette protestation était humble, obséquieuse, et d'un véritable enfant de l'Eglise, « qui ne veut tenir pour vrai que ce qui est appuyé sur l'Ecriture sainte, les pères, les décrétales et les canons, et qui cherche à disputer sur ce qu'il y a de douteux ou d'embarrassé dans certaines sentences des pères ou décrétales des papes; toujours soumis à ses supérieurs, mais qui veut profiter de la liberté qu'a tout chrétien d'attaquer les folles imaginations, qui dans saint Thomas, saint Bonaventure, et les autres scolastiques et canonistes, ne reposent pas sur la lettre biblique: suivant ce passage de saint Paul: « Eprouvez et choisissez ce qui est bon 2). »

---

1) ...Und ich, so wahr mich mein Herr Christus erlös't hat, nicht wus'te, was der Ablaß wäre. Luth. Op. t. VII. Alt. p. 462.

2) Reinhard, t. I, 297.

Les propositions allèrent donc remuer l'Allemagne; « elles marchaient, selon l'expression de Myconius, comme si des anges les eussent portées sur leurs ailes 1) ».

Elles tombèrent bientôt dans les mains d'Erasme, qui les lut avec une vive curiosité. Erasme était alors dans toute sa gloire, et déclarait la guerre aux moines, mais une guerre passionnée. Les moines à ses yeux étaient les apôtres de l'ignorance, et il s'amusait à les poursuivre de ses sarcasmes, qui couraient le monde et faisaient les délices des lettrés. Ce fut un bonheur pour les Augustins que les applaudissements donnés par le philosophe de Rotterdam à des propositions où il ne vit que de fines plaisanteries d'un humaniste contre le capuchon. Il croyait à une lutte à coups d'épingle; quand le duel changea de forme, Erasme se hâta de désavouer et d'abandonner Luther.

Mais il avait applaudi, et cela avait suffi pour populariser les thèses. Il disait, dans une lettre adressée à l'archevêque de Mayence : « Savez-vous, monseigneur, pourquoi ces propositions font tant de bruit? c'est qu'elles attaquent des ignorants passionnés contre tout ce qui pourrait réveiller l'amour des lettres. » Quelques années plus tard, c'était le luthéranisme qu'Erasme accusait d'éteindre la flamme des études. « Je m'étais trompé, dit-il : j'admirais cet homme qui venait, le front levé, fustigeant les mœurs de son siècle, les évêques empourprés, qui ne reculait devant aucune majesté, pas même celle de l'Antiste-souverain, et dont la main saintement

1) Als wären die Engel selbst Botenläufer.

libertine découvrait jusqu'aux nudités de son père 1) ».

Hutten se hâta de faire imprimer la lettre d'Erasme, et il fit ce qu'il reprochait aux moines : il falsifia le texte du philosophe batave, et, au lieu de Luther, imprima notre Luther 2). C'était donner à Erasme une pensée d'amitié qu'il n'avait pas, et que dans tous les cas il n'eût pas osé avouer. Hutten ne le connaissait pas; mais l'Allemagne fut trompée : elle crut à la communauté d'idées religieuses des deux écrivains, et c'est tout ce que demandait le chevalier Ulrich, qui s'était permis bien d'autres mensonges dans ses Lettres d'hommes obscurs.

---

1) Erasmi Epist. p. 736. — Die Ursachen der Reformation, von J. Marr, p. 37.

2) Pfizer, Martin Luther's Leben.

CHAPITRE VII.

LES ECOLIERS. — 1518.

C'était du bruit qu'avait voulu faire Luther : il réussissait. Quelques mots jetés d'une chaire obscure, par un professeur qui n'avait pas même de quoi se vêtir en hiver, et qui remerciait son prince du don d'un habit comme d'une grace insigne, troublaient le monde catholique, mettaient en émoi tous les cloitres d'Allemagne, agitaient les consciences et menaçaient le repos de l'Eglise! Luther, quoi qu'il fasse, a peine à renfermer toute la joie de son triomphe. Il la dissimule mal : elle éclate dans une phrase dénigrante, dans une parole dédaigneuse, dans des termes méprisants que la langue latine, son esclave, lui prête avec une merveilleuse complaisance. « Minotaures, Rhadamanthotaures, Cacotaures, qui vont répandant partout que je suis un hérétique, moi et l'université de Wittemberg! Ils en verront bien d'autres, quand j'aurai fait, Dieu aidant, imprimer mes

positions. Avec des rustres semblables, des ignares, des ignorants, des crasseux, il n'y a pas de gloire à triompher. Il y en aurait plutôt à se vaincre soi-même pour ne pas pécher contre le Christ, en les méprisant. Cachés dans leurs trous comme des limaces ou des larves, ils voudraient bien que je coassasse comme eux? Pies jacasses qui vont bavardant, ce qui me cause beaucoup de chagrin, que tout ce que je fais est fait à l'instigation du prince qui m'aurait entraîné dans sa haine pour l'archevêque de Magdebourg. »

Il avait besoin de disputer; la dispute était la harpe de David, qui calmait ses douleurs de tête, ses tentations et ses colères. Luther vint à Heidelberg. Sa parole avait remonté le Rhin et traversé les cloîtres, les écoles, et était arrivée jusqu'à Bâle. Une foule de lettrés, dont quelques uns devaient un jour faire du bruit dans le monde savant, étaient accourus pour l'entendre : c'étaient Brenz, Billican, Bucer, Niger. Luther disputa plusieurs jours dans le collége, où il immola à la risée de ses auditeurs Aristote, Gabriel, saint Thomas, et tous les casuistes de l'école romaine. Il soutint que les œuvres du juste lui-même sont autant de péchés mortels, que l'homme, s'il est libre, n'a de liberté que pour le mal 1). Les cris éclatèrent, quand un jeune bachelier se mit à dire : « Si les paysans nous entendaient, il nous lapideraient. » Erasme, s'il eût été là, aurait ramassé la pierre; la

1) Opera justorum sunt mortalia peccata. — Nulla est virtus moralis sine vel superbia, vel tristitia, id est peccato — non efficimur justi operando.

réforme plus tard devait donner raison au docteur imberbe et aux paysans 1).

Luther revint à Wittemberg pour voyager de nouveau. Il partit pour Dresde, autre ville de moines, de disputes et de syllogismes, mais alors en paix avec les universités ses voisines. Notre pauvre fils d'Adam 2), « chaque jour plus misérable, chaque jour faisant un pas en enfer, » croyait échapper à ce bruit que faisait à Wittemberg son nom, et vivre en silence quelques douces heures. Il part voyageant à pied.

Le lendemain de son arrivée dans la Résidence, Emser, un aristotélicien de première force, l'invite à un cénacle du soir comme l'aimaient les savants, et comme on le pratique encore dans les villes d'Allemagne; c'est notre souper d'autrefois. On se mettait à table au jour tombant, et à dix heures on regagnait son logis. Après quelques paroles joyeuses et bienveillantes, on s'assit.

Soit qu'Emser l'eût fait à dessein, soit hasard, le voisin du frère Martin était un pauvre diable de thomiste, un magister de Leipzig, à humeur guerroyante, qui, après quelques larges rasades, voulut entrer en lice avec le nouveau venu, et se mit à entonner les louanges de saint Thomas et d'Aristote, deux hommes qui n'étaient guère du goût de Luther, qui traitait l'un « d'enfileur de mots » et l'autre de charlatan, momum, imo momorum momum 3). Le moine Augustin arrêta le discoureur en s'écriant :

1) Scult. Ann. Evang. Decemb. 1, p. 22. Seckendorff, Commentarius, etc., p. 28.

2) An den Probst in Leisken, 1518. Luther's Briefe, t. 1, p. 64.

3) Suo Georgio Spalatino, 14 jan. 1518.

Toi et les tiens, n'avez jamais rien entendu à Aristote. Le Thomiste rougit, pâlit, et se mit à jeter à pleine main, à la figure de Luther, des épithètes de courroux et de dédain, des rires, des moqueries, des injures; à quoi Martin ripostait avec une faconde surprenante. Emser et les autres convives ne se mettaient point en peine de terminer la querelle : on ne sait comment elle eût fini, si le Lipsien ne se fût levé tout glorieux de sa victoire. Ce que voyant, Luther le prit par le pan de sa robe, et l'arrêta en lui disant : Tu chanteras victoire après, dis-moi seulement ce que c'est que : implere mandata Dei? Je t'en défie, toi et tous les thomistes du monde. — Bon, dit l'autre, j'accepte, mais ma pâtée auparavant. Luther, à cette réponse, se prit à rire au nez du pauvre théologien 1).

En quittant la table, il vit collé à la serrure un certain frère de l'ordre des Prêcheurs, qui écoutait en silence et qui regarda de travers le docteur, puis s'en alla publiant partout — que vingt fois il avait été sur le point d'ouvrir et de cracher à la figure du moine augustin que le maître de Leipzig avait collé et mis à quia, en latin et en allemand 2).

Ce n'était pas un duel dans un cabaret que demandait Luther, mais une lutte en règle, une thèse soutenue devant l'école, une argumentation à la face du soleil. —Voilà de l'encre, du papier et des caractères, disait-il; allons donc 3), aristarques, scho-

1) Integro viro Joh. Lango; 11 nov. 1517.

2) Lango, 11 nov. 1517.

3) Critici, aristarchi, scholastici, mutuique momi...., lemures nihil majoris quam lemures. Epist. Johanni Lango, 11 nov.

lastiques, larves, vers de terre, à l'œuvre, montrez, étalez toutes les richesses de votre science 1)!

Mais eux prenaient d'autres voies. Ils attaquaient la foi du moine augustin, surtout son orgueil, et il faut avouer qu'ils avaient beau jeu.

« Orgueil! orgueil! mais sans orgueil, répondait Luther, comment tenter une œuvre nouvelle? Si l'humilité descendait sur la terre et qu'elle se mît à prêcher, vous verriez qu'elle courrait risque d'être lapidée comme enseignant des nouveautés. Et pourquoi le Christ, pourquoi les martyrs ont-ils souffert la mort, et tant de docteurs les moqueries du monde? Parce qu'on les taxait justement de superbe, et de mépris pour la sagesse antique. Non, point de folle humilité, je veux dire d'hypocrisie 2)! Je n'ai que faire des avis d'autrui. Je ne veux d'autres conseils que de Dieu, Dieu qui travaille avec moi. Si Dieu est avec moi, qui sera contre moi? Si mon œuvre vient de Dieu, qui l'arrêtera? si mon œuvre ne procède pas de Dieu, comment triomphera-t-elle? O mon père qui es dans les cieux, que ta volonté soit faite et non la mienne! »

Nous ne reconnaissons déjà plus Luther. Où est le temps où il vantait l'humilité comme la mère des vertus?

Tant de superbe ne pouvait rester impunie. Il est

---

1) Ego istas larvas contemnens.. si sunt docti adeò, sunt typi et chartae: edant aliquid et ostendant gloriam magnificentiae eruditionis suae.

2) Non itaque volo eam ex me expectent humilitatem, id est hypocrisin, etc. (Ibid).

malheureux que, pour défendre la cause catholique, Dieu n'ait pas suscité d'abord d'autres hommes. A dire vrai, ceux qui vinrent les premiers étaient des dialecticiens versés dans la science des pères et des livres saints, qui avaient vieilli sur les bancs à disputer, dont la plume et les vêtements s'étaient souvent usés à défendre Aristote ; mais voilà tout. Ils croyaient avoir fait merveille quand ils avaient enlacé leur adversaire dans des réseaux d'arguments tous de même famille, d'une ressemblance parfaite ; coupés, scandés, taillés sur le même patron ; drames en trois actes, sans vie, sans mouvement, dont tout le monde se moquait, et Luther le premier, qui les comparait à ces ânes qu'Abraham laisse derrière lui lorsqu'il va sacrifier 1). Lui n'avait garde de faire de la dialectique. Il bondissait, chevauchait par monts et par vaux, sautait les fossés, s'arrêtait, sans avis, sans besoin, comme il l'entendait ; sans s'enquérir si Aristote le suivait ; sans tourner les yeux pour savoir si saint Thomas ne restait pas en arrière ; tout fier de s'être débarrassé des langes de l'école et de marcher seul, comme un enfant qui s'essaie loin de sa nourrice ; battant la nourrice au besoin, pour faire rire le peuple. Lorsque après avoir épuisé le sarcasme, l'ironie, l'hyperbole, il en venait à l'injure, alors Luther n'avait plus de rival. La colère le rendait poète. Sa muse se répandait en images dérobées à

1) In sacris litteris ubi mera fides et superna expectatur illustratio, foris relinquendus universus syllogismus, non aliter quam Abraham sacrificaturus reliquit pueros cum asinis. Spalatino, 29 jun. 1518.

l'histoire, aux livres saints, à la mythologie, à la cuisine, au cabaret, aux mauvais lieux souvent ; images qu'un peintre ou un statuaire aurait traduites sur le champ, tant elles tombaient sous le sens et étaient vives et saisissantes !

Le premier qui se présenta, nous l'avons vu, ce fut Tezel, qui maniait lourdement des deux mains l'ironie, et jetait comme du plomb le syllogisme sur la tête de son adversaire. Tezel, s'il faut en croire les réformés, fit des thèses ce qu'il avait fait du sermon, il les mit au feu ; puis quand les flammes furent éteintes, il médita et écrivit sous l'inspiration et peut-être avec le concours de Wimpina, une liste de contre-propositions 1) : « Pour la plus grande gloire de Dieu, la défense de la foi catholique et

---

1) Ces propositions, au nombre de cent six, furent imprimées à Francfort sur l'Oder, sous ce titre : Quò veritas pateat, erroresque supprimentur, redditaque ratione, contra catholicam veritatem objecta solvantur, frater Johannes Tetzel, ordinis praedicatorum, sacrae theologiae baccalaureus, ac hereticae pravitatis inquisitor, subscriptas positiones sustinebit in florentissimo studio Frankfordensi cis Oderam. Ad laudem Dei, pro fidei catholicae defensione, obque sanctae sedis apostolicae honorem. Une des propositions qui excita le plus de dispute est celle-ci : 16. Docendi sunt christiani quod Ecclesia multas tenet catholicas veritates quae in canone sacrae Scripturae veteris et novi Testamenti in propria verborum forma minime continentur. N'est-ce pas une chose merveilleuse que l'Ecole historique, representée si glorieusement de nos jours par Ad. Menzel, tienne cette position pour une vérité ? « Est-ce que la foi, dit l'écrivain, et l'enseignement ne sont pas plus anciens que l'écriture ?.. Glauben und Lehren waren älter als die Schrift. Il ajoute : avant la promulgation de l'Evangile et des Epitres l'EGLISE était dépositaire d'une somme de vérités de salut qu'elle enseignait publiquement. Ehe es Evangelium und Episteln gab, hatte die Kirche schon eine Summe von wesentlichen Wahrheiten. Neuere Geschichte, etc. t. 1, 27 — 33.

l'honneur du saint-siége ! » Et pour frapper vivement les esprits, il eut l'idée de les faire afficher sur les colonnes de l'église de Wittemberg, à côté des thèses de Luther. On connut à l'université le projet du dominicain. Un pauvre frère était parti de Halle, portant dans sa besace tous les trésors de l'érudition et de la colère de Tezel. A peine eut-il posé le pied dans Wittemberg, qu'un essaim d'écoliers s'échappe par toutes les portes; on l'arrête, on lui barre le chemin; ceux-ci le menacent du poing, ceux-là l'entourent en dansant. On délie sa besace, on se jette sur les propositions toutes fraîches imprimées 1). Il y en avait près de huit cents exemplaires qui sont déchirés et livrés aux vents aux cris de vive Luther! puis un écolier écrit sur le verso de l'une des thèses : A brûler A DEUX HEURES APRÈS-MIDI! Tous ensemble se répandent dans les rues de Wittemberg, jouant avec les contre-propositions et en frappant la figure des passants. Un d'eux s'étant emparé d'une trompe, s'en servit comme un crieur public pour rassembler le peuple, pendant qu'un autre monté sur une borne criait à tue-tête : « A deux heures vous êtes avertis qu'on ardera en place publique les positions de Me Tezel, inquisiteur de la foi, prêtre de l'ordre de saint Dominique. Qui veut voir le grand feu de joie? »

Les lettrés criaient: « Vivat Luther! Pereat Tezel! » Le peuple : « Vive le docteur ! »

A deux heures la flamme brillait sur la place

---

1) Joh. Lango, 21 mart. 1518. Histoire de la Réformation, de Sleidan, in-4. — Vie de Léon X, par Roscoë, 3e vol.

de l'Université. La troupe d'écoliers, grossie dans son chemin, se mit à danser autour du bûcher; puis l'un d'eux, coiffé du bonnet de l'ordre de saint Dominique, et la figure couverte d'un masque, vint jeter au feu les thèses du moine de Francfort. Ce fut le signal d'une joie tumultueuse, d'un bruit assourdissant de voix et de mains. Le docteur était alors dans sa cellule, où un écolier vint lui porter un exemplaire à demi consumé qu'il avait arraché aux flammes.

La nouvelle de cet autodafé se répandit bientôt dans toute l'Allemagne. On nommait tout haut Luther, on l'accusait d'avoir excité ses élèves à brûler les positions de Tezel. Il s'en défendit comme d'une mauvaise action. S'il ne poussa point au désordre, il ne l'empêcha pas, et sa voix était assez puissante pour le prévenir ou l'apaiser.

C'était pour ces écoliers un livre fermé, que les positions de Tezel; mais on leur avait représenté les indulgences comme un impôt levé sur le peuple, pauvre et souffrant, par des moines qui menaient joyeuse vie. Les indulgences étaient donc jugées et condamnées, et Tezel un envoyé du diable. — Pereat Tezel, criaient-ils; c'est à dire l'ignorance qui avait revêtu une forme corporelle : —Vivat Luther, c'est à dire l'homme de la science : — Pereat Tezel, c'est à dire le représentant du passé ; —Vivat Luther, c'est à dire l'homme de son siècle 1).

Hutten et Hessus Eobanus, les deux plus grands

1) Seln. vita Lutheri, p. 5, 6. — Ulenberg, Historia de vita Lutheri, p. 20.

poètes de l'époque, au bruit de cet autodafé, se mirent à chanter : — Pereat Tezel, vivat Luther!

Nous connaissons Ulrich, l'auteur de Lue venerea et ligno Guajaco.

Eobanus achevait de corriger la dernière épreuve d'une nouvelle édition de son traité de Amantium infoelicitate contra Venerem de cupidinis impotentia 1).

C'était l'auteur d'un distique latin qui courait les rues :

O monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi.
Vos estis, Deus est testis, teterrima pestis.

Il est malheureux que le poète ne prêchât pas d'exemple : c'était le plus grand buveur de son temps : il avalait d'un trait deux pintes de vin 2).

---

1) Erphordie ad diem Severi. In aedibus Joannis Knap, in-4°, 18 feuillets non chiffrés.

2) Voici une anecdote que rapporte Melchior Adam, le protestant : Putavit (Eobanus Hessus) se etiam inter poculorum certamina, quae maximè tum in aulis certabantur, et à nobilitate frequentabantur, non vinci ab altero oportere.... Atque est Eobanus quidem hoc quoque consecutus, ut de palma in isto genere contendere cum eo vellet nemo..... Hic quamvis jucunda mentio non sit; tamen quia scitum est, narrandum videtur, quid inter Eobanum et gloriosum alterum potorem acciderit. Aderat forte Eobanus in convivio. Eodem venit ille quoque, et jussit introferri vas grande ligneum, quod adportari deputeis aqua solet; (Nos situlam aut urnam possumus, opinor, nominare) cujus generis minimum capit Congios duos. Id posuit in medio repletum Gedanensi cerevisia : ac praefatus quaedam, quae comperisse se diceret de strenua potatione Eobani, petiit, ut ebiberet illud vas, sibique propinaret. Hoc si fecisset, praemium se jam ei tribuere annulum cum gemma pretiosa, quem detractum de digito in vas illud abjecit. Eobanus nihil cunc-

Luther avait dit souvent : que le syllogisme s'en aille; recedat syllogismus, autrement, point de déductions tirées de premiers principes garantis par la raison universelle : en matière religieuse, point d'autre autorité que le moi : lumière de la lumière, manifestation intérieure, écho divin, seul juge en fait de foi. Et toute cette tourbe d'écoliers, mettant en œuvre l'enseignement du maître, faisait sur la place de Wittemberg l'office de juge, de rapporteur, de bourreau. C'était le premier acte du libre examen, la première opération du sens individuel, la première mise en scène du moi luthérien. Tous ces germes de désobéissance à l'autorité, déposés chaque jour par Luther dans les esprits, fécondés par sa parole, éclosaient enfin, trop tôt sans doute au gré de Luther, mais à qui la faute ? Tout était dit : Aristote, saint Thomas, syllogisme, autorité, pères de l'Eglise, Eglise elle-même, tout s'en allait. Le peuple aussi se mettait de la partie, parce que les enseignements de Luther avaient depuis longtemps traversé les murs du cloître, et étaient venus le troubler jusque dans son atelier. On ne lui avait pas dit :

---

tatus, neque multa locutus, non enim solebat, arripuit vas: et non longo tempore assumto, evacuat bibendo : et cum everteret, sicut fert mos compotantium, decideretque annulus in mensam, applaudere illi omnes, et imprimis provocator, et annulum donare, ac incredibile se factum cognovisse dicere. Tum Eobanus torviore vultu, ut consueverat in commotione, eum intuitus : Quid tu, inquit, me mercede potare censes ? ac rejecto ad illum annulo: Tuum, inquit, annuium tibi habeto ; et idem, quod ego feci in vase isto evacuando, ut promisisti facito. Tum ille ostentator, inchoatam rem cum perficere non posset, ab omnibus derisus, et in convivio obrutus summo relictus fuit.

« Ne crois pas à l'autorité », parce que l'autorité ne se traduisait pas par une image matérielle, et que son sens obtus ne pouvait la voir ni la toucher; mais l'autorité — c'est l'homme gâté, corrompu, ignorant, menteur; c'est le pape, saint Jérôme ou saint Augustin.

Dès ce jour, les paysans prirent Luther. au mot

CHAPITRE VIII.

ECK, EMSER ET PRIERIAS. — 1518.

Eck se présenta pour soutenir le principe catholique. Il disait dans ses Obélisques 1) : Se cacher dans les rayons de lumière qui ont illuminé l'église du Seigneur depuis saint Pierre ; croire aux enseignements qui se sont perpétués sans ombre ni taches dans les écoles ; suivre les vestiges des docteurs, des pères, des papes, que le catholicisme compte au nombre de ses gloires ; est-ce faire abnégation de sa raison, rejeter le témoignage des sens, et mettre le chandelier sous le boisseau ? Nos interprètes de la parole divine ne l'ont-ils pas aussi lue et méditée ? Pourquoi Dieu leur en cacherait-il l'entendement, qu'il livrerait à toi seul, Luther ? Etaient-ils moins que toi puissants en foi et en science ? — Et voilà que je serai avec vous aujourd'hui et jusque dans la consommation des siècles, dit Jésus, en parlant des apôtres.

1) Eccii Obelisci. Luther leur opposa ses Asterici.

Ce qu'ils croyaient, nous l'enseignons nous, rayons du même foyer, souffles de la même bouche, flots du même océan. »

C'était un nom connu dans l'Allemagne savante, que celui d'Eck, docteur en théologie, chancelier à l'université d'Ingolstadt; homme d'érudition et d'esprit 1). C'est le témoignage qu'en rendit d'abord Luther en 1518. Deux ans plus tard, ce n'était plus — qu'un valet de Satan, qu'un ennemi insigne du Christ, qu'un théologastre, et un malheureux sophiste 2). Eck dépensa beaucoup de travail et de veilles, répandit à pleines mains les textes profanes, les citations des pères; parfuma ses Obélisques d'une odeur d'antiquité, à méprendre même Erasme; obtint pour sa phrase cicéronienne les éloges des savants; étonna par sa vaste mémoire, et ce fut tout.

Emser, l'aristotélicien de Dresde, voulut s'essayer avec Luther; il obtint deux réponses de son rival, toutes pleines d'insolences contre la papauté. Le Saxon faisait ainsi ses adieux à Rome.— Adieu Rome, ville de scandale. La colère de mon Maître qui est au ciel va se lever sur toi : adieu séjour des dragons, adieu nid des vautours, des hiboux et des chauvesouris, — adieu retraite des fouines, des lutins, des gnomes, et des diables! 3)

---

1) Insignis veraeque ingeniosae eruditionis et eruditi ingenii homo. Optimo et integerrimo amico, Joh. Sylvio Egrano, 24 maii 1518.

2) Aperuit oculos suos Satan. Servum suum Johannem Eccium insignem Christi adversarium, exstimulavit, etc. Leoni X, 13 octob. 1520.

3) Ein Behältniß aller unreinen Geister, und aller feindseliger Vögel,

Sylvestre Prierias (Prierio), dominicain, maître du sacré palais, ne fut guère plus heureux. Elevé à la cour des Médicis, l'ami, le Mécène, le familier des artistes, qui s'y étaient donné rendez-vous; homme poli, brillant, il ne porta point dans sa dispute avec Luther la mauvaise humeur de style qu'on est en droit de reprocher aux adversaires du moine augustin. Sa parole fut constamment calme, ornée, parée avec trop de soin peut-être. La forme même qu'il adopta pour répondre à Luther était une bonne fortune; c'était le dialogue aux allures franches, à la marche sans gêne, insouciant, divaguant; comédie à deux personnages, où l'adversaire se tait quand on veut, parle comme on l'entend; où le maître a toujours le dernier mot, et où le disciple est sûr d'être battu.

Prierias, qui avait passé ses vieux jours dans cette atmosphère d'adulations que peuples et rois rendaient à Léon X, ne vit que la papauté dans la question agitée par Luther. Vieux débris de la cour des Médicis, où son enfance avait été élevée, il ne put supporter que Luther eût la pensée de toucher aux rayons de la tiare de Léon X, son bienfaiteur. On voit, en le lisant, qu'il était sous l'empire de la fascination que le pape exerçait sur toutes les intelligences. Il est certain que son culte pour la papauté va jusqu'à l'adoration. Il ne faut pas lui faire un reproche de son enthousiasme : il y a quelque chose de chevaleresque dans le dévouement de cet homme à cheveux blancs, qui n'a plus que quelques jours de

Straußen, Geyer, Eulen; ein Behältniß der Marder, Feldteufel, Kobolde, Igel, etc.

vie, et qui va se commettre, cassé, usé, malade qu'il est, avec une imagination de trente ans. Sur la puissance des Clefs, les doctrines de Prierias étaient ultramontaines, c'est à dire logiques.

Erasme, qui de Bâle épiait les fautes que pouvaient commettre les moines, pour les livrer aux moqueries de ses amis, ne laissa point tomber quelques paroles de Prierias; il en rit, et fit rire aux dépens du dominicain. Luther fut moins sérieux, et vit dans le maître du sacré palais un scribe de Satan, qui avait tenu la plume pendant que le maître dictait 1). On sait que Raphaël a choisi la tête de Prierias, pour la donner à l'un des sages antiques de son école d'Athènes.

Avec un homme comme Luther, la question grandissait : chaque parole, ou douteuse ou hostile, échappée à l'un de ses adversaires, était pour lui le texte d'une glose nouvelle. C'était une bonne fortune, à ses yeux, qu'un moine ignorant ou passionné : le combat se perpétuait. Ses amis, ses mauvais penchants, son amour du bruit, l'œil de l'Allemagne ouvert sur lui; tout l'entraînait à disputer : c'était sa joie, sa vie, son destin. Et puis, comme il dit, « les luttes incessantes de la parole secouaient ce corps ou ce corpuscule qui sans elles aurait succombé à d'autres tentations. Chanter au Seigneur, c'est à dire combattre, voilà son lot sur cette terre ».

Mais comme on va vite dans la voie de la révolte !

---

1) Epitomen seu ut sylvestraliter graecissem, epitoma responsionis ad M. Lutherum edidit, tot tantisque blasphemiis à capite ad pedes usque refertum, ut in medio Tartaro, ab ipsomet Satana editum libellum existimem. Luth. op. vol. 1, p. 54, 56.

témoin Luther. D'abord c'est de la colère contre les vendeurs d'indulgences, mais il croit à l'efficacité du remède spirituel et au pouvoir qu'a le chef de l'église de le conférer. Anathème, dit-il, à qui nie la vérité des pardons 1). Puis dans un de ces jeux d'esprit, qu'aimait avec tant de passion l'homme du cloître, il essaie de soumettre cette doctrine touchant la grace spirituelle à l'examen, prêt, si l'on veut, à jeter au vent, aux flammes, ce qu'il donne pour de vains caprices d'esprit, des rêves de folle imagination, des bulles de savon 2). Qui veut argumenter ? mais comme on dispute sur la puissance du Créateur, sans que la majesté divine souffre, dans son repos, de ces vaines criailleries d'enfants : voici Luther. Personne n'étant venu, et voyant que sa parole se répandait au loin 3), il se résout à imprimer sa thèse, qui bientôt s'étend, s'élargit et devient un chaos de doutes : — doutes sur l'efficacité des indulgences, — doutes sur le mérite des bonnes œuvres, — doutes sur la puissance du prêtre dans le sacrement de pénitence, — doutes sur la justification du pécheur. En vain prétend-il qu'il dispute et qu'il n'affirme pas 4) ; ce jeu hardi devait troubler les consciences. L'Allemagne religieuse s'émut, en effet. Elle s'émut bien plus vivement quand Luther

1) Prop. 71, t. I, Wit.

2) Non solum permitto, sed etiam obsecro ut reverentia tua paternitas, arrepto calamo, quaecunque visum est aboleat aut igne facto totum comburat, mea prorsus nihil refert. Hieronymo Sculteto Eccl. Brandenburgensis episcopo, 22 maii 1518.

3) Ep. Sculteto, sub initio.

4) Disputo, non assero, ac disputo cum timore; ibid. sub fine.

eut imaginé de traduire ses propositions en langue vulgaire. Dans quel dessein, s'il était, comme il le dit, aussi affligé de tout le bruit que son nom faisait? Pourquoi transporter au milieu du peuple des débats qui devaient s'agiter tout au plus dans l'intérieur d'un cloître? Le motif qu'il allègue est singulier. — C'est bien malgré lui qu'il donne ainsi au monde ce spectacle, pauvre enfant sans intelligence; mais il aime mieux qu'on le traite de fou que d'exposer le salut des ames. Et puis, il ne fait que proposer 1) : Alors pourquoi s'adresse-t-il au peuple? pourquoi a-t-il abandonné l'usage de la langue latine? S'il ne dogmatise pas, pourquoi donc accuser d'astuce, d'ignorance et de blasphème, tous ceux qui ne croient point en lui 2)? Si parmi ces questions frivoles, légères, ineptes, il en est de vraies, d'autres de douteuses et beaucoup d'obscures 3) dont il faut déférer la solution au souverain arbitre de l'église; pourquoi demander qu'on détruise les canons, les décrétales, la théologie, la philosophie, la logique, c'est à dire l'Eglise elle-même 4)?

1) Coactus sum praeter spem et votum, meam infantiam et ignorantiam in vulgus mittere, et declarationes et earum probationes in publicum edere, satius ratus me facere, si imperitiae meae infamiam incurrerem, quam illos errare sinerem qui fortè putant omnia esse asserta. Hieronymo Sculteto Eccl. Brandenburgensis episcopo.

2) Sic enim suavissimi homines, crassissima astutia instructi, cum negare non possint ea quae dixi, etc. Johanni Staupitio, 30 maii 1518.

3) Inter quae sunt de quibus dubito, nonnulla ignoro, aliqua et nego. Hieronymo Sculteto.

4) Atque ut me resolvam, ego simpliciter credo quod impossibile sit Ecclesiam reformari, nisi funditus canones, decretales,

Soit que Luther s'effrayât des tempêtes qu'il préparait à l'Allemagne, que cet accord des voies catholiques à condamner ses propositions l'étonnât, ou que les prodiges de sa doctrine troublassent son ame ; un moment il recula devant l'œuvre commencée, et la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Brandbourg 1) témoigne de toutes ses anxiétés. Cette lettre, trop affectueuse pour être sincère, resta sans réponse. On fut contristé du silence de l'évêque : on aimait à se persuader que des paroles d'amour pouvaient arrêter Luther sur le bord de l'abîme. La grande plaie du frère augustin, c'était l'orgueil. Il ne put pardonner au prélat. On dit que Scultet persuadé que la voix du moine ne trouverait pas d'échos, dormit tranquille au milieu de ses ouailles. Sleidan, Burnet et tous les écrivains réformés se sont trop hâtés de condamner cet évêque qui mourut en gardant le secret de son silence. Il est facile à deviner.

Scultet, mélange de finesse italienne et de bon sens allemand, ne pouvait être la dupe de Luther, il le connaissait depuis l'ambassade de l'abbé de Lenin. Que vouliez-vous qu'il dît charitablement à un prêtre qui dans sa réponse à l'Epitome de Prierias, appelle Rome Babylone empourprée, et synagogue de Satan? Pouvait-il embrasser au front une tête folle qui conseillait aux empereurs, aux rois, aux princes de la terre, de revêtir leur armure et de chas-

---

scholastica, theologia, philosophia, logica, eradicentur. Jodoco Eisenacensi theologo, 9 maii 1518.

1) Reverr. domino Hieronymo, 22 maii 1518. De Wette, p. 112, tome I.

ser, non pas avec des édits, mais à l'aide du fer, les Romanistes pensant comme Prierias ; et qui voulait qu'on se lavât les mains dans le sang des cardinaux, des papes, de la nichée de serpents de la Sodome romaine, comme on met au gibet un voleur, à la potence un meurtrier, au feu un hérétique 1)?

Scultet n'était pas seulement prêtre, il était prophète.

---

1) Si fures furca, si latrones gladio, si haereticos igne plectimur, cur non magis hos magistros perditionis, hos cardinales, hos papas, et totam istam romanae Sodomae colluviem quae ecclesiam Dei sine fine corrumpit, omnibus armis impetimus, et manus nostras in sanguine istorum lavamus? Tom. I, Ienae, p. 60.

CHAPITRE IX.

LUTHER CITÉ A ROME. — 1518.

« Maintenant donc, vivons en paix, la hache ne frappe plus l'arbre au pied, elle ne fait qu'en émonder les branches 1) ». Léon X avait raison. Jamais à aucune époque du christianisme la tiare n'avait brillé de tant de splendeur : toutes les couronnes s'effaçaient devant elle. Le pape était véritablement le monarque universel : rois, princes, grands du monde, peuple, c'était à qui briguerait un de ses regards : on le chantait dans tous les idiomes, et ses images étaient dans les palais comme dans les chaumières. C'est que le nom de Léon X réveillait à la fois toutes les idées d'art, de poésie et de gloire. C'était la pensée recouvrant ses droits, la poésie recommençant ses chants interrompus, la statuaire

1) Ora mai possiamo viver sicuri; perche la scure non è più alle barbe, ma è a' rami. Segni, Storie Fior. libr. IV. — Fabr. Léon X, adn. 55. — Voyez dans cette histoire le chapitre qui a pour titre : LÉON X.

reprenant son ciseau, la peinture sa palette; c'était l'antiquité retrouvée, avec son culte pour les arts, ses couronnes pour les artistes, sa passion éclairée pour les monuments; c'était la vieille Rome ressuscitée, avec ses tribuns, ses prêtres, ses empereurs, ses orateurs; c'était un monde tout nouveau, un monde fait comme à dessein pour éterniser sa mémoire, qu'il baptisait de son nom, en le peuplant des plus belles intelligences que Dieu eût jamais créées. Après un long règne, il se reposait enfin dans cette Rome qui éclipsait les cités anciennes et modernes. C'est au sein de ces hommages universels que Léon apprit qu'un moine, qui avait nom Luther, troublait dans un coin de sa cellule la paix de l'Allemagne. Les thèses de Martin, imprimées par Froben de Bâle 1), avaient traversé les Alpes, et commençaient à se répandre à Rome et à Venise. A Milan, un poète le comparait à Hercule 2); à Venise, Burkard-Shenk, gentilhomme allemand qui avait embrassé la vie monastique, avait lu avec quelque émotion les écrits du moine qui avait reçu de Spalatin le nom de frère Augustin 3). Léon ne fut point effrayé, car il ne con-

1) Maccrie: Histoire des progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie, in-8, page 35.

2) Schelhorn, Amœnitates hist. eccl. et litt. tome II, p. 624, nous a conservé cette pièce de vers qui se termine ainsi :

Macte igitur virtute, pater celebrande Luther
Communis cujus pendet ab ore salus;
Gratia cui ablatis debetur maxima monstris
Alcidae potuit quae metuisse manus.

3) Seckendorff, comment. in Luth., t. I, p. 115, cité par Maccrie, p. 37.

naissait ni l'humeur ni le génie du Saxon. Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, étaient à ses yeux des leçons données aux novateurs tentés de les imiter, et les troubles venus à leur suite, un grand enseignement pour les peuples qui voudraient remuer. Le passé n'était pas encore assez loin pour qu'il fût oublié; et d'ailleurs dans la vie religieuse d'une nation, rarement deux révolutions s'essaient dans le même siècle. Ce qui devait le rassurer, c'est la lettre même que venait de lui adresser Luther.

Tout colère du nom d'hérétique que lui donnaient ses ennemis, et qui retentissait à ses oreilles « comme le bruit des cymbales », Luther avait pris le parti d'en appeler au pape. Si Léon se taisait, il interprétait ce silence comme une sanction tacite de la doctrine, qu'il répandait désormais librement. Il avait eu soin de déclarer qu'il disputait sans affirmer; il n'avait donc à attendre que des conseils et point de sentence. Cette soumission extérieure, en même temps qu'elle condamnait au silence ses adversaires, effaçait la tache d'hétérodoxie dont on l'avait flétri. Jamais paroles plus humbles, mais d'une humilité plus apprêtée; rien dans sa lettre d'inspiré, de spontané : tout y respire l'étude, tout y sent la gêne, le travail de tête. C'est merveille comme la langue latine s'assouplit et se façonne sous sa plume, et se fait au gré de son caprice, courtisane et esclave! Il est impossible de croire que ces signes tourmentés représentent la pensée intime de Luther. Prierias même aurait à peine osé dire au pape : « Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprouvez; votre voix est la voix du Christ qui repose en vous,

qui parle par votre bouche. Si je mérite la mort, je mourrai avec joie 1) ».

Au moment même où Luther protestait si humblement de son dévouement et de sa soumission au pape, il attachait à un livre ascétique : « Sur la mort d'Adam et la résurrection du Christ dans l'homme », une préface où il parlait insolemment du pouvoir des clefs 2). Loin de se taire, comme il l'a promis en attendant la décision du pape, il répand sa doctrine, l'enseigne publiquement au peuple, monte en chaire, soumet au doute la vertu de l'excommunication, et se rit en face de l'autel de l'ignorance et de la tyrannie des colporteurs des foudres spirituelles 3). Il déchirait ainsi page à page le catéchisme de son église.

Cependant à Rome on était incertain sur le parti à prendre avec Luther 4). Quelques cardinaux voulaient qu'on en finit par le feu. C'était, assurent les écrivains protestants, le conseil de Jacobus Hochstraet de Cologne 5). D'autres, en repoussant

---

1) Vivifica, occide, voca, revoca, approba, reproba, ut placuerit; vocem tuam, vocem Christi, in te praesidentis et loquentis, agnoscam. Si mortem merui, mori non recusabo. Beatiss. Pat. Leoni Decimo. 30 mai 1518.

2) Das Büchlein von rechten Verstond, was Adam und Christus sey, und wie Adam in uns sterben, und Christus in uns erstehen soll. Ged. Wittenberg durch Joh. Grünenberg, 1518, mit einer Vorrede von Luther.

3) Habui nuper sermonem ad vulgum de virtute excommunicationis, ubi taxavi obiter tyrannidem et inscitiam sordidissimi istius vulgi officialium commissariorum, vicariorum, etc. Reverendo patri Wenceslao Linco, 10 jul. 1518.

4) Ibid. sub fine.

5) Luth. contra Jacob. Hochst. t. I. Sleidan, t. I. Roscoë, t. III.

ces voies de rigueur, voulaient que le pape le déclarât hérétique, sans citation et sans procès ; mais les plus éclairés, ceux qui connaissaient l'Allemagne, opinaient pour qu'on l'appelât à Rome, qu'on lui donnât des juges, et qu'on ne le condamnât qu'après l'avoir entendu. Ils espéraient que la pompe de la cour de Léon X l'éblouirait ; que ses entretiens avec les doctes personnages qu'elle renfermait l'éclaireraient, et qu'éloigné de ces têtes turbulentes qui le poussaient dans l'abîme, il se réconcilierait avec l'Eglise. Léon X se laissait aller à sa nature amoureuse du repos. Comment punir un homme dont l'Allemagne savante s'enorgueillissait, « ce frate Martino, disait-il, doué d'un si beau génie, et qu'on ne haïssait que par jalousie d ecouvent 1) » ? Il aima mieux tenter une réconciliation. Jérôme Staupitz exerçait une grande influence sur Luther. Il lui écrivit ; c'était le vicaire général de l'ordre des dominicains, en qui Luther révérait une piété sans faste, des mœurs d'une évangélique pureté, des lumières étendues. Staupitz n'avait pas voulu assister seulement comme témoin au drame intellectuel qui se jouait en Allemagne, il y avait pris place depuis près de quinze ans. L'histoire, en reconnaissant les services que ce moine rendit aux études, voudrait pouvoir louer son caractère comme elle loue sa science. C'était une organisation molle et flottante. On le voit recevoir une à une les confidences, les projets et jusqu'aux sermons de Martin. Curieux beaucoup plus de la lettre

---

1) Frate Martino ha un bellissimo ingegno, e coteste sono invidie fratesche. Bandello, dans Colomesii oper., p. 322.

que de l'esprit, il se fatigue à polir la phrase de son ami; intraitable sur l'orthodoxie du langage, facile sur la doctrine, et toujours étroitement lié avec Rome. Il correspond avec Luther et Caietano, s'entretient familièrement avec Carlstadt et Eck. A table, il se moque de Tezel : en public, il s'incline devant l'inquisiteur de la foi : il est rieur comme Erasme, et plus couard encore que le philosophe 1). Staupitz ne devait pas réussir. Il est probable que pour plaire à Léon X il essaya des conseils timides. Luther ne l'écouta pas, et continua de prêcher.

Il commençait à avoir des disciples. C'étaient quelques frères du couvent des Augustins, tout fiers de la gloire de Luther; des princes à qui pesait le joug fiscal de la chancellerie romaine; des écoliers que sa parole avait conquis; de pauvres ouvriers mineurs qui croyaient en lui comme à un prophète. Parmi ses apôtres les plus fervents, on citait alors Carlstadt et Mélanchthon.

Mélanchthon ne ressemblait guère à Carlstadt. Au sortir de l'enfance, l'imagination tout odorante de grec et de latin, il voulut entendre Luther, et son oreille fut d'abord séduite : son cœur ne résista pas longtemps. C'était un adolescent tendre et rêveur,

---

1) Luther reprochait à son ami de ne savoir se décider ni pour le pape, ni pour le Christ... Quod inter Christum et papam medius haereat. Lib. I, Ep. 211. Staupitz finit par abandonner Luther quand il vit que ceux qui prenaient le parti du docteur étaient des habitués de mauvais lieux. C'est Luther qui rapporte lui-même le reproche du prieur : Nam quod tu scribis, mea jactari ab iis qui lupanaria colunt, et neque miror, neque metuo. Ep. Luth. ad Staupitium, ex Mss. Bertrami.

porté de sa nature au mysticisme et facile à gagner. La langue de l'école ne pouvait lui plaire : celle du Christ, allégorique, effusive, et empreinte de mélancolie, devait bien vite le charmer, et Luther s'en servit heureusement. Qu'on se figure un beau jeune homme de vingt-deux ans, aux cheveux bouclés de séraphin, à l'œil pudique, rehaussant une piété vive par des dons de lumière et de science qu'on eût trouvés difficilement, même à cette époque, parmi les vieux humanistes. Luther eut à s'applaudir de le compter parmi ses disciples ! Nul autre mieux que Mélanchthon n'était fait pour étendre le règne du nouvel évangile. Les catholiques et les protestants s'accordaient à dire qu'en le voyant, on était presque conquis à la réforme. Quand Luther, pour la première fois, l'entendit à Wittemberg expliquant les comédies d'Aristophane devant un auditoire formé de barons, de princes, de comtes, de lettrés, il ne put retenir son admiration, et se leva pour applaudir le jeune professeur 1) !

Des princes, des électeurs, des nobles, des chevaliers, encourageaient tantôt ouvertement, tantôt en silence, les entreprises de Luther. Ni les uns ni les autres ne prévoyaient l'avenir, ne devinaient comment finirait la lutte. Nul n'avait examiné la question religieuse. Si elle se fût présentée à eux sans chances de bénéfices à venir, sans espoir de gain,

---

1) Auditores singulis temporibus plerumque bis mille ; inter hos, principes, comites, barones, à generis nobilitate praestantes plurimi. Heerbands Leichenrede, etc. — Voyez le chapitre intitulé : MELANCHTHON, t. 2°.

comme pure spéculation théologique, ils l'auraient résolue contre Luther, et se seraient constitués en juges souverains de la conscience populaire : mais l'intérêt dominait la querelle. Les vendeurs d'indulgences, qui se répandaient dans les villes et jusque dans les hameaux, recueillaient partout d'abondantes aumônes. Quand les princes envoyaient percevoir les impôts, les portes se fermaient, et souvent on usait de violence contre les collecteurs 1)... Obligés de représenter, ils avaient à leur solde de nombreux courtisans, des chevaux, des meutes, des valets 2). La sécularisation des couvents, inévitable si Luther triomphait, était un appât pour la cupidité de ces hommes de table, de chasse, mais de peu de foi en général. Tant d'abus s'étaient glissés dans le trafic des indulgences, qu'en se déclarant pour le prêtre de Wittemberg, ils avaient l'air de servir les intérêts de la religion.

Maximilien, l'empereur, ne ressemblait pas à ces princes; refroidi par l'âge, il voulait mourir en paix. Il fut le premier à dénoncer au pape les troubles qui menaçaient l'Allemagne. Il était prêt à approuver ce que déciderait le Saint-Siége, et à faire recevoir les décisions pontificales dans toutes les provinces de l'empire. Il priait le pape de proscrire des écoles ces vaines disputes de mots, ces questions oiseuses, ces artifices de sophistes qui n'é-

1) Nulla vectigalia, nullum aerarium; quisque rei suae moderator et arbiter esse vult. Æneas Sylv. de Moribus Germ., p. 706. —

2) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, von Jacob Marx, in-12, 161 et suiv.

taient propres qu'à troubler les consciences. Il ajoutait que si l'on inclinait à abandonner l'unité, il fallait s'en prendre à ces misérables ergoteurs en matière de doctrine, dont pullulaient les couvents et les universités. Cette idée était celle d'un esprit clairvoyant. Depuis Scot, le sophisme régnait dans l'école : on disputait sur le libre arbitre, sur l'immortalité de l'ame, sur Dieu, sur l'éternité. Luther fit comme ses devanciers : il disputa, et il a raison de le dire, sur les indulgences, matière autrement controversible; mais avec cette différence toutefois que leurs thèses n'étaient que de purs jeux d'imagination, tandis que Luther faisait de la dogmatique. Quand il vint, maitres, écoliers, assistants, avaient vu une comédie semblable à celle qu'il se mit à représenter; seulement c'était sérieusement que le nouveau professeur jouait son rôle. On dut s'y tromper.

Le pape, avant d'avoir reçu la lettre de l'empereur, s'était décidé à intervenir. Il chargea donc l'évêque d'Ascoli de sommer le moine de se rendre, dans soixante jours, à Rome, pour y répondre sur ses doctrines. L'évêque obéit. Luther continuait de prêcher et d'écrire. Alors Léon X ordonne à son légat à la cour de Maximilien, le cardinal Caietano 1), de mander Luther, en provoquant, au besoin, l'assistance de l'empereur, des princes de l'empire, des universités, et de l'enfermer jusqu'à ce que de nouveaux ordres lui enjoignent de l'envoyer à Rome 2).

---

1) Sleidan: Histoire de la Réformation.

2) Vie de Léon X, par Roscoë.

« Si Luther se repent, disait le pape, pardonnez-lui ; s'il s'opiniâtre, interdisez-le. »

Si Luther refusait de comparaître, le cardinal avait ordre de le menacer de l'excommunication. Le bref déclarait infames — tous ceux qui recèleraient l'hérétique, et les privait de la sépulture ecclésiastique, de leurs priviléges, de leurs charges civiles, princes ou sujets, laïques ou prêtres ; l'empereur seul excepté 1).

Luther ne manifesta ni dépit ni colère, en recevant le bref. On avait répandu le bruit, en Allemagne, qu'il n'arriverait pas à Rome sain et sauf. On devait lui dresser des embûches sur la route, et le noyer, ou « le rebaptiser », comme il dit en riant. Ces bruits étaient sans fondement.

« Mon ame est sans angoisse, écrit-il à Wenceslas Linck ; que peut-on me faire à moi, pauvre malade, tout usé, tout flétri ? S'ils m'ôtent la vie, c'est deux heures, une seule heure peut-être d'existence qu'ils m'enlèveront. Chantons avec Reuchlin : Qui est pauvre n'a rien à craindre, rien à perdre.

» La parole du Christ est ainsi faite : qui veut la porter doit, avec les apôtres, renoncer à tout, être prêt à souffrir la mort..., la mort, le lot de la parole de Dieu ; car c'est par la mort que cette parole a été achetée, par la mort qu'elle s'est répandue, par la mort qu'elle se développe, par la mort qu'elle se perpétuera. Le Christ, notre époux, est pour nous un époux tout sanglant. Priez Dieu pour son serviteur 2). »

1) Cochl. fol. 15, in Act.-Selnec. orat. de Luth. p. 8.
2) Wenceslao Linco. 10 jul. 1518.

Cependant ses amis intervinrent. Résolu d'abord d'aller à Rome, Luther hésite; il cherche et trouve, pour refuser d'obéir à la citation, un misérable subterfuge, indigne d'une ame telle que la sienne : c'était d'écrire à l'électeur de Saxe, Frédéric, et de lui demander un saufconduit qu'il refuserait; « et alors, disait Luther, voilà une bonne excuse pour ne pas comparaître 1) ».

Le rouge lui vint bientôt à la figure : il eut honte de son expédient, et résolut de désobéir, et de ne reculer ni devant les dangers, dont ses amis essayaient de lui faire peur, ni devant les menaces d'excommunication du Saint-Siége. Ce n'est plus ce Luther à genoux aux pieds de Léon X. Ecoutons-le sous l'impression encore toute fraiche du bref, au moment où on lui remet la citation du pape, et où seul dans sa cellule il écrit à Staupitz. A chaque ligne de cette lettre, c'est une fibre nouvelle de son ame qu'il met à nu.

« D'excommunication humaine, je n'en crains qu'une seule, c'est la vôtre... Il y a trop longtemps aussi que ces Romanistes se moquent de nous, nous calomnient et nous traitent comme des niais... Toute leur étude, à eux, est que le règne du Christ ne soit pas le règne de la vérité; que la vérité ne règne pas, qu'elle soit étouffée, emprisonnée, bâillonnée dans

1) Georgio Spalatino. Id visum est amicis nostris tum doctis, tum benè consulentibus, ut ego apud principem nostrum Fridericum postulem salvum (ut vocant) conductum per suum dominium. Quod ubi mihi negaverit, sicut scio mihi negaturum, justissima mihi fuerit exceptio et excusatio non comparendi in Romà. 21 august. 1518.

son propre empire... J'en veux être de cet empire, sinon par une vie sans reproche, du moins par un cœur et une bouche purs de tout mensonge... Le peuple soupire après la voix du Christ, son pasteur... Je suis sur les épines de tous côtés. Mais le Christ vit; il régnait hier, il règnera aujourd'hui et dans tous les siècles. J'ai enseigné la vérité : ma conscience me le dit; mais la vérité, sortie de ma bouche, est odieuse. C'est le ventre de Rébecca; il faut que ses enfants y soient froissés, même au péril de la mère 1),

» Que Sylvestre, ce sophiste campagnard (silvestris) continue et me provoque encore de ses folies, je ne jouerai plus; mais, lâchant le frein à mon humeur et à ma plume, je lui ferai voir qu'en Allemagne on connaît ses roueries : le plus tôt ne sera que le meilleur. Il y a trop longtemps que les Romains nous traitent comme des cuistres et se jouent de nous avec leur verbiage et leurs mauvaises ruses, fourbes et calomniateurs qu'ils sont. »

La pensée que ses ennemis pouvaient regarder son refus de comparaître à Rome comme une faiblesse de caractère, peut-être même comme l'aveu qu'il n'osait rendre compte de sa foi, tourmentait Luther; il ne persista pas longtemps dans son projet de désobéissance. On le vit même, au dehors, étaler dans ses paroles un grand respect pour Léon X et une entière soumission au bref. Il s'abstint un moment de prêcher. La multitude fut trompée. Pour colorer son refus de comparaître à Rome, il prétexta la longueur du voyage, l'inclémence de la saison,

1) A. Staupitz, 1er septemb. 1518.

les dangers de la route, son état d'affaissement et les longs travaux qui avaient usé son corps. « Il était prêt à confesser sa foi devant des juges de capacité à Wittemberg, à Augsbourg, ou dans quelque ville d'Allemagne qu'on voudrait lui désigner. »

Ses sollicitations furent vaines : celles de ses amis ne furent pas plus heureuses. Les jours s'écoulaient, et le terme assigné par Léon X approchait. On pouvait craindre que Luther ne fût condamné sans être entendu.

C'est alors que l'université de Wittemberg écrivit au pape pour appuyer la demande de Luther. Les motifs qu'elle alléguait pour le dispenser de se rendre à Rome étaient à peu près les mêmes qu'il avait inutilement fait valoir.

L'université avait lieu de se glorifier de Luther, dont les leçons orales attiraient un grand nombre d'étrangers. Tous ces pélerins, venus de loin, joignaient les mains à la vue des tours de la ville, et s'inclinaient, comme d'autres voyageurs devant Jérusalem. Wittemberg était pour eux une nouvelle Sion 1), d'où la lumière se répandait sur les royaumes voisins, ainsi qu'autrefois de la sainte cité dans les royaumes païens.

L'électeur lui-même, Frédéric, écrivit au nonce Caietano, pour le prier d'obtenir du pape que Luther fût dispensé d'aller à Rome, et qu'il rendît compte de ses doctrines à Augsbourg 2).

---

1) Sicut olim è Sione, ità illo saeculo è Wittembergà evangelicae veritatis lux in remotissima regna diffunditur. Scult. Ann. 1517, p. 16, 17, Seckendorff, p. 59.

2) Cochl. fol. 17, 18.

Caietano, légat à la diète impériale, avait toute la confiance de Léon X; il ne lui fut pas difficile de réussir. Le pape consentit à ce que Luther comparût devant le cardinal à Augsbourg.

Cette concession de la cour de Rome étonna Luther et ses partisans. Ils s'attendaient que Léon serait inflexible. L'obstination eût avancé les affaires de la réforme. Quelques uns des amis du moine, Hutten par exemple, dissimulèrent mal leur dépit. Ils croyaient que Luther serait obligé d'aller à Rome, et ils célébraient d'avance son dévouement, rêvaient des périls et arrangeaient un drame qui finissai à la manière de celui de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Ils connaissaient mal les Médicis.

Ce juge, dont le pape avait fait choix, était un homme éclairé, un exégète habile, un savant théologien 1), un courtisan de mœurs élégantes, ennemi de toute violence. Caietano ne voulait pas faire de Luther un martyr, ni disputer avec lui comme Prierias. Luther avait dit au pape: « Je condamne tout ce que vous condamnez. » Or, le pape s'était expliqué. Le rôle de Caietano en présence du moine était bien simple : « Luther, enseignez-vous ces propositions? » S'il disait oui, Caietano n'avait qu'à répondre : « Vous êtes hérétique. » Luther de son côté avait pris son parti : c'était de paraître devant Caietano en accusé qui débat sa foi, qui veut qu'on l'écoute, et qui parlera à tout prix.

---

1) Papst Leo X trug dem Kardinal Cajetan, ehemaligen Lehrer auf verschiedenen Universitäten, einem berühmten Schriftsteller, der eben sein Legat vom ersten Range in Deutschland war, auf, Luther'n zu verhören. Schröckh.

Il ne faudrait pas lire sa correspondance; elle ôte toute illusion à son entrevue avec le légat : c'est un drame sans effet dont il a trop soin de donner d'avance le dénouement, en déclarant hautement qu'il aimerait mieux périr que de se rétracter 1). Pourquoi comparaître? c'est donc une comédie qu'il joue et laisse jouer au légat, puisqu'il est décidé, quoi qu'il advienne, à ne pas céder à des hommes—qui ont fait de l'Italie une nouvelle Egypte, toute remplie de ténèbres palpables; à des fous, ennemis des lettres, qui ignorent le Christ et ce qui est du Christ, et que pourtant on est obligé de tenir comme maîtres de la foi et des mœurs, afin que la parole de Dieu s'accomplisse : je leur donnerai pour princes des enfants, et des intelligences efféminées 2).

Ces ennemis des lettres, c'étaient Caietano, Scultet, Sadolet, Bibienna, de la Rovère, les plus grands humanistes de l'époque.

Luther a raison, il y a ici ténèbres, mais ténèbres de Milton, ténèbres visibles.

---

1) Malo enim perire quàm ut revocem benè dicta : Phil. Melanchthoni, 11 octob. 1518.

2) Apud insipientissimos, ità acerrimos litterarum et studiorum hostes, Italia est in Aegypti tenebras palpabiles projecta, etc. Ibid.

CHAPITRE X.

LUTHER DEVANT CAIETANO. — 1518.

Ce fut à Wittemberg un grand spectacle que le départ de Luther pour Augsbourg! La veille, des écoliers rangés autour de la même table, et conviés à l'un de ces repas du soir dont l'Allemagne n'a point encore perdu l'habitude, écoutaient en silence leur père, car c'est le nom qu'ils donnaient au Saxon. Les uns le regardaient d'un œil muet, d'autres retenaient à peine quelques larmes prêtes à s'échapper; tous étaient en admiration devant ce vieillard de trente ans, dont les soucis avaient blanchi les cheveux, flétri la figure, et courbé le corps. C'était ce corps usé, par les méditations, qui allait traverser une longue route, appuyé sur un bâton, et tomber peut-être de lassitude et de souffrances avant d'arriver au terme du voyage. Ils rêvaient des périls, des embûches, et les noms de Jean Huss, de Jérôme de Prague, venaient involontairement sur leurs lèvres. Mélanchthon surtout, le disciple bien aimé, paraissait frappé de tristes pressentiments; son œil ne pouvait se dé-

tacher de Luther, qu'il croyait ne plus revoir. Le docteur était sans crainte, mais non sans émotion, jouissant, avec un attendrissement mêlé de joie, de ces marques d'amour. Il les consolait, les encourageait, leur touchait la main à tous, les pressait tour à tour sur sa poitrine, et leur récitait quelques unes de ces sentences des Livres saints, si propres à raviver qui met son espérance dans le Seigneur. Il leur disait en riant : « Ma femme et mes enfants ne manquent de rien, mes champs et mon logis sont en bon état. Plus ils me menacent, plus je suis tranquille ; que de bruit pour un corps débile comme le mien 1) ! Ils pourront me l'ôter, mais mon ame, jamais. »

Au point du jour, le lendemain, Luther se mit en route, à pied, sans un pfenning dans sa poche, et couvert d'un froc si usé qu'il fut obligé d'en emprunter un à Wenceslas Linck, en passant à Nuremberg 2). Des grands, des seigneurs, des ouvriers surtout, l'attendaient aux portes de la ville. En l'apercevant, ils crièrent : « Vive Luther ! »

« Vive le Christ, et sa parole ! » reprit le Saxon. Quelques uns se détachèrent de la foule et vinrent s'incliner devant le prêtre.

— Courage ! maître, disaient-ils, que Dieu vous soit en aide !

— Amen ! répondit Luther.

Ses amis l'accompagnèrent jusqu'à quelques lieues

1) Martin Luther's Leben von Pfizer, p. 85. — Opera Lutheri, t. I. Jenae. in-fol. 108. — Selnec, p. 9. — Ulenberg, Historia de vita, etc. 28 et seq.

2) Seckendorff.

au delà de Wittemberg. On se sépara, après un nouvel échange de caresses et de douces paroles.

— In manus tuas, Domine, commendo animam meam, dit Luther.

« Amen, répondirent en chœur ses disciples.

Luther se mit gaîment en chemin. Souvent il fut sur le point de regarder en arrière et de s'arrêter, tant étaient violentes ses souffrances d'estomac 1) : mais son cœur était plus fort que le mal. Il continua sa route, acceptant l'hospitalité qu'on lui offrait quand il ne pouvait pas loger dans quelque couvent 2).

Après une longue marche il aperçut les clochers d'Augsbourg et pleura de joie. Une grande foule s'était rassemblée aux portes de la ville pour voir le docteur dont le nom était populaire. Les poètes à l'instar de Hans Sachs qu'on appelait chanteurs, pour la plupart cordonniers, charrons, chapeliers de leur métier, le regardaient avec orgueil; ses amis l'attendaient. Le docteur Conrad Peutinger le mena chez lui où était préparé un souper frugal 3). C'était le vendredi 8 octobre. Trois jours après Luther voulut rassurer ses frères de Wittemberg, et il écrivit une lettre affectueuse à Mélanchthon.

« Rien de nouveau, mon cher Philippe, sinon que la ville est pleine du bruit de mon nom, et que c'est

1) Venimus Augustam, venimus autem fessi et ego per viam penè defecerim, hausto nescio quo gravi incommodo stomachi, sed revalui. — Spalatino, 10 octob. 1518. De Wette: Luther's Briefe, t. I.

2) Veni igitur pedester et pauper. Luth. in praef.

3) Spalatino, 10 octob. 1518. De Wette, t. I.

à qui verra cet Erostrate qui a allumé un si vaste incendie 1). Sois homme toujours, et instruis ta jeunesse. Je vais pour vous tous m'immoler, si telle est la volonté de Dieu : j'aimerais mieux mourir, et ce qui est bien un autre supplice, être privé pour toujours de vos doux entretiens, que de me rétracter, et de perdre ainsi tout le fruit de nos bonnes études. »

Il reçut ce soir la visite d'une foule de jeunes hommes qui s'intéressaient vivement à sa cause, et qui faisaient fort peu de fond sur la promesse du légat. Ils travaillaient à obtenir un saufconduit pour Luther.

Le troisième jour ses amis lui remirent le saufconduit impérial qu'ils attendaient avec tant d'impatience.

Il écrivit alors au légat qu'il était prêt à paraître devant lui. Caieteno lui avait déjà envoyé un prêtre pour le presser de se rétracter. Il n'avait pas voulu l'écouter.

Le lendemain Luther fit sa prière accoutumée, lut quelques versets des psaumes, son livre de prédilection, et se présenta chez le légat. Ses amis l'accompagnèrent : quelques groupes de peuple rassemblés sur les degrés du palais l'accueillirent affectueusement. Le légat parut, vint au devant du moine qu'il embrassa. Luther se jeta aux pieds du cardinal 2) : « Pardon, monseigneur, disait-il, si quelques paroles imprudentes me sont échappées;

1) Melanchthoni, 11 oct. De Wette, t. I.

2) Tisch-Reden, p. 519.

je proteste que je suis prêt à les désavouer, si vous me montrez qu'elles sont coupables 1). »

Caietano le releva. « Frère, lui dit-il, mon intention n'est pas de disputer; je vous demande, par ordre de Sa Sainteté, de rétracter vos erreurs, et de vous abstenir de rien enseigner désormais qui puisse troubler la paix de l'Eglise. »

« Mon père, dit Luther, montrez en quoi j'ai péché.

— Encore une fois, mon fils, reprit Caietano, je ne viens pas ici pour disputer avec vous comme dans une école. Je ne suis point votre juge 2), je suis envoyé par notre père commun, à qui vous écriviez il n'y a pas longtemps : — Approuvez, condamnez, appelez, rappelez, je suis prêt à écouter votre voix comme la voix de Dieu.... — Rétractez-vous donc, car telle est sa volonté.

— Me rétracter! dit Luther; mais quelle erreur ai-je enseignée?

Le cardinal lui cita deux propositions.... La première : « que les mérites de Jésus-Christ ne sont pas les trésors des indulgences... La seconde, que pour être justifié la foi seule suffit. » Et il lui rappela la bulle de Clément VI sur les indulgences, Extravagans, in sexto decretalium, et l'enseignement universel de l'Eglise sur la nécessité de la foi associée aux œuvres 3).

Luther se mit à citer les articles principaux de

1) Friderico Electori, 19 novemb.
2) An Andreas Carlstadt, 14 oct.
3) Voici quelques unes des propositions extraites des sermons

l'Extravagante, avec une netteté de paroles et une assurance de mémoire qui étonna le cardinal.... « Je la connais cette bulle, ajouta-t-il, cette bulle, œuvre tout humaine du reste, et où l'esprit et la lettre des Ecritures sont étrangement torturés. »

Le cardinal haussait la voix : « Voici saint Thomas, voici l'Extravagante. » Luther impatienté se mit à crier plus fort : Si votre Extravagante enseigne que les mérites de Jésus-Christ sont les trésors des indulgences, je me rétracte.

— Mais voyez donc, dit le cardinal avec un rire fou : Christus sua passione acquisivit.

— Pesez bien cette expression, révérend père, acquisivit. Si le Christ a acquis des mérites, les mérites ne sont pas un trésor 1). »

---

et des thèses de Luther, et qui avaient été dénoncées au Saint-Siège :

On n'est pas même assuré de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres. Luther, t. I. Prop. 48.

Les œuvres des hommes, même belles en apparence, au fond sont des péchés mortels ; les œuvres de Dieu, même laides à la vue de l'intelligence, sont admirables de justice... Ibid. Prop. 3, 4, 7.

Toute œuvre, opérée même par le juste, est un peché mortel si le juste n'appréhende d'offenser Dieu en la pratiquant... Ibid.

Crois que tu es absous, et tu l'es, quoi qu'il puisse être de ta contrition. — De Indul. t. I, f. 59.

Personne ne doit répondre au prêtre : Je suis contrit.

La contrition, par laquelle on repasse ses ans écoulés dans l'amertume de son cœur, en pesant la gravité de ses péchés, leur multitude, leur difformité, la béatitude perdue, ne fait que rendre les hommes plus hypocrites. — Serm. des Indulg.

On n'aime qu'après que les fautes ont été remises.

La foi sauve, et sans nécessité de bonnes œuvres.

1) Georg. Spalatino, 14 octob.

Le cardinal sourit de dépit, et l'interrompit en répétant : « Vous rétractez-vous, oui ou non? »

L'entretien, repris, interrompu, tantôt froid et calme, tantôt agité et véhément, se trainant en longues citations, dura ainsi pendant plusieurs heures; lorsque le légat se ressouvint de la parole qu'il avait donnée de ne pas disputer, et la rappela en riant à Luther.

« Donc, ajouta-t-il, finissons... Vous rétractez-vous, oui ou non? »

Luther demanda trois jours pour répondre. On se sépara.

Il n'attendit pas le troisième jour. Le lendemain il vint accompagné de quatre sénateurs, de témoins nombreux, et d'un notaire, et remit au nonce une protestation en forme, où il déclarait « qu'il n'avait jamais eu l'intention de rien enseigner qui pût offenser les doctrines catholiques, les divines Ecritures, l'autorité des saints pères, les décrets des papes. Que du reste, s'il avait erré, homme faible qu'il était, il offrait de soumettre ses écrits au jugement du saint père, des universités de Bâle, de Fribourg, de Louvain et de Paris surtout, la mère et la patronne des bonnes études. »

Caietano se mit à lui rappeler les paroles de la veille.

« Hier, répondit Luther, nous avons fait trop longtemps métier de gladiateurs : c'est assez de paroles humaines, l'Ecriture-Sainte peut seule nous mettre d'accord.

— Non digladiatus sum, reprit le cardinal en jouant sur le mot échappé à Luther. Il ne s'agit

pas de disputer... Je suis venu pour recevoir votre rétractation et vous réconcilier avec l'Eglise 1). »

Le moine resta muet, comme s'il se fût repenti intérieurement de l'expression dont il s'était servi.

Alors Staupitz, qui était à l'écart, s'approcha du cardinal, et demanda que Luther pût se défendre par écrit...

« Et devant témoins, reprit le docteur. »

Le cardinal fit un signe de tête négatif.

« Oui, continua Staupitz, devant quelques témoins. »

Le cardinal hésitait... « Eh bien, j'y consens, dit-il ; allez, je vous entendrai, mais encore une fois, n'oubliez pas que je ne fais pas l'office de juge. »

Luther passa la nuit à préparer sa défense. C'était une thèse, le programme plutôt que la justification de ses doctrines. Amsdorf et ses amis s'étonnent de cette puissance de tête qui lui permit, dans l'espace de quelques heures, de rassembler tant de textes sacrés ! Dans cette œuvre, Luther, descendant malgré lui aux formes scolastiques qu'il dédaignait si hautement, argumente à la manière des couvents. Mais il avait tenu sa promesse ; c'était aux livres saints seulement qu'il avait dérobé les lumières qui devaient éclairer la discussion ; à l'exception toutefois d'un seul passage où il s'étaie de l'autorité de Panormitan, qui avait soutenu que le simple laïc, en matière de dogme, est supérieur au pape, s'il s'appuie sur l'au-

1) Epistola Thomae Cajetani ad D. Fridericum. Pallavicini, Storia del concilio di Trento. Cap. IX, p. 79. — Epistola illustrissimo Friderico Electori, 19 novemb. 1518.

torité et la raison 1). Après toutes ses professions de foi sur l'autorité du chef de l'Eglise, une proposition semblable, et destinée à être placée sous les yeux du nonce, n'était guère de nature à opérer un rapprochement. Luther, depuis qu'il a quitté le bâton de mendiant, s'amoindrit à vue d'œil; c'est un rôle mesquin qu'il joue. Il est venu pour être martyr de sa foi et il n'ose la confesser. Seul, retiré dans sa cellule, caché aux regards, dans ses entretiens du soir avec ses disciples de Wittemberg, il se hausse jusqu'à la révolte; et en présence de Caietano, il se prosterne dans l'obéissance et la soumission. En public il est prêtre et catholique; dans sa chambre, quand on ne le voit plus, il déchire sa soutane et fait le Jean Huss ou le Jérôme de Prague.

Au moment même où il écrivait cette défense « qui devait confondre Caietano », il préparait son appel au pape : « car à aucun prix il ne voulait se rétracter même d'une syllabe 2) ».

Il présenta le lendemain sa lettre au nonce : Caietano la parcourut. « Mais c'est une apologie, dit-il aux premières lignes, et non une discussion... Voyez, reprit-il en montrant du doigt le passage de Panormitan, voilà qui est monstrueux! et vous voudriez que je misse sous les yeux de Sa Sainteté de si

1) Panormitanus quoque lib. I, de Elect. C., ostendit in materià fidei.... quemlibet fidelem esse super papam si melioribus nitatur autoritate et ratione quàm papa. Reverendiss. card. Dom. Thomae Caietano. 14 octob. 1518.

2) Appellationem autem paro quotidiè, ne syllabam quidem revocaturus, eam autem responsionem meam ei oblatam ut per orbem confundatur. Georgio Spalatino. 14 octob. 1518.

odieuses paroles, après toutes les assurances que vous lui avez données de votre obéissance filiale! »

Il continua de lire, jetant par intervalle des regards de courroux sur Luther, haussant les épaules ou faisant craquer ses doigts à la manière italienne.

« Mais, reprit Luther en colère, et cessant de s'adresser directement au légat, qu'on lise donc! je n'affirme rien... je m'en rapporte au témoignage de Léon X.

— Frère, frère, vous étiez hier si doux, et aujourd'hui comme vous vous emportez, dit Caietano! En vérité Sa Sainteté vous a jugé, vous et vos doctrines... Voyons, reprit-il en se rapprochant et prenant la main du moine, il est encore temps : comme vous le dites 1), je suis prêt à intercéder pour vous auprès de notre père commun; mais qu'une vaine gloire, que de mauvais conseils, qu'une obstination aveugle, ne vous retiennent pas : rétractez-vous! »

Luther garda le silence.

« Vous imaginez-vous, frère, continua Caietano, que pour un moine l'électeur Frédéric aille jouer ses états?...

— Je n'en sais rien, reprit sèchement le Saxon.

— Et où irez-vous, s'il vous refuse sa protection?

— Sous le ciel de Dieu 2).

---

1) Velit R. P. tua ad sanctissimum dominum nostrum Leonem X, pro me intercedere... Non tam arrogans et vanae gloriae studiosus sum, ut hac causa pudeam revocare malè dicta. Caietano, 14 octob. 1518.

2) Pfizer, Martin Luther's Leben, p. 86.

Luther dans la préface de ses œuvres latines, dit avoir fait cette réponse au prêtre italien, député par Caietano. — Secken-

— Eh bien, ajouta Caietano, ne revenez plus... tout est fini entre nous... »

Luther s'inclina et s'éloigna.

Mais ce soir même, après le souper, Caietano manda Staupitz et Wenceslas Linck; il eut avec eux un long entretien, et les chargea d'essayer sur l'esprit de Luther quelques paroles plus efficaces que les siennes. Il les pressa si vivement au nom de Léon X, de la paix publique, du repos de la Saxe, qu'ils lui promirent d'aller sur le champ trouver Luther. Ils tinrent parole.

Luther fut ému jusqu'aux larmes de cette mission de charité, et il écrivit au nonce une lettre pleine de sentiments affectueux, dont nous ne citons que des fragments.

« Je reviens à vous, mon père... J'ai vu notre vicaire, Jean Staupitz, notre maître Wenceslas Linck. Vous ne pouviez choisir des médiateurs qui me plussent davantage. Je suis ému... Je n'ai plus de crainte; ma crainte s'est changée en amour et en respect filial : vous auriez pu employer la force; vous avez fait choix de la persuasion et de la charité.

» ... Je l'avoue maintenant... Oui, j'ai été violent, hostile, insolent envers le nom du pape. Poussé à tous ces emportements, j'aurais dû traiter avec plus de révérence une matière si grave, et, en répondant à un fou, éviter de lui ressembler. Je suis affecté, repentant; je vous demande pardon; je dirai mon repentir à qui voudra m'entendre. Désor-

---

dorff, comm. de Luth. Lib. I, sect. 17, § 39. Mais dans ses Tischreden, Eisl. 1566, p. 519, c'est au cardinal qu'il l'aurait adressée.

mais je vous promets, mon père, de parler et d'agir tout autrement; Dieu m'aidera. Je ne dirai plus rien des indulgences, pourvu que vous imposiez silence à tous ceux qui m'ont jeté dans cette tragédie.

» Quant à la rétractation, mon révérend et doux père, que vous et notre vicaire demandez avec tant d'insistance, ma conscience ne me permet en aucune manière de la donner, et rien au monde, ni des ordres, ni des conseils, ni la voix de l'amitié, ne pourrait me faire parler ou agir contre ma conscience. Il reste une voix à entendre, qui vaut toutes les autres, c'est celle de l'épouse, qui n'est que la voix même de l'époux.

» Je vous supplie donc en toute humilité de porter cette affaire sous les yeux de notre saint-père le pape Léon X, afin que l'Eglise prononce sur ce qu'il faut croire ou rejeter. »

Que restait-il à faire à Caietano, qui avait épuisé, quand le témoignage de Luther ne suffirait pas pour l'attester, les exhortations bienveillantes, les paroles de paix, les conseils de la prudence et de l'amitié 1)? Il se flattait encore d'un rapprochement, quand l'appel de Luther au pape, affiché sur les murs de la cathédrale et du couvent des carmélites, fit évanouir toutes ses espérances : l'illusion n'était plus permise.

Luther s'était hâté de quitter Augsbourg. Staupitz avait fait préparer un cheval, et donné à son ami pour guide un paysan qui connaissait les chemins.

1) Benevolentia et clementia in me eximia fuit et copiosa. Spalatino. 31 octob.

Un magistrat d'Augsbourg le conduisit de nuit, par des rues détournées, jusqu'à une petite porte qui donnait sur les remparts. Luther n'avait pas même eu le temps de prendre ni ses chausses ni ses souliers 1). Il partit, après avoir formulé un recours au futur concile, « dans le cas où le pape, de sa pleine puissance ou tyrannie, le condamnerait sur le premier appel ». Ainsi, c'était le dernier mot qu'il voulait avoir.

En chemin, à Nüremberg, il reçut le bref du pape, que son ami Spalatin lui avait adressé, et qu'il lui renvoya avec un commentaire marginal. Il lui écrivait en même temps :

« En vérité, c'est à peine si je puis croire que quelque chose d'aussi monstrueux vienne d'un pape, et surtout de Léon X. Quelque soit le polisson qui, sous le nom de Léon X, essaie ainsi de me faire peur avec son décret, qu'il sache que je comprends la plaisanterie; s'il vient réellement de la chancellerie, je leur apprendrai leurs superbissimes iniquités et leur iniquissime ignorance 2). Les romanistes commencent à trembler et à mettre peu de confiance en leurs œuvres. »

Il n'est pas possible de croire que Luther eût lu le bref du pape; car rien, dans ce bref 3), n'expli–

---

1) Spalatino, epist. 31 octob. De Wette, p. 166.

2) Ideo quisquis ille fuerit nebulo qui sub nomine Leonis decimi tali me terrere proposuit decreto, intelligat me posse quoque nugas intelligere. Spalatino, 31 oct. 1518.

3) Ce bref du pape se trouve dans les œuvres de Luther. Edit. lat. Ienae, t. I, p. 81.

Ainsi l'assertion de Fra Paolo que le bref produisit l'appel n'est

que on n'excuse ses emportements contre Léon X. Le nom du moine n'y est pas même prononcé.

Le pape aurait pu excommunier Luther. Il préféra, ainsi que le remarque l'historien anglican Roscoë 1), mettre à l'épreuve la sincérité du docteur. Chef visible de l'Eglise, image vivante du fils de Dieu sur la terre, Léon venait, au nom de la toute-puissance du Christ, dire à un prêtre catholique : « Voilà l'enseignement de l'Eglise, crois et obéis, ou tu seras retranché de la communion des apôtres. C'est un dogme de foi que l'efficacité des indulgences. Ta raison le repousse, tu n'es plus mon fils; tu n'es plus un anneau de cette grande chaine qui te liait aux disciples de Jésus; tu n'es plus une goutte d'eau de cet océan catholique qui ne se desséchera qu'à la fin des siècles : je te renie au nom du Christ, comme ont été reniés Jean Huss, Wiclef, et tous ceux qui, ainsi que toi, ont voulu marcher dans leur sagesse, au lieu de suivre cette lumière qui éclairera tout enfant docile jusqu'à l'expiration des temps ».

---

pas fondée : Storia del concilio Tridentino lib. p. 9. Maimbourg et les apologistes du saint-siége ont donc ici pleinement raison, et les dates seules suffisent pour réfuter l'opinion des écrivains réformés.

Le bref en effet est du 28 novembre.

Et la lettre à Spalatin où Luther déclare qu'il en appellera au futur concile, en cas de condamnation du pape, est du 31 octobre.

1) Roscoë, Vie de Léon X, p. 173, t. III.

CHAPITRE XI.

LE PEUPLE ALLEMAND. MILTITZ. 1518 — 1519.

La Saxe révolutionnaire contemplait, en ce moment, avec une ivresse orgueilleuse, l'un de ses enfants, moine obscur, luttant seul contre Rome, représentée par ses docteurs, ses théologiens et ses princes spirituels. Chaque mouvement de scène, dans ce drame joué sur les places publiques, irritait sa curiosité; elle se demandait comment et quand il finirait. Elle soutenait Luther de ses vœux, de ses applaudissements, de toute sa joie. Il y avait lutte, à ses yeux, entre le bon et le mauvais principe. Le bon principe, c'était Luther, les universités d'Allemagne, les écoliers, les savants, les poètes, les artistes; le mauvais principe, c'était les moines, les théologiens de Cologne, les quêteurs, les vendeurs d'indulgences, les cardinaux et le pape, tels que la parole novatrice les représentait depuis deux ans. L'opinion venait de trouver une tribune puissante: l'imprimerie traduisait en langue vulgaire ces graves

disputes, et les jetait simples, vives, railleuses ou austères, selon le besoin, et comme pâture aux esprits prévenus. Le peuple ne s'était point encore mêlé à ces débats intellectuels où il se contentait de se faire représenter par ses prêtres. Il s'asseyait donc enfin, lui qu'on avait si longtemps interdit, à la table des docteurs de la loi; il les interrogeait, et les écoutait croyant comprendre leur enseignement, grace à la polémique toute plastique du Saxon. Cette réhabilitation de son être, il la devait à Luther qui avait frappé le rocher et fait couler l'eau de la science; ce pain immatériel qu'il mangeait, c'était Luther qui l'avait préparé. L'épée d'un conquérant n'aurait jamais rien pu opérer de semblable. L'art vint s'associer à la presse pour hâter le triomphe du réformateur et se fit son complice, tantôt en gravant sous les formes les plus bouffonnes les portraits des adversaires du moine, que le bois surtout reproduisait par milliers; tantôt en éparpillant comme de la monnaie les médailles du docteur et de ses disciples; tantôt en taillant leur statue qui allait servir d'enseigne à quelque marchand de la cité. Pendant qu'imprimeur, graveur sur bois et métaux, calcographes, copistes de manuscrits, tous ouvriers et hommes de travail, à défaut de leur ame livraient leur corps à Luther; la peinture, représentée à Bâle par Holbein, à Nuremberg par Cranach, idéalisait son image, et en faisait le type de l'homme juste et du chrétien 1).

Toutefois, la puissance d'Holbein et de Cranach

1) Voyez le chapitre qui a pour titre: les IMAGES.

n'était pas à comparer à celle d'un pauvre artisan, tout trempé de ses inspirations, qui n'avait, lui, qu'un couteau et un morceau de bois pour exprimer ses sympathies : et en vérité la réforme fut heureuse de trouver dans les ateliers des disciples plus habiles encore que ceux qu'elle avait formés dans ses écoles! Les uns pour avancer l'œuvre nouvelle n'avaient que la parole, mais parole difficile à être entendue des simples et à convertir les masses; les autres avaient reçu de Dieu le pouvoir de séduire les yeux dans une comédie jouée à toute heure en plein soleil, dans ce musée de têtes d'antiréformateurs, si piteuses, si difformes, qu'on en rit encore aujourd'hui. C'était la meilleure traduction qu'on eût pu faire des thèses de Luther. Rarement, l'histoire nous l'enseigne, les hommes de savoir font seuls des révolutions matérielles ou morales. C'est le peuple, voix de Dieu personnifiée, qui les prend tout ébauchées, et les conduit à leur fin; sans lui elles se seraient arrêtées en chemin ou seraient mortes en germe. Le peuple, c'est le souffle du psalmiste, qui vivifie l'argile, qui fait lever des os arides et leur donne le mouvement. Son influence n'a point été assez appréciée dans les questions spirituelles ou matérielles de la renaissance, alors que l'intelligence se réveille au souffle qui vient d'Italie, et qu'elle s'essaie à la lumière qui a lui d'Orient. Voyez l'Allemagne. Si le peuple n'était pas sorti de ses ateliers, de sa boutique, de ses marchés pour féconder l'ivraie d'insurrection que la parole de Luther avait jetée dans les consciences, cette semence, comme celle qu'avaient déposée dans les esprits, un siècle auparavant, Jean Huss et Jérôme

de Prague, eût été balayée par le vent; et la voix de tous les théologiens, leurs débats passionnés, n'auraient servi qu'à l'étouffer sans espoir et à tout jamais. Wiclef n'avait-il pas enseigné en partie tout ce qu'enseignait aujourd'hui Luther? Mais Wiclef n'avait pas songé à transporter sa querelle dans les carrefours; et il eut tort. En ce sens, on ne peut qu'admirer la prescience de Luther et de ses amis. Les masses une fois en mouvement, Luther ne pouvait plus s'arrêter : il marcha.

Son appel au futur concile parut : il l'avait préparé de longue main. Comme Abraham il est tout prêt à aller où le guidera la voix de Dieu 1), affrontant la malédiction de Rome « le siége de l'Antechrist ». Il eût attendu, s'il faut l'en croire, de connaître l'opinion du souverain pontife avant de livrer son appel à l'impression; mais son libraire, bonhomme comme il le représente, entendant à merveille ses intérêts, au lieu de déposer l'édition tout entière chez l'auteur, ainsi qu'il en était convenu, mit en vente le pamphlet, dont tous les exemplaires furent enlevés en quelques semaines 2).

Dans cet appel, Luther qui prévoit que Rome doit le condamner, élève pour la première fois des doutes sur l'infaillibilité du pape, qu'il n'a point encore ouvertement niée. « Loin de lui l'intention d'attaquer l'autorité du saint-père, enseignant une pure doctrine, et beaucoup moins de se séparer de l'Eglise 3) : mais le pape n'est-il pas de même chair,

1) Spalatino, 25 novemb.
2) Wenceslao Linck, 11 decemb.
3) Seckendorff, Comment. de Luther, p. 58.

de même condition que les autres hommes, peccable, faillible comme eux ; comme eux pouvant errer et tomber, ainsi que saint Pierre? Telles étaient et la puissance du pape et ses richesses, que nul n'avait le pouvoir de les réprimer : à qui donc recourir, sinon à une autorité plus grande, au concile? » Il terminait cet appel par des plaintes sur la dureté du cardinal Caietano, de ce prélat dont quelques semaines auparavant il vantait l'ineffable douceur 1), et qui depuis l'entrevue d'Augsbourg avait perdu jusqu'à son orthodoxie et à sa science scripturaire, et n'était plus qu'un sot en théologie, et un hérétique en doctrine 2). L'or pur dont parle l'écriture ne se change pas aussi vite, en vil métal.

Comme s'il eût voulu connaître l'effet qu'allait produire en Allemagne son invocation au futur concile, formulée en termes pleins d'arrogance, sa leçon donnée à Léon X sur la fragilité humaine, Luther rentre un moment dans sa cellule, ferme ses cahiers de théologie et semble écouter ce qui se dit autour de lui. Un moment cette pauvre Allemagne respire. Qui eût alors parcouru la Saxe, le Wittemberg, la Thuringe, les eût trouvés plus calmes. Mais au fond de la solitude où Luther s'était refugié, son repos était à chaque moment interrompu. A toute heure du jour la cloche du couvent venait réveiller le cénobite d'un sommeil qu'il aurait voulu goûter plus longtemps. C'était tantôt un pélerin de naissance qui frappait pour voir et écouter le frère

1) Luth. opera, t. I, f. 217.
2) Atheologissimus, haereticissimus. Ep. ad Spalatinum, 19 nov.

Martin ; tantôt des théologiens qui l'interrogeaient sur Saint Thomas, dont le nom seul lui fait mal et qu'il voudrait chasser des écoles, pour lui substituer Ovide et ses Métamorphoses 1) ; tantôt une docte consultation sur la guerre des Turcs et le culte rendu aux saints qu'on lui demande par écrit. Une autre fois c'est Hutten qui l'encourage : « Allons, frère, tout va bien ; sus, sus, guerre aux moines ! » ou Erasme qui le félicite sur ses commentaires des psaumes 2). Luther est un véritable père de l'Eglise, qui de son oratoire rend des décisions, et dont la parole est écoutée comme celle d'un pape. Il suffit à tous. Les heures mêmes du sommeil il les emploie à répondre à ses amis. Il blâme ouvertement une croisade contre les Turcs : « A quoi bon ces guerres toutes charnelles ? c'est une guerre tout intellectuelle contre nous-mêmes qu'il faut entreprendre. Ah ! quand Rome laisse si loin la tyrannie des Turcs, et qu'elle s'élève par tant d'abominations contre le Christ ; que le clergé se noie dans une mer d'avarice, d'ambition, de luxure ; que la face de l'Eglise est si piteuse ; il n'y a plus d'espérance d'une bonne guerre, d'une heureuse victoire. Dieu combat aujourd'hui contre nous : il faut le vaincre par nos larmes, nos prières, la sainteté de nos mœurs, la pureté de notre foi 3). « Sa doctrine sur le culte des saints est encore toute catholique. Il ne veut pas qu'on taxe de superstition l'invocation

1) Spalatino, 21 decemb.
2) Sleidan, Hist. de la Réformation, p. 47.
3) Spalatino, 21 decemb.

aux bienheureux, les prières qu'on leur adresse, même pour les besoins corporels, comme font quelques hérétiques de la Bohême 1). « Les saints sont des avocats auprès de Dieu ; seulement il faut se garder de ne les invoquer que pour guérir les infirmités de la chair 2) ».

La voix de Luther eût été bien plus puissante encore, qu'elle se fût perdue devant le grand évènement qui menaçait de troubler l'Europe : Maximilien, empereur d'Allemagne, venait de mourir. Il s'agissait de donner à l'Allemagne, peut-être au monde, un nouveau maître. Les électeurs du saint empire, suivant que le prescrivait la bulle d'or, s'étaient assemblés à Francfort sur le Mein, pour peser les titres des concurrents et décerner la couronne. Ceux qui disposaient alors de l'un des plus beaux trônes du monde étaient Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, Hermann de Weyden, archevêque de Cologne, et Richard de Rheinffenklaw, archevêque de Trèves. Les compétiteurs à l'empire étaient François Ier, roi de France, le prince le plus élégant du siècle, l'ami de Léonard, de Raphaël, de Léon X; et Charles d'Autriche, qui trois ans auparavant avait succédé à Ferdinand, roi d'Espagne, son aïeul maternel. Léon X favorisait les prétentions de François Ier. Les ambassadeurs

1) Spalatino, 31 decemb.

2) Epilogo lib. de Abrogandâ missâ privatâ : opera Lutheri, t. II. Lat. Ienae, fol. 493. — Seckendorff, comm. de Lutheranis. p. 122.

de Charles s'arrêtèrent à Mayence; ceux de François à Coblentz, attendant avec impatience la résolution de la diète. Elle s'ouvrit en présence de Louis, comte palatin, de Frédéric duc de Saxe, de Joachim marquis de Brandebourg, et de Ladislas Sternberg, ambassadeur de Louis, roi de Hongrie et de Bohême, convoqués selon la coutume de l'empire par l'archevêque de Mayence.

Laissons Luther et venons prendre place dans ce congrès assemblé à Francfort. L'Eglise va nous donner un beau spectacle en nous montrant comment le catholicisme, quand il abrite sous une de ses ailes les dogmes de la foi, sait étendre l'autre sur les libertés du peuple. C'est l'archevêque de Mayence qui fit l'ouverture de la diète. « Nos lois et nos serments, dit-il, nous défendent de transporter la dignité impériale à un étranger. Quand sa naissance ne l'exclurait pas du trône impérial, notre intérêt serait de l'écarter, parce que François I[er], une fois maître de cette couronne, cherchera à étendre ses états et ses frontières aux dépens de l'empire, et l'Allemagne sera agitée de grands troubles. Sans doute il nous fera de magnifiques promesses qui ne doivent guère nous toucher; car la cupidité et l'ambition enivrent bientôt les hommes. Voyez la France, elle comptait autrefois un grand nombre de souverains, aujourd'hui elle n'obéit qu'à un seul homme; le roi est un maître absolu. On dit que ce prince est courageux, a de la vaillance : ce sont des vertus qui conviennent sans doute à une grande monarchie, mais qui peuvent être funestes à nos priviléges. » —

Le prélat continue : — « Avec Charles, roi d'Espagne, nous avons les mêmes craintes; je vous avoue que ce nom seul me saisit de frayeur; Charles viendra avec ses Espagnols, et nos libertés courront de grands dangers. Si les Espagnols recouvrent par la force des armes le Milanais, ils le garderont. »

L'électeur de Trèves parla longtemps et éloquemment pour François I[er]. « Si nous préférons Charles, disait-il, que de troubles vont naître en Italie! le Turc se jettera avec toutes ses forces en Hongrie, et qui lui résistera? Gardons-nous d'appeler à notre secours les Espagnols, qui, maîtres de Naples, pourront nous opprimer. L'Allemagne a besoin d'un prince qui puisse raffermir l'Etat, réformer l'Eglise et maintenir nos franchises. Et qui pourrait accomplir ces desseins mieux que le roi de France, qui a autant d'esprit que de jugement, qui aime à s'entretenir de matières religieuses avec les savants, qui entend le métier des armes; à la fois actif et heureux; qui a vaincu les Suisses qu'on regardait depuis César comme invincibles? Charles est trop loin de nous; qui pourra en son absence réprimer les soulèvements soudains et les commotions domestiques? Et quand s'élèvera quelque grande tempête, qui sauvera le vaisseau privé de son pilote? Charles, loin de nous, ne connaîtra nos affaires que sur des rapports souvent mensongers; il n'aura dans son conseil que des Espagnols; et si, irrité par les calomnies, il vient en Allemagne, suivi de soldats étrangers, que deviendront la fortune, la constitution et la liberté de cet Etat? » Vint ensuite le tour de l'archevêque de Cologne qui entraîna l'assemblée en faveur de Charles

d'Autriche. Frédéric, électeur de Saxe, à qui la veille, dit-on, on avait offert l'empire, et qui l'avait noblement refusé, donna lui-même son suffrage au prince espagnol. La nuit suivante fut employée à rédiger les capitulations que Charles devait signer avant de recevoir la couronne.

Voici quelles étaient ces capitulations :

Charles devait jurer sur les saints Evangiles : de défendre la république chrétienne, le pape et l'Eglise romaine; d'établir un sénat formé d'Allemands qui prendrait soin du gouvernement de l'empire; de n'abolir ni de diminuer les droits et priviléges des divers ordres; de n'empêcher ni d'entraver les délibérations des électeurs; de restituer à leur première sommation les fiefs de l'empire qu'il possèderait injustement; de n'entreprendre ni au dedans ni au dehors aucune guerre sans le consentement de tous les ordres; de n'assembler aucune diète, de n'imposer aucune taxe, aucun impôt sans la volonté expresse de électeurs; de maintenir la liberté de ses sujets, qu'il ne pouvait enlever à la justice du pays; de veiller à ce que la cour de Rome ne tentât rien contre les privilèges et les libertés de la nation; de ne point affaiblir le droit des élections en le conférant à un trop grand nombre; de laisser aux tribunaux de la justice ordinaire du pays la décision de tous différents entre le prince et les ordres; de ne proscrire aucun Allemand sans proclamer les motifs de l'exil, et en se conformant aux lois; de ne donner à aucun de ses courtisans les biens vacants de l'empire, mais de les réunir au trésor public; de ne jamais rien tenter pour rendre héréditaire la dignité

impériale; d'octroyer enfin bonne et loyale justice à tous ses sujets. Les ambassadeurs, après avoir accepté au nom de leur maître ces capitulations, et juré de les observer religieusement, en répétant chaque articles textuellement, donnèrent le 3 juillet les lettres scellées à chaque électeur, conformément aux décrets du droit canon 1).

N'avions-nous pas raison de dire que c'était un beau spectacle qu'une assemblée de princes de l'Eglise catholique, stipulant avec une inquiétude si vive les droits et les libertés d'une nation, avant de conférer la couronne au prince qu'elle doit élire? Ainsi quand on proclame que la réforme jeta le premier cri en faveur de la liberté civile, c'est qu'on n'a pas lu l'histoire, ou qu'on a fermé volontairement les yeux. Toutes les fois que l'humanité est menacée de perdre quelqu'un des titres qu'elle tient du ciel, le catholicisme est là qui vient plaider en sa faveur, qui la défend contre les empiètements du pouvoir, qui fait revivre des chartes qu'on croyait oubliées, qui les expose à la lumière, et sait au besoin les défendre si on ose y porter la main, que celui qui veut y attenter s'appelle prince ou peuple.

Le nouvel empereur d'Allemagne qui succédait à Maximilien comptait à peine vingt ans. C'était un homme tel que la providence en fait naître dans les temps difficiles, une tête assez large pour porter au besoin plusieurs couronnes, et une main assez forte pour les défendre. Charles n'eut besoin que de jeter

1) Histoire de la Réformation, par Sleidan, t. I, lib. 1.

un regard sur l'Allemagne pour comprendre qu'elle avait besoin d'une volonté qui mit fin aux disputes religieuses.

Luther n'oubliait pas sa promesse. Il écrivit au pape 1), le 3 mars. — Chaque date est une sentence :

1) Beatissimo patri, Leoni X. Pontifici Maximo, F. Martinus Lutherus Augustinianus, salutem aeternam.

Beatissime pater, cogit iterum necessitas, ut ego fex hominum et pulvis terrae, ad Beatitudinem tuam, tantamque majestatem loquar. Quare paternas ac vere Christi vicarias aures huic oviculae tuae interea clementissime accommodare dignetur Beatitudo tua, et balatum meum hunc officiose intelligere. Fuit apud nos honestus hic vir, Carolus Miltitius, Beatitudinis tuae Secretarius Cubicularius, gravissime causatus nomine Beatitudinis tuae apud Illustrissimum Principem Fridericum, de mea in Romanam Ecclesiam et Beatitudinem tuam, et irreverentia et temeritate expostulans satisfactionem. Ego ista audiens, plurimum dolui, officiosissimum officium meum tam infelix esse, ut, quod pro tuendo honore Ecclesiae Romae susceperam, in irreverentiam etiam apud ipsum vecticem ejusdem Ecclesiae, ac plenam omnis mali suspicionem venerit. Sed quid agam Beatissime Pater? Desunt mihi consilia prorsus, potestatem irae tuae ferre non possum, et quo modo eripiar, ignoro. Revocationem expostulor disputationis, quae, si id posset praestare, quod per eam quaeritur, sine mora ego praestarem eam. Nunc autem cum resistentibus et prementibus adversariis, scripta mea latius vagentur, quam unquam speraveram, simul profundius haeserint plurimorum animis, quam ut revocari possint. Quin cum Germania nostra hodie mire floreat ingeniis, eruditione, judicio, si Romanam Ecclesiam volo honorare, id mihi quam maxime curandum video, ne quid ullo modo revocem ; nam istud revocare nihil fieret, nisi Ecclesiam Romanam magis ac magis foedare, et in ora omnium hominum accusandam tradere. Illi, illi, heu Beatissime Pater, hanc Ecclesiae Romanae intulerunt injuriam et pene infamiam, apud nos in Germania, quibus ego restiti, id est, qui insulsissimis suis sermonibus, sub nomine Beatitudinis tuae non nisi deterrimam avaritiam coluerunt, et opprobrio Ægypti contaminatam et abominandam reddiderunt sanctificationem. Et quasi id non satisfuerit malorum, me, qui tantis eorum monstris occurri, au-

« Très saint père, la nécessité me contraint de nouveau, moi lie des hommes et poussière de terre, à m'adresser à une aussi grande majesté que la vôtre. Que votre sainteté daigne prêter une oreille miséricordieuse à une pauvre petite brebis, et écouter mes bêlements...

» Charles de Miltitz, le chancelier privé de votre sainteté, cet homme de probité, m'a accusé en votre nom, auprès de l'illustre prince Frédéric, de présomption, d'irrévérence envers l'Eglise romaine, et votre sainteté en demandait satisfaction. J'ai été contristé d'être assez malheureux pour qu'on me soup-

torem suae temeritatis apud Beatitudinem tuam inculpant. Nunc Beatissime Pater, coram Deo et tota creatura sua testor, me neque voluisse, neque hodie velle, Ecclesiae Romanae ac Beatitudinis tuae potestatem ullo modo tangere aut quacunque versutia demoliri; quin plenissime confiteor, hujus Ecclesiae potestatem esse super omnia, neque ei praeferendum quicquam sive in coelo sive in terra, praeter unum Jesum Christum, Dominum omnium. Nec Beatitudo tua ullis malis dolis credat, qui aliter de Luthero hoc machinantur. Et quod unum in ista causa facere possum, promittam libentissime Beatitudini tuae, istam de indulgentiis materiam me deinceps relicturum, penitusque taciturum (modo et adversaril mei suas vanas ampullas contineant) editurum denique in vulgus; quo intelligant et moveantur, ut Romanam Ecclesiam pure colant, et non illorum temeritatem huic imputent; neque meam asperitatem imitentur adversus Romanam Ecclesiam, qua ego usus sum, imo abusus et excessi adversus balatrones istos; si qua tandem gratia Dei, vel eo studio rursum sopiri queat excitata discordia. Nam id unicum a me quaesitum est, ne avaritiae alienae faeditate pollueretur Ecclesia Romana mater nostra, neve populi seducerentur in errorem, et charitatem discerent posthabere Indulgentiis. Caetera omnia, ut sunt neutralia, a me vilius aestimantur. Si autem et plura facere potero aut cognovero, sine dubio paratissimus ero. Christus servet Beatitudinem tuam in aeternum. Ex Aldenburgo III. Martii, An. MDXIX.

connût d'irrévérence envers la colonne de l'Eglise, moi qui n'ai eu en vue que d'en défendre l'honneur...

» Que faire, très saint père? Les conseils me manquent. Je ne puis m'exposer à votre colère : comment y échapper? je ne le sais. Me rétracter? Si la rétractation qu'on me demande est possible, je suis prêt. Grace à mes adversaires, à leurs résistances et à leurs hostilités, mes écrits se sont répandus beaucoup plus que je ne m'y attendais. Mes doctrines ont pénétré trop profondément dans les cœurs, pour qu'il soit possible d'en effacer les traces. L'Allemagne fleurit aujourd'hui en hommes de génie, d'érudition, de jugement. Si je veux honorer l'Eglise romaine, c'est de ne rien révoquer. Une rétractation ne ferait que la souiller et la livrer aux accusations des peuples.

» Ceux-là, ceux-là, oui, très saint père, l'ont injuriée et l'ont souillée, cette Eglise de Rome, chez nous autres Germains, que je n'ai cessé de combattre, et qui dans leurs discours insensés, au nom de votre sainteté, adorateurs d'un lucre fétide, voulaient jeter sur le repentir l'opprobre d'Egypte et l'abomination; et comme si ce n'était pas assez de toutes ces iniquités, moi qui ai lutté contre ces monstruosités, ils me chargent de tout le poids de leurs témérités.

» Ah! très saint père, devant Dieu et la création, j'affirme que je n'ai jamais eu la pensée d'affaiblir ou d'ébranler l'autorité du saint siége. Je confesse que la puissance de l'Eglise romaine est au-dessus de tout; ni au ciel, ni sur la terre, il n'est rien au-dessus d'elle, Jésus excepté. Que votre sainteté n'a-

joute aucune foi à ceux qui parlent autrement de Luther.

» Quant aux indulgences, je promets à sa sainteté de ne plus m'en occuper, de garder le silence, pourvu que mes adversaires le gardent à leur tour; de prêcher dans mes sermons au peuple d'aimer Rome, et de ne pas lui imputer les folies des autres; de ne pas croire aux paroles amères dont j'ai usé et abusé envers elle en combattant ces jongleurs, afin qu'à l'aide de Dieu tout ce bruit de discorde s'apaise; car tout mon but était que l'Eglise de Rome, notre mère commune, ne fût pas contaminée de la souillure de ces hommes d'argent, et que le peuple apprît à préférer la charité aux indulgences. »

Léon X aussi voulait la paix dans son Eglise d'Allemagne : c'était le vœu de son cœur, son œuvre de prédilection, le plus beau joyau de sa tiare 1). Nous en avons un témoignage dans l'envoi du cardinal Caietano, qui avait échoué malheureusement devant l'inflexible volonté de Luther. Le pape s'obstinait : cette fois il avait jeté les yeux sur un négociateur d'un esprit moins orné que Caietano : c'était un allemand, un noble saxon, d'une douceur de caractère que quelques historiens catholiques ont taxée de mollesse. Miltitz ne voulait pas non plus disputer. Le silence qu'il allait demander à Luther, il l'imposait aux prédicateurs d'indulgences. Il écrivit à Frédéric de Saxe le but de sa mission, en l'exhortant à le seconder de tout son pouvoir, à suivre l'exemple de ses ancêtres, et à ne rien faire qui fût indigne de leur

1) Menzel, Neuere Geschichte, etc.

mémoire. En même temps il faisait remettre à Georges Spalatin une lettre autographe où Léon X le priait de ramener Luther à l'obéissance 1).

Miltitz avait demandé une entrevue au docteur : elle eut lieu à Altenburg, à la manière des vieux Germains, à table 2). Point d'amères paroles, de plaintes, point de menaces de part ni d'autres; on se fêta comme de bons convives, on s'embrassa, et Miltitz pleura de joie. Luther promit de vivre désormais en paix et d'écrire au pape. Il protesta de son amour et de son respect pour Léon X, de sa foi humble et soumise, et s'engagea à choisir pour juge de ses écrits l'archevêque de Salzburg. Miltitz de son côté jura d'imposer silence aux adversaires du moine, et surtout à Tezel, auquel il écrivit, suivant Seckendorff, une lettre pleine de reproches amers. Le malheureux dominicain ne pouvant supporter la colère du légat, tomba malade et se mit au lit. Luther eut pitié de Tezel auquel il adressa quelques paroles de consolation 3). Elles arrivèrent trop tard : le moine mourut victime des calomnies de son ennemi, sans avoir pu se justifier 4), sans qu'il lui fût permis de réfuter publiquement ce que les augustins avaient répandu en Allemagne sur ses blasphèmes contre la vierge.

1) Reuchlino, decemb. 1518. — Histoire de la Réformation, de Sleidan, t. I. En 1523. Georges Spalatin embrassa le luthéranisme, et se maria.

2) Staupitio, 20 feb.

3) Quem ego ubi hoc rescivi, ante obitum literis benigniter scriptis consolatus sum, ac jussi animo bono esse, nec mei memoriam metuere. Praef. Op.

4) C'est quelque temps avant de paraître au tribunal de Dieu

Miltitz, franc buveur, homme de table et de plaisirs, s'était imaginé ramener Luther à force d'adulations. Il lui disait qu'il entraînait à lui le monde, et l'enlèverait au pape; que de Rome à Altenburg à peine s'il y avait encore deux ou trois papistes 1).

Luther ne donne pas une grande idée de la capacité du légat si les paroles qu'il lui prête sont vraies.

A la vue du docteur, Miltitz n'avait pu réprimer un mouvement de surprise : « Sais-tu bien, Martin, dit-il au Saxon, que je me suis étrangement trompé? je me représentais un vieux théologien blanchi auprès des fourneaux de la cuisine et je trouve un gaillard vert et bien portant. Quand j'aurais avec moi 25,000 hommes d'armes je désespérerais de te conduire à Rome : je trouverais trois anti-papistes pour un papiste... Dans mon chemin je disais aux filles d'auberge : Dites-moi donc, mesdemoiselles, que pensez-vous du siége de Rome? — Monseigneur, les siéges de Rome? nous ne savons pas de quoi ils sont faits; sont-ils en pierre ou en bois 2)? »

Tous deux vinrent de compagnie, suivis d'une cavalcade nombreuse, à Liebenwerda, où ils menèrent vie joyeuse, mangeant et buvant du soir au matin, parlant fort peu de Dieu, mais beaucoup de bonne chère et de vin 3). On se sépara bons amis :

---

que Tezel, dans une lettre à Miltitz, désavoua hautement cette proposition infâme, — que l'indulgence effacerait, sans repentir, jusqu'au viol de la vierge Marie, que Luther lui faisait enseigner en chaire.

1) Lutheri relatio de colloquio Altenburgensi.

2) Praef. Op. Luth. lat.

3) Reissenbusch, Epist. Feilitschio, Seckendorff, p. 99.

Miltitz était content et riait de Caietano. Jamais diplomate n'avait été aussi complètement joué.

A peine les conférences étaient-elles terminées, que Luther écrivit à l'électeur Frédéric 1) :

« Mon cher et honoré seigneur, j'ai vu Charles de Miltitz, et voici ce dont nous sommes convenus : 1° Que je cesserai de prêcher et vivrai en repos, pour vu, bien entendu, que mes adversaires en fassent autant ; 2° que j'écrirai à sa sainteté que je n'ai jamais été qu'un enfant docile, et que je suis attristé que mes dernières prédications aient pu soulever tant d'injustes prévention et de haines contre l'Eglise de Rome ; 3° que j'inviterai le peuple à persévérer dans son obéissance au saint siége, et à interpréter mes œuvres, non comme hostiles, mais comme pleines de respect pour la papauté ; 4° que je prendrai pour juge de ma foi et de mes écrits le docte archevêque de Salzburg. Que si votre seigneurie trouve que cela ne suffit pas, je suis tout prêt, pour l'amour de notre Seigneur, à faire ce qu'il vous plaira 2).

---

1) An Friederich, Curfürsten von Sachsen. Anfang Januars.

2) La conduite de Miltitz envers Luther a été sévèrement blâmée. Maimbourg l'accuse « d'avoir loué Luther bassement, de l'avoir flatté d'une manière tout à fait indigne de son caractère et de sa qualité. Il poussa même la chose si loin que, pour le satisfaire, il lui sacrifia le dominicain Tezel, auquel il dit des choses si fâcheuses et fit de si sanglants outrages, en lui reprochant les abus et les troubles dont il était la cause, que le pauvre homme en mourut de chagrin et de dépit, ce qui fit même pitié à Luther. » Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, liv. I, p. 29, in-4. — Pallavicini n'est guère plus favorable à Miltitz. « Il si auvili a parlargli con termini di umiliazione e di timore, e si contantò di ricivere anchè in iscritto risposte ignomino.e al sommo pontifice. » Pallavi. Liv. I, chap. XIII, n. 8.

Miltitz n'eût pas dicté une autre lettre à Luther. Comment n'eût-il pas été joyeux? Pouvait-il supposer qu'il était la dupe du moine; que la soutane de bure cachait sous ses plis plus de finesse, d'astuce et de rouerie qu'il n'en pouvait entrer sous la robe d'un diplomate; que l'hôte d'une cour où les lèvres ne disaient pas toujours ce que pensait le cœur, était joué par un petit frère allemand? Et Léon X, comme il dut être trompé par cette phraséologie caressante, obséquieuse, qui baise la terre et rampe en serpent; par ces flots d'encens qui s'exhalent de chaque période; par ce parfum de louanges qui semble si pur; par ces hyperboles latines, qui, pour être reproduites dans leur candeur native, défieraient la langue la plus riche en images? Qu'on s'y prenne comme on voudra, jamais en français on ne traduira ces diminutifs si habilement étudiés, et qui semblent tomber de la plume tout naturellement : Fex hominum, pulvis terræ, paternas Christi vicarias aures. Luther n'est pas seulement un agneau, mais une pauvre petite brebis, ovicula; il ne crie pas, il bêle. Le voilà tel qu'il se montre à l'envoyé du pape, comme il veut qu'on le juge à la cour de l'électeur de Saxe, son protecteur. C'est Luther se posant en public, devant ses juges, en face de l'Allemagne. Mais attendez, le rôle change; il va se dépouiller de sa toison de brebis pour revêtir une peau de couleuvre; et au lieu de bêlements plaintifs, il reprendra cette voix de tonnerre que nous lui connaissons. Le voici en tête à tête avec ses amis d'enfance, Spalatin, Egranus, Staupitz; sans témoins, sans mystère. Ecoutons :

Voulez-vous savoir ce qu'est ce Miltitz, cet honestus hic vir de la lettre à Léon X, du 3 mars? « Un trompeur, un menteur, qui l'a quitté lui donnant un baiser, baiser de Judas, et en versant des larmes de crocodile 1); avec qui il a fait bonne chère, vraiment, et dont il a feint de ne comprendre ni la ruse, ni les italianités (20 février); qui venait armé de soixante-dix brefs apostoliques pour le prendre et le conduire captif dans son homicide Jérusalem, dans sa Babylone pourprée, comme on l'a dit à la cour du prince 2). »

Désirez-vous connaître ce qu'il pense de la cour de Léon X? « Ah! que je voudrais qu'on répandît ce dialogue de Jules et de Pierre, où nous sont révélées les abominations de Rome; révélées, non pas, car où ne sont-elles pas connues? et que les cardinaux vissent leur tyrannie et leur impiété traduites à tous les regards 3). »

Sur la proposition de Miltitz il a consenti à choisir pour juge de sa doctrine un évêque; tournez quelques feuillets de sa correspondance, et vous verrez quel cas il fait de l'épiscopat: « Ils m'appellent superbe et audacieux, ces évêques; je ne dis pas non! mais que sont-ils ces hommes-là, pour savoir ce qu'est Dieu, ou ce que nous sommes 4)? »

1) Mutavit violentiam in benevolentiam fallacissime simulatam... Sic amico discessimus etiam cum osculo (Judae scilicet), nam et inter exhortandum lacrymabatur. Ego rursùs dissimulabam has crocodili lacrymas à me intelligi. 2 feb. 1519, Sylvio Egrano.

2) 20 feb. Staupitio.

3) Ibid. Christophoro Scheurl.

4) 12 feb. Georg. Spalatino.

Il s'est prosterné jusqu'à terre en confessant qu'il n'est sous le ciel aucun pouvoir au dessus du pouvoir des clefs; il a conjuré avec humilité Léon X de ne point ajouter foi aux calomnies de ses ennemis, qui le peignent comme voulant toucher à l'autorité pontificale. Attendez quelques heures seulement, donnez-lui le temps de clore sa lettre au pape et de la remettre à Miltitz : à peine a-t-elle eu le temps de sécher. En voici une autre qu'il écrit à Spalatin, son ami de cœur : « Faut-il que je vous le dise à l'oreille? en vérité, je ne sais si le pape est l'Antechrist en personne ou son apôtre, tant le Christ, c'est à dire la vérité, est corrompu, est crucifié dans ses décrets. Je suis déchiré en voyant qu'on se joue ainsi du peuple de Jésus 1). »

Maintenant qu'on nous dise si dans cette grande querelle religieuse, où Rome est si intéressée, la papauté a failli à ses devoirs; si elle n'a pas accompli les préceptes du Christ et les maximes de l'Evangile, et épuisé envers Luther tous les trésors de la patience et de la douceur. Voici près de trois ans que le monde est tout plein de querelles sur les indulgences : vous ne trouverez pas à cette heure un village d'Allemagne où le nom de Luther n'ait retenti, et où on ne se passionne pour ou contre ses thèses. A mesure que le temps a marché, ses doctrines ont grandi; elles gagnent du chemin, cessent d'être modestes et vont le front levé. Luther n'est plus ce

1) In aurem tibi loquor, nescio an Papa sit Antichristus ipse vel apostolus ejus; adeò miser corrumpitur et crucifigitur Christus (id est veritas) ab eo in decretis. Discrucior, mirum in modum, sic illudi populum Christi. 13 mart. 1519. Spalatino.

pauvre moine trop heureux de quelques auditeurs ; sa chaire est partout. Il n'est plus maître même de sa pensée. Veut-il la tenir cachée jusqu'à des temps plus propices ? l'imprimeur ne craint pas de lui désobéir, et il publie par feuilles détachées des opinions qui se répandent de toutes parts. A Rome, Miltitz vous le dira, on eût donné tous les trésors du Vatican pour assoupir ce grand tumulte, que François I[er], dans toute sa gloire, et Charles d'Autriche, n'ont pu faire oublier que pendant les jours d'élection : et ces jours se sont vite passés. Pour détourner la tempête, quels moyens Léon X n'a-t-il pas employés ? C'est d'abord, comme nous l'avons vu, dès que l'intégrité du dogme catholique est menacée, des brefs adressés à des archevêques et évêques d'Allemagne, aux divers ordres, aux couvents de la Saxe et du Wittemberg, dont la voix n'est point entendue de Luther. Alors le pape a recours à la puissance civile ; Maximilien n'est pas plus heureux. Peut-être que la pompe romaine éblouira les regards du moine? Luther la voit et sourit. Caietano est usé au bout de deux conférences. Voici Miltitz qui tue de quelques paroles amères le chef des quêteurs Tezel ; puis Staupitz, puis Jérôme Spalatin, que sais-je ? jusqu'à de pauvres moines de Jüterbock, qui à défaut de science, eux, n'ont à faire parler que leur conscience troublée de tant de bruit. Ainsi passaient en s'inclinant devant Luther, tiare, diadème, robe rouge et robe de bure. Il y avait là, certes, de quoi émouvoir une intelligence, quelque inflexible qu'on la suppose ; et pourtant Luther résiste. Il ne veut rien écouter : pourquoi?

A l'entendre, c'est Dieu qui le presse et le pousse, rapit et pellit; il n'est plus maître de lui; ce mouvement des esprits, ce désordre des intelligences, « cette grande plaie du ciel », n'ont rien qui l'effraie 1); il veut à toute force accomplir sa mission, sans souci du jugement des hommes, des avis de ses compagnons d'étude, des menaces, des foudres de l'Eglise, de l'exil ou de la mort 2). Il ne craint qu'un homme, et ses lettres témoignent combien ses craintes sont vives, c'est l'électeur de Saxe qui grandit ici de toutes les adulations de Luther. Aussi bien Frédéric de Saxe d'un mot pouvait briser cet instrument de trouble, et faire de Luther ce que le bras séculier fit de Jérôme de Prague ou de Jean Huss : mais il ne le fera pas; non que sa foi flotte indécise, qu'il se tourmente de la question des indulgences, qu'à ses yeux la grace ne puisse s'allier à notre libre arbitre, ou qu'il ait la conviction que les écrivains réformés lui accordent; mais il a un enfant naturel auquel Rome a refusé un bénéfice, et voilà vraisemblablement l'explication de son penchant pour Luther et de sa politique envers le saint-siége 3). Aussi, maintenant que Miltitz et les évêques pressent Luther de remplir sa promesse, et de porter sa cause devant l'évêque qu'il a choisi lui-même dans leur colloque d'Altenburg, Frédéric se tait et ne s'étonne même pas du refus du moine. Ses

1) Non fuit causa quae plus negotii fecisset vulgo isti otiosissimo cardinalium et Romanantium Romanatorum. Ego gaudeo. Sylvio Egrano, 2 feb. 1519.

2) Staupitio, 20 feb. 1519.

3) Pallavicini, t. I, chap. 13.

motifs à lui, Luther, pour ne pas céder à Miltitz, les voici, énumérés dans une lettre au camérier du pape 1).

« C'est qu'à Altenburg il jugeait que sa comparution devant l'archevêque était nécessaire, mais maintenant que ses doctrines sont produites au grand jour, à quoi bon? Qu'on lui indique les articles qu'il doit rétracter, en lui donnant les raisons de cette rétractation. C'est ensuite qu'une dispute solennelle lui est offerte à Leipzig, par Eck, l'archevêque n'ayant pas voulu qu'elle eût lieu à Augsbourg. Or, s'il refusait d'accepter ce défi, quelle ignominie rejaillirait sur lui et ses amis, sur son ordre, sur l'université et l'électeur de Saxe son protecteur? Est-ce que tant d'illustres personnages qui assisteront à ce tournoi ne sont pas des docteurs aussi compétents qu'un archevêque ou un cardinal? Et puis, ajoutait-il, je ne veux pas pour juge d'un Caietano, qui aurait voulu me faire renoncer à la foi chrétienne, et qui n'est rien moins que catholique. »

L'Erostrate d'Augsbourg, l'Arminius Germain, le théologien qui met en feu l'Italie, usait ses vêtements en véritable écolier. Sa soutane était trouée de tous côtés. Il s'adressa à l'électeur pour en avoir une autre. Le secrétaire de sa grace promit : deux mois se passent, le drap n'arrive pas : nouvelle lettre plus pressante; nouvelle réponse plus explicite. A la fin, le moine s'impatiente, et il écrit » : « Vos paroles ont beaucoup de fil, je ne dis pas non ; mais de ce fil on ne fait pas une bonne souquenille 2) ».

1) Miltitio, 17 maii 1519.

2) Blandorum verborum fila ducere probe novit, sed pannus bonus ex illis non texitur.

CHAPITRE XII.

DISPUTE DE LEIPZIG. 1519.

Quoi qu'en dise Luther, Eck n'était pas un adversaire ordinaire : on ne fait pas tant de frais de colère avec un obscur argumentateur. Le nom seul du théologien d'Ingolstadt causait des vertiges au moine saxon, qui n'avait point attendu le signal pour commencer le combat. On disait qu'il n'oserait point aller à Leipzig et qu'il avait peur de son rival. « J'irais, dit-il, quand bien même je n'aurais pas l'espoir d'enlacer ce lubrique sophiste, cet homme de bruit et de cris... Le Christ m'aidera... 1) Le Christ découvrira ses larves, et, comme parle Job, ôtera le voile qui couvre sa figure. Voici des lettres que je vous envoie de cet Eccius, tout boursouflé d'orgueil, de ce petit dieu de l'Olympe qui se croit sûr de la victoire... 2). Vous savez que j'ai affaire à un sophiste frauduleux, superbe, braillard, à double

1) Johanni Lango, 13 ap.
2) Johanni Lango, passim.

peau, qui veut me commettre en public, et me vouer aux fureurs du pape... 1). Allons, mon cher Eck, je veux te faire voir que je comprends à merveille tes subtilités si peu subtiles, et tes figures de rhétorique si mal figurées, et t'avertir charitablement que désormais tu aies, dans l'intérêt de ta gloire, le nez un peu plus fin 2). Donc, sois l'homme fort des Ecritures, ceins ton glaive sur ta cuisse : si tu m'as repoussé comme messager de paix, tu m'accepteras peut-être pour adversaire ; non pas que je veuille vaincre, mais afin que, après tes victoires pannoniques, lombardiques, et bajoriques, tu obtiennes, grace à Luther, le grand nom de Saxon et de Misnien, qu'on te salue du titre de Toujours Auguste, et que tu te reposes enfin dans ta gloire; quoique à vrai dire j'aimasse mieux que tu vomisses en public cette bile dont ton estomac est travaillé, et que tu en finisses une fois pour toutes avec tes menaces de basilic 3). »

Nous nous rappelons l'époque où Luther montait en chaire pour combattre non pas le mérite des indulgences, mais le trafic qu'on en faisait en Allemagne. Ce qu'il demandait avec la Saxe, le Wittemberg, c'est qu'on imposât silence à Tezel et aux marchands de choses saintes. Aujourd'hui il ne s'agit plus d'indulgences : l'indulgence a vieilli. Il vient de se mettre en route avec Carlstadt et Mélanchthon pour Leipzig, afin d'y agiter d'autres thèses; par exemple :

1) Spalatino, 13 maii.
2) Andraae Bodenstein, april. 1519.
3) Andraae Bodenstein, ib.

que sans la grace ou la charité, l'homme ne peut opérer que le mal; que le juste pèche, même en faisant le bien; que le purgatoire ne saurait se prouver par l'Ecriture; que la pénitence doit commencer par l'amour et jamais par la crainte, et enfin, c'est son grand paradoxe, que la primauté du pape est de droit humain et non de droit divin.

Si Luther triomphe à Leipzig, il n'y a plus de papauté : car ôtez à la papauté son origine divine, ce n'est plus qu'un pouvoir humain, qui participe de la nature des œuvres humaines, changeant avec le temps, infirme, caduc, et mourant de vieillesse ou de maladie; si l'homme l'a fait, l'homme peut le défaire. Sans le rayon de Dieu, qu'est-ce? qu'un titre transitoire, qu'une couronne comme celle des autres rois, dont le peuple se joue dans sa colère, et qu'il transporte à son gré sur le front de qui bon lui semble! Si la primauté du pape n'était que de transmission humaine, il y a longtemps que l'édifice catholique serait ruiné. Dans les temps d'épreuve et de persécution, sur qui le chrétien jettera-t-il ses regards, pour savoir si la foi vit en lui, s'il souffre, s'il gémit, s'il meurt pour la vérité? — sur son évêque?... Mais si, comme au temps de la réforme, cet évêque a failli à son troupeau, s'il a abandonné le dogme pour embrasser les nouveautés de Carlstadt, de Storch, de Münzer, que fera-t-il? Que la papauté soit fille du Christ, alors sa foi ne peut mourir.

C'était sur cette grave question que le chancelier d'Ingolstadt, avec une rare habileté, voulait attirer les débats. La papauté allait donc être livrée à des disputes d'école, la papauté dans des attributs en

quelque sorte mystérieux, qu'aucune voix depuis longtemps n'avait été tentée de nier. Luther avait deviné la pensée de son adversaire et le piége qu'il tendait. S'il admettait le dogme de transmission divine dans la personne de Pierre et de ses successeurs, toute dispute était close; il ne lui restait plus qu'à rentrer dans le cloître. La personnification du Christ dans son vicaire impliquait nécessairement son infaillibilité : or, Léon X était le légitime successeur des apôtres, et Léon avait condamné l'hérésie nouvelle. Mais s'il niait cette émanation spirituelle, il se séparait, et d'un seul coup, de l'Eglise, et lui enlevait beaucoup de grands seigneurs qui avaient intérêt à ménager Rome, beaucoup d'ames flottantes dont il chagrinait les croyances, beaucoup de prélats qui aimaient en lui sa vaste science, et jusqu'à des cardinaux, qui, au delà des Alpes, ne prononçaient son nom qu'avec une sorte d'admiration. On voit à chaque page de sa correspondance, surtout avec ses amis de cœur, combien cette discussion à venir le tourmentait, et tout ce qu'il eût fait pour l'écarter. « En vérité, dit-il à Spalatin, que je voudrais être ailleurs! je vomirais tout ce que j'ai sur le cœur contre Rome, ou plutôt contre cette Babylone de l'Eglise et de l'Ecriture; mon ami, on ne peut parler Ecriture ou Eglise, sans offenser cette bête féroce 1). » Spalatin redoutait lui-même ce duel, et était impa-

1) Quae si alibi essem, evomerem in vastatricem Scripturae et Ecclesiae Romam, melius Babylonem. Non potest Scripturae et Ecclesiae veritas tractari, mi Spalatine, nisi haec bellua offendatur. Spalatino.

tient de connaître les arguments dont se servirait Luther; mais Luther ne satisfait qu'en partie aux désirs de son ami; — non pas, dit-il, que je craigne de vous confier les secrets de mon ame, mais parce que le Seigneur ne souffre pas qu'on révèle ses desseins, ainsi que dit Esaïe: in novissimis intelligetis consilium ejus 1).

Cependant Luther se décida et écrivit à André Carlstadt qu'il était prêt à l'accompagner à Leipzig, car c'est l'archidiacre qui avait été défié d'abord, et Luther devait le soutenir. Il y avait dans cette lutte quelque chose de trop extraordinaire pour que l'ame du moine n'en fût pas saisie. Car, voyez donc ce pauvre cénobite, qui se morfond en prières pour dix misérables florins que lui a prêtés Spalatin; voyez-le dans la docte Leipzig, disputant avec Eccius, un des plus grands théologiens de l'époque, sur l'origine de la papauté, représentée alors par ce brillant Médicis, le Mécène et l'ami de Raphaël! Léon X et sa tiare entre Eck et Luther! Eck s'inclinant avec respect, et Luther la contemplant dédaigneusement, le sourire sur les lèvres. Les peuples n'étaient pas encore accoutumés à voir ainsi jouer la théocratie en plein théâtre. A Leipzig on comprit que Luther, en se défendant de toute pensée de révolte, venait pour faire de la papauté ce qu'il avait fait des indulgences. Aussi, quand il arriva en chariot en compagnie de Mélanchthon et de Carlstadt, les Lipsiens vinrent lui offrir, selon la coutume, le vin de l'hospitalité; mais là se borna toute leur politesse; ils ne le visitèrent pas, ils ne

1) Spalatino, 15 maii.

l'invitèrent pas à un de ces repas où l'on fête si bien, en Allemagne, un hôte venu de loin ; ils ne se découvrirent pas même sur son passage ; tandis qu'ils s'épuisèrent en respects pour son rival, auquel ils donnèrent un fort beau manteau, et qu'ils accompagnèrent à cheval à toutes les promenades. Invité le jour des saints apôtres Pierre et Paul, par le recteur, à prêcher dans la chapelle du château, Luther en trouva les portes assiégées par une foule d'hommes et de femmes qui lui en fermaient l'entrée et poussaient contre lui des cris de réprobation 1).

C'était un grand évènement, que la lutte des deux prêtres. La ville était émue d'inquiétude, les auberges pleines d'écoliers et de théologiens. La veille de la dispute, Eck avait reçu une brillante aubade.

S'il faut en croire le théologien d'Ingolstadt, Luther avait fait son entrée dans un appareil tout militaire sur un char découvert, assis entre Mélanchthon et Carlstadt, et suivi de deux cents étudiants de Wittemberg, de quatre docteurs, de trois licenciés, d'un grand nombre de maîtres, de nombreux disciples, des docteurs Lange et Egranus, de schismatiques, de hussites qui voyaient en lui un nouveau Jean Huss. Le prince avait envoyé au docteur un cerf ; à Carlstadt, une biche. La salle, ornée magnifiquement et couverte de tapis, était gardée par soixante-seize hommes d'armes, qui restèrent à leur poste jusqu'à la fin de la conférence, pour préserver les disputants de toute insulte. Deux cents musiciens

1) Spalatino, 20 jul.

ouvrirent la séance. Après la symphonie on chanta le Veni sancte. Mosellanus, professeur de grec, prononça le discours d'ouverture. La dispute commencée le 27 juin, finit le 13 juillet 1).

Luther en a rendu compte. Il affirme que Carlstadt triompha complètement. Ce n'est pas l'opinion commune. Carlstadt, épuisé, la tête perdue, fut obligé de quiter la chaire et de faire place à son disciple. En s'en rapportant au récit même de Luther, on ne saurait douter de la défaite de Bodenstein. A chaque instant nous voyons l'assemblée accueillir par des murmures improbateurs l'argumentation de l'archidiacre, incliner la tête, sourire à Eck, trépigner de joie ou d'admiration en l'écoutant. Or, il ne faut pas oublier que tout ce que Leipzig renfermait d'hommes versés dans la science des Ecritures, des Pères, du droit ecclésiastique, assistait à cette lutte.

Il n'est pas besoin de dire que Luther se vanta de sa victoire dans ses lettres confidentielles à ses amis, et dans le récit officiel adressé à l'électeur de Saxe. Son argumentation devant ce sénat de théologiens fut calme et modérée.

Après trois siècles, on peut réveiller ces deux grandes ombres, qui si longtemps restèrent aux prises. L'une, si elle revenait à la lumière, ne défendrait pas sa cause par d'autres arguments. Elle trouverait cette Eglise pour laquel'e elle avait lutté avec tant de force, debout; et si elle jetait ses re-

1) Epistola Eccii Georgio Hauen, et Francisco Burkard. Seckendorff, p. 85.—Voyez le récit de Luther, t. I. Op. Alt., f. 274.

gards sur la chaire de saint Pierre, alors menacée d'une si grande tempête que les novateurs en prophétisaient le naufrage, elle la verrait toute radieuse. L'autre, au contraire, ressuscitée à la vie, chercherait et ne pourrait retrouver son œuvre, tant elle a été défigurée par ceux qui se nomment encore ses disciples : elle ne reconnaîtrait plus sa doctrine, à son tour étouffée sous l'exégèse, ni sa symbolique que l'école réformée a cessé d'enseigner, ou dont elle retranche chaque jour quelque lettre nouvelle.

Assis sur les débris de cet édifice, champ-clos du duel théologique, on peut les relever en pensée : rendre sa parure primitive à cette longue salle de conférence, où s'était réuni tout ce que la Misnie avait d'hommes doctes ; ses bancs remplis d'écoliers, sa chaire, dont quelques parcelles existent encore conservées sous verre. Grace aux actes publiés par les deux parties, tout le jeu de la scène et la scène elle-même peuvent être reconstitués. — Voici le pupitre où Carlstadt avait entassé les volumineux écrits d'Augustin, Origènes, Scot, Capréolus, qu'on ne lui permit pas d'ouvrir, à son grand mécontentement. En face de la chaire est le fauteuil doré où s'assit constamment le duc George de Saxe, qui, selon Erasme, dit le mot le plus profond qu'on eût prononcé dans la dispute : « Que le pouvoir du pape soit de droit civil ou de droit divin, il existe, cela suffit 1) ». A côté, à droite du noble duc, vous apercevez, dans leur costume scientifique, le neveu de

1) Erasmi Epist. lib. 13. Ep. 19.

Reuchlin, des licenciés en théologie, et des docteurs en droit que Luther a amenés avec lui, et qui, s'il faut en croire Eck, que son adversaire n'a pas contredit 1), battent des mains au moindre mot de leur maître. Autour d'eux et dans toute la périmétrie de la salle sont les membres des facultés de théologie et de droit de Leipzig et de Cologne, qui seront appelées bientôt à juger elles-mêmes la doctrine de Luther — théologastres, sentine et écume de l'école, sophistes au gros ventre 2), dont pourtant, avant d'entrer en lice, Luther a salué les lumières. Au milieu de ces docteurs de la loi, vous reconnaissez aisément, à sa barbe blanche, et à son front plissé, beau témoignage d'une vie usée dans l'étude, le vieil Hochstraet qui n'a pas voulu céder aux cajoleries du moine de Wittemberg, et qui restera jusqu'à la fin fidèle à sa foi; — cet âne, ce sot, ce cuistre, ainsi que le nomme Luther, qu'Erasme nous représente plein d'amour pour les belles-lettres, et respirant dans ses écrits l'antiquité et tous ses charmes 3). Voici Emser, canoniste célèbre : il est assis à côté

1) Eck rendit compte de la dispute de Leipzig. Son récit est accompagné d'une lettre au révérend père Hochstraet. Oper. Lutheri, t. I, p. 302, 303. Ienae, 1612. Cette lettre est un modèle d'urbanité; pas une injure, pas un seul mot d'amertume. C'est là qu'il se plaint du bruit que faisaient les amis de Luther, tandis que lui était venu seul, confiant dans la cause qu'il défendait.

Une polémique s'établit ensuite entre Eck et Carlstadt : l'archidiacre avait d'abord intitulé son ouvrage : Contra brutissimum asinum et assertum Doctorculum. Ce titre déplut à Luther, Carlstadt le changea. Georgio Spalatino. 9 feb. 1520.

2) Ventrosi sophistae. Georg. Spalatino, 20 nov. 1519.

3) Nam literarum nostrarum avidissimum esse te, vel tua scripta, palam clamitant. Ep. Erasmi, ep. 19, lib. 16.

du duc George, et a habilement flairé du Jean Huss[1]) dans les thèses de Wittemberg. Cette revélation a mis en fureur le docteur qui s'est vengé en comparant son ennemi à un éléphant en couche. Tout autour de la salle, dans un rayon qui va se brisant comme le præcinctio des anciens dont il imite assez bien la forme, sont de grossiers bancs de bois élevés à la hâte, trône de quelques centaines d'écoliers de diverses facultés, qui se sont inclinés quand on a annoncé l'apparition de Luther. Pour ces jeunes imaginations gâtées par la lecture des écrivains républicains de l'ancienne Rome, Luther, c'est Hermann venu pour délivrer sa patrie de la tyrannie papale. Ils jouent en idée, dans la croisade qu'ils rêvent contre Rome, un noble et beau rôle. Ce peuple d'écoliers, quand viendra le moment d'agir, servira plus efficacement qu'on ne pense les intérêts du novateur. Ils brûleront la bulle et feront des feux de joie des dé-

---

1) Luther repoussa comme une injure la comparaison qu'on établissait entre divers points de sa doctrine et les articles tirés des livres du prêtre de Bohême. Quelques semaines ne s'étaient pas passées qu'il revenait sur le compte de Jean Huss, et se montrait joyeux qu'on eût l'idée de réimprimer ses écrits et de les répandre. Spalatino, 19 mart. 1520. — Plus tard, Huss à ses yeux était un martyr. Emser répondit à Luther dans un libelle intitulé : A venatione Lutheriana Ægocerotis assertio. C'était toujours en latin, comme on voit, que se continuait la polémique religieuse, et les théologiens catholiques ne repoussaient pas la langue latine pour se défendre. Nous lisons cependant dans une lettre de Luther à Spalatin, du 7 décembre 1519 : Tessaradecada meam nondum scio an edam, praesertim latinè, cum id genus scriptionis quod Christum sapit, sophistis sit odiosissimum. Eck parlait allemand et latin... « Eck vient de cracher au visage du prince un chaos de salive, vernaculè. » A. J. Lange, 18 décembre 1519.

cisions des papes. Ils doivent de la reconnaissance à Luther qui a ruiné la théologie, et c'est un service qu'ils n'oublieront pas. Plusieurs déjà ont jeté leurs livres et leurs cahiers, pour lire et étudier le seul livre que vante Martin, la Bible. La plupart sont venus de Wittemberg tout exprès pour accompagner leur maître qu'ils attendent au sortir du palais et qu'ils soutiennent de leurs regards et de leurs applaudissements. La nuit venue, ils se rassemblent devant le couvent qu'habite le professeur d'Ingolstadt, et crient : Pereat Eccius, vivat Luther! Puis ils retournent au logis en chantant le refrain de Hessus Eobanus :

O monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi,

et glissent sous la porte des monastères des écrits où ils menacent Eck de lui casser le cou. Sans les précautions prises par le duc Georges, le chancelier ne serait peut-être pas sorti vivant de Leipzig 1).

Quelques têtes caduques, quelques barbes grisonnantes, apparaissent çà et là au milieu de ce cercle d'écoliers imberbes. Ce sont deux à trois prêtres bohèmes, qui ont conservé un culte pour Jean Huss leur grand apôtre, et qui sont venus à cette dispute parce qu'on leur a dit que Luther y défendrait la communion sous les deux espèces. Louvain a envoyé à ce congrès théologique ce qu'il renferme de professeurs éclairés, voici leurs noms : Jacob

1) Arnold. Kirchen- und Ketzer-Historie part. II, p. 514. Arnold est un écrivain de la réforme. Voyez encore Auserlesene Merkwürdigkeiten von alten und neuen Theologischen, Augsburg, 1750, 3e p., p. 279.

Ceratinus, un des humanistes les plus distingués de l'époque; Hermann, si habile à former l'esprit et le cœur de la jeunesse; Adrien Suesionius, canoniste, philologue, jurisconsulte; Rugerus Rescius, professeur de grec, véritable puits de science; Conrad Goclenius, docte et infatigable au travail; Adrien Baulandus, qu'on prendrait pour Cicéron lorsqu'il improvise en latin; Melchior, qui porte deux couronnes sur le front, la couronne de la science et celle de la vertu 1).

Par intervalle on aperçoit entrer ou sortir quelques prêtres de Leipzig, admirateurs d'Eck, qui en passant jettent sur Luther un regard de colère, et « tout prêts à donner l'absolution à qui le tuerait 2) ». A droite du Saxon, voyez cette figure empreinte d'une douce mélancolie, ce front si blanc où se jouent de si beaux cheveux, cet œil à demi baissé, et qui ne se relève que pour s'attacher avec une curieuse inquiétude sur Eck quand il monte en chaire, ou sur son maître impatient : c'est Mélanchthon, Philippe Schwartzerde, « l'ennemi le plus redoutable du diable et de la théologie scolastique 3) ». Il eût voulu, comme l'évêque de Misnie, éviter ces disputes qui n'avancent pas le règne du Seigneur; « car, disait-il, l'Esprit de Dieu, pour se révéler à l'ame, choisit de doux silences, amoureux qu'il est, non pas d'un vain bruit, mais de la charité qui évite les

1) Voyez Epist. Erasmi, lib. 17, ep. 12.

2) Hac hora mihi Philippus refert, sacerdotes Lipsenses adeò cum Emsero in me insanire, ut sine peccato esse eum censeant qui me interfecerit. Spalatino, 25 dec.

3) Spalatino, 21 decembr.

regards; c'est l'épouse qui n'attend pas son époux devant les portiques, mais qui se cache pour l'introduire dans la maison de paix, dans la maison de sa mère; rayon divin qui ne vient nous illuminer que lorsque notre cœur est pur de toute souillure et de désirs de gloire 1) ». Il ne rompit pas le silence une seule fois pendant tout le cours de la dispute. Son œil suivait avec amour la parole de son maître. Mais il ne se montra point injuste envers le chancelier. Et plus d'une fois, séduit par l'éloquence entrainante du théologien catholique, il dut mêler ses applaudissements à ceux des spectateurs 2); même, la dispute finie, il ne savait à qui donner la victoire 3). Comme lui, Erasme se sentait charmé, quand Eck lui écrivait : « Tu ne m'en voudras pas, tu me remercieras, j'en suis sûr, moi, ton élève, moi dont l'enfance fut bercée par tes adages, si je t'ai dit sans fard les calomnies imaginées par tes ennemis. Non,

---

1) Sua enim silentia amat spiritus, per quae nobis illabitur seque insinuat cupidus non gloriae, sed cognoscendae veritatis. Epistola Philippi Melanchthonis de lipsicâ disputatione, ad amicum quemdam, t. I, p. 303, Opera Luth.

2) Caeterum apud nos magnae admirationi plerisque fuit Eccius ob varias ingenii dotes, page 305. Ibid. Oper. Luth.

L'éloge que Menzel, l'historien, fait du professeur d'Ingolstadt, mérite d'être cité : — Zu Ende des Jahres 1518 hatte Johann Eck als mehrfacher Sieger in Disputationen berühmt, und nicht gemeiner Belesenheit in den Kirchenvätern und Kanonisten, Fertigkeit im lateinischen Ausdruck und Gewandtheit in den Künsten der Rede-Kunst begabt, zu Wittenberg eine Disputation mit And. Carlstadt verabredet. Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 43 — 51.

3) Quorsùm inclinarint res, mihi sane non est in proclivi judicare... non pronuntio uter vicerit. Defensio Melanchthonis contra Eccium, Epist. 106.

tu ne m'en voudras pas plus que lorsque tu m'entendras te proclamer l'astre de la dialectique, le phénix des écrivains de notre siècle. Pardonne, mon cher Erasme, à ce style sans grace. Vois-tu, comme le caméléon qui prend la couleur qu'il touche, moi, qui vis avec des barbares, je gagne leur barbarie, je me souille de leur souillure. Vis heureux, vis glorieux, toi l'ornement de notre âge. Je dirai que tu m'aimes si tu me réponds ». Et voilà cet Eck que Luther nommait un sycophante. Il y a dans cette lettre à Erasme un parfum d'antiquité, une vénusté d'expressions, une grace de style, une harmonie de périodes, qu'aucune traduction n'essaierait de rendre; après l'avoir lue, on est tenté, comme Erasme, de placer la couronne de l'éloquence sur le front du théologien.

Nous connaissons l'archidiacre de l'Eglise de Tous les Saints. Mélanchthon affirme que Carlstadt montra dans la dispute le talent d'un orateur, la dextérité et l'érudition d'un théologien 1). Il est permis de croire que Philippe n'écoutait alors que les inspirations de l'amitié, ou qu'il cédait à de funestes préventions quand deux ans plus tard il nous représentait Carlstadt, comme une espèce d'homme des champs, sans esprit, sans science, sans étincelle divine 2).

---

1) Er ist ein redlicher Mann, von seltener Geschicklichkeit und hoch studirt. Melanchthons Bericht über die Leipziger Disputation, an Oecolampadius.

2) Carolstadius primum excitavit hunc tumultum : homo ferus sine ingenio, sine doctrina, sine sensu communi, quem nullum unquam humanitatis officium intelligere aut facere animadverti-

Amsdorf et Mosellanus, deux amis enthousiastes de Luther, assistaient à la dispute.

Amsdorf prétend que c'était pour les Lipsiens une lutte de poumons et de gosier plutôt que de science et de raison. « Comme Eck criait plus fort et parlait plus haut que ses adversaires, il était toujours sûr d'être applaudi. »

Mosellanus a peint la forme extérieure des deux athlètes. — « Luther, si maigre, qu'on verrait le jour à travers son corps, à la voix douce, claire et sonore; — Eck, gras et épais, avec la bouche, l'œil, les lèvres d'un boucher plutôt que d'un théologien, des épaules de taureau, le gosier d'un trompette; — Carlstadt, fluet de corps, l'œil désagréable, la voix aigre, toujours prêt à s'emporter 1). »

Luther quitta Leipzig à la fin de juillet 2); pendant près de trois mois, il n'écrivit pas une lettre où le nom d'Eck ne soit ramené avec colère.

Cette dispute l'a mis en fureur.

De sa cellule où il s'est enfermé, il tient tête à ses adversaires, et ne leur laisse pas le temps de respirer. Pape, archevêques, évêques, prêtres et moines; tout ce qui porte soutane, rouge ou noire, est en

---

mus, tantum abest ut in eo manifestatio aliqua spiritus sancti animadversa sit. Ep. ad. Frider. Miconium.

1) Pfizer, Martin Luther's Leben, p. 112, 113.

2) Voyez, pour avoir une idée de cette polémique, racontée à la luthérienne, les lettres à Staupitz, 3 octobre 1519; à Spalatin, 13 octobre, même année; à Spalatin, 9 décembre; au même, 8 décembre; à Lange, 28 décembre, etc., imprimées dans le recueil du D. de Wette: D. M. Luther's Briefe, Sendschreiben, etc., tome I.

proie à ses emportements. On dirait d'un prophète juif; sa haine étincelle.

— Son évêque est en travail, il accouchera bientôt d'un monstre; — Eck n'est qu'une misérable vessie, enflée de vent, un glorianus, un gloriensis, un gloriosus 1); — les Lipsiens, des ânes coiffés du bonnet doctoral 2); — Alfeld, qui a défendu la primauté du pape, un bœuf, de tête, de nez, de bouche et de poil 3). Pas une figure catholique, dans toutes celles qu'il a devant lui, n'a été bénie du ciel. Elles grimacent toutes à faire rire de pitié.

Qu'il y a loin maintenant de ces heures où Luther enfant gagnait son pain en chantant aux portes de Magdebourg! Luther est devenu riche à son tour, on lui demande l'aumône, et il la refuse. Son cœur est aussi dur que celui des habitants de la cité inhospitalière. Il ne veut de paix à aucun prix : guerre à la scolastique, guerre à la théologie, guerre à la papauté, guerre au catholicisme! Qu'il soit donc fait comme il veut! que le monde se trouble, que l'Allemagne soit déchirée, et que bientôt le sang de ses enfants coule à longs flots! Mais vous le verrez regretter le passé! Et quand, après une longue fatigue et une chaleur accablante, il trouvera, comme l'A-

---

1) Spalatino, 13 octob.

2) Spalatino, ib.

3) L'ouvrage d'Alfeld a pour titre : Super apostolica sede, an videlicet divino jure sit, nec ne, etc. Lociner répondit à Alfeld, dans un écrit qui parut à Wittemberg : Contra romanistam Alveldensem, etc. Luther, qui d'abord avait regardé Alfeld comme un ennemi indigne de lui, finit pourtant par lui répondre dans son pamphlet allemand : Vom Papstthum zu Rom.

thelstan de Tieck, une fontaine pour se désaltérer, il en approchera subitement les lèvres, et les retirera tout aussi vite, car il est voué à la souffrance 1). Encore si sur sa route il rencontrait un moine qui lui dit : croire c'est aimer; et il aimerait si aisément, lui en qui Dieu mit un fonds de si ardente pitié pour celui qui souffre, lui qui pleure si facilement et qui ne peut rester sourd à la voix de la misère !

Un professeur d'hébreu venu de Berlin, arrive à Wittemberg. Il faut le loger, le nourrir, le vêtir même ; Luther fait tout cela, de son argent, et quand il a épuisé le dernier groeschel, il s'adresse à ses frères, et écrit à Spalatin.— Ah ! j'oubliais, envoyez-moi donc deux ou trois pièces d'or; j'en ai besoin, je dépense tout pour Adrien 2).

---

1) Reißein das Blaue hinein.

2) Georg. Spalatino, 5 maii, 1520. De Wette, t. I, p. 447.

CHAPITRE XIII.

PROGRÈS DE L'IDÉE LUTHERIENNE. — 1520.

Charles V était empereur d'Allemagne. Luther avait besoin de la protection du prince. Nous l'avons vu avec ses arrogances envers Eck et Emser; c'est avec une autre puissance qu'il luttera bientôt. Il sait changer de nature, et au besoin baiser les pieds d'un monarque, sauf à rire plus tard, avec ses amis, de la bonhomie de l'empereur.

Il écrit donc à Charles une lettre où il témoigne de son désir ardent de rester caché dans son petit coin de terre; où il demande grace, lui, pauvre enfant, à ses ennemis; où il offre son silence comme gage de ses bonnes volontés pour la paix de l'Eglise 1). Cette lettre fut lue de l'Allemagne entière. Miltitz y trouva une profession de foi. Le nonce du pape se rendit donc à Wittemberg, vit plus tard les pères du couvent, et obtint que Staupitz et Wenceslas enga-

1) Nihil unquam ardentioribus votis repetens quam ut in angulo meo laterem. 16 jan. 1520.

geraient Luther à écrire au souverain pontife. Les pères eurent une longue conférence avec le docteur. Staupitz se montra si pressant, que Luther promit tout ce qu'on lui demandait. Les pères firent part au nonce du succès de leur mission. Luther, cet ange déchu, comme le nommait Miltitz, allait pleurer ses erreurs dans la solitude. Staupitz et Wenceslas étaient dans la joie. Mais ce jour même de feinte réconciliation, le Saxon écrivait à un de ses bons amis : « Je me donnerai bien garde dans ma lettre au pape de traiter trop rudement le siége pontifical; mais cependant je l'aspergerai de son sel 1). » Dans une lettre adressée quelques jours auparavant à Jean Voigt, moine augustin de Magdebourg, il se montrait encore plus franc. « Mon frère en Jésus-Christ, lui disait-il, j'achève en ce moment, en langue vulgaire, un livre contre le pape : De statu Ecclesiæ emendando. J'y mène le pontife, comme l'Antechrist; priez que ma parole fasse fructifier l'Eglise 2). » Spalatin recevait en même temps d'autres confidences de son ami. « Savez-vous ce que je pense de Rome? c'est un ramassis de fous, de niais, d'imbéciles, d'ignares, de bûches, de bornes, d'enfer et de diables 3). Voyez donc ce qu'il y a à espérer de Rome, qui vomit sur l'Eglise un semblable tartare. Je vais traiter cet âne d'Alfeld de façon que le pontife romain s'en souviendra. Il ne faut pas les épargner,

1) Aspergetur tamen sale suo. Spalatino, 11 sept.
2) Johanni Voigt, 3 aug.
3) Ich mein, sie sind zu Rom, alle toll, thöricht, wüthend, unsinn'g Narren, Stock, Stein, Hölle und Teufel werden. Jun.

c'est de nécessité; produisons au grand jour les mystères de l'Antechrist 1) ».

Le pape Antechrist! C'est un mot nouveau qui de Wittemberg va retentir dans toute l'Allemagne. Il y a trois ans, si Luther l'eût proféré, on se fût séparé de lui sur le champ; on eût ri de pitié peut-être. Luther savait bien ce qu'il faisait, lorsque, au milieu des docteurs de Leipzig, il appelait à comparaître la grande image de la papauté, et qu'il dissertait froidement sur le genre d'obéissance et de respect qu'on lui devait. Alors il en niait seulement l'origine divine; aujourd'hui le pape n'est plus qu'un envoyé de Satan sur la terre. Que lui répondre? Lui citer les pères? les docteurs? Hommes que tout cela! crie-t-il en chaire en montrant la Bible. Il a été conséquent. En ruinant l'école, il a rendu impossible une discussion sérieuse. Car il est là avec son livre ouvert, où il a lu que le pape opérant des œuvres sataniques, n'est que le vicaire de Satan. Que lui fait le sens commun, la conscience humaine, la voix des siècles? Lisez mon livre! dit-il, le nom d'Antechrit n'est-il pas marqué en toutes lettres sur le front de celui qui s'appelle le successeur des apôtres? En vain lui répondrez-vous que son œil n'y voit pas : vous ferez comme Staupitz. Luther vous appellera hérétique, inepte, ignare, enfant de la grande prostituée; car Rome, siége de l'Antechrist, n'est plus Rome, c'est Babylone.

C'est une chose prodigieuse que de la symbolique luthérienne. Wittemberg n'ait gardé que l'article qui

1) Johanni Voigt.

enseigne que le pape est l'Antechrist. L'église wittembergeoise ne croit plus à l'impanation, au serf arbitre, à la grace du docteur, mais elle tient fermement que le souverain pontife est l'Antechrist prédit par Daniel : un moment sa foi parut faiblir, mais Wigand, Gallus, Judex, Amsdorf, travaillèrent efficacement à la relever : Joh Wigand, en prouvant dans son Synopsis Antichristi Romani, spiritu oris Christi revelati, et Mat. Judex dans son Gravissimum et severissimum edictum et mandatum æterni et omnipotentis Dei, quomodo quisque sese adversus papatum nimirum Antichristum gerere et exhibere debeat, que le pape est bien le fils de perdition. Il est vrai que Jean de Muller remarque ingénieusement qu'il est plus probable que l'Antechrist se soit incarné dans le corps de quelque ministre qui nie la divinité du Christ 1).

Erasme a raison : « Qui jamais eût cru que le réformateur, du premier bond, vînt se heurter contre la morale, le dogme, la foi; que le génie séditieux d'un moine causerait tant de tempêtes 2)? »

En proclamant l'omnipotence du sens individuel, qu'il compare ailleurs à un homme ivre à cheval et trébuchant des deux côtés, il a fait toute une révolution. La raison l'a pris au mot, et l'anarchie est entrée dans l'Eglise d'Allemagne. A l'heure qu'il est

1) En 1840, la Revue protestante annonçait avec éloge l'apparition d'un ouvrage de Cuningham où cette proposition : le pape est l'Antechrist, est démontrée jusqu'à l'évidence. C'est aussi l'opinion du rédacteur de ce recueil.

2) Epistol. Erasmi, Georgio Duci.

Carlstadt n'écoute déjà plus la voix de son disciple; son orgueil l'emporte, il marche quand Luther lui dit de s'arrêter. Mélanchthon hésite et semble voir ouvert devant lui un abîme. Ulrich de Hutten croit à sa seule épée. Le souffle du moine saxon est venu remuer la Suisse. Le curé d'Ensielden a entendu la voix de Luther; mais déjà Zwingli, pour renverser le vieil édifice catholique, s'y prend d'une autre façon que le réformateur. Luther détache une pierre; Zwingli en abat une autre. L'un dit : Cette pierre doit être conservée, c'est le Seigneur qui l'a posée de ses mains; et l'autre, brisons-la, car c'est l'œuvre de Satan : la réforme n'a que trois ans de vie, et elle est déjà décrépite.

Qu'on ne nous dise pas que Luther doit son triomphe aux lumières nouvelles qu'il apportait à l'Allemagne, lui qui bannissait, en prêchant son nouvel évangile, les sciences comme inutiles et damnables, la philosophie comme diabolique, et dont le disciple bien aimé mettait en question l'utilité des écoles 1). On a voulu que le monde se fût épris pour les dogmes nouveaux, parce que celui qui les prêchait était doué d'un esprit surnaturel : mais, est-ce que le catholicisme était à cette heure si mal représenté par Emser, par Eck et par Caietano? On dit que la pensée opprimée dormait enchaînée, et qu'à la voix de Luther elle s'éveilla; et, en vérité, que

1) Nonne Lutherus scripsit omnem disciplinam tam practicam quam speculativam esse damnatam? omnes scientias speculativas esse peccata et errores? Nonne Melanchthon aliquando damnavit scholas publicas? Eras. Epist. Ep. 59, lib. 31.

faisait donc Luther, que de fonder un autre esclavage sous le nom de raison individuelle, instrument de vérité à ses yeux, et vérité absolue, ne procédant que d'elle-même, rayon qui n'a qu'une source humaine, le cerveau d'où il s'échappe? Voyez donc comme Luther pèse au contraire sur la pensée, obligée de reconnaître le moine pour son père, sans quoi Luther lui dit : « Tu n'es plus ma fille, tu t'égares dans des voies de perdition, tu te livres à tes caprices, tu viens des ténèbres et non de la lumière, tu es la progéniture de l'école ». Et par école vous savez ce qu'il entend, l'enseignement de l'Eglise qui s'est perpétué d'âge en âge, du Christ à son vicaire, du vicaire aux évêques, des évêques aux prêtres, du prêtre à la communion des fidèles; divine et merveilleuse chaine d'or qu'il est venu briser de son autorité privée! car pontife, évêque, Eglise du Christ, sacerdoce, tout cela est l'œuvre de Satan. Il n'y a plus qu'un prêtre, c'est lui, c'est Carlstadt, c'est l'homme. Voilà cette autre grande nouveauté qui lui valut tant de partisans, surtout dans les cours et parmi les princes! Cette proposition qu'il vient d'enseigner, « que nous appartenons tous également au sacerdoce, et que l'Ecriture ne fait aucune différence entre le laïque et le prêtre, que le prêtre s'appelle évêque ou pape 1) », n'était-ce pas la confusion des deux puissances, la tiare attachée à la couronne

---

1) Scriptura sancta nihil discernit inter eos, nisi quod ministros servos œconomos appellat, qui nunc papae, episcopi, dominique jactantur; nam verum est hos aequaliter sacerdotes esse. De Libert. christianâ, p. 330, t. I, oper. Luth.

ducale ou impériale, l'encensoir aux mains de quiconque porte l'épée, l'Eglise livrée pieds et poings liés aux princes séculiers, Henri VIII chef des consciences, la papauté détruite, et par conséquent le catholicisme? Nous ne nions pas du reste que l'éloquence de Luther, que sa tête, ou plutôt sa poitrine d'Achille, comme la nomme Mélanchthon 1), et cette pureté de mœurs que ses ennemis reconnaissaient alors, n'aient été pour lui de puissants auxiliaires : mais le peuple n'eût pas été entraîné aussi facilement si ses princes ne se fussent montrés séduits les premiers. Car, était-ce autre chose, qu'on colore cet abandon du nom de sagesse, qu'une apostasie à peine dissimulée, que cette protection accordée à Luther par l'électeur de Saxe? Le peuple fit ce qu'il vit faire à ses maîtres. A la cour de l'électeur, le nom de Luther était en vénération, Frédéric l'appelait son père, son ami, l'élu du Seigneur, l'homme de Dieu; les courtisans, pour plaire à sa grace, répandaient les écrits de l'augustin, les lisaient, livraient à leurs moqueries tout ce qu'il raillait : les indulgences, Rome, les moines et le pape. Mettez Luther à la place de Jean Huss, et il sera plus heureux que le prêtre bohémien. Jean Huss a bien ce qui séduit la multitude : du courage, de l'opiniâtreté, et une foi extérieure. Mais il eut grand tort, non pas de se laisser brûler, mais de prêcher au début de sa mission contre les vices, l'avarice, la lubricité et les richesses des grands, et de prendre en pitié les larmes et les sueurs du peuple. Les grands l'aban-

1) Achilleus stomachus. Melanchth. Ep. lib. 4. Ep. 240.

donnèrent au jour du danger, et proscrivirent ses disciples par le fer et la flamme. Luther, si vous avez lu sa correspondance, n'eut d'abord que des paroles de miel pour les nobles Saxons; à Rome et à ses cardinaux, les outrages et les bouffonneries. Un chapeau rouge le met en fureur; qu'il aperçoive l'hermine ducale, alors il s'épuise en adulations; c'est un prêtre courtisan, aussi trouva-t-il dans la plupart des princes d'Allemagne d'ardents protecteurs; mais cette aide qu'ils lui prêtaient, ils savaient bien à quel intérêt. Vous les verrez bientôt briser avec le catholicisme; non pas qu'ils croient le moins du monde, pas plus que Luther peut-être, que l'idolâtrie et la fornication aient établi leur siége à Rome, mais pour ne plus payer à la chancellerie leurs redevances annuelles; un jour ils ouvriront la porte des couvents; non pas qu'ils regardent les vœux monastiques comme défendus par l'Evangile, mais parce qu'ils trouveront dans les monastères des vases d'or et d'argent, des pierres précieuses. Ils appelleront la réforme une œuvre de liberté; non pas qu'elle ait affranchi le peuple, mais parce qu'elle les a délivrés du joug sacerdotal. Voici d'autres germes de révolution; Erasme indique l'un : « La réforme fait des progrès, qui s'en étonnerait? le peuple aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui lui enseignent que la contrition n'est pas nécessaire, et que la satisfaction est chose vaine 1). » Calcal-

1) Populus enim libenter audiebat esse qui docerent non esse necessariam exomologesim, supervacuam esse satisfactionem. Epist. Eras. Lib. 26. Ep. 28.

gnini a trouvé l'autre : « Soyez tranquille, vous crie Luther, le sang du Christ et la foi en sa parole suffisent pour obtenir le salut éternel : ainsi, que les hommes se livrent à leurs penchants, voici le ciel qui s'ouvre, si la foi au sang de Jésus n'a point abandonné le pécheur 1). » Mélanchthon signale le troisième : « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a délivrés des évêques, on ne l'aime que parce qu'il nous a arrachés à leur juridiction 2). »

Un écrivain allemand, M. Heine, qui reproche aux Français de n'avoir jamais compris que le côté négatif de la réforme, n'a vu dans la lutte de Luther contre Rome que le triomphe du spiritualisme contre le sensualisme : le spiritualisme, bien entendu, c'est la réformation, « médiatisant, dit-il, les saints ; coupant les ailes aux anges ; ôtant à la Vierge ses droits à la couronne du ciel, faisant de Dieu un célibataire céleste, et contestant rudement la légitimité de son fils 3) ».

---

1) Nec enim vult Lutherus quemquam de actionibus suis admodum anxium esse,siquidem ad salutem et aeternitatem promerendam fidem et sanguinem Christi sufficere. Lasciviant igitur homines,obsonentur, pergraecentur in Venerem, in caedes, in rapinas, ut libet, efferantur. Paratum tamen eis cœlum, parata immortalitatis felicitas, si fides inconcussa maneat, et in sanguine Christi spes tota subsidat. Calcalgninus. Epist. Er. Ep. 54, lib. 21.

2) Quem nulla de causa, ut video, amant, nisi quia beneficio ejus sentiunt se episcopos excussisse. Melanchth. Ep. Camerario. Lib. 4, Ep. 106.

3) De l'Allemagne, par Henri Heine, t. I, 1re partie. L'auteur, page 55, affirme pourtant que la réforme fit perdre à l'Allemagne beaucoup de poésie.

CHAPITRE XIV.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X. — 1520.

Après sa dispute, Eck se mit en route pour Rome, « afin d'invoquer contre Luther l'abîme de l'abime ». Il avait été convenu que les thèses seraient déférées aux Universités de Paris, de Leipzig, de Louvain, et ne pourraient être publiées avant leur décision. On ne sait pas comment Mélanchthon put oublier la promesse faite par son maître. Dans une lettre à Œcolampade imprimée à Wittemberg, et qui se répandit en Allemagne, il donna le résumé de la discussion, et les arguments principaux des disputants; et tout en rendant justice au beau génie d'Eck, attaqua quelques doctrines du professeur. Eck se plaignit avec raison de cette violation du traité. Mélanchthon se justifia avec une aigreur d'expression qui n'était pas dans ses habitudes de polémique 1).

1) Defensio Melanchthonis contra Eccium, prof. theologiae. Epist. 706.

Quoi qu'il en soit, les Universités 1), après avoir reçu les actes de la dispute, s'assemblèrent et nommèrent des rapporteurs. La doctrine de Luther fut condamnée tout d'une voix. Nous nous rappelons que Luther avait déclaré qu'il s'en rapporterait au jugement de ces maîtres en théologie; et, à dire

---

1) Voyez sur les injures prodiguées par Luther aux universités, —Lettres à Joh. Lange, 16 oct.; 13 oct.,— à Spalatin, où il accuse les docteurs de Leipzig de dégorger leur venin par la fistule de Rubius;— à Eccius, novembre, 1er; — à Spalatin, 20 nov. Praeter ventrem, marsupium, pompam, quid fulget in vobis? au même, 3 déc., où il avoue qu'il a accepté le jugement des docteurs de Leipzig:—18 décembre, à Spalatin, où il s'élève contre les sept sacrements de l'Eglise, efface celui de l'ordre, et déclare que : omnes nos esse sacerdotes et hoc sacerdotis genus in quo nos sumus prorsus non differre videatur à laicis, nisi ministerio, quo sacramenta et verbum ministrantur; — à Joh. Lange, 18 déc., contre l'université de Paris; — à Spalatin, 10 janvier 1520, où il reconnaît l'omnipotence du concile statuant sur la communion sous les deux espèces. Comme témoignage de soumission et de foi aux lumières de l'épiscopat, lisez ses lettres — à Albrecht, archevêque de Mayence, 4 février 1520; — à Adolphus, évêque de Mersebourg, 4 février, même année; dans cette dernière il affirme (sub fine) qu'il ne diffère de ses adversaires sur la puissance pontificale que, solo nomine : — Tournez la page, 9 février, et il va « entonir dans le charnier tous les témoignages de l'iniquité et de la baloutdise des évêques »; — 12 février, à Spalatin, où l'épiscopat tout entier est renvoyé à l'évangile et traité d'ignorant; — 18 fév., au même, où l'évêque de Misnie est traité de blasphémateur. La faculté de Cologne condamna le 30 août; celle de Louvain, le 7 nov. 1519, quelques propositions extraites des œuvres de Luther. Le moine augustin leur répondit dans un écrit qui parut sous le titre de : Condemnatio doctrinalis librorum Mart. Lutheri per quosdam magistros nostros Lovanienses et Colonienses facta. Responsio Lutherana ad eamdem condemnationem ad Christophorum Blancum, oper. Viteb. 11, 39, Ienæ. 1568. Le collecteur des lettres de Luther dit au sujet de cette réponse qu'elle était sehr heftig ; l'expression est trop douce, il eût mieux valu la nommer insolente.

vrai, il avait raison; car, au rapport d'Erasme, ces universités brillaient par leurs lumières et leur savoir. Luther y avait quelques admirateurs. Il n'y eut toutefois qu'une opinion sur les thèses du moine, sur ses écrits. On peut lire dans les lettres de Luther avec quelles brutales colères il accueillit cette décision. Les théologiens de Leipzig surtout, peut-être parce qu'ils s'étaient montrés plus calmes, plus précis, plus doctes que ceux de Louvain, furent immolés à sa risée. Pendant plusieurs semaines il n'est pas une de ses épîtres où l'on ne voie un de ces pauvres Lipsiens apparaître, tantôt affublé du bonnet de théologastre, tantôt sous la forme d'un âne, d'un sycophante ou d'une taupe.

Mais il avait bien d'autres images à son service que ces mauvaises figures de rhéteur. Vous allez le voir, il a grandi. — « Je ne veux pas que d'un glaive on fasse une plume; la parole de Dieu est une épée, c'est la guerre, c'est la ruine, c'est le scandale, c'est la perdition, c'est le poison, c'est, comme parle Amos, l'ours sur le grand chemin et la lionne dans la forêt.

« Si tu connais bien l'esprit de la réforme, tu dois comprendre qu'elle ne peut s'opérer sans tumulte, sans scandale, sans sédition. Je sens Dieu qui m'enlève. Oui, je l'avoue, je suis trop violent peut-être, mais on me connaissait bien, on ne devait pas irriter le chien; il fallait me laisser en repos. Jette les yeux, mon cher Spalatin, sur le Christ. Calomniait-il, lui, quand il appelait les Juifs race adultère et perverse, enfants de vipères, hypocrites, fils du diable? Et Paul, quand il les nommait, chiens, insensés, imbéciles?

quand il s'élevait contre un faux prophète avec une violence qui pourrait passer pour de la folie, et qu'il le traitait de fils du diable, d'ennemi de la vérité, d'ame pleine de dol et de tromperie? La vérité ne connaît pas de vains ménagements 1)...

« Grand Dieu! que de ténèbres, que d'iniquités Rome a vomies sur la terre, et par quel jugement de Dieu a-t-elle vécu tant de siècles? Tromper les hommes par d'impures décrétales et des mensonges effrontés, dont elle faisait autant d'articles de foi! J'en suis presque convaincu; le pape c'est l'Antechrist, le fils de perdition qu'attend le monde. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il prescrit sent l'Antechrist 2)...

« Qu'on ne me parle plus de mes emportements. Voyez! tout ce qu'on fait dans notre siècle avec calme s'évanouit et tombe. Le ventre de Rebecca porte des embryons qui se battent ensemble. On me juge mal aujourd'hui. La postérité me rendra pleine et entière justice... Le révérend père vicaire m'écrit d'Erfurth, de ne pas publier mon livre de Emendando statu Christianorum; c'est trop tard... Il faut que l'esprit saint me pousse, puisque ce n'est ni l'amour de l'or, ni l'amour des plaisirs, ni la passion de la gloire. Je ressemble au Christ qu'on crucifia parce qu'il avait dit: Je suis le roi des Juifs. On me condamne pour des doctrines que je n'ai pas enseignées, la communion sous les deux espèces, par exemple 3). L'évêque de Misnie, avec lui d'autres

1) Spalatino, feb. 1520.
2) Wencesl. Link, 19 aug.
3) Spalatino, 14 januar.

évêques m'accusent! Je saurai bien leur répondre; je ne souffrirai pas que des erreurs condamnées dans l'Evangile soient enseignées même par des anges du ciel, à plus forte raison par ces idoles d'évêques. Je veux bien leur pardonner pour le moment : qu'on leur écrive donc de se taire, de ne rien faire contre Luther. Qu'ils prennent garde à eux; ils croient éviter la grêle, ils mourront sous une avalanche de neige. Que si Dieu ne m'ôte pas la raison, le fumier qu'ils voudraient remuer sentira bien mauvais!... Quels imbéciles que vos docteurs de Misnie et de Leipzig! est-ce qu'on leur a enlevé le sens commun? jamais je n'eus de semblables adversaires; les niais 1)! Dites-leur donc de me laisser tranquille; je les tiens, et s'ils me mettent en colère je les exposerai au dernier opprobre. J'avertirais bien le duc George, mais si je lui écris il ne me lit pas ou il ne me comprend pas... A la volonté de Dieu, me voici; aux vents et aux flots le navire! Je ne puis plus rien à cette heure, que prier Dieu. Je lis dans l'avenir, le Seigneur m'en a levé un coin; je vois des tempêtes prochaines, si Satan n'est enchaîné. Les pensées de mes ennemis sont des pensées d'artifices et de méchanceté. Que voulez-vous, mon ami? La parole divine ne marche jamais sans troubles, sans tumulte, cette parole de toute majesté qui opère de si grandes merveilles, qui gronde sur les hauteurs et les sublimités, et qui tue les ames paresseuses d'Israël. Il faut ou renoncer à la paix, ou renoncer à la parole divine. Le Seigneur

1) Spalatino, 18 feb.

est venu apporter la guerre et non la paix.... Je suis tout frappé de terreur... Malheur à la terre 1)!

« Des visions nouvelles ont paru dans le ciel; à Vienne, des flammes et des incendies; je voudrais les voir; c'est ma tragédie que ces signes annoncent 2)... Qu'y a-t-il donc d'étrange, que le monde soit troublé à cause de la parole de Dieu? A la seule annonce de la naissance du Christ, Hérode et sa cour ne sont-ils pas émus? Et la terre et le soleil ne s'obscurcissent-ils pas quand le Christ meurt? C'est pour moi la révélation de la sagesse d'une doctrine, quand la multitude, les grands et les sages s'en offensent. Voici le psalmiste qui dit : Il a été posé comme un signe, afin qu'on le contredit pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre, non parmi les nations, mais en Israël 3). Que je le veuille ou non, chaque jour ma science s'accroît. Il n'y a pas deux ans que j'écrivais sur les indulgences, je voudrais détruire mes livres. J'étais alors sous le joug de la tyrannie de Rome; je ne voulais pas qu'on les rejetât ces indulgences, et en vérité, à quoi bon s'en émerveiller? J'étais seul à rouler ce rocher. Mais bientôt mes yeux se sont ouverts, et j'ai vu que ces pardons n'étaient que de misérables impostures, inventées pour voler l'argent aux hommes et leur foi en Dieu... Ah! que je voudrais qu'on brûlât mes livres sur les indulgences!... Gloire et paix dans le Seigneur... mon cher Nicolaüs, il ne faut rien répondre à Emser 4), parce que c'est

1) Staupitio, febr.
2) Spalatino, 19 mart.
3) Ps. 77. Archidiacono Elsterwicensi, 30 maii 1520.
4) Nicolao Haussmann, 26 april.

un homme dont l'apôtre Paul a dit : « Il est condamné, évitez-le, son parler est mortel ». Encore un peu de temps et je prierai contre lui; je demanderai à Dieu qu'il lui rende selon ses œuvres, qu'il meure; il vaut mieux qu'il périsse, que s'il continue de blasphémer contre le Christ... Je ne veux pas que vous priiez pour ce misérable, priez pour nous seulement. »

Voilà ce que Luther écrivait en 1520, au moment où Miltitz emportait à Rome ses promesses de soumission. Luther a bien rempli son rôle; il a trompé le candide Miltitz avec une rare habileté, avouons-le : pauvre homme! que ce Miltitz, qui, après une nouvelle entrevue avec le moine Augustin, à Lichtemberg, a cru à la foi jurée, et a pris le chemin des Alpes tout glorieux d'avoir opéré une réconciliation qu'un homme décoré de la pourpre romaine, comme le cardinal Caietano, avait vainement essayée. Voilà Luther aussi qui a bien changé! Ce n'est plus un petit moine écrivant sur les indulgences, mais un apôtre possédé de l'esprit saint, tout plein du souffle sacré, un être inspiré, un prophète qui lit dans les astres, et à qui le Seigneur a révélé l'avenir; un avenir de malheurs, car c'est une tragédie qu'il va jouer. Elle se dénouera comme la tragédie antique, par le meurtre : cela ne l'effraie pas, il l'affirme, il le répète à satiété. Son œuvre va causer à l'humanité des larmes et du sang, qu'importe! il ne l'abandonnera pas. Un prêtre demande au ciel que son ennemi meure! Il veut qu'il meure et qu'on s'abstienne de prier pour cette ame, qu'il damne dès cette vie. En ce moment la voix de quelques moines timides est venue l'avertir; c'est un appel de Dieu que cette voix d'hommes simples

qui lui montrent l'abîme ouvert. Voyez comme Luther se rit de ces terreurs, comme il se joue des pleurs qu'il va faire répandre! Jamais cri plus effrayant que cette prophétie formulée si brièvement : Malheur à la terre... Væ terræ! Encore un peu de temps, et cette prophétie s'accomplira! L'Allemagne tout entière se soulèvera; l'orgie, le meurtre se promèneront dans les rues de Münster; d'affreux accouplements souilleront l'intérieur des couvents; des hommes et des femmes qui se diront possédés de l'esprit de Dieu marcheront tout nus la Bible à la main. Il y aura du sang dans les églises, du sang sur les places publiques! Alors, quand tout cela arrivera, nous tournerons la tête vers Wittemberg, et en montrant Luther nous dirons : — C'est lui qui a crié malheur à la terre! son oracle s'accomplit; — c'est lui qui a écrit qu'il faisait une tragédie, sa tragédie se joue; — c'est lui qui a voulu voir des signes dans le ciel, ces signes ont paru; — c'est lui qui a dit que la parole de Dieu était une épée, cette épée a été tirée du fourreau, elle brille aujourd'hui dans les mains de Münzer! Il n'a pas péché par ignorance, puisqu'il a annoncé d'avance tout ce qui s'accomplit aujourd'hui. Gloire donc à Luther! comme le veut M. Heine.

Miltitz arriva à Rome avant Eck. Il déposa aux pieds de Léon X les paroles de soumission du moine 1), et la promesse d'une lettre qui terminerait bientôt tout débat avec le saint siége. Le pape embrassa Miltitz, le combla de caresses et répéta devant les car-

1) Epist. Spalatino, 9 jul. 1520.

dinaux que la paix était enfin rendue au monde catholique. Quelque vague pressentiment l'avertissait de sa fin prochaine, et il disait « qu'il serait heureux, avant de mourir, de laisser en repos l'Eglise de Jésus-Christ, et de rendre compte au juge éternel de sa mission sur la terre. » Et puis Léon X, comme on sait, aimait Luther; il aimait en lui surtout son ardeur pour le travail et sa science des Ecritures. Mais longtemps avant l'arrivée de la lettre si impatiemment attendue de « son cher fils, » le pape apprit de tous les points de l'Allemagne à la fois combien Miltitz avait été cruellement joué, et les fureurs de Luther contre l'autorité.

La lettre promise est à Rome: œuvre brutale, que ni Wiclef, ni Jean Huss, ni Jérôme de Prague, ni Arius, ni Pélage, n'auraient osé tracer; que deux hommes seuls alors pouvaient signer dans tout le monde chrétien, Luther d'abord, puis de Hutten : éternel cri de réprobation contre la mémoire de celui dont le doigt ne se sentit pas dessécher en l'écrivant; ineffaçable souillure pour le front où germa une parole si insultante; poids énorme qui pèsera dans l'éternité sur la poitrine du chrétien qui en remua les caractères. Qu'on la juge, en se rappelant que la veille encore, la main qui va former ces lignes touchait celle de Miltitz en signe de bonne amitié, la pressait sur son cœur, et que les lèvres d'où va tomber tant de fiel prononçaient des paroles de soumission et d'obéissance au saint siége 1).

1) Epistola Lutheriana ad Leonem summum pontificem. Liber de libertate christiana. Witeb. 1520, in-4°.

« Au milieu des monstres de ce siècle, avec qui je suis en guerre depuis trois ans, ma pensée et mon souvenir se lèvent vers vous, très saint père... Je le proteste, et ma mémoire est fidèle, jamais je n'ai parlé de vous qu'avec honneur et respect... S'il en était autrement, je serais tout prêt à me rétracter. Ne vous appelai-je pas le Daniel dans la fournaise? n'est-ce pas moi qui défendis votre innocence contre un homme tel que Sylvestre Prierias, qui osait la souiller?... Vous ne sauriez le nier, mon cher Léon, ce siége où vous êtes assis, surpasse en corruption et Babylone et Sodome; c'est contre cette Rome impie que je me suis révolté. Je me suis soulevé d'indignation en voyant qu'on se jouait si indignement sous votre nom du peuple de Jésus-Christ; c'est contre cette Rome que je combats, que je combattrai tant qu'un souffle de foi vivra en moi. Non pas que je croie, ce qui est impossible, que mes efforts prévaudront contre la tourbe d'adulateurs qui règnent dans cette Babylone désordonnée; mais chargé de veiller sur le sort de mes frères, je voudrais qu'ils ne fussent pas la proie de toutes les pestes romaines. Rome est une sentine de corruption et d'iniquité. Car il est plus clair que la lumière, que l'église romaine, de toutes les églises la plus chaste autrefois, est devenue une caverne fétide de voleurs, un lupanar de débauches, le trône du péché, de la mort et de l'enfer, et que sa malice ne pourrait pas monter plus haut, quand l'Antechrist y règnerait en personne...

» Vous, Léon, vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions,

comme Ezéchiel parmi les scorpions. A tous ces monstres qu'allez-vous opposer? trois ou quatre cardinaux, hommes de foi et de science : qu'est-ce que cela au milieu de ce peuple de mécréants? Vous mourrez de leur venin, avant même d'avoir songé au remède... Les jours de Rome ont été comptés, la colère de Dieu a soufflé sur elle. Elle hait les sages conseils, elle craint la réforme, elle ne veut pas qu'on mette un frein à sa fureur d'impiété. On dira d'elle ce qu'on a dit de sa mère : Nous avons préveuu Babylone, elle ne peut être guérie, laissons-la. C'était à vos cardinaux à remédier à tant de maux, mais la podagre rit de la main du médecin, le char n'écoute plus les rênes...

» Plein d'amour pour votre personne, j'ai souvent gémi de vous voir élevé sur le siége pontifical, dans un siècle comme le nôtre : vous méritiez de naitre à une autre époque. Le siége de Rome n'est pas digne de vous, il devrait être occupé par Satan, qui, en vérité, règne beaucoup plus que vous dans cette Babylone... N'est-il pas vrai que sous ce vaste ciel il n'y a rien de plus corrompu, de plus inique, de plus pestilentiel que Rome? Vraiment, Rome surpasse en impiété le Turc lui-même; elle, autrefois la porte du ciel, est aujourd'hui la gueule de l'enfer, que la colère de Dieu empêche de fermer ; à peine s'il nous est permis de sauver quelque ame du gouffre infernal... »

Après avoir raconté comment la querelle s'est engagée entre lui et les courtisans du pape, Luther termine ainsi :

« Je ne veux pas venir à vous les mains vides, je

vous offre un petit traité, sous votre nom ; gage de mon amour pour la paix, témoignage de ce dont j'aurais aimé à occuper mes loisirs, si vos adulateurs me l'avaient permis; présent de peu de valeur si vous considérez la forme de l'œuvre, bien précieux si je ne me trompe, si vous vous attachez à l'esprit du livre. Moi, pauvre moine, je n'ai rien de mieux à vous offrir, vous n'avez besoin d'autre don que d'un don tout spirituel 1). »

Veut-on connaître maintenant ce livre de prédilection que Luther envoie à Léon X en témoignage d'amour et de piété filiale? C'est son traité de la Liberté chrétienne, où il établit comme doctrine fondée sur la parole évangélique, non seulement la justification sans les œuvres, mais l'impossibilité de la foi avec les œuvres, qu'il regarde comme autant de péchés; la sujétion de la créature au démon, même quand elle fait effort pour lui échapper, et son incarnation au péché, quand elle s'élève vers le Créateur; quand sa pensée, détachée des liens de la terre, s'abîme dans la contemplation des mérites du Sauveur; quand sa main répand l'aumône; quand ses lèvres s'ouvrent pour prier ou bénir; quand elle pleure ou se repent; car, dit-il, tout ce qui est en

1) Luther traduisit en allemand la lettre à Léon X. Cette traduction, qui parut sous le titre de : Sendschreiben an den Papst Leon den Zehenten. D. M. Luther, etc.., diffère en quelques passages de l'original. Le texte allemand est beaucoup plus énergique, plus violent. Le lupanar omnium impudentissimum est rendu par ein Bubenhaus über alle Bubenhäuser. Sodome et Gomorrhe y reviennent bien plus souvent. La version allemande était destinée à ses concitoyens, la version latine aux lettrés. De Wette a imprimé les deux textes, pp. 497 et 506, t. I, de son recueil des lettres de Luther.

nous est coulpe, péché, damnation, et l'homme ne peut faire le bien. Affreuse doctrine, dont il veut rendre responsable l'apôtre saint Paul. Et à coté de ces monstrueux enseignements, il pose comme axiome l'impeccabilité de l'ame qui n'a pas cessé de croire. « Parce que si j'ai péché, le Christ qui est en moi n'a pas péché, ce Christ en qui je crois, qui opère, qui pense, qui agit et qui vit avec moi, et qui seul accomplit la loi.

» Il nous suffit de croire à l'Agneau qui efface les péchés du monde, le péché ne saurait nous arracher à cet Agneau, quand nous forniquerions et tuerions mille fois par jour 1). »

C'est là qu'il s'efforce encore d'établir que le sacerdoce est infus dans l'humanité, comme l'ame au corps; qu'il appartient à tout homme qui croit, parce que le Christ s'étant uni à l'humanité par une union toute mystique, l'ame est devenue son épouse, et qu'elle participe alors de tous les dons que l'époux répand sur sa bien-aimée; que tous les vocables de prêtre, de clerc, d'ecclésiastique, ne signifient rien, sont un outrage à la parole de Dieu, parce que nous sommes tous ses enfants au même degré, ses économes et ses ministres, et que les vêtements, la pompe extérieure, les cérémonies, ne sont que de vaines figures, des formes humaines que l'esprit du Christ doit bannir du milieu des chrétiens 2). Et, comme le

1) Sufficit quod agnovimus per divitias gloriæ Dei agnum qui tollit peccatum mundi : ab hoc non avellet peccatum, etiam si millies uno die fornicemur aut occidamus. Melanchthoni. 1 Aug. 1521.

2) Voyez : De libertate christianâ, t. 2, op. Luth. Wittemberg. in principio.

remarque ici le D. J. Marx, le sacerdoce n'est point une figure, mais une réalité, qui confère au laïque tous les pouvoirs du prêtre catholique, la prédication, le pardon des fautes, l'absolution, la dispense des sacrements 1). Mais que signifie ce signe, que la seule foi nous confère, comme l'eau du baptême le titre d'enfants de Dieu; que l'homme quitte et reprend à son gré, selon qu'il embrasse la foi ou le doute? Qu'est-ce donc que cette foi luthérienne qui nous rend semblables à l'ange, et change tout à coup notre nature d'homme? Est-ce la foi, moins les indulgences, comme en 1518; la foi moins le sacerdoce, comme en 1520; la foi moins les sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction; la foi avec deux seuls sacrements comme en 1521; la foi moins la messe, moins le culte des saints, comme en 1522? Mais qui dit foi, dit confession. Or, Luther ne peut établir de confession sans l'autorité. Si la raison individuelle de Carlstadt, par exemple, comme nous le verrons, s'insurge contre la croyance du docteur, qui les jugera? Qu'est-ce donc que la foi suivant Luther, sinon un caprice, une fantaisie, un fantôme; maladie chez l'un, fièvre cérébrale chez l'autre, exaltation du système nerveux, prostration ou exubérance de vitalité, lumière ou ténèbres? — Luther dit : « Croyez »; mais alors qu'il n'enseigne point que « la mission des évêques est double, médiate et

1) Omnes quotquot baptisati sumus æqualiter sumus sacerdotes, nullum sacerdotibus super nos est jus imperii... Christiani omnes sunt æqualiter sacerdotes, eandem in verbo et sacramento quocunque habent potestatem. Luth., t. II, p. 297. b.

immédiate; de nos jours médiate, c'est à dire dérivant de l'homme, mais immédiate chez les apôtres qui la tenaient de Jésus même, immédiate chez les prophètes qui la tenaient de Dieu; que les apôtres ont transmis cette mission à leurs disciples; saint Paul à Timothée et à Tite, qui la transmettent aux évêques leurs successeurs, les évêques à ceux qui leur succèdent; ainsi jusqu'à nos jours et à la consommation des siècles, en sorte que cette mission, bien que médiate, est cependant toute divine 1) ».

Voilà donc que la foi seule ne suffit plus pour donner le sacerdoce, qui est un véritable héritage par délégation divine : tout homme n'est donc pas prêtre; tout homme n'a donc pas mission d'enseigner?

Il est dit dans l'histoire de Cromwell, qu'un soldat de son armée passa la Tamise pour se rendre à Londres. Il portait avec lui une lanterne où brûlaient cinq chandelles. Arrivé sur le rivage, il appela à haute voix la multitude, et ouvrant sa lanterne, il prit une d'elles, souffla dessus et dit : Qu'ainsi meurent les dîmes; puis une seconde : Qu'ainsi meurent les parlements; puis une troisième et une quatrième. Enfin la cinquième, et il cria : Qu'ainsi meure la Bible. Or, le peuple commençait à s'ameuter et à le maltraiter de paroles. Un des assistants dit au soldat : « Où as-tu pris tout cela? — C'est la parole de Dieu, reprit le soldat, que je vous prêche : Luther a bien fait une religion nouvelle, Calvin a soufflé dessus; Calvin a fait une religion nouvelle, Cranmer, le

---

1) Luther, 1re partie, 8e feuillet du 1er chapitre de l'Épître aux Galates, 2.

grand archevêque, a soufflé dessus, et la reine Elisabeth a soufflé sur tout cela. Eh bien, moi, à mon tour, je viens, au nom de la parole du Christ, balayer de mon souffle tout ce qui a été dit... » Le peuple se tut. Ce soldat n'avait-il pas raison? Il était prêtre selon l'ordre de Luther, car il croyait au Christ et à sa sainte parole 1).

1) Voyez Cobett, Histoire de la réformation en Angleterre.

CHAPITRE XV.

LES DEUX BULLES. — 1520.

Maintenant, qu'il nous soit permis d'adjurer tout homme dont la raison n'est point obscurcie par l'esprit de secte de poser la main sur son cœur, et le saint Evangile ouvert sous ses yeux, de nous dire si Luther, tel qu'il s'est montré en Saxe et dans ses livres, n'a pas dépassé toutes les bornes; s'il lui reste un outrage à imaginer contre Rome; une raillerie vieille ou moderne à rajeunir ou à rajuster; une insolence à reprendre dans les livres des hérésiarques qui l'ont précédé. N'a-t-il pas laissé loin de lui et Jérôme de Prague, et Jean Huss, et Wiclef? N'y a-t-il pas assez de temps que l'Allemagne le voit se servant de ce glaive de la parole dont Dieu l'arma, pour blesser au cœur toutes les vieilles croyances à l'ombre desquelles elle s'est si longtemps reposée? n'a-t-il pas assez remué ou jeté de boue à la face du successeur de saint Pierre? Le monde catholique n'a-t-il pas été assez troublé par ces folles disputes

qui avancent si peu le règne de Dieu, au dire de Mélanchthon; et cette parole divine apportée par le nouvel apôtre, comme la seule loi et les seuls prophètes auxquels l'homme dût croire, en passant par sa bouche, n'a-t-elle pas subi assez d'altérations, d'interprétations, de tortures diverses? Si pendant trois ans il a été donné à un moine sans mission de troubler l'ordre moral des sociétés, d'y jeter le désordre, d'agiter les consciences, de soulever les esprits; ne sera-t-il pas permis à la papauté de se faire entendre enfin? Que Seckendorff regarde la lettre de Luther comme un gage d'amour pour le saint-siége, nous n'y verrons, nous, qu'une affreuse ironie, et suivant l'expression d'un écrivain anglican, que la satire la plus amère du saint-siége 1). Sléidan croit que le pape

1) Roscoë: Vie et pontificat de Léon X, t. IV, p. 10.—La lettre de Luther à Léon X, dans l'édition d'Iéna, porte la date du 6 avril 1520, et nous croyons que c'est la véritable. Seckendorff, pour atténuer les torts de Luther, la place au mois d'octobre de la même année, c'est à dire longtemps après la bulle de Léon X; comme s'il était probable que Luther ayant connu cette bulle n'en eût rien dit dans sa lettre! En admettant la suppostion de l'historien de la réforme, on ne voit pas ce que Luther peut y gagner, car voici ce qu'il écrivait le 11 octobre à Spalatin. « Enfin Eck a apporté de Rome la bulle dont on fait tant de bruit... Le Christ, ainsi que vous le verrez en la lisant, y est condamné. On veut me faire chanter la palinodie. Me voilà bien plus libre à cette heure. Je sais maintenant que le pape n'est autre que l'Antechrist, je connais le siége de Satan. » Jam multò liberior sum, certus tandem factus papam esse Antichristum, et Satanæ sedem manifeste inventam. Or, voyez la bonne foi de Seckendorff! Il feint de croire aux paroles de soumission de Luther, qui le 11 octobre sait, de science certaine, que le pape est l'Antechrist, et qui le 13 en fait un Daniel dans la fosse aux lions, un agneau parmi les loups! Ou Seckendorff n'avait pas lu les lettres de Luther, ou il

eût dû prendre patience, attendre encore. Attendre qu'un moine apostat eût démoli pièce à pièce tout le vieil édifice catholique, et que celui qui en avait été nommé de Dieu lui-même le gardien, en vît tomber une à une les pierres, sans pousser un cri d'avertissement et de désespoir? Quand Carlstadt viendra pour mettre le marteau à la réforme, Luther, l'apôtre de Wittemberg, n'attendra pas trois longues années pour accourir de la Wartburg.

C'était assez de longanimité 1); Léon X ne pouvait plus longtemps rester sourd aux pleurs de l'Église catholique. Il fallait qu'il parlât, sous peine de voir les esprits errer à l'aventure, en cherchant la lumière que le Christ leur avait promise, et Léon X hésita longtemps. On connaît quel culte le pape avait

---

déguise la vérité. Mais Luther lui-même trompe ici Spalatin ; ce n'est pas la bulle de Léon X qui lui a révélé que Satan régnait à Rome; il y a longtemps qu'il avait acquis cette certitude. N'écrivail-il pas à Lange le 18 août? « Moi, je ne dois d'autre obéissance au pape que celle qu'on doit à l'Antechrist en personne. » Ego pro me confiteor papæ à me nullam deberi obedientiam, nisi eam quam τῷ γνησίῳ Αντιχριστῳ debeo. Page 478, t. I, Lettres de Luther. Remarquez que nous raisonnons ici dans la supposition où la lettre au pape ait été écrite le 15 octobre. Mais, écrite avant ou après la bulle, c'est une tache ineffaçable pour le réformateur. « Il faut être stupide pour ne pas reconnaître que la lettre dont nous parlons n'est qu'une satyre sanglante. » Roscoë, Vie et pontificat de Léon X, t. IV, p. 16-17. Note.

1) C'est une chose remarquable que Léon X, accusé par les réformés d'une rigueur excessive envers Luther, a été accusé par quelques catholiques de trop de condescendance et de douceur. Papa Leone che ruminando alti pensieri di gloria mondana, è più che agli affari della religione agonisante in Germania, pensando all' ingrandimento temporale della chiesa. Muratori. Ann. vol. X, p. 145.

voué aux muses. Jeune, il aimait s'enivrer des rêveries de la philosophie platonicienne. Quand il ceignit la tiare, cet amour pour l'ame la plus poétique de l'antiquité ne put s'éteindre. Un moment on vit le Vatican métamorphosé en véritable Sunium, où l'on trouvait, quand le soleil se couchait sur Saint-Pierre, Léon entouré de ses cardinaux, presque tous discourant sur les lettres dont il était le père, et dont il eût pu être l'ornement et la gloire. Il aimait la Saxe où l'étincelle des lettres, transportée d'Italie, commençait à briller, et surtout Luther qui en avait pris soin, qui la portait à dix-neuf ans dans son couvent, l'entretenait, la réchauffait dans son sein, marchant joyeux aux lueurs de cette nouvelle étoile des mages. Parmi les membres du sacré collége, le frère Martin comptait beaucoup de protecteurs, Sadolet, surtout, qu'Erasme nomme l'attique, pour peindre dans un seul mot l'élégance de ses manières et de sa diction; dont le style tullien est toujours pur, limpide, doux et nombreux; tissu, non pas comme le lin, mais uni et coulant comme l'eau 1). Pendant plusieurs jours le conseil de Léon se tint assemblé. Luther n'y manqua pas d'avocats 2), mais que pouvaient-ils? retarder de quelques jours peut-être une condamnation écrite à chaque page dans le livre du Christ; Léon l'ouvrit enfin. Il ne nous appartient pas d'apprécier la bulle de Léon X, ce ma-

1) Quid enim nunc prædicem illum verum tullianum orationis fluxum, ubique purum, limpidum, etc. Epist. Erasmi.

2) William Roscoë, Vie et pontificat de Léon X. Sarpi, Stor. del concilio di Trento, lib. IV.

gnifique enseignement de notre Eglise, comme œuvre chrétienne 1). Aussi bien la parole du successeur des apôtres est trop haut placée pour être soumise à notre examen. Mais si, descendant des hauteurs de la foi, nous la considérons d'un œil humain et comme ouvrage d'art, il nous sera impossible de ne point y trouver la révélation la plus complète de la régénération intellectuelle de Rome à cette époque. Qu'on nous dise si pareilles fleurs de poésie sont jamais tombées de cet arbre que la réforme avait fait reverdir en Allemagne? Oserait-on comparer, comme création littéraire, cette glorieuse composition à rien de ce qui est sorti de la main des protestants? Erasme lui-même, qui passa longtemps pour avoir hérité de tous les trésors de la parole latine, a-t-il jamais jeté dans ses écrits autant de richesses et d'harmonie, cadencé aussi musicalement sa période, et reflété l'antiquité avec autant de charme que le cardinal Accolti dans cette bulle contre Luther? On voit que l'Italie avait fait une curieuse étude du style cicéronien : parure mondaine sans doute, que revêtit aussi la réforme, et que nul des catholiques qui jusqu'ici ont défendu l'intégrité de nos dogmes n'a rejetée comme vaine, quoi qu'en ait pu dire Luther. A l'entendre, pourtant, la Rome de Léon X ne renfermait alors que deux ou trois cardinaux hommes d'intelligence. Il ne comptait pas le cardinal Accolti, dont le nom n'est pas même venu jusqu'à nous. Et quel

---

1) Cette bulle fut fulminée le 15 juin 1520. Sarpi. concil. di Trento. Lib. IV, p. 11. Pallavicini, concil. de Trento, cap. XX, p. 119. Op. Luth., t. III, p. 423.

écrivain ! quel poète ! l'exorde est à lui seul un vaste tableau dessiné à la manière de Michel-Ange.

Le ciel s'ouvre, et Dieu le père se lève dans toute sa majesté : il incline l'oreille et écoute les gémissements de son Eglise qui lui crie de chasser ce renard qui infeste la vigne sainte, ce sanglier qui désole la forêt du Seigneur. Puis vous voyez saint Pierre, le chef des apôtres, attentif aux supplications de sa fille chérie, de cette église de Rome, la mère des églises, la maitresse de la foi, dont il arrosa la première pierre de son sang. Il se lève tout armé contre ces maitres de mensonge, dont la langue est un charbon ardent, dont la bouche distille le venin et la mort. Voici saint Paul qui a entendu les pleurs des fidèles, et qui vient pour défendre son œuvre toute teinte de son sang aussi, contre un nouveau Porphyre dont la dent s'attache aux pontifes morts dans la foi, comme jadis l'ancien Porphyre aux saints apôtres. Puis enfin le firmament tout entier se déploie ; vous apercevez l'Eglise universelle, la nuée céleste, les anges et les trônes, les chérubins et les dominations, les prophètes de l'ancienne loi, les martyrs, les docteurs, les apôtres, les disciples du Christ ; et toute cette cohorte de bienheureux, les mains tendues vers le trône du Dieu vivant, ayant en tête les deux apôtres Pierre et Paul, criant de mettre fin au triomphe de l'hérésie et de conserver à la sainte Eglise du Christ la paix et l'unité !

A ce tableau d'une si grande ordonnance, si vif, si animé, aux couleurs toutes bibliques, et qui nous donne une belle idée du talent d'Accolti, opposons un tableau d'un tout autre genre, tel que Luther

l'eût peint dans une débauche d'imagination, ou le jour d'une orgie : d'un côté la pourpre romaine, de l'autre le capuchon monacal, la soutane rouge et l'habit de bure, l'Italie et la Saxe, Rome et Wittemberg. « On m'apprend, mon cher lecteur, qu'une bulle a été lancée contre moi : le monde la connaît; elle n'est pas venue jusqu'ici. Peut-être que fille de la nuit et des ténèbres elle aura eu peur de me regarder en face... Enfin il m'a été donné de la voir, grâce au zèle de mes amis, cette chauve souris (n o c t u a m), est dans toute sa beauté. En vérité, je ne sais si les papistes se moquent de moi. Non, ce ne peut-être que l'œuvre de Jean Eck, cet homme de mensonges, d'iniquités, ce damné d'hérétique. Ce qui ajoute à nos soupçons, c'est que cet Eck vient de Rome, bel apôtre, bien digne d'un tel apostolat!... Il y a quelques jours que j'avais entendu dire qu'on préparait dans la ville une bulle bien méchante à l'instigation de ce bourreau d'Eck, qui y a répandu son style et sa bave... Qui a écrit cette bulle, je le tiens pour l'Antechrist; je la maudis comme une insulte et un blasphème contre le Christ fils de Dieu : Amen. Je reconnais, je proclame en mon ame et conscience, comme vérités, les articles qui y sont condamnés : je voue tout chrétien qui la recevrait, cette bulle infame, aux tortures de l'enfer. Je le tiens pour un païen, pour l'Antechrist en personne. Amen. Voilà comme je me rétracte, moi, Bulle, fille d'une bulle de savon. Mais, dis-moi donc, ignorantissime Antechrist, tu es donc bien bête pour croire que l'humanité va se laisser effrayer! S'il suffisait, pour condamner, de dire : Ceci me déplait, non, je ne

veux pas ; mais il n'y a pas de mulet, d'ane, de taupe, de souche qui ne pût faire le métier de juge. Quoi! ton front de putain n'a pas rougi d'oser ainsi, avec des paroles de fumée , se prendre aux foudres de la parole divine 1)?..

» On dit souvent que l'âne ne chante mal que parce qu'il entonne trop haut. Cette bulle eût bien mieux chanté si d'abord elle n'eût posé sa bouche de blasphème sur le ciel... Ah! bullistes, vous ne tremblez pas que la pierre et le bois ne suent du sang à l'ouïe des blasphèmes que vous vomissez? Où êtes-vous donc, empereurs? Où êtes-vous, rois et princes de la terre? Vous avez donné votre nom à Jésus dans le baptême, et vous souffrez cette voix tartaréenne de l'Antechrist? Où êtes-vous, docteurs? où êtes-vous, évêques? vous tous qui prêchez le christianisme, garderez-vous le silence devant un tel prodige d'impiété! Malheureuse Eglise! devenue le jouet et la proie de Satan! Misérables qui vivez dans ce siècle! voici, voici venir l'ire de Dieu sur tout ce qui a nom papiste 2). Léon X et vous, nosseigneurs les cardinaux romains, écoutez : je vous le dis à la face, si c'est vous qui avez enfanté cette bulle, si vous l'avouez comme votre œuvre, j'use, moi, de la puissance que Dieu m'a faite dans le baptême, en m'instituant son fils et son héritier. Appuyé sur ce roc

1) Quis morio, quis asinus, quæ talpa, quis stipes non queat damnare? Non pudescit frons tua meretrica ut sic in publico ecclesiastico audeas inanibus, inermibusque verbis, verborum tuorum fumis contradicere cœlestium verborum fulminibus? — Adversus execrabilem Antichristi bullam. Opera Lutheri, t. II, p. 89.

2) Oper. Lutheri, t. II, p. 91.

qui ne craint ni les portes de l'enfer, ni le ciel, ni la terre; je vous le répète : revenez à Dieu, renoncez à vos sataniques blasphèmes contre Jésus-Christ, et tout de suite; sachez-le bien : le Christ vit et règne encore : voici venir le Seigneur qui d'un souffle de sa bouche dissipera cet homme d'iniquité, ce fils de perdition. Si le pape a écrit cette bulle, je le proclame l'Antechrist, venu pour bouleverser le monde 1). »

Ulrich de Hutten commenta la bulle : le disciple est digne du maître.

« C'est toi, dit-il à Léon, qu'il appelle Dix, c'est toi qui es un renard, qui as volé la Germanie. Va, le Christ ne t'entend plus, tu n'es qu'un menteur. L'Évangile t'a toujours déplu, tyran que tu es! Tu as avalé l'Allemagne, Dieu la tire de ton ventre. Tu as soufflé, extorqué notre argent... Les maléfices, les fables, dont toi Dix et tes ancêtres nous repaissaient, avaient amolli nos cœurs... Qu'appelles-tu liberté de l'Eglise! La faculté de nous voler sans doute? Il n'y a que toi d'hérétique. Va, Dix, n'oublie pas que la Germanie nourrit contre toi des lions, s'il ne suffit pas de ses aigles. Tu es devenu lion, tu voudrais nous manger... Tes cardinaux sont des gloutons, des libertins, des ivrognes, des putassiers 2). »

Hutten était d'avis qu'on en finît avec Léon X et Albert de Mayence, par la voie des armes. Il propo-

1) Il disait dans son intraduisible langage : « N'allez pas avoir peur de la bulle; si quelqu'un meurt de peur, quand on le portera en terre, au lieu de cloches, ce sont des crepitus qu'on entendra. »

2) Scortatoribus.

sait à Luther une croisade où Sickingen et ses nobles amis les gantelets de fer étaient prêts à entrer. Albert (Albrecht) de Mayence était le même archevêque qui avait prêté au poète 400 ducats en diverses fois, et dont Ulrich avait célébré les vertus dans une pièce de vers qui a pour titre : — In laudem reverendissimi Alberthi archiepiscopi Moguntini, Ulrichi de Hutten equitis panegyricus 1).

On a dû remarquer que Luther ne se met jamais en colère sans aller chercher dans quelque mauvais lieu des images ou des comparaisons qu'il jette ensuite, tout glorieux, à la face de ses adversaires. C'était là, nous dira-t-on, le langage du siècle. Comment se fait-il qu'on ne le trouve pas dans les écrivains catholiques? Avouons que ce saint Esprit dont Luther se dit possédé, parlait par la bouche de son disciple un idiôme bien étrange. On peut, à toute force, préférer celui que Satan met sur les lèvres de Léon X l'Antechrist; c'est un Antechrist du moins qui ne fait pas rougir la pudeur. Encore si le fils du mineur ne calomniait ses ennemis que dans leurs mœurs, mais il les poursuit jusque dans leur intelligence ; si le siècle ressemblait aux peintures de Luther, s'il était tel qu'il est représenté dans les lettres du moine, il n'y aurait qu'à verser des larmes sur l'abaissement des esprits à cette époque. Le cœur se serre en lisant sa correspondance; quelquefois on

1) Hutten servit de l'épée et de la plume la cause de Luther. Il écrivit pour le défendre. — Exclamatio in Incendium lutheranum. — Conquestiones ad imperatorem. — Invectivae in Aleandrum, Caracciolum, cardinales, episcopos et sacerdotes impugnantes Lutherum.— Diologi varii : Bullicida, Monitores, etc.

se surprend à croire à la parole de Martin, et on est tenté de bénir le réformateur qui a fait luire la lumière au milieu de si épaisses ténèbres. Mais on n'est pas longtemps la dupe de Luther : quoi! dans cette vaste exhibition de portraits qu'il fait passer sous les yeux du lecteur, pas un cerveau animé de quelque rayon d'intelligence? Abrutissement en Allemagne, abrutissement en Italie. Voyez Prierias, Emser, Hochstraet, Eck, Caietano et tous les adversaires de Luther. A l'un, de la bave sur les lèvres; à l'autre, des cornes et une queue de Satan. Celui-ci est habillé en Antechrist; celui-là changé en soliveau; souvent le même personnage est dans la même page travesti en mulet, en chameau, en taupe, en hibou; tous sont coiffés d'un bonnet d'ane. La postérité protestante, si elle croit encore que le pape est l'Antechrist, a depuis longtemps renoncé à le voir dans Léon X; elle a coupé la queue et les cornes à tous ces esprits malins que Luther logeait charitablement dans le corps de ses ennemis; elle ne croit plus, rendons-lui cette justice, que Rome soit une prostituée, et si Babylone renaissait, ce n'est pas à Rome qu'elle la placerait; mais malheureusement elle coiffe encore du bonnet d'âne les théologiens qui ont disputé avec son apôtre. Voyez quel tableau M. de Villers fait des adversaires du réformateur! Sa parole est plus polie que celle de son maître, sans contredit, mais elle est tout aussi explicite : « Prierias, Emser, Eck, et le cardinal Caietano lui-même, n'étaient que des pauvres ignorants, incapables de tenir tête au moine. » Nous avons vu si ces intelligences catholiques savaient se défendre, si elles méritent les outrages du Saxon et les dédains

de M. de Villers. Et puis, par bonheur, la Providence avait pris soin de placer à côté de Luther, Erasme, théologien et orateur également habile, polygraphe écrivant avec une facilité aussi merveilleuse sur l'antiquité que sur l'histoire, sur l'exégèse que sur la philosophie spéculative; frondeur par tempérament, railleur passionné de tout ce qui porte froc ou capuchon, et croyant beaucoup plus à Luther qu'aux moines, ainsi qu'il en fait la confession. Or, nous avons lu avec un soin curieux les œuvres de ce Voltaire du seizième siècle, et au témoignage du docteur de Wittemberg nous avons toujours à opposer celui du philosophe de Rotterdam. Qu'est-il arrivé? c'est que toutes ces physionomies catholiques que le réformateur dans sa mauvaise humeur a barbouillées si grotesquement, déposent l'une après l'autre le masque qui ne leur allait pas, et reparaissent sous les traits de maîtres en la sainte théologie, de professeurs, d'homme de science et de foi; que ces ames affligées de crétinisme et possédées de l'esprit de ténèbres, ont passé leur vie dans l'étude des auteurs sacrés, dont souvent elles parlent la langue multiple; que ces fronts marqués du signe de la bête brillent de rayons lumineux, et que sous ce bonnet ridicule, que pour faire rire l'Allemagne un moine met à d'autres moines, on aperçoit un cerveau dépouillé avant l'âge dans les veilles et les travaux de l'intelligence. Il n'en est pas moins certain que Luther dut beaucoup de ses triomphes au talent prodigieux qu'il avait de la caricature. L'Allemagne et la Saxe surtout se dilataient de rire en voyant ainsi fustiger des docteurs si indignes de se commettre avec un athlète

tel que Luther. Le démon aussi travaillait pour le réformateur. L'Evangile, assurément, n'enferme pas autant de possédés que la simple correspondance luthérienne de deux années seulement. Qu'un homme se présente pour venger la foi catholique, sans crainte des ricaneries ou des sarcasmes de Luther; qu'il ait le courage, au péril de sa réputation et de son repos, de l'attaquer en face; que, ne consultant que l'inspiration de sa conscience, il vienne dénoncer à l'Allemagne les nouveautés qui menacent son avenir : vous pouvez être sûr que cet homme est un envoyé de Satan d'abord, et s'il continue son duel, Satan en personne. Si un des disciples du nouvel évangéliste veut essayer de prendre la défense du maître : « Que faites-vous, mon cher Amsdorf? lui dit-il... Philippe m'apprend que vous voulez répondre à Emser! Vous ne savez donc pas que cet homme est plein de Satan? Si vous lui répondez, prenez bien garde que vous ne répondiez qu'à l'ange de ténèbres : il ne sait pas ce qu'il dit, c'est l'esprit diabolique qui parle par sa bouche, qui est entré dans ce corps, vase de malice, de stupidité, de crasse ignorance; que si j'avais su plus tôt que le démon s'en fût emparé, j'aurais bien su secouer le malin esprit 1). » C'est ce même Emser

1) Rursum cum sit Satana plenus, metuo ne rideat et cavilletur si quisquam e juvenibus ei respondet... Ipse enim quid loquatur, nihil intelligit : sed spiritus qui longo invidiae morbo, eum in furorem vertit, et solum, ut irritet et cavilletur, loquitur, omnia loquitur... Plane malus spiritus est, sed hoc unum deest suae malitiae, quod stolidum, stupidum et indoctum vas obsidet et occupat, etc. A Amsdorf, 13 juillet 1521. Voici à quelle occasion le démon était entré dans Emser : Luther soutenait, en s'appuyant sur la 1re épître de saint Pierre, ch. II, v. 9, que tout homme est

que Luther pria Dieu, un jour que l'argumentation du dominicain était un peu trop pressante, d'enlever de cette terre 1), et qui mourut bientôt après dans l'impénitence finale, c'est à dire fidèle à la foi de ses ancêtres; le cou tordu, dit Luther, par le démon; d'une apoplexie foudroyante causée par un excès de travail suivant la version catholique, et cette version a prévalu.

Revenons à la bulle de Léon X. Ce fut Eck sur qui le pape jeta les yeux pour la répandre et la publier en Allemagne. Celui qui avait soutenu avec tant de gloire dans la dispute de Leipzig les intérêts de la tiare, méritait l'honneur que lui faisait aujourd'hui le saint-siége. Nous ne concevons pas comment des auteurs catholiques ont pû blâmer le choix du souverain pontife, qui dut paraitre à Luther, dit Pallavicini 2), l'inspiration de la haine de ses ennemis, plutôt qu'un conseil de sagesse et de prudence. Mais à quel plus habile négociateur le pape pouvait-il remettre les saintes vengeances de la foi outragée? Qui mieux que ce théologien connaissait l'état des esprits en Saxe, les ressources du docteur et de son parti; les dispositions des princes, des cours, des universités, des prélats et du clergé? qui alliait à plus de fermeté des formes plus conciliantes? Eck partit de Rome, traversa rapidement une partie de

prêtre... Emser, au contraire, établissait qu'il existe une grande différence entre le prêtre et le laïque. Cette possession est la troisième; la première eut lieu, d'après Luther, lorsque le même Emser soutint la primauté du pape.

1) Nicolao Hausmann, 26 april. 1520.

2) Pallavicini, concile de Trente, chap. 25.

l'Allemagne; fit parvenir les bulles aux évêques de Misnie, de Mersbourg et de Brandebourg; s'arrêta à Louvain, à Cologne, et dans chaque ville universitaire, où les écrits de l'hérésiarque furent brûlés publiquement, en même temps que la bulle était affichée aux portes des églises. Luther a rendu compte de cette mission qui ne fut pas toujours heureuse, ni toujours sans danger. « Mon cher Jean, vous avez montré beaucoup d'esprit dans tout ce bruit que traîne après elle la bulle. Eck a voulu la faire recevoir à Erfurth, on s'est moqué de lui; on a dit : la bulle n'est pas légitime. De nombreux écoliers l'attendaient; il n'a pas paru. On a brûlé la bulle, puis on l'a jetée à l'eau, aux cris de : Bulla est, in aquà natet. Le libraire a demandé le prix de son impression, le consulat a feint de ne rien entendre. Voilà une bulle qui n'est qu'une bulle 1)... Les Coloniens et les Loviniens ont incendié mes écrits : beau zèle, mais qui n'est pas selon la science ! pauvres aveugles, dont la sottise me fait mal. Comme il est facile de brûler quand on ne peut pas répondre! Le roi Joakim, lui aussi, fit brûler le livre du prophète Jérémie. C'est là bien la révélation de la vertu humaine : les clercs étouffent la vérité, le peuple l'embrasse avec avidité 2)... L'évêque de Misnie a fait un auto-da-fé de mes écrits, et ce petit saint de Mersburg aussi 3), cet évêque tout enflé d'orgueil et d'avarice 4). A

1) 30 octob., Johanni Greffendorf, 1520.

2) Fabiano Feilitzch, 1 decem.

3) Sanctula, sanctitula sua non sufficit pro operculo impietatis, quae papae plus statuit obedire quam Deo suo. Spalatino, 13 ger.

4) Lango, 6 mart. Il écrivait le 4 février précédent au même

Leipzig on a lacéré, après l'avoir emmerdée, la bulle papale; ainsi a-t on fait à Torgau ; même cérémonie à Deblin; on l'a pendue avec cette inscription : Das West ist hie, die Vogel sind ausgeflogen. A Magdebourg on a attaché le livre d'Emser 1) in publico infamiæ loco avec cet écriteau, ce lieu est digne d'un tel livre. Ces jours-ci, jours de bacchanale, nos écoliers se sont amusés à représenter le pape en personne, tout habillé, dans toute sa pompe, puis ils l'ont promené processionnellement, et, arrivés à la grande place, ils ont poursuivi pape, et cardinaux, évêques, et familiers, de leurs brocards et de leurs risées : l'ennemi du Christ méritait bien un châtiment si comique, lui qui se joue des rois et du Christ lui-même. On rime la farce 2). »

Luther avait le premier fait brûler publiquement la bulle du pape.

Le 10 décembre s'élevait à Wittemberg, près de la porte orientale, un vaste bûcher; tout autour des échafauds en bois, disposés en gradins à l'instar de l'amphithéâtre des anciens 3). A dix heures parurent

---

évêque : « Mon révérend père en Jésus-Christ, je vous écris, plein de confiance en votre bonté, dont j'ai reçu tant de témoignages... En vérité je me regarderais comme coupable, si vous pouviez ajouter foi à tout ce que la langue de mes ennemis répand contre moi. Je vous en supplie, que votre bonté paternelle ait égard à ma faiblesse; si j'ai jamais erré, qu'elle m'indique en quoi je dois me rétracter. »

1) Wider das unchristliche Buch M. Luther's, Augustiners an den deutschen Adel ausgegangen Verlegung Hieronimi Emsers an Gemeine Hochlöbliche deutsche Nation. Leipz. in-4.

2) Spalatino, 17 feb.

3) Op. Luth., t. II, p. 320. Pallavicini, ch. 22. Ulenberg, p. 78.

quelques membres de l'université, des frères du couvent des Augustins, et une foule d'écoliers et d'habitants : multitude joyeuse qui venait par ordre de Luther assister au spectacle qu'il leur avait promis la veille. Bientôt on vit venir le docteur en habit de solennité, portant sous le bras les décrétales des papes, les constitutions nommées Extravagantes, la bulle de Léon X qui apparaissait à tous les yeux, imprimée en gros caractères. D'autres suivaient tenant les écrits d'Emser, d'Eck, de Prierias, de tous ceux qui étaient entrés en lice avec le père de la réforme. A la vue de Luther le peuple poussa des cris de joie. Luther imposa silence de la main et du regard et fit signe à un bedeau d'allumer le bûcher. Quand la flamme brilla, il prit la bulle qu'il montra aux spectateurs, et la jeta dans le feu en criant : Tu as troublé la maison de Dieu : c'est pourquoi tu seras livrée au feu éternel; le peuple dit : Amen, et se répandit autour du bûcher, tâchant d'enlever à la flamme dévorante quelque parcelle de ces livres qu'il s'amusait à lancer dans l'air aux cris de « Vive Luther! à bas les papistes! » L'électeur de Saxe, le sénat, les consuls, nul ne vint inquiéter cette fête luthérienne, que le docteur annonça le lendemain au monde catholique, comme un général une victoire. Elle ne coûta ce jour-là que des larmes; le sang devait venir après.

« L'an de J.-C. MDXX, le X décembre, à neuf heures, ont été brûlés à Wittemberg, à la porte orientale, en face de l'église de la Sainte-Croix, tous les livres du pape, les rescrits, les décrétales de Clément VI, les Extravagantes et la nouvelle bulle de

Léon X, ensemble la Somme de l'Ange de l'école, le Chrysoprasus d'Eck 1), et d'autres écrits du même auteur, ainsi que d'Emser, afin que les papistes incendiaires apprennent qu'il ne faut pas grand courage pour brûler des livres qu'on ne peut réfuter 2). »

Le lendemain Luther monta en chaire. La veille il avait annoncé qu'il prêcherait. L'église était pleine. « J'ai fait brûler hier, dit-il, en place publique, les œuvres sataniques des papes. Il vaudrait mieux que ce fût le pape qui eût rôti ainsi, je veux dire le siége pontifical 3). Si vous ne rompez avec Rome, point de salut pour vos ames... Que tout chrétien réfléchisse bien qu'en communiant avec les papistes il renonce à la vie éternelle. Abomination sur Babylone! Tant que j'aurai un souffle dans la poitrine, je dirai : Abomination!

La guerre était déclarée, et la scission opérée. L'Eglise en ce jour faisait une grande perte; quelques milliers d'ames brisaient violemment le lien qui les unissait à la grande famille, dont le berceau était à Bethléem. Que de pleurs et de sang la voix d'un moine devait faire répandre! Que de désordres dans le monde moral et dans le monde matériel allait semer le nouvel évangile! A peine enfantée, l'œuvre luthérienne, « le flambeau du chrétien, sa lumière

---

1) Chrysoprasus sive de praedestinatione, centuriae sex. Aug. Vind. 1514.

2) Georgio Spalatino, 10 decemb.

3) Parum esse hoc deflagrationis negotium; ex re fore ut papa quoque, hoc est sedes papalis, concremaretur. Luth. Opera. V. II, p. 320. Roscoë : Vie de Léon X, t. IV. Luth. Op. t. II, exustionis Antichristianarum decretalium acta, p. 320. Ienac, 1600.

dans cette vie, son gage d'immortalité pour la vie future », était un sujet de division parmi ceux qui l'avaient adoptée!

Les ames que la réforme a séduites sont les premières à donner l'exemple des discordes. Les voilà à leur tour qui interprètent la parole du maître, et qui la soumettent au doute de leur intelligence. Eclose à peine, la réforme a besoin d'être réformée 1).

Mais en même temps que le vieil arbre du catholicisme se dépouillait de quelques branches, d'autres rameaux naissaient au soleil d'Amérique. Dieu suscitait un homme dont les disciples devaient porter la foi dans les contrées les plus lointaines, et gagner à la papauté plus d'ames que la révolte de Luther ne lui en avait enlevé : Ignace de Loyola naissait, et avec lui cette milice qui pendant plusieurs siècles remplira le monde des prodiges de sa prédication, de sa science, de ses écrivains, et de ses martyrs.

---

1) Dans le premier mois de l'an 1521, Carlstadt publia un livre intitulé : De caelibatu, monachatu et viduitate, où Luther eut beaucoup à reprendre. Voyez la lettre qu'il écrit à ce sujet à Mélanchthon, 6 août, t. II, p. 37. Dr. de Wette.

A cette époque parurent en Allemagne une foule de traités contre le célibat des prêtres ; Luther, étonné de ce déluge de pamphlets, écrivait à Spalatin : « Bon Dieu, nos Wittembergeois veulent donc à toute force donner des femmes à nos moines! At mihi non obtrudent uxorem. L'auteur des Dialogues sur le célibat n'a ni assez de génie ni assez d'érudition pour me convaincre. » On le voit tourmenté de doutes sur le célibat sacerdotal ; il consulte les épîtres de saint Paul, en confère les textes, avoue qu'il y a dans les écritures des paroles obscures... « Vellem a vobis nihil prodire quod obscuris et ambiguis scripturis nitatur, cum a nobis exigatur lux quae plusquam solis et omnium stellarum sit, neque sic tamen vident. » A Mélanchthon, 6 août 1521.

CHAPITRE XVI.

LEON X.

Laissons un moment l'Allemagne, et transportons-nous à Rome pour étudier l'action de la papauté sur la pensée humaine, et voir si la réalité ressemble à l'image qu'en a tracée Luther.

A l'exaltation de Léon X, le trésor du Vatican était pauvre, les guerres de Jules II l'avaient ruiné. Le pape eut l'idée d'achever la plus belle œuvre qu'architecte tentera jamais, un autre temple de Salomon, quelque chose de plus beau peut-être : Saint-Pierre de Rome. Ce fut sa première pensée; la seconde fut de rassembler autour de lui tout ce que l'Italie possédait d'artistes, et ils étaient nombreux. A leur tête apparaissait Raphaël. « Mon cher Sanzio, lui écrivit le pontife, le plus ardent de mes désirs est que cette basilique se termine avec toute la magnificence possible.... Tu es jeune, Raphaël, c'est le moment de jeter es fondements de ton immortalité, et de te rendre digne de la confiance que j'ai mise en toi,

de l'affection que je te porte, digne de l'œuvre que tu es appelé à terminer 1). »

Car Raphaël était grand architecte. Bramante, l'homme de Jules II, venait de mourir : qui choisir pour continuer son œuvre? Trois concurrents se présentèrent : Balthasar Peruzzi, Raphaël et Fra Giacondo, ce moine versé dans les langues anciennes, qui fit deux belles choses presque à la fois : Jules Scaliger et le pont Notre-Dame à Paris. Mais Raphaël était le bien aimé de Bramante. Sur son lit de mort, près duquel Léon X était confondu avec les princes de l'Eglise, Bramante avait regardé Sanzio, lui avait tendu sa main défaillante en lui disant : « Tu seras mon successeur. » Léon ne répudia pas le testament, il donna l'or à pleines mains pour l'exécuter, et tout le marbre des environs de Rome, toutes les ruines qu'on découvrait et qu'on était obligé, sous peine d'amende, de restituer au préfet de Saint-Pierre, qui les achetait en les payant des fonds du trésor papal. Ce qui n'était en apparence qu'un honneur décerné à Raphaël fut la cause des plus admirables bonnes fortunes. Pendant quelques mois on se mit à creuser la terre, à la fouiller d'un œil curieux

1) Fra i nostri desiderii questo oper cosi dire, il maggiore; che sia fabricato con somma celerita e magnificenza, qual tempio. Al fine ti esorto ad imprender cosi questa cura che all'eseguirla habi rispetto del nome, e dell'onor tuo di cui ti convien gettare buon fondamento in giovinezza; e della fiducia nostra e dall' affezione di nostro padre verso di te, e della dignità e celebrita del tempio medesimo; il quale fu sempre di gran lunga il piu santo e il piu magnifico di tutto il mondo, e d'elle divozione che noi debbiamo al principe degli apostoli. Bref de Bembo à Raphaël. Pallavicini, Storia di concil. di Trento, t. I, p. 90.

pour y trouver des trésors, et on en trouvait en abondance. Tout autour du Vatican, sur la place Saint-Pierre, s'éleva un musée que visitait chaque matin Raphaël qui touchait cette pierre et disait : « Pour le temple ; cette frise, pour servir d'étude ; cette colonne, pour Fra Giacondo ; cette inscription, pour Chigi, le marchand qui invitait à sa table Léon X, et le repas fini jetait l'or et l'argenterie de service dans le Tibre 1) ; à mon ami Marc-Antoine Raimondi, ces bas-reliefs ; à André del Sarte, car Raphaël ne connaissait pas l'envie, cette statuette grecque. » Alors ce fut à qui interrogerait le sol pour y découvrir des ruines. Rome, un moment, fut transformée en un vaste atelier, où les dieux, les empereurs, se heurtaient pêle-mêle. Que de merveilles du ciseau hellénique sortirent de terre et reparurent radieuses au soleil, qui sans Léon X y seraient longtemps restées ensevelies ! Représentez-vous Rome en proie comme la Saxe aux discordes religieuses, et peut-être en était-ce fait de la peinture et de la sculpture ! Toutes ces belles images après avoir été promenées en triomphe, devaient ensuite décorer les églises, les édifices profanes, les palais des grands seigneurs, où l'on peut aller les étudier aujourd'hui.

Le soir, Raphaël, après avoir veillé avec un amour d'artiste à cette exhumation de l'Olympe païen, se rendait au palais du Vatican, où Léon dissertait sur l'art ancien, et étonnait par sa parole facile et son goût exquis. C'est dans un de ces colloques, où la

1) Voy. Bayle, article Chigi. — Roscoë, Vie et pontificat de Léon X, t. IV, p. 273. — Paul Jove, Vie de Léon X.

majesté de la tiare s'effaçait tout entière, où il ne restait du vicaire de Jésus-Christ que le poète, où la parole passait et repassait de l'un à l'autre sans que pas un songeât à la demander, comme dans un simple atelier, que Léon X conçut un grand projet : c'était de ressusciter en quelque sorte la vieille Rome, de la relever dans toute sa gloire et avec toute sa splendeur d'édifices, de portiques, de palais d'or et de marbre, de théâtres, de jardins ; plus belle que la Rome d'Auguste ; telle qu'elle était sortie des mains de Néron. C'est à Raphaël que le pape confie cette grande tâche qui sourit à l'architecte : « Car, dit l'artiste, dans une lettre à Léon, où vous trouvez le peintre de la Fornarina, c'est un chagrin de cœur pour moi, de contempler ce cadavre de ville, jadis la maîtresse du monde, abattu et déchiré. Si c'est un devoir que la piété envers la patrie, c'en est un pour moi d'user mon peu de force à redonner comme un souffle de vie à cette terre chérie de tout ce qui a nom de chrétien ; elle jadis si noble, si puissante, qu'un moment on crut qu'elle était à l'abri des coups du sort, et destinée, contre toutes les lois de l'humanité, à vivre éternellement. Mais vint le temps qui, ne se fiant pas à sa puissance, appela le sort, le vulgaire, les barbares ; et l'on vit tous ces conjurés réunis, le temps avec sa dent de fer, et sa bouche empoisonnée ; les barbares, avec le glaive et la flamme, déchirer cette grande cité. Alors tombèrent toutes ces œuvres d'immortalité sous les coups de la barbarie ; il n'en resta que le squelette 1). »

---

1) E grandissimo dolore, vedendo quasi il cadavero di quella no-

Quel saint enthousiasme pour l'art!

Malheureusement la mort surprit Sanzio avant qu'il trouvât Rome dans Rome 1), « avant qu'il pût rappeler à la vie ce grand cadavre; au moment, dit Paul Jove, où grace à un instrument qu'il avait imaginé, il allait montrer la ville antique aux regards des hommes. 2) » La pensée de Léon X resta incomplète; personne ne vint, qui voulût continuer Sanzio. Mais la terre fouillée avait rendu trop de richesses archéologiques, pour que les travaux d'exhumation

---

bil patria che è stata regina del mondo, cosi miseramente lacerato. Onde se ad ognuno è debita la pietà verso parenti e la patria, tengomi obligato di esporre tutte le picciole forze mie, accioche più che si puo resto vivo un poco della imagine, l'ombra di questa, che In vero è patria universale di tutti li christiani, e per un tempo è stata tanto nobile, e potente che già cominciavano gli uomini a credere, ch'essa sola sotto il cielo fosse sopra la fortuna, e contro il corso naturale, essente dalla morte e per durare perpetuamente. Però parve che il tempo come invidioso della gloria de' mortali, non confidatosi pienamente delle sue forze sole, si accordarse con la fortuna e con li profani, e scellerati barbari, li quali alla edace lima, e venenato morso di quello aggiungessero l'empio furore, e ferro, ed il fuoco, e tutti quelli modi che bastavano per ruinarla, etc. Raffaello d'Urbino, a papa Leone X. Cette lettre admirable se trouve en entier dans l'ouvrage de Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, appendix, t. IV, p. 474.

1) Nunc Romam in Româ quaerit, reperitque Raphael.
Quaerere magni hominis, sed reperire Dei est.
Celio Calcagnini.

Atque urbis lacerum ferro, igni, annisque cadaver
Ad vitam, antiquum jàm revocasque decus.
Castiglioni.

2) Periit in ipso aetatis flore, cùm antiquae urbis aedificiorum vestigia architecturae studio, metiretur, novo quidem ac admirabili invento, ut integram urbem architectorum oculis consideratam proponeret. Jovii, Vita Raph.

fussent interrompus. On les continua donc, et l'on vit bientôt combien l'idée du pontife avait été féconde.

La mort en enlevant Sanzio à trente-sept ans, le déroba aux bienfaits du pape. Léon X rêvait des honneurs inouis pour son favori : la pourpre romaine, dit-on; car de l'or, il avait voulu lui en donner à pleines mains, et le peintre avait toujours refusé. Au moment où le cadavre de Raphaël, après avoir traversé les rues de Rome, accompagné du clergé de toutes les paroisses, des cardinaux, des évêques, des ambassadeurs, des artistes, de tout ce que la ville avait de noble et d'illustre, entra dans la salle où il devait rester exposé, le canon du fort Saint-Ange tonna comme pour l'exaltation du pape; et tout à coup deux rideaux de velours aux armes de la maison de Médicis s'écartèrent et laissèrent voir le tableau de la Transfiguration, la plus grande page de peinture qu'exécuta jamais la main d'un homme, s'élevant comme un rayon d'immortalité sur le front découvert de l'artiste! Et le lendemain Léon, en signe d'admiration, venait y poser lui-même une couronne 1), et Bembo se chargeait de son épitaphe : tous les honneurs à la fois!

Mais gardons-nous d'être injuste envers la mémoire de Jules II. Ce mouvement des intelligences qui se manifeste en Italie vers la fin du XV[e] siècle, bien longtemps avant que la réforme ait pris les lettres sous sa protection, était dû aux Médicis qui

1) La sua morte amaramente lo fece piangere, dit Vasari, p. 33, tome II de la Vie des Peintres, en parlant de Léon X. En 1834, on retrouva les restes de ce grand peintre. A Rome, on voit encore la maison qui appartint à Raphaël, rue Coronari, 124.

avaient accueilli les Grecs fugitifs 1). Rome ne fut pas la dernière à entrer dans la sainte croisade contre la barbarie, et elle y apporta les munificences et les splendeurs de ses souverains. Jules II surtout a droit à notre reconnaissance : à lui l'honneur d'avoir deviné Bramante, Michel-Ange et Raphaël, trois diamants qu'il sut faire briller. Et voyez quelles œuvres il commande à ces trois artistes : à Bramante, la basilique de Saint-Pierre; à Michel-Ange, la chapelle Sixtine et son tombeau; à Raphaël, la dispute du Saint-Sacrement, l'Ecole d'Athènes et le Parnasse de la poésie. C'est dans cette dernière fresque que vous apercevez tous les favoris des muses : le vieil Homère avec sa majestueuse face; Virgile qui dit à Dante : « Voilà le chemin lumineux que tu dois suivre; Sannazar et Tebaldeo, et dans un coin du tableau, et comme illuminé du reflet de toutes les gloires épiques, le peintre lui-même, le front ceint d'une couronne de lauriers, près du Mantouan qu'il comprenait si bien. Car, dit Bellori, celui qui enfant s'était abreuvé aux eaux de l'Hippocrène, le nourrisson des Muses et des Graces, avait bien droit de se placer sur le Parnasse 2). A son exaltation, Léon X n'oublia pas qu'il était de la race des Médicis, l'héritier de Pierre et de Laurent le magnifique. Le Bramante mort, il lègue son héritage à Raphaël, car il a deviné, lui, que Sanzio est architecte. Mi-

1) C'est à Raguse qu'ils débarquèrent. La première tragédie régulière, imprimée à Venise en 1500, est du Ragusain Menze; le premier livre de commerce, imprimé également à Venise, est d'un autre Ragusain, nommé Gothugli.

2) Bellori, Descrizione delle Imagini dipinte da Rafaello, p. 53.

chel-Ange, par ses ordres, est chargé d'élever à Florence l'église Saint-Laurent, toute pleine de la majesté de ce grand génie; et plus tard il achève la grande figure de Moïse pour le tombeau de Jules II, son œuvre adorée. Michel-Ange sympathisait beaucoup plus avec Jules II qu'avec Léon X. A lui, comme vous savez, les natures homériques. Jules II qui caracolait à cheval avec son armure brillante; qui marchait suivi de soldats et d'archers, qui, au lieu d'excommunier ses ennemis, prenait son épée et sa cuirasse, et se battait comme un soldat, était une de ces ames vers lesquelles il se sentait entraîné. Buonarotti aimait cet œil de feu sortant d'une orbite osseuse, cette figure amaigrie par la colère, cette parole brève et coupée. Un pape qui lui demandait : « Quand finiras-tu cette chapelle, » et à qui il pouvait répondre : « quand je pourrai 1); » et qui, rouge de dépit, ajoutait : « Tu veux donc que je te fasse jeter en bas de ton échafaud, » était l'homme de Michel-Ange. C'était son pape, son maître, son type. Raphaël, s'il eût pu donner la tiare, ne l'eût pas donnée à d'autre qu'à Léon X. Vous comprenez l'attraction de ces deux natures de pape et d'artiste, l'une vers l'autre, en les contemplant telles que Sanzio s'est plu à les représenter; — le peintre d'abord, dans presque tous ses tableaux, avec sa figure de jeune fille, pâle et mélancolique, ses beaux cheveux tombant en boucles sur ses épaules, son cou nu et blanc, sa main toute

1) Il papa dimandandolo un giorno quando finirebbe quella capella, e rispondendo egli quandò potro : Quandò potrò egli soggiunse : Tu hai voglia ch'io ti faccia gittar giù di quel palco. Condivi : Vita di Micael Agnolo, ap. Bottari. — Roscoe, t. IV, 253.

grecque, sa toque de velours bleu ou rouge coquettement rabaissée sur l'oreille, son pourpoint serré sur la hanche, sa jaquette collante et ses souliers ornés de rubans : — Léon X comme dans le cadre de la tribune de Florence, le front large et sans aucun pli, l'œil plein de douceur céleste, et le visage tout empourpré de vives couleurs qui le chagrinaient, et qu'il essayait en vain de faire passer dans de violents exercices de chasse. A voir cette tête, calme comme celle d'une statue antique, on devine que ce n'est pas là le Jules II de Michel-Ange. Buonarotti, toutefois, n'eut point à se plaindre de Léon X ; seulement Raphaël resta le favori du pontife. Cette prédilection, bien loin d'être funeste à l'art, lui imprima une direction nouvelle, lui ouvrit un autre horizon. C'est sous Léon X que finit le règne de l'école florentine, et que commença l'ère de l'école romaine, qui brilla par la savante réunion de la couleur et du dessin, mais qui sacrifia trop peut-être au naturalisme païen. Après Raphaël, c'est André del Sarte qu'allèrent chercher les faveurs de Léon X; André del Sarte, le peintre de tant de madones, reflet affaibli de la madone de Sanzio, tombée de son pinceau comme une vision céleste. La mort vint encore lui enlever cet artiste; mais elle lui laissa tout le temps de jouir du triomphe d'André Contucci, si connu sous le nom de Sansovino : grand sculpteur, mais à d'autres titres que Michel-Ange, et qui après avoir étudié Raphaël avec passion, fit passer dans ses bas-reliefs quelque chose de la suavité, de la morbidesse, de l'angélique harmonie du peintre d'Urbino. Vasari, lorsqu'il eut vu les travaux de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette,

que Sansovino avait eu ordre d'exécuter après la mort de Bramante, fut émerveillé; et tout enthousiaste qu'il est de Michel-Ange, il confessa pourtant que c'étaient les œuvres de sculpture les plus belles qui fussent sorties de la main des hommes 1). Il faut avouer que Léon X était heureux! jette-t-il les yeux sur un artiste, souvent obscur, ignoré, perdu au milieu de la foule, mais que son instinct lui a fait découvrir; cet artiste s'exalte, grandit, et tout fier du regard du pape enfante des prodiges. Voyez Marc-Antoine qui vit sans gloire à Venise, obligé de tromper le public en signant ses œuvres du nom d'Albert Durer. A peine est-il arrivé à Rome que Raphaël le présente au pape, et voilà Marc-Antoine qui élève le métier de graveur jusqu'à la hauteur de la peinture, et dont le burin donne à quelques unes de ses figures des contours si purs, qu'on les croit tracés par Raphaël lui-même.

Mais la terre était aussi reconnaissante que l'art. Chaque fois que Léon X la faisait fouiller il en sortait une merveille nouvelle : tantôt une médaille destinée à Sadolet qui la lisait sur le champ; tantôt un camée qu'on enchâssait dans de l'or; tantôt une statue qu'on promenait sous les fenêtres du pape, et qu'il saluait de la main; tantôt un vase de porphyre qu'il faisait placer comme un diadême sur le front du Panthéon. Quels monarques que les Médicis! Jules II donne à Félix de Fredis, qui avait trouvé

1) Ma quanto in questa parte appartienne ad Andrea, questi suoi lavori sono i più belli e meglio condotti di scultura, che mai fossero stati fatti fino a quel tempo.

dans les thermes de Titus le groupe de Laocoon, et à ses enfants, une partie des revenus de la gabelle de la porte de Saint-Jean-de-Latran 1). Léon X fait entrer en grande pompe le Laocoon au Vatican, et nomme de Fredis notaire apostolique 2). Le jour où l'on déterra cette statue de Laocoon fut un jour solennel pour Rome : les vers coulaient comme le vin aux fêtes de Bacchus : on jetait des fleurs et des hymnes à la statue qui passait en triomphe dans les rues; les dames étaient aux fenêtres applaudissant des mains; les prêtres rangés en haie se découvraient à la vue du chef-d'œuvre, et Sadolet interrompait ses commentaires sur saint Paul, pour chanter le retour à la lumière du marbre grec, dans une ode que les humanistes savent par cœur 3).

Quelquefois Léon était si enivré de joie, qu'il semblait perdre la tête, comme lorsque étant cardinal on déterra la statue de Lucrèce. Alors il quittait la pourpre romaine, se ceignait de laurier, et improvisait des iambes latins sur l'exhumation du marbre. Avec lui Rome se prenait d'une fièvre poétique :

1) Introitus et portionem gabellae portae S. Johannis Lateranensis.

2) Voy. Winkelmann, Histoire de l'art. Richardson, sur la peinture, tome III, p. 711.

3) Ecce alto terrae è tumulo, ingentisque ruinae
Visceribus iterùm reducem longinqua reduxit
Laocoonta dies; aulis regalibus olim
Qui stetit atque tuos ornabat, Tite, penates,
Divinae simulacrum artis, nec docta vetustas
Nobilius spectabat opus, nunc alta revisit
Exemptum tenebris redivivae mœnia Romae.

Sadol. Opera. Veronae, in-4, 1738.

hexamètres, pentamètres, iambes, pleuvaient en rosée sur la statue découverte, qui, réveillée au son de cette mélodie, semblait prêter l'oreille à un idiome qui avait dormi près d'elle pendant tant de siècles, et qui ressuscitait avec elle dans toute sa grace primitive. Ce culte pour la langue des vieux Romains, que favorisèrent surtout Léon X et Jules II, contribua puissamment à réveiller le goût des lettres. Il est facile en étudiant les grands écrivains de cette époque, de voir combien la langue de Dante, qui s'en va se tremper dans la langue de Virgile, se nettoie, s'épure des vieilles souillures, et puise une limpidité de sons qui en ont fait la langue la plus musicale que l'homme ait parlée. Un tel idiome seul, et sans auxiliaire, devait tôt ou tard, véritable musique aérienne, réveiller les esprits paresseux. En ce siècle des Médicis, pour parvenir il faut avoir sacrifié aux graces : c'est une nécessité de l'époque; Raphaël et Michel-Ange et Fra Giacondo s'y soumettent; et si, comme Bembo et Sadolet, la muse parle grec et latin, alors les portes du Vatican s'ouvrent pour la recevoir, elle entre dans le conseil du prince, et en devient la confidente et le secrétaire. Quel temps, que celui où chaque création de la statuaire ou de la peinture est saluée dans les langues de Dante, d'Homère et de Virgile, et où le sonnet qui doit célébrer le Moïse de Michel-Ange passe pour être aussi beau que la statue elle-même 1)! Laissons Pallavicini, avec son zèle

1) Chi è costui, che in dura pietra scolto
Siede gigante, etc.
Sonnet de Jean-Baptiste Zappi. Voir Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, chap. XXII, p. 245, t. 4.

de puritain, accuser Léon X d'avoir introduit dans le sanctuaire des écrivains pour qui les mythes grecs étaient plus familiers que la doctrine des pères 1). Il n'avait pas étudié suffisamment ce pape. Luther lui faisait un autre reproche 2). Au temps de Léon, tout ce qui s'était voué aux arts était poète, et poète latin. Qu'un grand évènement arrive; que le Laocoon, après quinze siècles, soit retrouvé; que Sanzio jette sur la toile la Fornarina, ou le saint Jean dans le désert; que Michel-Ange commence l'ébauche de ses Parques, ou que Léonard de Vinci trace l'esquisse de sa décolation de saint Jean ; alors il y a comme un murmure d'admiration dans l'atmosphère. Avant que les grands seigneurs, les princes ou les papes aient décerné à l'artiste de magnifiques récompenses, le mètre virgilien se charge de célébrer les triomphes du peintre ou du sculpteur. Pour chanter on appelle un rhythme que la foule ignore; il n'y a pas de gloire durable sans le laurier de Virgile, et ce laurier renaît chaque fois que quelque merveille paraît dans le monde. On tresse une couronne pour Raphaël, pour Marc-Antoine, pour Sadolet, pour Bembo. Quand un poète meurt, tout ce qu'il y a à Rome, à Florence, à Bologne, d'hommes illustres se réunissent dans sa demeure. Les cloches s'ébranlent, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Marc, Saint-Paul, resplendissent de lumières, la cité apparaît en habit de deuil. Lorsqu'on le met dans la tombe, un prêtre monte à l'autel et célèbre les travaux du mort en langue latine.

1) Pallavicini, Storia di concilio di Trento, lib. I, cap. 2, p. 51.
2) Bandini monum. incd. préface, p. 35.

Puis on referme la pierre , cette pierre qu'a décorée le ciseau de Sansovino ou de Buonarotti ; et on lit, comme dans l'église de Saint-François à Mantoue, sur le sépulcre de Pomponace :

> Mantua clara mihi genitrix fuit, et breve corpus
> Quod dederat natura mihi, me turba Peretum
> Dixit. Naturae scrutatus sum intima cuncta.

ou sur la tombe de Béroalde :

> Telsina te genuit, colles rapuere Quirini,
> Longum audita quibus musa diserta tua est.
> Illa dedit rerum domino placuisse Leoni
> Thebanos latio dum canis ore modos, etc.

Entrez dans une de ces basiliques italiennes, élevées, sous les Médicis, à la gloire de Dieu et de l'homme. Là, reposent dans des cercueils dont on vient admirer le travail, la plupart des gloires de ce beau siècle auquel Léon X a donné son nom; et toujours c'est la langue romaine qui est chargée de l'oraison funèbre. Quelquefois elle emploie cette parole lente, qui va à pied, comme dit Horace, et chemine lentement; le plus souvent, c'est ce mode vif, emporté, qui a des ailes et qui vole, la langue des Dieux.

Parcourez cette chaîne non interrompue de lettrés, depuis Basile Ficin, au tems de la fondation de l'académie platonique, sous Laurent de Médicis, jusqu'à Sadolet, au temps de Léon X et plus loin encore ; pas un qui n'ait chanté en latin; les papes eux-mêmes sont obligés de faire comme les autres ; ils chantent donc, et souvent, ainsi que Léon X, aux applaudissements du monde. Jugez où va cet amour du lyrisme! Le vieux Nyphus, qui avant Spinosa enseigna le dogme

de l'ame universelle, et qui eût couru quelques dangers, non pas de la part du pouvoir qui était alors un modèle de tolérance, mais de quelques professeurs jaloux, si son évêque Barrozzi ne l'eût caché sous sa robe; Nyphus, l'homme de l'enthymème et du syllogisme 1), à soixante-dix ans prenait un luth et essayait de chanter à la manière de Properce!

Ainsi donc, longtemps avant la réforme, « qui, selon Bàcon 2), se prit à admirer les anciens et à étudier les langues, » l'antiquité était en Italie l'objet d'un culte ardent et passionné. La linguistique était protégée par les papes et en honneur chez les gens de lettres, qui tantôt, comme Sadolet, se cramponnaient à la phrase cicéronienne, l'étudiaient le jour et la nuit, et finissaient par en deviner le secret; tantôt, comme Bembo, calquaient la phrase sentencieuse de Tacite; ou comme Thomæus de Padoue, rappelaient dans leur dialogue la majesté de Platon 3). Etude toute plastique, qu'il faudrait bien se garder de mépriser, car elle enrichit la langue italienne d'une foule d'expressions, de tours, de tropes d'un

---

1) Quid? Nyphus an non melleus
Perplexa suetus inter enthymemata
Et syllogismos frigidos
Narrare suaves, Atticasque fabulas,
Multumque risum spargere?
Latoni, Ap. Jovium, in Elog.

2) Of the Advancement of Learning, Book 1, p. 18. — L'erreur de Lord Bocan s'explique facilement: la littérature italienne n'était pas connue de son temps.

3) Platonis majestatem, nostris hominibus jàm propè abditam, restituit. Inscription de Thomacus, par Bembo, dans l'église de Saint-François, à Padoue.

rare bonheur; travail de mots que ne dédaignaient pas les Latins, qui allaient, eux aussi, à la découverte dans la langue hellénique, et y trouvaient des archaïsmes qu'ils faisaient entrer de force dans l'idiome natal, et dont l'origine finissait par se perdre avec le temps, et à tromper l'oreille la plus exercée.

Continuons le tableau du règne de Léon X. Chaque muse à son tour va passer devant lui pour être couronnée de sa main. Nous avons vu avec quelle splendeur il a traité l'architecture et la peinture; je ne vous ai rien dit des bienfaits qu'il répandit sur les élèves de Raphaël, sur Jules Romain entre autres, qui travailla à côté de son maître et fit la plupart de ces arabesques du Vatican, dont les soldats du duc de Bourbon et le temps ont effacé les fantasques ornements. Quand la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, ne comptaient aucun historien, l'Italie citait déjà Poggio Braccolini, Léonard Arétin, Marc-Antoine Cocchi, Bernard Corio, froids annalistes, qui se contentaient de remuer la poussière des tombeaux, mais qui ne savaient pas donner le souffle de vie ni la parole aux ombres qu'elle recouvrait. Enfin parurent Machiavelli et Guicciardini; Machiavelli qui, dans son Histoire de Florence, a le nombre, la période élégante, la phrase ornée de Tite-Live et quelquefois la savante combinaison de mots et la profondeur de Tacite; esprit de trouble et de désordre; factieux qui allait, après avoir trempé dans la conspiration de Capponi et de Boscoli, mourir de la corde à laquelle il n'avait échappé que par miracle, si Léon X n'eût jeté sur l'historien un pan de sa robe

de pape, et ne l'eût dérobé à la justice du pays. Clément VII avait accepté la dédicace de l'Histoire de Florence, et donné à un imprimeur de Rome, Antoine Blado, un privilége pour l'impression du livre du Prince. Est-ce là un bel exemple de tolérance? et à cette époque trouverait-on beaucoup de monarques qui eussent laissé se répandre les maximes politiques de Machiavelli?

Ce ne fut pas non plus un courtisan du pouvoir, que ce Guicciardini, qui écrivit des mémoires où il avait été souvent acteur; maniant avec une égale habileté la plume et l'épée. Son épée, jusqu'à ce que la mort l'eût brisée, resta fidèle à ses maîtres; mais sa plume les peignit quelquefois avec une sévérité qui ressemble à de l'injustice. En 1515 il fut chargé de complimenter Léon X à son entrée à Florence 1). Le pape fut enchanté de la phrase patavinienne de l'orateur, de sa parole ornée, polie, cadencée, et de sa grace de figure et de maintien, et le lendemain Guicciardini recevait le titre d'avocat consistorial. Dès ce jour il fut attaché à la fortune du pape, qui après son retour à Rome le nomma gouverneur de Modène et de Reggio. On l'a mis à côté des historiens antiques. Il est certain que son nom vivra dans la postérité. Il a du feu, de l'ame; il est dramatique et décrit admirablement un champ de bataille. C'est dommage qu'on sente en le lisant le rhéteur du jardin de Ruccelaj où il aimait à deviser avec Valerianus, Bandetto, Machiavelli, Calcagnini; et que sa phrase ait un peu de l'exubérance et de la monotonie

1) Manni, Elog. Tosc.

de ces beaux arbres sous lesquels il allait chercher des inspirations.

Paul Jove, qui fréquentait aussi l'Elysée de Ruccelaj, conçut le projet d'écrire l'histoire de son temps. Il se mit à l'œuvre. Quand il en a achevé quelques fragments, il part pour Rome et demande une audience au pape. Le lendemain il est introduit au Vatican. Le pape était entouré de cardinaux. Paul commence la lecture de son œuvre historique, et Léon lui donne le titre de Tite-Live italien 1) que la postérité n'a pas confirmé, le nomme chevalier et lui assigne sur le trésor une pension considérable. Plus tard Adrien VI le fait chanoine de Côme, et plus tard encore Clément VII le loge au Vatican, lui donne comme à un prince, une nombreuse suite de domestiques, et enfin l'évêché de Nocera. Tout cela était beau, trop beau peut-être, mais non pas pour Paul Jove qui mourut, dit-on, de douleur parce que Paul III ne voulait pas lui donner la barette de cardinal. C'était une tête encyclopédique que celle de ce Valérianus que nous venons de citer : théologien, juriste, professeur d'éloquence, archéologue et l'émule d'Horace, ainsi que l'appelle Arsilli dans son poème de Poetis urbanis. La pauvreté l'attache comme domestique au service d'un gentilhomme vénitien. Jean Lascaris et Marc-Antoine Sabellicus sont ses premiers maîtres. A vingt ans il quitte sa patrie envahie par les troupes impériales et cherche une ville où il puisse se livrer en paix à l'étude. Rome se présente à son imagination : son premier

1) Tiraboschi, Storia della Letteratura Italiana, 7 vol. part. 2, p. 260.

protecteur fut un cardinal; et son ami, son courtisan, un pape, Léon X. Pendant que ce pontife fouillait le sol romain, Valérianus, initié aux langues d'Orient, se prenait à l'Egypte, à cette terre mystérieuse que personne ne connaissait encore, et quelques obélisques récemment découverts étaient un livre où il essayait de lire l'alphabet du plus ancien peuple du monde. Sans doute la langue symbolique lui resta fermée, et il dut se tromper sur la valeur de signes phonétiques ou idiographiques, sur de mystérieuses allégories dont les voiles sont tombés depuis la découverte de la triple inscription de Rosette 1). Toutefois, quelque opinion qu'on ait du système de Valérianus, son grand ouvrage sur les hiéroglyphes est un beau témoignage d'imagination. S'il se trompa sur les signes graphiques des Egyptiens, c'est qu'alors l'Egypte était une terre inconnue de l'étranger, et que pour construire son alphabet il n'avait tout au plus que les colonnes de granit déterrées dans les fouilles de Rome, la science des inscriptions ne faisant que de naître. L'or de Léon X l'aida à rassembler une vaste bibliothèque composée de livres arabes et chaldéens.

Il est un savant qui a célébré en latin et en grec les libéralités de Léon X; qui ne lisait pas seulement

---

1) On sait que M. Boussard, en 1799, dans des fouilles faites près de Rosette, trouva une pierre où étaient tracées trois séries de caractères distincts, l'une en grec, l'autre en caractères du pays, l'autre en hiéroglyphes. Young, savant anglais, le premier, donna une valeur phonétique aux hiéroglyphes; mais ce fut M. Champollion qui, plus tard, forma l'alphabet égyptien, et écrivit la grammaire de l'hiéroglyphe.

Homère, mais Isaïe et les prophètes dans leur langue native, un ardent admirateur de saint Thomas, d'Augustin et des pères dont il avait pratiqué les écrits, Calcagnini qui complimenta Erasme à son passage à Ferrare dans un style « si pur, si coulant, que le philosophe resta muet et hors d'état de lui répondre 1) ». Luther l'eut pour adversaire. Le réformateur le traita comme il avait traité Prierias, Eck, c'est à dire qu'il en fit une sorte de moine bien crasseux, bien idiot. Erasme était plus juste. Quand il reçut le manuscrit de Calcagnini De Libero Arbitrio, où la doctrine luthérienne sur la prédestination est combattue avec une grande force de logique, il en fut si enchanté qu'il fut sur le point de le faire imprimer « pour la gloire de votre nom, disait-il, sans un maudit passage où vous avez l'air de croire que je me complais à ce spectacle de dissensions religieuses, la langue enchaînée, les mains jointes en face du sanglier qui dévaste la vigne du Seigneur 2) ».

« Oui, sans doute, mon cher Erasme, répondait Calcagnini, on t'accuse de favoriser les deux partis, d'une main de tendre du pain, de l'autre de cacher une pierre; de te tenir sur la même poutre, inclinant d'un côté, inclinant de l'autre, et toujours applaudi. Voilà ce que disent de toi les envieux. Sais-tu comment te représentent des ames plus généreuses? elles disent que tu regardes d'un œil immobile le

1) Salutavit me summâ quidem humanitate, sed oratione tàm disertà, tàmque fluenti, ut ego prorsùs viderer elinguis. Erasm. Ep., lib. XXVIII, ep. 25.

2) Erasmi Epistolae, lib. XX, Ep. 53.

vaste incendie que tu pourrais éteindre si tu le voulais; que tu ris de tout ce qui advient; que tu vois dans ce drame une véritable comédie, tranquille quand la flamme dévore et l'autel et le Dieu. Voilà ce qu'on va publiant sur ton compte. Mais je ne crois qu'à ton zèle, à ta piété, à ta sincérité. Donc, mon cher Erasme, si dans l'œuvre que je t'adresse tu trouves quelque chose qui offense ton oreille, qui prête à la méchanceté des mauvaises pensées, raie, efface, change, corrige, qu'il n'y reste plus aucune tache 1) ».

Vous savez qu'au seizième siècle l'Italie était une véritable terre promise, que toute intelligence demandait à voir, avant de retourner à Dieu. Alors les Alpes s'abaissaient, non plus devant un nouvel Annibal, mais sous les pas de quelques hommes obscurs, qui venaient étudier le mouvement des esprits, interroger des ruines ou des manuscrits récemment retrouvés, s'arrêter d'admiration en face des peintures de Giotto, entrer sous un des dômes sortis des mains d'Arnolfo ou de Brunelesco, s'inspirer à la vue des merveilles qu'étalait chaque ville, écouter des chants de poète, quand ailleurs toute lyre était encore muette. Tout s'y réveillait à la fois, artistes, philosophes, grands seigneurs, monarque et peuple. Quand l'Allemagne se passionnait pour des thèses de théologie; à Florence, le peuple, la tête nue, des branches d'olivier à la main, accompagnait processionnellement une Vierge de Cimabuë qu'on venait de retrouver; à Ferrare, des porte-

1) Calcag. Epist. ad Erasmum. Erasmi Epist. lib. XX. Epist. 51.

faix répétaient les strophes de l'Orlando, et dans les Apennins des brigands s'inclinaient en signe de respect devant l'Arioste. Au moment où Luther donnait le signal de la révolte du sens intime, Bandinelli créait le groupe du maître-autel de Santa-Maria del Fiore, Ange Politien et Giovanni Picco della Mirandolla descendaient en triomphe dans leurs tombeaux de l'église de Saint-Marc, et Buonarotti créait la Nuit, le Jour, le Penserio et la statue colossale de David; Venise, Ferrare, Milan, Bologne, Parme, Ravenne, Florence et Rome, chaque cité italienne devenait un foyer d'art, de lumières et de sciences, qui allait envelopper de son réseau de flammes le monde tout entier.

Luther, comme nous l'avons vu, avait visité l'Italie. Il avait accompli ce pèlerinage, moins par obéissance que par cet instinct de curiosité qui tourmentait alors tous les esprits, et par cette aspiration vers le merveilleux répandu dans les récits de tous ceux qui venaient de cette terre lointaine. Il vint donc comme tout ce qui avait foi dans l'avenir de l'humanité, et qui croyait que l'intelligence allait subir des épreuves prochaines, une lutte qui changerait la forme sociale; il vint parce que la rumeur publique plaçait là l'étoile qui devait guider désormais tout entendement dans ses voies nouvelles. Mais une fois en Italie, le moine fut aveugle. Luther passa sans émotion devant ces grandes créations du génie de l'homme dont l'image eût dû faire palpiter son cœur; il resta froid en présence de l'Italie moderne; sa poitrine n'eut pas un battement pour les belles inspirations qui s'offraient sur son chemin.

On le voit à regret passer sans rien voir, sans rien apprendre ni retenir. Il n'emporte avec lui ni émotions, ni souvenirs poétiques, ni joie de l'ame, ni exaltation du cerveau. Il ne rapporte de Rome que des contes de bonne femme ou de mensongers récits; car à qui persuader qu'en 1510 il ait entendu des courtisans, lors de la consécration du pain et du vin, prononcer cet horrible blasphème : Tu es pain et tu resteras pain; tu es vin et tu resteras vin 1)! Justement, en ce moment, Sanzio peignait le miracle de Bolsène, cette fresque où il a représenté l'hostie s'animant et se teignant de sang aux yeux d'un prêtre qui doute de la présence réelle. Ce seul témoignage de l'art vaut bien celui de Luther. A un peuple qui se joue de l'Eucharistie, on n'offre pas de semblables peintures. Ce n'est pas l'impiété qui régnait à Rome sous Jules II ou sous Léon X. Et le fait reposât-il sur un témoignage moins suspect que celui de Luther, il ne faudrait pas, comme quelques biographes du moine augustin, chercher dans cette sacrilège moquerie la révélation des croyances de l'époque. Alors, Accolti, Bembo, Sadolet, Caietano, Léon X, étaient des hommes de foi et de poésie.

Erasme aussi voulut voir l'Italie, et Rome surtout, où il séjourna longtemps : et dans sa corres-

1) Ego Romae non diù fui. Ibi celebravi ipse, et vidi celebrari aliquot missas, sed ita ut quoties recordor, execror illas. Nam super mensam, inter alia audivi curtisanos quosdam ridendo gloriari ; nonnullos in arâ super panem et vinum haec verba pronuntiare : Panis es et panis manebis; vinum es et vinum manebis. Op. Luth. t. VI. Ienae ; apud Melch. Adam, in vitâ, 49.

pondance avec les philosophes, les hommes de lettres, les artistes de l'Allemagne, en vain vous chercheriez rien qui flétrisse le caractère sacerdotal du clergé d'Italie, rien qui dépose contre le mépris des choses saintes, l'abandon des vieilles mœurs, du culte de Dieu, du respect pour la religion. Ses lettres sont souvent de véritables hymnes en faveur des prélats romains. Luther, à force de chercher, avait trouvé dans le sacré collége trois à quatre cardinaux de quelque valeur littéraire; mais quelle autre idée vous avez de ces princes de l'Eglise en lisant la correspondance d'Erasme!

Voici un prélat romain dont le nom ne méritait pas l'oubli où il est plongé, c'est le cardinal Raphaël de Saint-Georges, qui n'apparaît pas une seule fois dans les querelles religieuses du seizième siècle, et qui, à l'ombre des beaux arbres de sa campagne pendante sur les eaux du Tibre, rêvait d'antiquité, de vers et de chants, et ouvrait les portes de son palais à tout ce qui portait nom d'artiste. En Angleterre où il allait chercher l'or que ses amis avaient fait briller à ses yeux 1), tout à coup Erasme se ressouvint de Rome et de son Mécène. « En vérité, écrit-il au cardinal, l'image de votre ville me tourmente chaque fois que je me rappelle cette douce liberté, cette vive lumière, ces promenades, ces entretiens d'or et de miel, ces riches bibliothèques, ces princes si affables que j'ai laissés et auxquels j'ai

1) Sed quid facerem? Montes aureos, imò plusquam aureos suis litteris policebantur amici. Epist. 168, Lugd. Batav. 1703, t. III, p. 1.

dit adieu. Maintenant que Léon a rendu la paix au monde, je brûle de revoir mes vieux amis : malheureux que je suis d'avoir perdu en vous un Mécène qui mettait toute sa joie à m'entourer d'hommages et d'honneurs! »

Ecoutez la réponse du cardinal Raphaël :

« Reviens dans cette cité où tu trouveras et de la gloire et de l'or; de l'or que tu ne dois pas dédaigner, car c'est le viatique de tes vieux jours, et un dédommagement des morsures de l'Envie, la compagne de toute illustration. Reviens; tout ce qui brille dans les lettres vole vers Rome comme à un théâtre. Là, nous avons des couronnes pour les hommes de génie comme toi, et des distinctions pour ceux qui veulent s'élever. Rome et toutes les cités lettrées te disputent comme une conquête, ainsi qu'autrefois les sept villes se disputaient Homère; et dans cette lutte Rome ne succombera pas; Rome la patrie, la gloire, le piédestal de tout ce qui se nourrit de belles-lettres 1). »

A peine Erasme s'était-il reposé de son long voyage, qu'il reçut un message de Léon X. Le pape lui donnait audience pour le lendemain, au Vatican. « Je n'oublierai jamais, raconte-t-il dans une de ses épîtres, la grace, la beauté, l'élégance de manières qui me frappèrent tout d'abord dans Léon X; son front noble et élevé, la bonté avec laquelle il m'accueillit; ce charme de conversation que je ne saurais exprimer. A tous les dons qu'il avait reçus de la nature, Léon ajoutait ce que Politien lui avait

1) Epist. card. Raph. 180, 18 Jul. 1515.

enseigné, un vif amour pour les Muses. En lui brillaient ces trésors que Platon requiert d'un prince : la bonté du cœur et le savoir. D'autres avant lui, revêtus de la tiare, s'étaient distingués par l'éclat des armes; Léon chercha son bonheur dans la paix et dans le culte des arts; personne à qui cette gloire ait coûté un soupir ou une larme 1).»

Pendant son séjour à Rome, rarement il se passait une semaine sans qu'il eût quelque entretien avec le pape; ces entretiens roulaient toujours sur les lettres, et surtout sur Horace que le pape savait presque par cœur. Erasme quitta la capitale du monde chrétien charmé de tout ce qu'il avait vu. Alors commence entre le pape et lui une correspondance qui les honore tous deux.

« Ah, que ne puis-je encore, écrit Erasme à Léon, prosterné à vos pieds, y imprimer mes baisers 2)! Noble famille que celle d'où vous êtes issu, et qui semblable au cheval de Troie, a donné au monde, dans l'espace de quelques années, tant de Virgiles, de Platons, de Jérômes... C'est la Providence qui vous réservait à ce monde : par vous ont refleuri les bonnes mœurs et les bonnes études. »

Il paraît qu'Erasme fut ébloui à la vue de l'Italie. Qu'on se représente le philosophe batave, transporté dans une atmosphère brillante de soleil et

---

1) Erasme, liv. V, ép. 2.

2) Atque utinam liceat verè beatissimis istis advolutum pedibus oscula figere.... Familia ex quà nobis, velut ex equo trojano, tot eximii in omni doctrinae genere proceres paucis jàm annis exsilierunt, tot Cicerones, tot Marones, tot Platones, tot Hieronymi. Epist. 174.

de lumière, et entrant pour le première fois dans un palais d'or et de marbre, traversant de vastes salles étincelantes de mosaïques, d'arabesques, de peintures et de sculptures, vastes musées qui ont peine à contenir tous les chefs-d'œuvre que la terre rend chaque jour; s'égarant sous ces voûtes décorées de la main de Raphaël et de Jules Romain; se mêlant parmi ces cardinaux dont les vêtements reluisent de pierreries; au milieu de ces artistes, dont quelques uns marchent entourés de pages, et placé en face de cette figure si belle et si noble de Léon X, objet de l'amour et des hommages de tout ce qui l'environne! C'est Léon X qui le frappa le plus vivement!

Alors il n'y avait pas de réceptions pareilles à celles des Médicis, arrivés par le commerce au pouvoir souverain, les banquiers de l'Europe, les protecteurs des lettres. Celles de Léon X au Vatican effacèrent toutes les splendeurs des cours les plus brillantes. Jamais aussi plus hautes intelligences ne s'étaient donné rendez-vous dans le palais d'un prince! — Vous allez en juger. Voici d'abord Louis Arioste, venu de Ferrare à Rome pour remercier le pape de l'excommunication qu'il a prononcée contre quiconque imprimerait les ouvrages du poète sans son consentement, noble bulle dirigée contre la convoitise de quelques forbans qui avaient établi une véritable croisière pour saisir et vendre chaque vers qui échappait au chantre de Renaud 1). Léon

1) On lit dans Richardson, écho de Bayle, qui le répétait d'après les protestants : « Léon X publia une bulle où il excom-

exalte l'Orlando dont il aime à réciter quelques strophes, de cette voix si douce qui va jusqu'à l'ame 1). Puis vient l'évêque de Fossombonne, Paul de Middlebourg, pour offrir à sa sainteté le Traité de rectâ Paschæ celebratione, qu'on dirait échappé un siècle plus tard à quelque savant bénédictin 2); ou Basile Lapi, l'élève de Vespuce, qui veut lui dédier son livre de Ætatum computatione et dierum anticipatione, car Léon s'occupe de la correction du calendrier, et il a écrit aux pères du concile de Latran, aux savants de l'Italie, de lui adresser le résultat de leurs travaux sur cette réforme si désirée, qui ne put s'accomplir que sous le pontificat de Grégoire XIII. On annonce Celio Calcagnini de Ferrare, qui enseigna, malgré le texte apparent de la Bible, et longtemps avant Copernic, la rotation de la terre 3); et une députation de pauvres religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui viennent dépo-

muniait quiconque entreprendrait de critiquer les œuvres du poète Louis Arioste. » Richardson, Traité de la Peinture, t. III, p. 435. Bayle, art. Léon X. Warton's History of English Poetry, t. II, p. 411. On peut consulter dans l'Orlando Furioso, Ferrare, 1516, la bulle de Léon X, ainsi que dans le Recueil des lettres pontificales, rédigées par Bembo, liv. X., ép. 40. On voit combien peu était fondée l'accusation du protestantisme contre Léon X, qui, au rapport de Blondel, n'avait pas honte de publier une bulle en faveur des poésies profanes de Louis Arioste, menaçant d'excommunication ceux qui le blâmeraient ou empêcheraient le profit de l'imprimeur, en même temps qu'il foudroyait Martin Luther de ses anathèmes. Voir Roscoë, 386, t. IV, ch. 24.

1) Sermo illius erat suavis et blandus. Vita Leonis X ab anonymo conscripta.

2) Fabron, in vitâ Leon. X, p. 275.

3) Quod cœlum stet, terra autem moveatur. Tirab. Storia dell. Lett. ital. VII, p. 427.

ser aux pieds du père commun des fidèles, leurs plaintes amères sur les souffrances que les conquérants du Nouveau-Monde font subir aux Indiens, qu'ils parquent, emprisonnent et vendent comme des esclaves. Le pape, au nom de l'Evangile et de la nature, a flétri ce honteux trafic 1)! Dans ces solennités, tous les rangs sont confondus, et la robe noire d'un de ces dominicains effleure en passant la robe de pourpre de Castiglioni, le courtisan le plus accompli de son siècle, l'homme des palais et des cours. Il est l'auteur du Libro del Cortegiano, œuvre de moraliste, beaucoup moins futile que le titre ne semblerait l'indiquer, et où l'on peut étudier, à défaut de théâtre véritable, le côté comique de la société italienne au seizième siècle 2). Près de cet écrivain aux vêtements si beaux et si riches, voyez cette espèce de nain qui tâche de se grandir, se lève sur les pieds, et à la vue de ces flots de courtisans qui entourent Léon X, rit d'un rire satanique: c'est l'Arétin qui a pris le titre de Divino, de Flagello dei principi, et qui n'est encore connu que comme l'homme de la satyre et de l'ironie; l'Arétin qui, au rapport de Bandello, attirait le stylet et la massue ainsi que l'aimant attire le fer, et dont le dos, véritable carte nautique, portait les stigmates de ses nombreux ennemis. Chassé d'Arezzo, sa patrie, pour quelques sonnets, il est arrivé à Rome presque sans

---

1) Requisitus sententiam pontifex judicavit non modo religionem, sed etiam naturam reclamitare servituti. Fabr. in vit. Leon. X, p. 227.

2) Yo vos digo que es muerto uno de los mojores cavalleros del mundo, s'écria Charles V en apprenant la mort de Castiglioni.

vêtements. Léon X l'a vêtu, logé, et lui a fait de riches présents. Un jour entre autres il lui a donné une somme qu'on offrirait à un prince, non pas pour acheter son silence, car l'Arétin a calomnié son bienfaiteur 1), mais parce que la renommée a publié jusqu'à Rome les talents de ce poète. Suivez l'Arétin, lorsque après avoir baisé les mains du pape, il descendra les degrés du Vatican pour retourner à sa demeure. Il loge sur la place du Peuple. C'est lui qui, dans un style étourdissant d'hyperboles, va vous peindre son intérieur : « C'est à mourir d'ennui; les grands seigneurs me rompent la tête avec leurs visites; mon escalier est usé par des visiteurs, comme les marches du Capitole par les roues des chars de triomphe. Non ! Rome dans ses rues n'a jamais vu ce mélange de nations qu'offrent aux regards mes appartements. Il y a des Turcs, il y a des Juifs, il y a des Indiens, il y a des Français, il y a des Allemands, il y a des Italiens ! Je vous laisse à penser si les Espagnols manquent au rendez-vous commun ; je ne vous parle pas du peuple. Voyez-vous, impossible à moi de rester une minute sans avoir sur les bras des soldats, des écoliers, des frères, des prêtres. Je suis devenu l'oracle de la vérité : l'un vient me compter ce qu'il a à souffrir d'un prince, un autre les méfaits d'un prélat : je suis le secrétaire du monde : n'oubliez

1) Dans une de ses lettres, l'Arétin, vol. III, p. 86, reconnait avoir reçu une somme en beaux deniers comptants du pape Léon X; Dalla santa memoria di Leone danari in real somma. Mazzuchelli, vita di Pietro Aretino, p. 19. — Et, dans une autre, il dit de Léon et de Clément VII (Jules de Médicis): Non d'altro lo pagaron, servendo loro, che di crudelta ed injurie. Lettere del Aretino, III, 16.

pas de me donner ce titre sur la suscription de vos lettres 1).» On annonce un autre Arétin; celui qu'a célébré l'Arioste,

Il gran lume Aretin, l'unico Accolti 2),

le fils de Benoît Accolti, l'auteur d'une histoire des croisades 3) qu'on lit encore en Italie; le frère de Pierre Accolti qui rédigea la bulle d'excommunication contre Luther, cette œuvre magnifique de latinité. Bernard Accolti est poète. Rome était folle de ses vers; elle l'appelait le Céleste. Quand il devait chanter, les boutiques se fermaient, et les ouvriers de tout état accouraient pour l'entendre. Il marchait au milieu d'une haie de soldats suisses que Léon lui avait donnés en signe d'admiration, et l'auditoire était éclairé aux flambeaux. Quand le nom d'Accolti a été prononcé par l'introducteur du Vatican, le saint-père s'est levé. — Ouvrez les portes, dit-il, et que la foule entre. Le peuple s'est précipité dans le palais du pape. Accolti récite un ternale en l'honneur de la Vierge : les oreilles et les ames sont émues; on crie : Vive le poète divin ! Vive le céleste Accolti 4) !

Mais attendez! Tout à coup cette foule de courtisans qui se presse autour d'Accolti, qui l'interroge de la voix et du regard, s'émeut de nouveau et prête l'oreille. Il y a du bruit au dehors; l'esca-

---

1) Lettere, vol. I, p. 206. Mazzuchelli, 57.
2) Orl. Fur., cant. XLVI, st. 10.
3) Benedetto : Vie de Laurent de Médicis, t. I, p. 110.
4) Lettere di Pietro Aretino, v. 46. Mazzuch. Scritt. d'Ital. J. 66.

lier du Vatican retentit de pas d'hommes; le pape a souri en signe d'intelligence. C'est Raphaël qui arrive, Raphaël tel que vous l'avez dû voir dans le tableau d'Horace Vernet, Raphaël grand seigneur, plus grand seigneur que Chigi lui-même; devant lequel s'inclinent les gardes du palais pontifical, et qui vient entouré d'un cortége de pages, dans toute sa fleur de jeunesse et de beauté. A sa vue va se former une double haie, l'une de cardinaux et de nobles Romains, l'autre de théologiens et de savants, au milieu de laquelle s'avance l'artiste avec cette grace que vous lui connaissez. Il fléchit le genou et baise l'anneau du pêcheur. Il n'y a pas six mois que le pape, voulant orner les murs du Vatican de tapisseries à l'instar de celles que Florence exécute si habilement, a dit à son artiste de lui dessiner des sujets propres à inspirer l'ouvrier. Ce jour-là est arrivé. Sanzio apporte douze cartons où il a représenté les scènes principales des actes des apôtres; chacun de ces cartons est entouré d'une bordure en clair-obscur où le peintre a placé quelque événement de la vie de Léon X. A la vue de ces merveilleuses esquisses, où Raphaël, pour plaire à son protecteur, avait dépensé tout ce qu'il avait d'imagination et de génie, il se fit parmi les spectateurs un de ces grands silences où l'ame et le sang semblent suspendus à la fois; puis tout à coup les regards se portèrent des cartons sur le peintre, et le pape cria : Divino! et tous les assistants répétèrent l'exclamation! On connait l'histoire de ces cartons merveilleux, l'œuvre la plus parfaite de Raphaël, s'il faut en croire un juge éclairé comme Richard-

son; qui passent des mains d'ouvriers flamands dans celles de Charles Ier, roi d'Angleterre 1); à la mort de ce monarque infortuné sont mis en vente, adjugés à Cromwell, puis oubliés comme la mémoire du roi martyr; puis jouet de quelques ouvriers qui les ont coupés, après l'avènement de Guillaume III, pour les copier plus aisément; et enfin sous un prince éclairé, reliques précieuses de l'art, mis sous verre et exposés à l'adoration des artistes qui viennent en pélerinage les visiter à Windsor.

Parmi la foule on aperçoit un homme à la tête chauve, qui vit de travail et non d'inspiration, et qui, un moment, s'est posé le rival de Sanzio, dont plus qu'un autre il admire le génie : c'est Sébastien del Piombo, qui vient pour présenter au pape l'esquisse du Lazare, dont Michel-Ange a fait le dessin, et que Sébastien doit revêtir de ce coloris dont il déroba le secret à Vecelli le vénitien. Deux hommes pour vaincre Raphaël, Michel-Ange et Sébastien del Piombo; l'un enfantant la pensée, créant le sujet, imaginant le drame; l'autre lui donnant la couleur, c'est à dire la vie. Il est dit dans l'histoire de la peinture que Buonarotti, las d'entendre appliquer à Raphaël des louanges qu'on n'avait encore décernées qu'à la Divinité, voulut, lui dont la palette ne pouvait lutter avec celle du jeune peintre, et dont la main tremblait déjà sous le poids

1) Richardson, Traité de la peinture, t. III, p. 459. — Bottari note al Vasari. Anche in questi arrazzi l'arte ha toco il più alto segno, ne dopo essi ha veduta il mondo cosa ugualmente bella. Lanzi. Storia Pittorica, I, p. 401.

des années, recourir à Sébastien del Piombo, le rival et peut-être le maître de Raphaël dans l'art du coloris. La résurrection du Lazare, œuvre de deux maîtres, était le défi jeté au favori de Léon X. Sanzio se sentit le courage de lutter avec de tels hommes : il prit son pinceau, s'enferma durant quelques semaines, renonça au Vatican, au pape, à ses amis, à la Fornarina elle-même, pour travailler à son œuvre. Le jour vint bientôt de juger les deux compositions; mais à la vue de la Transfiguration, Rome jeta un cri de surprise et d'admiration, et répéta avec Mengs : C'est le type du beau idéal, le parangon de l'art, le chef-d'œuvre de la peinture, l'effort le plus sublime du génie de l'homme 1). Sébastien del Piombo s'avoua vaincu : mais quelle défaite! Longtemps la France, à qui le cardinal de Médicis avait fait don de l'œuvre de Sébastien, crut qu'elle avait possédé le chef-d'œuvre de la peinture. La victoire ne nous avait pas encore mis en présence de la page capitale de Sanzio.

Maintenant, dites-nous, que vous semble de ces grandes réceptions papales? Où trouverez-vous dans les temps modernes des salons où l'épopée, l'his-

1) Il quadro della Transfigurazione è una chiara riprova che Raffaello avea acquistato maggior idea del vero bello ; poichè contiene assai più bellezze che tutte le altre sue anteriori. Ce tableau avait été destiné à l'église de Narbonne par le cardinal de Médicis qui, ne pouvant en faire le sacrifice, le remplaça par celui de la Résurrection de Lazare. Nous ignorons comment le cadre de Sébastien del Piombo est passé en Angleterre dans la collection de M. Augerstein. La Transfiguration, placée dans l'église de Saint-Pierre-in-Montorio, fut cédée à la France par le traité de Tolentino, placée au Musée Napoléon, et rendue au pape en 1815...

toire, la peinture, la sculpture, la grammaire, l'éloquence, la théologie, tous les arts libéraux, et jusqu'à la musique, aient leurs représentants? Jean Maria, israélite, pendant le dîner du pape, jouait de la lyre 1), et Léon tombait souvent dans une sorte d'extase où il oubliait le monde extérieur 2). Voilà ce que vit Erasme! On conçoit que l'image de Léon X l'obsédât en Angleterre!

C'était Thomas Morus qui l'y avait appelé. Erasme partit à cheval, suivant sa coutume, et traversa les Alpes. « Cette longue promenade par les montagnes, écrit le philosophe, remuait dans mon cerveau une foule d'idées; j'allais cheminant. rêvant, pensant, et charmant ainsi les longues heures de la route; rappelant à mon imagination tout ce que j'avais vu, tout ce que je voyais, et le souvenir de mes amis que je venais de quitter, et de ceux que j'allais retrouver : douces souvenances d'étude et de plaisir! Alors vint au monde l'idée de mon Eloge de la folie : Μωριας Εγκωμιον, que je dédiai à Morus :

---

1) Ac Joannem Mariam, quemdam Hebraeum, tangendis fidibus clarum, comitatûs dignitate exornavit. — Vie de Léon X, par un anonyme — Pierre Aaron, chanoine de Rimini, a dédié, à la mémoire de ce pontife, son savant traité qui a pour titre : Toscanella della musica. Burney's Hist. of Music. vol. III, p. 154.

2) Tanto studio tenebatur, ut ne ipsum quidem epularum tempus sine nostra utilitate practervolare sinat, quod non auro, argentove refertis abacis, non pretiosà supellectile exquisitis ingeniis apparatus, ferculorum admiratos defixosque nos tenet, sed cum convivis et circumstantibus lepidè comiterque habitis sermonibus non de inani, levique materià, sed de Deo, naturâ, sacris, jure, legibus, vità, moribus, aliorum gestis, caeterisque rebus, quae summae eruditionis, ac perspicacis ingenii dignae visae fuerint.
Matt. Hercul. ap. Fabr. in adnot. 83.

son nom m'indiquait le patronage sous lequel elle devait se produire au grand jour 1).

Le pape n'avait point oublié son cher Erasme. Ses bienfaits le suivaient en Angleterre, à la cour de Henri VIII, que le philosophe avait voulu visiter, et où il était loin de trouver l'accueil qu'on lui avait fait à Rome. A peine était-il débarqué à Douvres, qu'une lettre du saint père le devançait à Londres. Elle était adressée à Henri VIII. Ce n'est pas seulement un gage précieux de bienveillance pour Erasme, c'est encore un beau témoignage en l'honneur des lettres, que cette bulle du pape!

« J'ai toujours aimé et les hommes doctes, et les bonnes lettres; cet amour est né avec moi, l'âge n'a fait que l'accroître, parce que j'ai toujours vu que ceux qui cultivent les lettres sont attachés de cœur aux dogmes de notre foi, et qu'elles sont elles-mêmes l'ornement et la gloire de l'Eglise chrétienne 2). »

Terminons cette esquisse si décolorée du règne de Léon X. A ceux qui voudraient en connaître les merveilles, il y a Paul Jove et William Roscoë qui les ont décrites. Honneur surtout à l'historien anglais qui s'est montré reconnaissant envers la mémoire des Médicis! Son livre, malgré quelques taches inséparables d'un travail où perce encore une pensée de réforme, est un beau chant en l'honneur du restaurateur des lettres, une noble page dans la vie de l'écrivain anglais. Après avoir raconté longuement

1) Préface de l'Eloge de la Folie.

2) Lettre de Léon X à Henri d'Angleterre, 10 juillet 1515. Voir la lettre d'Erasme au pontife, sur saint Jérôme, 174. La belle réponse de Léon, Epist. Erasmi. T. III des œuvres de cet écrivain.

l'histoire de ce pontife, et l'avoir montré avec cette auréole de gloire que lui avaient faite les artistes, Paul Jove nous le peint échappant au bruit et aux pompes du Vatican, aux fêtes de Rome, à l'enivrement de cet encens qu'on brûlait pour lui en Italie; aux joies comme à l'esclavage de la papauté, et sans rien dire partant tout à coup en fugitif pour visiter sa villa Malliana. A son approche, les cloches du pauvre village s'ébranlent, les paysans accourent, jonchent la terre de feuilles, arrêtent la litière du pape et viennent lui offrir des fleurs. Le pape descendait de sa chaise, leur prenait la main, les interrogeait, aimait à baiser les blancs cheveux des vieillards, caressait les petits enfants, dotait les jeunes filles, et payait les dettes des indigents ; car il avait pour maxime qu'il est du devoir d'un prince de soulager la misère, et de renvoyer avec la joie dans le cœur et sur la figure quiconque veut l'approcher.

Ce fut le 1er décembre 1521 que mourut Léon X : quelques jours avant d'expirer il faisait remettre au curé d'Einsiedeln, à Zwingli, le diplôme de chapelain acolyte du Saint-Siége 1); à Reuchlin, dont l'apologie avait été condamnée au feu par les universités de Paris et de Cologne, et qui était venu se réfugier à Rome, des marques de sa munificence; c'était finir comme il avait commencé. En ce moment une petite nacelle quittait sans bruit la ville de Bâle : celui qui la montait saluait la cité ingrate qui l'exilait, dans des vers latins que sa bouche laissait

1) Vie d'Ulrich Zwingle, par M. J. C. Hess, 1816, page 65, note, et 75. Hottinger, Histoire des Eglises Helvét. t. III.

tomber quand son cœur était gros de chagrin : « Adieu, Bâle, adieu, toi qui fus si longtemps pour moi si hospitalière et si tendre! adieu de cette barque qui va m'emporter à jamais! sois heureuse de tous les bonheurs à la fois, et puisses-tu n'avoir jamais d'hôte plus incommode que moi! »

Celui qui chantait ainsi était Erasme, que le protestantisme intolérant chassait de Bâle qui lui devait une partie de sa gloire, Froben, Amerbach et Holbein 1).

Nous connaissons Léon X. Qu'on nous dise qui, de lui ou de Luther, dut mettre obstacle à la paix de l'Eglise? Figurez-vous Jules II à la place de Léon X : alors la papauté eût été inflexible; elle n'aurait pas même voulu entendre la voix du novateur, elle lui eût imposé silence, sans l'écouter. Mais ne semble-t-il pas que la Providence ait placé sur le trône un prêtre comme Léon, « un agneau au milieu des loups, un Daniel dans la fosse aux lions, un Ezéchiel au milieu des scorpions, » dont les mœurs sont si pures, que le souffle de la calomnie n'a pas même tenté de les ternir, afin que la révolte n'eût aucun prétexte pour se justifier aux yeux des hommes 2)? Et pourtant ne s'est-il pas trouvé des ames, Hutten par exemple, qui, après que Luther eut crié à l'Antechrist, ont répété : Antechrist! Léon X, l'Antechrist! Est-ce assez de folie? La Providence qui veillait sur son œuvre, voulut encore que ce pape, ange de dou-

1) Frasers's Magazine, Revue Britann., mois de février 1836.

2) Quid referam castos vitae sine crimine mores? And. Fulvio. — Non extra libidinem modo, sed extra famam libidinis. Math. Herculanus.

ceur, fût aussi un ange de lumières, afin que la réforme ne pût être tentée de l'accuser de haïr ou de persécuter les dons de Dieu; et cependant n'a-t-elle pas imprimé que, sans Luther, le monde gémirait encore dans les ténèbres. Quand Luther disputait sur les indulgences, l'Italie avait une épopée!

CHAPITRE XVII.

ALEANDRO. — 1520.

C'était un heureux évènement pour le catholicisme, en Allemagne, que l'élection de Charles V. Il est cercertain que si, comme le duc Frédéric de Saxe, le jeune empereur eût embrassé la cause de la réforme, le vieux culte pouvait être banni de la Germanie. Luther vit d'abord de quel poids devait être l'épée de ce monarque dans le duel contre l'Unité, et à peine l'adhésion de Charles à la couronne impériale était-elle connue, que le réformateur essayait habilement sur cette ame le langage de l'orgueil, en lui montrant dans Rome une ennemie de la Germanie et de ses franchises, dont le joug devait peser à tout homme de cœur. « Que le pape, lui disait-il, ne prenne pas cette épée qui va si bien à vos mains 1). » Sa lettre est pleine d'outrages à la cour pontificale et

1) Seckendorf, comm. de Lutheranismo, lib. I, sect. 31, p. 127. Roscoë, Vie de Léon X, t. IV.

peut-être plus encore à l'histoire. Luther, contre les témoignages les plus évidents, établit que dans les premiers siècles du christianisme, la primauté du pape n'était pas reconnue : trait d'ignorance ou de mauvaise foi que le comte de Stolberg a relevé dans son Histoire de la religion de Jésus-Christ 1). L'empereur fut sourd aux prières du moine. A peine quelques années s'étaient écoulées depuis son élection à l'empire, qu'il devait en partie à l'influence de la cour de Rome, que déjà il faisait pressentir tout ce que le monde pouvait attendre de lui. Son ame ardente rêvait la gloire; il montrait à la noblesse allemande, sur un cheval fougueux, bardé de fer, étincelant d'or, les armes pesantes de Charles-le-Téméraire. Au nom de François Ier, dont la vaillance était si connue, son œil, dit un de ses historiens, s'animait et semblait jeter de la flamme. Il avait compris Léon X. Il aimait ce faste mondain de gardes, d'archers, de courtisans, d'artistes, de cardinaux, que le pape traînait avec lui; les largesses qu'il versait à pleines mains aux peintres, aux statuaires et aux poètes, et les merveilles qui allaient faire de Rome la reine des cités. Lui aussi roulait dans sa tête de grands projets dont l'accomplissement immortaliserait son règne. C'était de la gloire qu'il voulait, mais de la gloire des armes, à l'instar de son rival le roi de France. Or il arriva à l'empire au moment même où le réformateur remplissait la Saxe du bruit de ses querelles. Ce

1) T. 10, à la fin du vol. dans la dissertation qui a pour titre : Ueber den Vorrang des Apostels Petrus und seiner Nachfolger, œuvre de main de maître.

bruit l'ennuyait, parce qu'il le distrayait de ses pensées, et que, pour accomplir les desseins de la Providence, il avait besoin que l'Allemagne restât en repos. Erasme vit tout d'un coup que Charles n'était pas l'homme de Luther; et Luther, trompé dans ses espérances, se vengea, selon son habitude, en calomniant l'empereur qu'il représente comme l'esclave de la « monacaille » 1).

Pour se concilier le zèle de Charles, Léon X avait envoyé à la cour impériale, revêtu du titre de nonce, un des plus habiles négociateurs de l'époque, une des gloires, en même temps, des lettres et de la science : Jérôme Aleandro.

Aleandro descendait d'une noble famille. A treize ans, il étudiait sous Benoît Brugnole, puis sous Petronello de Rimini, deux humanistes célèbres. Paul Amalteo florissait alors à Pordenone, et attirait à ses leçons une foule considérable : c'était l'Erasme de l'Italie; il expliquait l'antiquité avec un charme indicible de parole, et la faisait aimer avec passion. Aleandro voulut l'entendre; mais le disciple se prit d'un tel amour pour l'étude, qu'il languit, dessécha, et un moment fut obligé d'abandonner les leçons de son maître. On lui conseille de revoir les bords de la Brenta, et de respirer l'air natal. Il part pour Motta, sa patrie, et, le lendemain même, il vient se mêler parmi les auditeurs de Dominique Piorio, qui enseignait les belles-lettres. La leçon finie, Alean-

1) Erasmus scribit aulam imperatoris esse mendico-tyrannis occupatam, ut nulla in Carolo spes esse possit. Luther. Spalatino. Seckendorf, comm., lib. I, sect. 19, p. 115. Pallavi. concil. di Tr., cap. 23.

dro se met à rire du professeur qui paraît bientôt, essaie de se défendre, et, tout colère, finit par proposer un duel littéraire à son compatriote : le duel est accepté de grand cœur, les seconds choisis, et le jour du combat indiqué. Alors vous eussiez vu accourir de Venise, de Ferrare, de Padoue, de la Polésine, comme à une fête, les professeurs de droit, les maîtres en théologie, les docteurs, les écoliers : c'était une joie, un trouble, inexprimables ; l'élection d'un empereur romain ne causait pas d'émotion plus vive, ne remuait pas plus fortement les imaginations. La Brenta fut un moment couverte de gondoles, où l'on reconnaissait, à leur longue barbe, à leur front plissé, et à leur robe d'écarlate, les professeurs de Venise, appelés comme juges du combat. Motta ne put recevoir tous les visiteurs : beaucoup d'entre eux furent obligés de coucher dans les champs. Le jour venu, Piorio monta en chaire, et discourut longtemps sans être interrompu. Il s'agissait d'expliquer quelques passages difficiles d'écrivains anciens. Aleandro vint à son tour; il parla pendant deux heures. Il avait à peine fini que les vieux citoyens du pays latin, les hôtes de Rome et d'Athènes, les commensaux d'Horace et d'Anacréon, toutes ces intelligences qui avaient quitté l'Olympe pour s'abattre dans la bourgade de Motta, se lèvent à la fois, criant : Fuori Piorio, e viva Aleandro! Et Aleandro remplace aussitôt le malencontreux professeur qui ne connaissait que de nom l'antiquité, et ne l'avait jamais pratiquée. Venise, au bruit de ce triomphe, dépêche un courrier à Aleandro, et l'appelle dans ses murs; mais Alexandre VI

l'enlève à Venise, et l'envoie comme nonce en Hongrie. Une maladie vient heureusement rendre le jeune ambassadeur aux Muses qu'il n'avait quittées que pour obéir à la voix du pontife. Il avait alors à peine vingt-quatre ans. C'était l'époque de la renaissance des lettres. Alde Manuce achevait d'imprimer cette belle édition de l'Iliade d'Homère qui, après trois siècles, est encore regardée comme un chef-d'œuvre de typographie et de correction. C'est à Aleandro que le savant imprimeur a dédié son travail. « A toi, lui dit-il dans sa dédicace, qui, à peine âgé de vingt-quatre ans, parle avec tant de pureté et le grec et le latin; à toi, pour qui l'hébreu n'a pas de secrets; à toi, qui te livres avec tant d'ardeur à l'étude du chaldéen et de l'arabe, à toi qui bientôt auras cinq cœurs d'hommes, car il y a longtemps que tu en as trois, comme Ennius; à toi, qui parles grec avec tant de facilité, hébreu avec tant d'aisance, qu'on te dirait nourri, élevé au milieu d'Athènes, ou sous la tente d'un Israélite 1). »

C'était alors une bien belle ville que Venise! belle de tous les trésors antiques qui lui arrivaient de la Grèce, et plus belle encore de l'hospitalité qu'elle accordait si noblement à quiconque lui était recommandé par les Muses. Près du Rialto, à côté de ce canal d'où l'œil pouvait apercevoir les vaisseaux qui chaque jour apportaient quelque monument antique ou quelque Grec exilé, s'élevait

1) Tu enim nondum quartum et vigesimum annum agens, et humaniorum studiorum utriusque linguae doctissimus, etc. Roscoë, Vie et pontificat de Léon X, t. IV, p. 167.

l'imprimerie d'Alde Manuce qui a rendu de si grands services aux lettres, que son nom est encore populaire dans Venise. Alde Manuce, vieux et infirme, qui s'en allait mourant sur ses trésors, s'était entouré d'un essaim de savants qui corrigeaient ses réimpressions avec cet amour vif et pur qu'un lévite met à parer les autels. A toute heure du jour vous l'eussiez vu au milieu de cette couronne de savants dont il était lui-même un des beaux fleurons : Navagero, Démétrius Chalcondyle, Bolzani, Erasme, Bembo, Aleandro, qui auraient ressuscité la langue hellénique si elle avait été menacée de s'éteindre. Les presses d'Alde Manuce étaient une grande puissance, Alde Manuce un souverain égal au moins à François Ier et à Charles V, et ses protes, des capitaines qui valaient les meilleures lames d'Europe ; car ces savants dirigeaient les destinées du monde, et préparaient le travail d'une civilisation que n'eussent pu accomplir tous les rois de la terre. L'imprimerie d'Alde était le foyer d'où partaient les rayons de lumière qui gagnaient insensiblement du terrain et se répandaient dans toutes les contrées du monde. Personne ne semblait avoir compris alors toute l'importance d'un simple prote d'imprimerie; Jules Scaliger lui-même, qui ne se doutait pas encore des merveilles qu'un ouvrier pouvait opérer, écrivait à Erasme : « N'as-tu pas assez gagné d'argent en corrigeant les épreuves d'Alde Manuce, pour boire ensuite à longs traits du vin de Chypre? » Aleandro fut deux ans correcteur. A Venise, il trouva dans la maison d'André d'Asola, beau-père d'Alde Manuce, Erasme tout occupé d'une réimpression de ses A d a g i a, déjà

publiés à Paris, mais si horriblement défigurés par l'impéritie de l'imprimeur, qu'il était honteux de son œuvre. Aleandro aida le philologue batave dans la révision des épreuves, et quelquefois même il lui arriva de corriger certaines expressions qui n'avaient pas assez de parfum antique. On peut concevoir toute la reconnaissance d'Erasme envers cet adolescent qui lui semblait un ange descendu du ciel pour partager avec lui les tourments de ce qu'il nomme « l'enfer des écrivains », la révision des épreuves. Ce ne fut pas la faute d'Erasme, si plus tard il se brouilla avec Aleandro, mais bien de cette réforme, qui n'était venue que pour tourmenter les consciences et diviser jusqu'aux plus nobles intelligences; mais Erasme du moins ne fut jamais injuste envers son ancien ami. « Louez tant qu'il vous plaira Aleandro, écrivait-il... préférez-le à Erasme, je ne suis pas plus jaloux de sa supériorité intellectuelle, que de la grace de sa personne. Ami ou ennemi, Aleandro est à mes yeux un homme de génie; j'applaudis à ses triomphes; j'espère bien qu'un jour il ouvrira au monde les trésors de son érudition 1).» A son retour en Hollande, Erasme répandit partout où il passait le nom d'Aleandro qui vint ainsi jusqu'aux oreilles de Louis XII. Le roi l'appela à Paris pour remplir la chaire de professeur à l'université. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait pris possession de cette chaire aux applaudissements de la capitale tout en-

---

1) Erasmi epistolae. lib. XXI, ep. 4. Voir au sujet de la brouille d'Erasme et d'Aleandro, Mazzuchelli, Scritt. d'Italia, t. I, p. 415, note 51.

tière, que l'université lui conféra le titre de recteur en dépit de ses statuts; mais la peste l'obligea bientôt de quitter Paris, et nous le voyons parcourir la France, relevant à Blois, à Orléans, le culte des Muses grecques et latines, passionnant son auditoire pour Démosthène, ouvrant à une jeunesse studieuse toutes les sources de la poésie, déifiant Homère et Virgile, et marquant son passage par une odeur de poésie antique, comme faisaient les dieux de l'Olympe. Or, tout ceci se passait en 1510, longtemps avant que Luther eût troublé l'Allemagne. Qu'on dise si ce n'est pas un étrange spectacle que donna il y a trente ans l'Institut de France, en posant une couronne sur le front d'un homme qui osait proclamer que nous reposions, nous autres Français, dans les ténèbres, où nous serions encore, si l'astre de Luther ne nous en avait retirés : vous voyez quel sommeil.

Tous les princes se disputaient Aleandro : voici l'évêque de Liége, Everard de la Marck, qui le nomme à la fois chanoine de son église et chevalier de son diocèse, deux titres auxquels il en ajoute un autre, celui de professeur. Liége veut l'entendre, comme Paris, comme Venise. Le prince évêque était ambitieux, il souhaitait le chapeau de cardinal. Aleandro part pour le demander; mais à peine a-t-il quitté Liége, que l'évêque se ravise et se repent : il veut rappeler Aleandro : c'était trop tard, Aleandro était à Rome, au Vatican, dans le palais de Léon X, séduit, fasciné par un seul regard du pape, qui avait deviné tout ce que valait le nouveau négociateur. Voilà donc le poète sur qui pleuvent à la

fois tous les honneurs : d'abord secrétaire du cardinal Jules de Médicis, puis bibliothécaire du Vatican, dont Raphaël peignait alors les fresques, ami et courtisan du pape avec Sanzio, l'Arioste, André del Sarte, Sadolet, Accolti, Bembo! Quels noms, quel poste brillant! Mais ne croyez pas qu'Aleandro soit ingrat; il n'a point oublié son vieil ami de Liége, qui reçoit un beau jour le chapeau de cardinal, objet de ses désirs, et qui, quelques mois après, meurt doucement en répétant le nom de son ami 1).

N'est-ce pas une belle figure que celle d'Aleandro, dont le catholicisme doit être fier? Voyons ce qu'en a fait Luther.

« La tyrannie et la stupidité de nos ennemis ne connaissent plus de bornes. A peine Aleandro est-il arrivé à Louvain que le voilà faisant brûler mes écrits en pleine place publique et par la main du bourreau. On a bien essayé d'en faire autant à

---

1) Alcandro n'a laissé que quelques écrits qui sont loin de répondre à la réputation dont il jouit parmi ses contemporains, vraisemblablement parce que ses occupations l'empêchèrent de travailler à ces ouvrages, comme il l'eût fait, si les princes ne l'avaient chargé de leurs intérêts. Il publia sous son nom à Paris, en 1512, un lexicon graeco latinum operâ Hieronymi Aleandri, industriâ et impendio proborum virorum Ægidii Gourmontii et Bolscii bibliopolarum. C'est, dit avec raison Roscoë, une mauvaise compilation faite par six de ses écoliers, et à laquelle il n'a pris d'autre part que de corriger les dernières feuilles, et d'insérer quelques mots omis dans les recueils précédents. Jérôme Aleandro donna un excellent abrégé de la grammaire grecque de Chrysoloras, sous le titre de : Operâ Hieronymi Aleandri Mottensis tabulae sane utiles graecarum musarum adyta compendio ingredi volentibus. On estime beaucoup son traité : De concilio habendo.

Anvers, mais sans succès. Hochstraet a repris ses fonctions d'inquisiteur, et menace quiconque n'adorera pas la bête. Les théologiens de Louvain veulent chasser de leur synagogue Dorpin, s'il ne se rétracte. Tout s'est passé, du reste, selon les us et coutumes. L'Université s'est rassemblée, après le serment ordinaire, dans la salle du recteur, pour entendre les nonces apostoliques, qui ont fait défaut, et se sont fait remplacer par deux ministres à barbe de bouc, apportant cette terrible bulle, engendrée à Louvain, laquelle a été lue à haute voix; puis l'Université s'est reposée deux heures durant, et a déclaré qu'elle tenait la bulle pour proclamée. Le lendemain les théologiens ont procédé comme si le corps universitaire tout entier s'était expliqué; et bien que la bulle n'eût été ni examinée, ni approuvée, et qu'Aleandro n'ait pas justifié de sa mission, on a mis le feu à quelques volumes, au rire de tous les assistants.

» Egmond 1) a prêché le jour de saint Denis un sermon digne de lui, c'est à dire sot et furibond, déblatérant contre Erasme qui était présent et contre Luther : que Luther n'avait erré que par un fol amour des nouveautés, bien que Luther ait puisé ses enseignements dans saint Augustin, saint Bernard, dans Gerson et le cardinal Caietano; qu'Erasme était, lui, le fauteur de Luther, quoiqu'il n'ait pris aucune part aux disputes, et qu'il ait seulement blâmé la manière dont on attaquait Luther : puis il frappait d'estoc et de taille l'étude des lan-

---

1) Nicolas Egmond, Carmélite, inquisiteur en Belgique.

gues, le Nouveau-Testament même, aux ricanements de la multitude.

» Le dimanche suivant, même comédie. L'orateur montrait la bulle au peuple : — Voyez-vous, disait-il, voyez-vous le cachet ! — comme si montrer le sceau, c'était légitimer la bulle.

» Qui n'admirerait cette œuvre de démence ? Voilà le monde troublé par quelques nigauds. Il est certain qu'à Rome la bulle n'a pu passer sans une violente opposition du cardinal de Sainte-Croix et de beaucoup d'autres prélats... La bulle de Cologne et de Louvain diffère de celle qu'apporte Aleandro. Les doctes qui en ont pris lecture y reconnaissent des taches de fraude, un style de frater, des solécismes. Personne n'y croit, hormis les théologiens.

» Voulez-vous maintenant que je vous dise qui a brassé cette belle affaire? C'est d'abord le cardinal Caietano que personne n'a surpassé en superbe et en scélératesse, le thuriféraire, le héraut; à sa suite se pressent Charles Miltitz, puis Martin; puis, qui le croirait! le glorieux Jérôme Aleandro, que la voix publique, sa face, son langage et ses croyances accusent de judaïsme et que les juifs tiennent pour enfant d'Abraham. A-t-il été baptisé ? c'est un problème : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est pas pharisien, puisqu'il ne croit pas à la résurrection des corps, et qu'il vit comme si le sien était tout matière 1).

1) An verò baptisatus sit nescitur, certum est eum non esse pharisaeum, quia non credit resurrectionem mortuorum ; quo-

» Ainsi il est dans la destinée que les chrétiens soient trahis par des juifs; témoin cet israélite qui excita le pontife Jules à la ruine du monde; et ce Pfefferkorn qui, à Cologne, troubla la chrétienté 1). Voilà donc Aleandro, fils de Judas, répudiant ses ancêtres, et pour trois drachmes allant livrer l'Evangile et brûlant les livres de son prochain, quand on devrait le brûler tout vif pour ses péchés commis à Padoue et à Paris... Homme colère à lier, arrogant, rempli de fiel et d'avarice, ivre de gloriole et de libertinage... C'est le polisson 2) de Rinald qui a été chargé de faire exécuter la bulle.

» Remontons un peu à la source de tout ce tapage. Comment est-il advenu? par haine des bonnes lettres contre Capnion. C'est le niais d'Hochstraet 3) qui paraît d'abord dans la lice, puis le fat Egmond qui est suivi de Latomus 4), insipide bavard; après viennent les ordres mendiants qui ont peur de mourir de faim ou d'être forcés de travailler si le pape tombe, et avec lui le repos qu'il leur a fait. Vous savez qu'Octave, Lépide et Antoine, conspirant pour opprimer les libertés publiques, après avoir réuni leurs troupes, convinrent que chacun d'eux

---

niam vivit perindè atque cum corpore sit totus periturus. Luth. Oper. Seckendorf, lib. I, p. 125.

1) Voyez le chapitre qui a pour titre: ULRICH DE HUTTEN.

2) Notae improbitatis ganeo.

3) Le même dont Erasme a vanté l'amour pour les lettres.

4) Jacob Latomus théologien de Louvain qui soutint avec beaucoup de talent la cause du catholicisme. — Luther dans ses Tisch-Reden, dit que le meilleur argument sorti de la bouche de ses adversaires en faveur du papisme était de Latomus.

pourrait se défaire de ceux qui lui déplairaient. Ainsi ont procédé nos théologiens, l'un passant à l'autre tel article qui ne l'accommodait pas. Louvain, par exemple, ne condamne pas ce dont on fait un crime à Luther, sa négation du droit divin dans la personne du pape; Turnhaut se bat, lui, pour la primauté, et tous s'accordent à glorifier la bulle.

» S'il est permis à des théologiens de dire, sans rime ni raison : ceci est faux, ceci est hérétique, ceci est offensant, il n'y a plus de livre innocent! Hochstraet se vante, dans ses préfaces effrontées, d'argumenter de façon que, bon gré, mal gré, il faudra bien que je cède, ce qui ne l'empêche pas de procéder par des fascines et des bourreaux; bourreau qu'il est lui-même, bourreau encapuchonné.

» Que faire donc? résister au souverain pontife? D'abord il vaut mieux croire que le pape ignore tout cela. On s'enquerra d'Aleandro, et on verra que ce n'est qu'un fripon d'Israélite; on prouvera que la bulle est fausse... Si elle procède de Rome, alors on fera entendre au pape d'utiles et de sages conseils. Il est bien facile d'arracher Luther des bibliothèques, mais non du cœur des chrétiens. Le monde a été assez joué. Il ne manque pas d'hommes que la vérité peut faire céder, mais qui ne s'effraient pas de vaines fumées. On pourrait opprimer Luther, que la vérité resterait debout 1). »

Nous avons vu ce que ce juif d'Aleandro avait fait

1) Acta Academiae Lovaniensis contrà Lutherum, 1520. Op. Luth. 143, 414, 415, t. II.

à Padoue et à Paris pour la gloire des lettres. Cette accusation de judaïsme, ramassée nous ne savons où, lui a fourni un beau mouvement oratoire devant la diète germanique où nous le retrouverons bientôt : « Dieu immortel 1), il y a ici assez d'honnêtes gens qui peuvent rendre témoignage et de moi et de ma famille, et qui savent que mes ancêtres étaient nobles, marquis d'Istrie : si nos pères se sont vus réduits à la mendicité, à qui la faute, sinon au destin? Et quand il serait vrai que j'eusse du sang juif dans les veines, ce sang serait-il pour moi un anathème? le Christ était Juif et les apôtres aussi! » Erasme s'est chargé de venger la réputation de Caietano, qui sous sa plume est bien loin de ressembler au portrait qu'en fait Luther : car il nous le représente comme un adversaire noble et généreux, qui n'a jamais recours aux injures ni aux personnalités; logicien ferme et exercé, et plein de zèle et de génie 2).

Ne perdons pas de vue dans l'appréciation des faits historiques que, longtemps avant que Rome eût dit anathème à Luther, ses doctrines, soumises de son

---

1) Orat. ap. Seckendorf, lib. I, p. 149.

Seckendorf a faussement soutenu qu'Aleandro était secrétaire intime de César Borgia et courtisan d'Alexandre VI. Olim famosissimi Caesaris illius Borgiae, seu ducisValentini secretarius fuit, famulus hero dignus et pars aulae romanae sub Alexandro VI. De Lutheranismo, lib. I, p. 125. Mais Aleandro, ainsi que l'a prouvé Mazzuchelli, ne vint à Rome qu'après la mort de ce pape.

2) Nuper exiit liber Thomae Cajetani cardinalis, in totum abstinens à personis, à conviciis omnibus temperans, nudis argumentis et authorum testimonium iis rem agens, non minore curà quam ingenio. Ep. Petro Barbirio, ep. 587.

consentement, dans la dispute de Leipzig, à l'examen d'universités de son choix, et plus tard au jugement d'autres corps enseignants, avaient été formellement condamnées. Ce n'est donc plus la voix obscure de quelques théologiens qui prononce ici en matière de foi, et qui dit : « Ceci est faux, ceci est hérétique, » mais la conscience d'hommes doctes et éclairés qu'il a pris lui-même pour arbitres et pour juges, et qu'il transforme aujourd'hui en membres de synagogues sataniques, en sophistes, en théologastres, en pourceaux d'Epicure 1). Si cette raison individuelle exaltée par Luther quand elle l'inspire est si puissante, qu'à ses yeux elle représente la voix de l'Esprit Saint; que sera-ce donc quand elle aura pour interprètes, nous ne disons pas le pape, dont Luther récuse le témoignage, et qui pourtant comme homme a tout autant de droit que son adversaire à s'arroger l'infaillibilité; mais toutes les facultés de Louvain, de Leipzig, de Paris, de Cologne, dont il a reconnu la souveraineté intellectuelle! Et que fait-il donc, en condamnant la bulle et les décisions des universités, que de dire, lui, moine et théologien : « Ceci est faux, ceci est hérétique! » Hochstraet procède par des fascines, et fait brûler les livres de Luther après lui avoir répondu ; et Luther brûle la bulle, bourreau tout comme Hochstraet, bourreau encapuchonné, avant même qu'il sache, c'est lui qui nous le dit, si c'est

1) Universitates vero synagogae.... sophistotheologi, Epicurei porci. — Rationis Latomianae pro incendiariis Lovaniensis scholae reditae, Lutherana confutatio, t. II, Ienae, 379.

l'œuvre du pape ou de quelque théologien de Louvain. On jette au feu ses livres de par le droit qu'il a reconnu lui-même à l'autorité, de livrer aux flammes les ouvrages entachées d'erreurs en matière de religion ; on lui applique la maxime écrite en toutes lettres dans sa réponse à Latomus : « Oui, j'approuve qu'on brûle les livres dangereux : libros erroneos comburendos esse consentio et probo 1).

Presque toutes les écoles étaient pour Luther. Partout où il y avait du bruit les étudiants accouraient pour y prendre part ; à défaut d'épée ou de cuirasse, apportant leur rire franc et joyeux, leur moquerie poignante, leurs folies de jeune âge qui sont aussi des armes puissantes pour préparer une réaction. Ils viennent sans prescience du danger ou de l'avenir, et ne voient dans une réforme religieuse qu'une métamorphose comique. Trône, dogme, mœurs, civilisation, sont des hochets dont ils s'amusent. Comme ils ont longtemps à vivre, toute face des choses anciennes les ennuie et leur déplaît ; le mouvement pour eux, c'est la vie. A leur suite se précipite la foule qui a des bras, et des armes au besoin, qui change le bruit en sédition, qui proclame et étend le règne de la révolte, parce que la révolte est à ses yeux une espérance d'amélioration matérielle, et qu'elle ne voit dans toute révolution que de la matière. C'est elle qui assemble les pierres d'un édifice où elle ne logera pas ; ouvrière d'un temple qui lui aura coûté du sang peut-être, et qui abritera des hôtes qu'elle ne connaissait pas même la

1) Opera Luth. T. II, p. 280.

veille. Ces hôtes sont des hommes d'intelligence dont la parole sait apaiser la multitude, et tracer à cette lave qu'on a fait couler un sillon nouveau où ils pourront poser le pied, et se proclamer ensuite les modérateurs de la révolution qui s'est faite à leur profit. Comme en définitive ils règnent par la pensée, et que la pensée rend seule durable tout travail matériel ou intellectuel, ils passent pour les fondateurs de l'œuvre nouvelle.

Luther sut mettre en jeu les passions des étudiants et du peuple dans le drame religieux qui se jouait : il s'en fait quelquefois l'historien; historien burlesque comme les acteurs.

« Cette bulle diabolique me crucifie. Jamais Satan depuis que le monde est monde, a-t-il aussi horriblement blasphémé la Divinité! Cette horreur de blasphèmes me met hors de moi; c'est la fin du monde; le règne de l'Antechrist est clos 1). Enfin la bulle a trouvé à Erfurth des écoliers qui l'ont lacérée, jetée à l'eau aux cris de : « C'est une bulle! à l'eau, qu'elle nage! » L'imprimeur a fait grand bruit, il demandait des dommages-intérêts : le consulat s'est tenu coi. J'espère bien que la bulle ne fera naitre qu'une bulle 2)? Vraiment le pape eût été bien mieux avisé s'il eût essayé des voies de douceur, au lieu de la force ouverte! D'abord c'est la prière à la bouche et le cœur effrayé que j'ai brûlé la bulle ; mais à cette heure mon cœur se dilate, il est plus

1) Spalatino, 1 novemb. 1520.

2) Johann. Greffendorf. Bulla est, in aquâ natet. Spero quod bulla bullam attulerit.

joyeux qu'il ne l'a jamais été, c'est qu'ils sont plus empestés que je ne le croyais 1). Bonne nouvelle, le prince m'écrit de Worms pour me dire que le nid des papistes n'est pas fini. La bulle affichée à Leipzig a été couverte de merde et lacérée. Qu'on me traite de superbe, d'avare, d'adultère, d'homicide, d'antipape; qu'on me donne tous les vices du monde, pourvu qu'on ne m'accuse pas d'un silence impie; pourvu que le Seigneur qui souffre ne dise pas : « J'ai regardé à ma droite, et je n'ai vu personne qui me connût. » Ps. 142, 6. Cette confession doit m'absoudre de tous mes péchés, et j'ai frappé de ma corne en toute confiance l'idole de Rome et le véritable Antechrist. »

Dans quelques villes universitaires, on vit les écoliers quitter leurs bancs, prendre des masques de papier où était dessinée la figure de catholiques, et montés sur un âne, la tête couverte de la tiare, la main droite avec l'anneau du pêcheur, crier : « Mort au papisme! » Ils étaient suivis de cardinaux en robes rouges. Au cou de l'âne pendait la bulle qu'on trempait dans chaque égout que la procession trouvait sur son passage.

Luther n'a pas un seul mot de pitié pour ces impies mascarades où l'on exposait, à la moquerie de la populace, l'image d'un pontife dont il s'était plu si souvent à vanter les vertus; une parole de sa bouche aurait suffi pour chasser ces écoliers.

Le désordre était à son comble. L'empereur comprit la nécessité d'y mettre fin.

1) 14 jan. 1521, Staupitio.

Il venait d'être couronné à Aix-la-Chapelle, et avait quitté cette ville pour se rendre à Cologne. Une diète avait été convoquée à Nüremberg pour le mois de janvier 1521. La peste chassa la diète qui se rassembla à Worms. Le catholicisme et la réforme y avaient leurs représentants : pour la foi catholique, les électeurs ecclésiastiques, les barons, les princes de l'empire; pour la réforme, les électeurs de Saxe et de Bavière. A l'ouverture des états, Carracioli, nonce du pape, exposa brièvement la question. Son discours trop nu, sa diction tout italienne, son nom obscur jusqu'alors, ne pouvaient faire une vive impression 1). Aleandro parla enfin : sa harangue est une œuvre oratoire remarquable 2). Aleandro, qui avait suivi l'empereur, parut à Worms en qualité d'ambassadeur du pape. Les discussions s'ouvrirent sur l'état de l'église germanique.

« Césars, princes, députés, jamais devant aucune assemblée orateur ne se présenta avec une parole moins trompeuse que la mienne. Vous savez que l'orateur, pour flatter ceux qui l'écoutent, s'annonce comme tout plein de zèle pour leurs intérêts, libre de toute passion dans la question qu'il doit agiter. C'est la bienveillance de l'auditoire, et rarement la raison, qui assure son triomphe. Je viens devant vous en confessant tout d'abord que j'apporte dans la cause que je vais plaider le plus vif intérêt, la passion la plus puissante. Je ne suis pas libre, car il s'agit pour

---

1) Brevis commemoratio rerum Coloniae Agripinae in Ubiis, gestarum, etc., in causâ Lutheri. t. II, oper. Luther. Ienae, p. 384.

2) Acta Wormat. conv. ex cod. Vaticano.

moi d'empêcher qu'on ne porte atteinte à la couronne qui orne le front du prince que je représente. Cependant vous n'ajouterez foi à mes arguments, qu'autant qu'ils auront éclairé vos consciences.

» A entendre les novateurs, de quoi s'agit-il dans ces débats religieux? Tout au plus de quelques points controversés entre Luther et la papauté, et qui regardent spécialement l'autorité du saint-siège. C'est une grave erreur, puisque, sur quarante articles condamnés dans la bulle, quelques uns seulement intéressent la dignité du saint-siège. Voici les livres que Luther a écrits en latin et en allemand, qu'il a imprimés et répandus sous son nom. Il suffit d'ouvrir les yeux pour rester convaincu. Mais peut-être que les erreurs que flétrit la bulle sont de peu d'importance? Voyez : Luther nie la nécessité des œuvres pour le salut; il nie la liberté de l'homme dans l'observation de la loi naturelle et de la loi divine : il affirme que l'homme en toute action pèche damnablement. Trouvez-vous que la papauté seule ait intérêt à proscrire de telles maximes? qu'au pape seul il appartienne de s'élever contre le mépris que le novateur enseigne pour les sacrements, et cette manne céleste que le Christ fit pleuvoir de la croix pour le salut de l'humanité? Que dirons-nous de ce pouvoir monstrueux qu'il confère aux laïcs d'absoudre, et aux laïcs de l'un et de l'autre sexe?

» Laissons cette folle doctrine de Luther qui affirme qu'il est défendu de résister aux Turcs, parce que Dieu nous visite par les infidèles; apparemment comme il est défendu de recourir aux remèdes dans les maladies du corps, parce que Dieu nous envoie

ces maladies pour châtier nos fautes. Mais admirez le cœur de Luther, qui aimerait mieux voir l'Allemagne déchirée par les chiens de Constantinople que gardée par le pasteur de Rome!

» J'ai parlé de Rome, de cette Rome dont la tyrannie pèse si fort à Luther : à l'entendre, Rome est le séjour de l'hypocrisie; cela suppose que Rome est l'asile des vertus : on ne fait pas de l'or faux dans un pays où l'or véritable n'est pas à un haut prix.

» Luther continue : Le pape a usurpé la primauté qu'il s'arroge! Usurpée? et comment? peut être avec les phalanges d'Alexandre, l'épée de César ou la hache du bourreau? Quoi! tous ces peuples qui parlent une langue différente, qui vivent sous un ciel divers, de mœurs, d'origine, d'intérêts opposés, s'accorderaient à reconnaître, comme vicaire de Jésus, un pauvre prêtre, sans puissance, ne possédant pour patrimoine qu'un petit coin de terre; et les évêques auraient incliné leur mitre, les rois leurs diadêmes, si l'antique tradition ne leur avait enseigné que ces hommages de foi, d'obéissance, s'adressaient à l'héritier de Pierre, et qu'ils exécutaient le testament du fils de Dieu? Mais supposons que le Christ abandonne son Eglise, que cette assemblée, frappée de vertige, dépouille la papauté de sa primauté : cette primauté détruite, comment gouverner l'Eglise? Chaque évêque, dites-vous, sera souverain absolu dans son diocèse! Alors, au lieu d'une tyrannie, en voilà mille que vous voudrez bientôt détruire; c'est l'épiscopat qui se fractionne et se divise, c'est l'anarchie qui entre dans le temple du Seigneur, c'est la couronne jetée à tout baron qui possède un château. On ajoute:

Au dessus des évêques régnera le concile : évêques, baissez la tête ! Sans doute un concile permanent ? et où seront alors les pasteurs ? loin de leurs troupeaux. Et le concile dissous, à qui recourir pour administrer les remèdes que réclament les maladies de la commune ? qui convoquera le concile ? l'autorité séculière peut-être ? Mais voilà le pouvoir qui envahit l'Eglise. Et qui le présidera ce concile ? Et ne voyez-vous pas que chaque question posée est grosse de trouble, de révolte et d'inquiétude ? Quel dédale de lois, de règlements, de rites et de doctrines, va sortir d'un semblable conciliabule où chaque fidèle tiendra que son évêque seul a maintenu l'intégrité de la foi ! Bientôt dans cette polyarchie vous verrez les recteurs envier le pouvoir aux évêques, les prêtres aux recteurs ; alors surgira tout à coup cette Babylone que Luther place insolemment dans sa Rome moderne.

» Mais on oppose cet argument suranné : Comment vivait-on dans les premiers siècles de l'Eglise, quand le pouvoir du pape était loin d'être aussi grand ? Mais avec une argumentation semblable nous pourrions demander à notre tour comment l'homme a cessé de se nourrir de glands, les princes de marcher sans escorte, les filles des rois de laver leurs vêtements ? Qui ne sait que le corps politique ressemble au corps humain, que le siècle avance comme l'âge, que l'adolescence ne porte pas les habits de l'enfance ? »

Après avoir montré les efforts inutiles tentés par le saint-siége pour ramener Luther, Aleandro demande ce qu'il reste à faire pour vaincre l'opiniâtreté du

novateur, et quels remèdes pour arrêter l'hérésie. Il n'en trouve pas de plus efficaces qu'un édit de l'empereur contre l'hérésiarque.

« Voulez-vous l'expérience 1) et les garanties de la sagesse pour vous décider? Les plus célèbres académies ont condamné les doctrines luthériennes. — Les hautes dignités des personnes? — Les prélats de la Germanie, les évêques, les docteurs, les recteurs, les ecclésiastiques l'ont proscrite. — Les puissances terrestres? L'empereur a fait brûler publiquement dans ses états les œuvres du moine augustin; les barons, les grands de l'Allemagne, ont en abomination ses enseignements. Mais peut-être craignez-vous le contrecoup de cette lutte dans les royaumes étrangers? Le roi de France vient de défendre l'entrée de ses états aux livres de Luther, et l'université parisienne, dans une discussion récente, s'est élevée de toute la force de son nom et de ses lumières contre les maximes nouvelles. Le roi d'Angleterre n'a voulu laisser à personne le soin de défendre l'intégrité de la foi catholique, il a pris la plume, et vous savez avec quelle éloquence et quelle logique! La Hongrie, l'Espagne, ont jeté un cri d'effroi. Vos voisins même, qui ont accueilli l'erreur, applaudiront aux mesures énergiques que vous prendrez, parce que si l'on est content que la fièvre vienne descendre dans la maison de son ennemi, on a peur que la peste ne s'y établisse. Que si la malice des hommes, les malheurs du temps, la colère de Dieu, voulaient que, malgré

1) Pallavicini, Storia del concilio di Trento, cap. XXV, lib. 1, p. 160 à 171, ex Act. Worma. Arch. Vat.

le grand coup que vous allez porter, cette plante maudite restât encore, elle vivrait peut-être, mais languissante, malade, et ses germes seraient étouffés dans des temps meilleurs. Que si vous ne prenez la cognée, je le vois, cet arbre de Nabuchodonosor, étendre ses rameaux, s'épanouir, et étouffer la vigne du Seigneur; l'hérésie aura fait de la Germanie ce que l'épée de Mahomet a fait de l'Asie. »

Aleandro parla trois heures.

Son discours, acéré, mordant, semé d'ironies fines, d'ingénieuses moqueries, quelquefois de mouvements oratoires, mais où on pourrait reprendre des traits de mauvais goût, et une recherche de mots trop étudiée, fit une vive impression sur l'assemblée. Comme certaines métaphores eussent pu tromper ses auditeurs sur la mission du nonce de Léon X, Aleandro déclara qu'il n'était pas venu pour demander le sang de l'hérésiarque. Ce mouvement généreux, dans la narration de Luther, est presque flétri comme une pensée d'orgueil. Il est certain toutefois que si la diète avait voté sous l'impression de la parole d'Aleandro, Luther eût eu à redouter quelque mesure sévère. Mais l'électeur de Saxe intervint et sauva le réformateur. Il demanda à répondre aux nonces du pape : la diète s'ajourna au lendemain.

Dans sa réponse, qui n'est que la reproduction de celle qu'il avait déjà faite aux nonces, il protesta hautement de son respect pour les décisions de la cour de Rome, de son éloignement pour les doctrines d'erreur que Luther avait pu professer, soit en chaire, soit dans ses écrits. — Mais comme des hommes graves, tels qu'Erasme par exemple, doutaient

que Luther eût jamais enseigné de semblables erreurs 1), il témoignait le désir que le moine, muni d'un saufconduit, vînt librement exprimer sa pensée devant la diète : que s'il persistait, alors il promettait de l'abandonner. C'était colorer adroitement un refus de soumission aux décisions de l'autorité religieuse. Aleandro répliqua que le pape ayant prononcé, il ne s'agissait plus de disputer, mais d'obéir. Quelques hommes politiques de l'assemblée s'étaient joints à Aleandro, et demandaient que la sentence dogmatique fût exécutée, et que l'autorité fit usage au besoin du glaive dont elle était armée pour protéger l'action du pouvoir religieux. Ils prévoyaient qu'il faudrait un jour tirer l'épée, non plus contre un seul homme, mais peut-être contre une révolte organisée. On n'avait pas à craindre que ces conseils de rigueur fussent écoutés; car, comme dit Tacite, les commencements de règne sont toujours pacifiques. L'empereur se joignit à l'électeur, mais il promit qu'une seule question serait adressée à Luther — s'il rétractait ou non ses erreurs 2).

1) Vita et res gestae Mart. Luth., p. 75.

2) Maimbourg. — Seckendorf, liv. I, p. 150.

La correspondance d'Aleandro, formant plusieurs volumes, est dans les archives du Vatican. On y trouve de curieux documents sur l'histoire littéraire de l'Allemagne, au commencement du seizième siècle. On peut consulter, sur les travaux de ce littérateur, le t. Ier des Scrittori Italiani, de Mazzuchelli, et le tome IV de la Vie et du Pontificat de Léon X, par Roscoë, in-8. Paris, 1808.

CHAPITRE XVIII.

PAMPHLETS DE LUTHER. 1520 — 1521.

Luther continuait la rude guerre qu'il avait déclarée à la bulle et aux « bullistes » ; mais sa parole d'hier ne ressemblait plus à celle d'aujourd'hui. Hier à Augsbourg le rouge lui était monté à la figure quand on avait comparé quelques uns de ses enseignements à ceux de Jean Huss. Il s'était récrié d'indignation et avait répudié toute communauté d'idée avec le prêtre de Bethléem. Dans son livre contre les bulles nouvelles et les jongleries d'Eck 1) il prend la défense du bohémien. — Si je le condamnais, dit-il, c'est que je n'avais lu aucun de ses ouvrages : je les connais aujourd'hui, et je dis que ce ne sont pas les paroles de Huss que vous avez frappées à Constance, mais le verbe du Christ, le verbe de Paul, le verbe d'Augustin 2).

---

1) Von den neuen Eckischen Bullen und Lügen.

2) Grund und Ursache der durch die römische Bulle unrechtlich verdammten Artikel.

Dans un autre pamphlet il annonce la ruine de la papauté : — ... Oui, s'écrie-t-il, la ruine. Je ne suis pas prophète il est vrai, mais je sais que j'ai pour moi la parole du Christ... que m'importe qu'ils me méprisent. Il y avait beaucoup d'ânes au temps de Balaam, et Dieu ne voulut parler que par l'ânesse du prophète.

L'Allemagne catholique était troublée : les prêtres ne voulaient pas donner l'absolution sans être certains que le pénitent livrerait aux flammes les livres de l'hérétique. Il faut voir comme le moine se rit des conseils des confesseurs.

« Si l'on te demande au confessionnal : as-tu quelque ouvrage du docteur Martin, en as-tu lu? Voilà ce que tu dois répondre humblement : cher père, je vous prie de ne pas ainsi me pourchasser; je ne suis pas venu ici pour être enlacé, mais pour être délié. Tu ajouteras, s'il est nécessaire : cher père, vous êtes un confesseur et non un geôlier; vous devez vous enquérir de ce qui trouble ma conscience et non des secrets de mon ame; vous finiriez peut-être par vouloir savoir combien j'ai de pfennings dans mon gousset. »

Il est plus sérieux dans son pamphlet « A la noblesse chrétienne d'Allemagne sur l'amélioration du christianisme 1) », inspiration toute poétique, qui émut contre Rome les colères des chevaliers teutons. Ce n'est plus le théologien de Leipzig, moqueur de son métier, s'égayant aux dé-

1) An den christlichen Adel deutscher Nation : Von des christlichen Standes Besserung.

pens de son ennemi, et excitant les rires fous de son auditoire à robes noires. Il a pris un autre ton. Sa parole est grave et solennelle. C'est une ame malade, retirée du monde, et qui tout à coup vient à jeter de sa Thébaïde un regard sur l'état du christianisme en Allemagne, et qui pleure à la vue des maux de sa patrie. Son cœur est gonflé d'amertume : sa voix renfermée dans sa poitrine éclate enfin : « Le temps du silence est passé, s'écrie-t-il, voici l'heure de parler... Que Dieu me soit en aide, c'est sa gloire, et non la mienne, que je cherche. Amen. »

Alors commence la peinture de ce qu'il nomme attentats de Rome contre la nationalité allemande : Luther feint qu'elle a élevé trois murs pour retenir en captivité les princes et les peuples.

1er **Mur** : Elle a dit et établi : le pouvoir civil n'a aucun droit sur Rome ; le pouvoir spirituel domine le pouvoir temporel.

2e **Mur** : Au pape seul d'interpréter la Bible.

3e **Mur** : Au pape seul encore de convoquer un concile.

Alors, dit son biographe, M. Pfizer 1), Luther prend la trompette de Jéricho et renverse un à un ces murs de papier.

Il établit, l'Ecriture en main, que tout chrétien a reçu le sacerdoce par le baptême, et est prêtre du Seigneur au même degré que celui à qui on a conféré l'ordre ;

Que le pape, enfant du Christ, tout comme un autre fils d'Adam, peut errer comme lui et tomber ;

---

1) Dr. Martin Luther's Leben, p. 156.

qu'une autorité supérieure à la sienne doit donc exister, le concile œcuménique, auquel tout chrétien peut en appeler.

Il s'irrite quand il montre Rome et la cour du pape, et les cardinaux, « tout ruisselants de l'or qu'ils ont dérobé à l'Allemagne, avec leurs vêtements ornés de pierreries et de diamants, extorqués à l'aide de ces droits de pallium, de ces annates, de ces dispenses connues sous le nom de pectoralis reservatio, unio et incorporatio, proprius motus; de ce trafic des choses saintes à l'instar des banquiers Fugger d'Augsbourg ».

« Plus de célibat, dit-il, plus d'interdit, plus de pélerinage, plus de ces fêtes d'église qui font autant de tort à l'ame qu'au corps, plus de dispenses ni d'indulgences, plus d'abstinence de viandes, plus de messes privées, plus de peines ecclésiastiques : que tout cela soit enterré à dix pieds sous terre! »

Surtout il demande au nom de l'Allemagne appauvrie qu'on chasse ces nonces du pape « qui viennent voler notre argent, et qui nous trompent en proclamant le pouvoir des clefs. »

« Pape de Rome, entends-tu bien, tu n'es pas le plus saint, mais le plus pécheur : ton trône n'est pas scellé au ciel, mais attaché à la porte de l'enfer. Qui t'a donné le pouvoir de t'élever au dessus de ton Dieu? de fouler aux pieds ses préceptes et ses commandements? »

Luther termine son terrible pamphlet par un appel contre Rome.

« Prince, dit-il à l'empereur, sois maître : le pouvoir qu'a Rome, elle te l'a volé; nous ne sommes

plus que les esclaves de sacrés tyrans ; nous portons, le titre, le nom, les armes de l'empire, le pape en a les trésors, le pouvoir ; le pape mange le grain, et nous la paille. »

Cet hymne de Tyrtée souleva la noblesse tout entière. Si l'empereur l'eût appelée, elle aurait en ce moment traversé les Alpes et marché contre Rome, au chant de guerre de Luther.

Ulrich de Hutten lui écrivait : « Courage, père ; que vous allez être glorieux ! on vous excommunie ; ô père heureux ! trois fois heureux ! les cœurs s'apprêtent à chanter : ils se ruent contre l'esprit du juste, et ils condamnent le sang innocent, — mais le Seigneur leur revaudra cette méchanceté, le Seigneur qui comblera nos espérances 1). »

Franz de Sickingen lui promettait son épée, ses paysans, ses trésors, et l'excitait à persévérer dans l'intérêt de son pays.

Et Erasme plus sage lui recommandait la modération en présence des ordres rassemblés à Worms où le moine allait bientôt comparaître 2). Tant que Luther s'était contenté de déchirer l'épiderme monacal, Erasme avait ri ; mais aujourd'hui que le sang de Latomus, de Hochstraet, de Catharin coulait, le philosophe se cachait, de crainte que la comédie ne se changeât en drame.

---

2) Dr. Martin Luther's Leben, von Pfizer, p. 147.

1) Cette lettre entièrement inédite a été trouvée à Basle dans le papiers d'Amerbach, un des héritiers d'Erasme. Elle fait partie aujourd'hui de la riche collection d'autographes de M. Alexandre Martin de Paris.

« Clarrissime et praestantissime vir. Pro supplicatione tua ad me

transmissa gratias magnas habeo, utque ea felicem rerum exitum aperiat, opto; eum sane consilio meo quoque lubentissime promoverem, si vel quid in me consilii esset, vel deesse crederem hoc tibi, tuisque quos istic habes hominibus prudentissimis, et tui amantissimis, vel si de toto negotio planè instructus essem, patereturque causae qualitas ea quae futura sunt providere. Caeterum cum ignorem Caesar ne disputationes aperturus sit an judicium; et si judicium, quis actor futurus, quae accusationis forma, quis ordo judiciarius; cum, inquam, ignorem haec, itemque an potius purgare te sine alio accusatore hactenus sparsa crimina velit, difficile mihi est, in tanta facti obscuritate, sententiam certam proferre. Nunc quae vulgo a rostris de agendi et defendendi officio et advocatorum cautelis generalia praecepta proferuntur, ex Rhetorum scholis magna ex parte desumpta sunt, et parum efficaciae habent, nisi ea adjungantur quae ex singulorum factorum varietate et circumstantiis quasi ex ipsa causa nascuntur. De quibus autem doctus et exercitatus comes (quem, non dubito, tu, si voceris, assumpturus esses) prout negotia quaeque emerserint, edocebit. Salvus conductus omnino videtur necessarius, quem jam postulasti, et obtenturum si voceris, omnino confido.

Contra ejus leges ne quis a te quidquam factum esse cavillari possit magna ex parte (quantum quidem ego intelligo) providebis, si tu cum deliberatione matura semper respondeas, et sine aliqua asperitate; ut scilicet, prout decet, defendere te solum videaris, accusare aut irritare neminem. Sed, ne ego ululas Athenas; quid hoc ad te, cum et tu intelligas hoc longe melius, et omne idem comes tuus edocere possit. Affini tuo omnia opera merito detuli, quibus tamen hactenus usus nondum est, usurus cum volet. De hospite spes exigua mihi est, ac ut sine dolo dicam fere nulla; quod aures eorum penes quos hujus rei arbitrium est, ita quorumdam literis obstructae videantur, ut difficulter videantur mihi quidem) diversiter sentientibus patere. Ego virtutem eruditionemque tuam omni officiorum quae potero genere observare non desinam.

Bene vale, vir clarissime. Basileae decima Calendas Novembres 1520.

CHAPITRE XIX.

LUTHER A WORMS. — 1521.

Gaspard Sturm d'Oppenheim partit de Worms avec un saufconduit pour Luther, auquel il remit des lettres de l'électeur Frédéric, de Jean son frère, et du duc Georges qui l'engageaient à obéir à l'empereur, et à se fier à une parole dont ils se portaient garants. Georges Spalatin lui écrivait en même temps et le pressait de se rendre à la diète, en lui indiquant quelques articles qu'il pouvait rétracter dans l'intérêt de la paix et des consciences.

Voyons quelles étaient les dispositions de Luther.

« Non, mon cher Spalatin, je ne veux pas me rétracter. Je répondrai à l'empereur que, s'il m'appelle pour chanter la palinodie, je n'irai pas. Je n'aurais pas besoin d'aller à Worms pour me rétracter, si j'en avais l'intention, je le ferais tout aussi bien ici. Mais si l'empereur insiste, et si cette réponse m'attire son inimitié, j'irai. Je ne fuirai pas, je ne déserterai pas la cause ou la parole du Christ. Je

sais bien que ces furieux n'auront de repos que quand ils m'auront tué. Je tâcherai qu'il n'y ait que des papistes qui soient coupables de mon sang 1)... Si je vais à Worms, voici comment je me rétracterai : je dirai : J'avais d'abord soutenu que le pape est le vicaire du Christ, je me rétracte et je déclare aujourd'hui que le pape est le vicaire du diable 2).»

Quand il eut reçu le message impérial, il montra une énergie de résolution qu'il n'avait pas eue d'abord, et répondit à Spalatin qui lui rappelait le sort de Jean Huss: « J'irais à Worms, quand il y a aurait autant de diables que de tuiles sur les toits de Wittemberg 3).»

Luther autrefois s'était acheminé vers Augsbourg, à pied, couvert d'une soutane d'emprunt, un bâton à la main, et obligé de mendier son pain. Aujourd'hui c'était une puissance aussi grande que l'empereur Charles V. On l'attendait avec une anxiété inexprimable. Tous les cœurs battaient d'émotion à son approche. Il avait quitté Wittemberg dans les premiers jours d'avril, et était monté dans un char couvert de toile que lui avait prêté le sénat 4), ayant à ses côtés Schurf, le docteur en droit, Juste Jonas, le prévôt, Amsdorf, le théologien, et Pierre Suaven, qui devaient lui servir de conseillers et d'avocats.

---

1) Spalatino, 19 mart. 1521.

2) A un inconnu, 24 mars. Luth. Ep. apud Seckendorf, lib. I, p. 152.

3) Voyez sur le voyage de Luther à Worms: Warbeccii Relat. de itinere et adventu Lutheri, dans Seckendorf, lib. I, p. 152, addit.

4) Seckendorf: Commentarius, etc., p. 152.

Sturm le précédait à cheval, portant les insignes des hérauts d'armes. La population, avertie longtemps d'avance, accourait sur son passage. Quelques spectateurs se découvraient en signe de respect, d'autres s'approchaient pour lui presser la main. Luther chantait cet hymne dont il avait composé les paroles et la musique, et que M. Heine appelle si bien la Marseillaise de la réforme 1).

C'est une forte citadelle que notre Dieu ,
Une bonne lame , une bonne armure ,
Qui nous délivrera de tous les dangers
Qui nous menacent à présent :
Le vieux méchant ennemi ,
A de mauvais desseins aujourd'hui.
Grand est son pouvoir et nombreuse sa ruse ;
Ses desseins sont sanglants ;
Sur la terre il n'a pas son pareil.

Votre puissance ne fera rien ,
Vous voilà bientôt perdus ;
Il combat pour nous l'homme de justice ;
Dont Dieu lui même a fait choix.
Me demandes-tu quel est-il ?
Il s'appelle Jésus-Christ ,
Le Dieu de Sabaoth ;
Il n'y a pas d'autre Dieu ,
Il gardera le champ.

Si le monde était rempli de diables ,
Et qu'il voulût nous dévorer ,
Ne nous épouvantons pas trop ;
Car nous réussirons.
Le prince de ce monde ,
Avec sa mine refrognée ,
Ne nous fera pas de mal :

---

1) Ein' feste Burg ist unser Gott , voy. à la fin du volume le cantique en musique.

Son pouvoir a été jugé ;
Un seul petit mot peut l'abattre.

Ils nous laisseront la parole,
Et nous ne leur dirons pas merci.
La parole est en nous,
Avec son esprit et ses dons;
Qu'ils nous prennent le corps,
Ou bien l'honneur, enfant et femme.
Allons, c'est bien,
Ils n'y gagneront rien :
L'empire doit nous rester.

En s'approchant d'Erfurth, le cœur de Luther s'épanouit de joie à l'aspect du couvent des Augustins, où peu d'années auparavant il avait pris la robe de moine. Il y descendit. C'était le 6 avril, la veille du premier dimanche de Pâques. La nuit allait tomber; une petite croix de bois, élevée sur la tombe d'un frère qu'il avait connu, et qui était mort doucement au Seigneur, frappa sa vue et troubla son ame. Il la montra au docteur Jonas : « Voyez donc, mon père, il repose là, et moi! » Et ses yeux se levèrent au ciel. Avant de se coucher il vint s'asseoir sur cette pierre, et y demeura en méditation pendant près d'une heure; Amsdorf fut obligé de lui rappeler que la cloche du couvent avait sonné l'heure du sommeil. Il demanda au supérieur et obtint la permission de prêcher le lendemain. C'était désobéir formellement aux ordres de l'empereur. Sturm ferma les yeux, car il avait appris à aimer son compagnon de voyage plus encore que ses doctrines. Luther, qui l'avait en chemin conquis à la réforme, justifia cette infraction au message du souverain, en disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Le lendemain la petite église d'Erfurth était pleine

avant l'heure des offices. On voulait entendre la parole de ce moine qui faisait un si grand bruit depuis trois ans, et qui de sa cellule remuait les empires. Au milieu du discours de l'orateur, tout à coup une partie des murs extérieurs s'écroule avec fracas; l'épouvante se répand parmi les auditeurs qui fuient en tumulte et brisent jusqu'aux vitraux pour échapper à une mort qu'ils croient imminente. Luther restait en chaire sans s'émouvoir. Il fit un signe que comprit la foule qui s'arrêta pour recueillir ses dernières paroles. « Eh! ne voyez-vous pas, dit l'orateur en souriant, le doigt du démon qui veut vous empêcher d'ouir la parole de Dieu que je vous annonce? restez, le Christ est avec nous. » Et aussitôt, dit Daniel Greser, la multitude s'arrêta et se rapprocha de la chaire pour écouter la parole sainte 1).

Alors Erfurth comptait un grand nombre de moines, d'abbés, que le prédicateur, ajoute le même historien, flagella vivement.

Quelques semaines après le départ de Luther s'étaient à peine écoulées, que la populace se porta en fureur à la demeure des chanoines, brisant tout ce qui tombait sous sa main, les livres, les images, les tableaux, les meubles, les lits, dont elle jetait la plume au vent, qui retombait ensuite comme une neige épaisse dans les rues et voilait la clarté du jour: présage funeste d'autres désordres que Luther devait bientôt susciter 2).

1) Daniel Greserus, in vita Lutheri, fol. 11. — Eoban., lib. III, ep. f. 82, ad Georg. Opercum. Ulenberg, vita et res gestae Mart. Lutheri, p. 87.

2) Luth. opera, t. I. Altenb. fol. 714.

En chemin il reçut d'un prêtre de Naumburg le portrait de Savonarola avec une lettre où on l'excitait à persévérer pour la gloire de Dieu. Luther baisa affectueusement le portrait du réformateur italien. Le cortége marchait lentement. Le docteur était souvent malade. A Francfort sa tête était si lourde, et son cerveau si brûlant, qu'on fut obligé de le saigner. C'est de Francfort que ses amis de Wittemberg reçurent pour la première fois de ses nouvelles. La lettre était adressée à Spalatin. « Nous avançons, mon cher ami, lui disait-il, malgré toutes les maladies que Satan m'a envoyées pour retarder mon arrivée, car de Weimar ici j'ai continuellement souffert, et maintenant encore, comme cela ne m'est jamais arrivé. Mais le Christ vit, et j'irai à Worms pour braver les portes de l'enfer et les puissances qui règnent dans les airs 1). »

Non loin d'Oppenheim, le dominicain Martin Bucer se présenta à Luther. Il venait de la part de Franz de Sickingen, et au nom de l'empereur, disait-il, pour conduire le moine au château d'Ebernburg. Comme il n'avait aucun rescrit qui prouvât sa mission, Sturm, en se tournant vers Luther, auquel il montrait l'ordre de l'empereur dont il était porteur, lui dit : « Maître, c'est à Worms que j'ai ordre de vous conduire. — Amen. » Et se tournant vers Bucer dont il prit la main : « Merci, dit Luther, l'empereur me mande à Worms, j'irai. » La mission de Bucer était réelle. A Ebernburg se serait trouvé le franciscain Glapion confesseur de Charles V, qui devait

1) Dr. Martin Luther's Leben, von Pfizer, p. 307.

conférer avec Luther et lui promettre la protection de l'empereur, au prix seul du désaveu de quelques doctrines enseignées dans la captivité de Babylone. Luther s'y serait refusé.

On s'arrêta devant Oppenheim pour prendre un peu de repos. Il eût été facile à Luher de s'échapper, car Sturm lui laissait toute liberté. Ses compagnons, dont le cœur battait de frayeur, lui conseillaient de fuir.

« Fuir! répéta Luther; oh! non, j'irais, j'entrerais dans la ville au nom de Jésus-Christ, même quand il y aurait autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits 1). »

A Pfifflingheim, à peu de distance de Worms, Luther eut besoin de se reposer. Dans un champ voisin un paysan plantait un arbre : « Donne, lui dit-il, je vais le mettre en terre; puisse ma doctrine croître comme ses branches. » Cet arbre a grandi, et sous son ombre viennent se reposer des ames enthousiastes de Luther 2) : mais la doctrine, qu'est-elle devenue?

Le 16 avril il fit son entrée dans la ville, aux chants de cantiques sacrés, au bruit de pas et de voix de plusieurs milliers de spectateurs, dont beaucoup avaient embrassé ses opinions, et qui accouraient pour contempler celui que ses disciples nommaient le prophète, l'apôtre du nouvel Evangile et dont le nom était sur toutes les lèvres 3). Il descendit à la

1) Und wenn so viel Teufel zu Worms wären, als Ziegel auf den Dächern, noch wollte ich hinein.

2) Manuel du voyageur sur le Rhin, 1837.

3) Luther a donné, sous un nom supposé, le récit de sa com-

maison des chevaliers de Rhodes 1), à côte de l'auberge du Cygne, où logeait l'électeur palatin.

Le lendemain de son arrivée, le noble maître de cavalerie, maréchal d'empire, Ulrich de Pappenheim, vint le trouver précédé du héraut d'armes Sturm, pour lui intimer l'ordre, au nom de l'empereur, de comparaître à quatre heures du soir devant sa majesté, les princes, les électeurs, les généraux et les chefs des Ordres de l'empire. Martin répondit : « Que la volonté de Dieu soit faite, j'obéirai. » Luther à genoux priait en ce moment. Mathesius nous a conservé cette longue aspiration du moine, dont voici quelques fragments :

« Dieu, Dieu, ô mon Dieu, viens à mon secours et protége ma cause contre la sagesse du monde. Exauce-moi, toi seul peux exaucer cette prière ! C'est ta cause, mon Dieu, et non la mienne ; ce n'est point à moi, mais à toi à me défendre, contre les maîtres de la terre. C'est ta cause, la cause de la justice et de l'éternité. Dieu de tous les temps, viens à mon aide, l'homme ne saurait me prêter aucun appui. Ce qui

parution devant la diète de Worms. Ce récit, écrit simplement, sans faste, sans colère, et que ne désavouerait pas un écrivain catholique, est reproduit ici, toutefois avec quelques détails de Warbeck, et surtout de Gaspard Ulenberg qui s'est attaché particulièrement à raconter toutes les tentatives de rapprochement essayées inutilement par l'archevêque de Trêves. On peut consulter, sur le voyage et la comparution de Luther à Worms, Cochlaei Acta, etc., p. 55 et suiv. ; Melancht., in vita Lutheri ; Pallavicini, Storia del concilio di Trento ; Roscoë, vie et pontificat de Léon X, tome IV ; Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, in-4 ; Sleidan, livre III ; Seckendorf, et l'ouvrage de Gust. Pfizer, vie du docteur Martin Luther, en allemand.

1) Seckendorf, page 152.

est chair est chair ; tout ce qui est de l'homme boite et défaille. O mon Dieu, n'as-tu pas d'oreilles, ne m'entendras-tu pas, es-tu mort! Non, tu ne peux mourir. Mon Dieu, secours-moi, au nom de ton fils bien-aimé Jésus-Christ, ma force et mon appui, ma citadelle et mon rempart. Où es-tu, mon Dieu, où es-tu? Viens, viens, je suis tout prêt à donner ma vie comme un agneau. C'est la cause de la justice, c'est la tienne, et je ne veux pas me séparer de toi. Le monde ne saurait prévaloir, et quand il serait en proie à une légion plus nombreuse de démons; quand même l'œuvre de tes mains devrait succomber, et la terre ouvrir ses abîmes sous mes pas; mon ame est à toi, elle t'appartient, elle demeure en toi dans l'éternité. Amen : mon Dieu, secours-moi. Amen 1) ».

A l'heure indiquée revint Ulrich de Pappenheim précédé de Sturm. Afin que la foule répandue dans les rues, et surtout autour du palais de l'empereur, ne pût molester le docteur, on eut soin de l'introduire par des portes dérobées, en lui faisant traverser les jardins. On eut beaucoup de peine à retenir les flots du peuple qui se précipitait par toutes les issues pour voir le docteur : les toits des maisons étaient remplis de spectateurs.

Jamais diète aussi nombreuse; Charles V siégeait entouré de sept électeurs, de vingt-quatre ducs, de huit margraves, de trente évêques, et d'une grande quantité de députés des villes de l'empire. Le moine s'inclina, ému de recueillement et d'admiration à la vue de ses juges. Freundsberg, qui commandait les

1) Gust. Pfizer, p. 210, 211.

gardes-du corps, s'approcha, et le frappant de son gantelet de fer : « Petit moine, lui dit-il, voilà une fière marche que tu vas faire; foi de gentilhomme, ni moi ni aucun général n'en avons fait de semblable dans les affaires où nous nous sommes trouvés, et il y en avait de bien chaudes, par Dieu! Si tu es sûr de toi 1), en avant mon garçon! en avant, au nom de Dieu... — Oui, au nom de Dieu, dit Luther en relevant fièrement la tête, en avant 2) »!

Les yeux s'étaient fixés sur le docteur; les députés se levaient de leurs fauteuils pour contempler cette figure impassible qui se recueillait dans l'attente et semblait ne pas appartenir à ce monde. Il y eut un moment où chacun voulut communiquer à son voisin les impressions diverses qui l'agitaient; ce fut alors que quelques spectateurs s'approchèrent et murmurèrent tout bas : « Frère courage! Ne crains pas ceux qui peuvent tuer le corps seulement, mais plutôt celui qui peut perdre, dans la géhenne éternelle, l'ame et le corps ». Un autre dit assez haut : « Quand tu seras devant les rois, ne pense pas à ce que tu devras dire, car le Seigneur t'inspirera. » Luther se retourna, et son œil animé d'un feu subit montra qu'il avait entendu.

Alors Jean d'Eck, non pas le théologien d'Ingolstadt, mais l'official de l'archevêque de Trèves, se leva et commença ainsi l'interrogatoire de Luther, d'abord en latin, puis en langue allemande

---

1) Kleines Lesebuch, zur Veredelung, etc. Giessen, 1836. Seckendorf, p. 156, l. 1.

2) Melanchthon, vita Lutheri. — Cochlaeus, fol. 56. — Selneccer, p. 22.

« Martin Luther, sa sacrée et invincible majesté, d'après l'avis des Ordres de l'empire, vous appelle devant sa face, afin que vous répondiez aux deux questions que je vais vous adresser : — Vous reconnaissez-vous l'auteur des écrits publiés sous votre nom et que voici devant vous, et consentez-vous à rétracter quelques unes des doctrines qui s'y trouvent enseignées ? »

Luther allait répondre, lorsque Jérôme Schurf, assistant de Luther, demanda qu'on lût les titres des ouvrages.

L'official les prit un à un, récitant les titres divers : c'étaient les Commentaires sur les psaumes, le traité De bonis operibus, l'Exégèse sur l'oraison dominicale.

Luther se leva.

« Sa majesté, dit-il, me fait adresser deux questions : la première, si je reconnais comme de moi les livres qui portent mon nom ; et la seconde, si je veux rétracter les enseignements que j'y établis.

» Je ne saurais refuser de reconnaître pour mes œuvres les livres dont on a lu les titres, jamais je ne nierai que je ne les aie écrits. Quant à la question si je consens ou non à rétracter les doctrines qu'ils renferment, question de foi où mon salut éternel et la libre expression de la parole divine sont intéressés, cette parole qui ne connait de maitre ni sur la terre ni dans les cieux, et que nous devons adorer tous tant que nous sommes, il serait téméraire et dangereux pour moi d'y répondre sur le champ, avant d'avoir médité en silence, de peur d'encourir la sentence de Jésus-Christ : — Celui qui

me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon père qui est dans les cieux. Je supplie donc sa sacrée majesté de m'accorder le temps nécessaire pour répondre en toute connaissance de cause, et sans crainte de blasphémer la parole de Dieu et d'exposer le salut de mon ame ».

A l'ouïe de ces mots il y eut un léger murmure parmi les assistants, dont quelques uns croyaient à une inspiration du Saint-Esprit toute soudaine. Maimbourg a raison de dire que cette réponse ne respirait pas le génie prophétique dont Luther se vantait d'être illuminé, quand il écrivait à Spalatin, « je sens Dieu, l'Esprit-Saint me possède et me pousse 1) »; car elle impliquait nécessairement l'éventualité d'une rétractation des dogmes qu'il avait annoncés. Aussi l'empereur, en voyant hésiter Luther, dit-il : « Cet homme ne me rendra pas hérétique 2) ».

Les chefs des Ordres délibérèrent un moment, et l'official se leva de nouveau.

« Martin Luther, dit-il, bien que vous connaissiez depuis longtemps le message de sa majesté impériale, et le but de votre comparution devant la diète, et qu'on pût vous refuser le délai que vous demandez; toutefois, la clémence insigne du souverain veut bien vous accorder un jour pour préparer votre réponse.

---

1) A Spalatin, février 1520.

2) Pallavicini lib. II. cap. 26. M. Roscoë avoue que Luther ne fut pas digne en cette occasion de lui; il ajoute, il est vrai que jamais Luther ne s'était prétendu inspiré. L'historien de Léon X n'avait pas, en écrivant ces lignes, la correspondance du réformateur sous les yeux.

Vous comparaîtrez donc ici, demain, à la même heure, sous condition que vous proposerez vos réponses de vive voix, et non par écrit ».

Luther revint le lendemain à la même heure que la veille, mais il fut obligé d'attendre, au milieu d'une grande foule de peuple, que les Ordres ouvrissent la séance, car ils délibéraient en ce moment.

On introduisit le docteur; l'official prit alors la parole en ces termes :

« Martin Luther, hier vous reconnûtes les livres imprimés sous votre nom. Rétractez-vous ou non ces livres? C'est la question que nous vous adressâmes et que vous déclinâtes, sous prétexte que c'était une question de foi que nous vous faisions, et que vous aviez besoin de réflexion pour y répondre, bien qu'un théologien tel que vous sache pertinemment qu'un chrétien doit toujours être prêt à répondre sur sa croyance. Donc expliquez-vous. Voulez-vous défendre toutes vos œuvres, ou bien en désavouer quelques unes? »

Luther répondit :

« Sérénissime empereur, illustres princes, seigneurs très cléments, me voici : je comparais à l'heure dite en suppliant votre majesté et vos dominations de m'écouter, ainsi que j'en ai l'espoir, avec équité et bienveillance. Que si dans mes réponses j'oublie de vous donner les titres qui vous sont dus; si je pèche contre le cérémonial des cours, pardonnez-moi, car je n'ai point été élevé dans les palais; je ne suis qu'un pauvre moine, enfant de ma cellule, et je n'ai, je vous l'affirme, rien prêché, rien écrit que dans la simplicité de mon ame et pour la gloire

de mon Dieu et l'honneur de la morale évangélique.

» Sérénissime empereur, princes de l'empire, aux deux questions qu'on me fit hier, si je reconnaissais comme miens les livres publiés sous mon nom, et si je persévérais à les défendre, j'ai dit : Je persiste — et persisterai jusqu'à la mort dans cette réponse : Oui, ce sont bien là mes livres ; les livres que j'ai publiés ou qu'on a publiés sous mon nom : je les reconnais, je les avoue et avouerai toujours, pourvu que la méchanceté, la fourberie, une sagesse hors de propos, ne viennent y apporter quelque altération : je reconnais que ce que j'ai écrit de ma main est mûri par ma pensée.

» Avant de répondre à la seconde question, je supplie votre majesté et les Ordres de l'empire, de considérer que mes livres ne traitent pas tous de la même matière. Il en est de didactiques, destinés à l'édification des fidèles, à l'avancement de la piété, à l'amélioration des mœurs, que la bulle, en reconnaissant l'innocence de semblables traités, n'a pas moins condamnés. Si je les désavouais, que ferais-je, que proscrire un enseignement que tout chrétien admet, m'élevant ainsi contre la voix universelle des fidèles ?

» Il est une autre espèce d'écrits où j'attaque la papauté, les croyances des papistes, comme des monstruosités, comme la ruine des bonnes doctrines et la damnation du corps et de l'ame. Ah ! je ne saurais le nier, et personne pas plus que moi, tant les cris et les témoignages de la conscience parlent haut : — les décrétales des papes ont jeté le désordre dans le christianisme, surpris, emprisonné, torturé la bonne

foi des fidèles, et dévoré comme une proie cette noble Germanie, qui n'a cessé de protester contre des doctrines menteuses contraires à l'Evangile et au sentiment des pères.

» Si je reniais ces écrits, je prêterais une force et une audace nouvelle à la tyrannie romaine, j'ouvrirais au torrent de l'impiété une digue par où elle déborderait dans le monde chrétien. Ma palinodie n'aurait servi qu'à étendre et accroître le règne de l'iniquité; surtout quand on saurait que c'est par ordre de sa majesté, et des sérénissimes princes messeigneurs, que j'ai fait cette rétractation.

» Enfin il est une autre série d'ouvrages, publiés sous mon nom, je veux parler de ces livres de polémique inspirés et écrits contre quelques uns de mes adversaires, fauteurs de la tyrannie de Rome. J'avouerai sans peine que je m'y suis montré plus violent qu'il ne convient à un homme de mon état; je ne fais pas ici le saint, je ne dispute pas sur ma conduite, mais bien sur la doctrine du Christ. Je ne puis encore consentir à désavouer ces écrits, parce que Rome se servirait de mon aveu pour étendre son règne et opprimer les ames.

» Homme, et non Dieu, je ne saurais couvrir mes livres d'un autre patronage que de celui dont le Christ couvrait sa doctrine. Interrogé devant Anne sur ce qu'il enseignait, et la face souffletée par un valet: « Si j'ai mal parlé, dit-il, montrez-moi comment? » Si le seigneur Jésus, qui savait bien qu'il était impeccable, n'a pas repoussé le témoignage que les bouches les plus viles pouvaient rendre de sa parole divine; moi, lie de terre, qui ne suis capable

que de pécher, ne dois-je pas solliciter l'examen de mes doctrines ?

» Je prie donc, au nom du Dieu vivant, votre sacrée majesté, vos Ordres illustres, toute créature humaine, de venir déposer contre moi, et de me convaincre d'erreur, les prophètes et l'Evangile à la main. Me voici, je suis prêt à réprouver mes erreurs, si on me convainc de mensonge, et à jeter au feu mes livres.

» Sachez-le bien, j'ai pesé les périls, les chagrins, les angoisses, les haines que ma doctrine doit apporter en ce monde : je suis joyeux de voir que la parole de Dieu aille enfanter des discordes et des dissensions : c'est le lot et la destinée du Verbe divin ; car le Seigneur a dit : « Je suis venu, non pour apporter la paix, mais le glaive; je suis venu pour séparer le fils du père, etc.

» N'oubliez pas que Dieu est admirable et terrible en ses conseils. Craignez que si vous condamnez la parole divine, cette parole n'enfante un déluge de maux, et que le règne de ce noble adolescent, sur qui après Dieu reposent toutes nos espérances, ne soit grandement troublé.

» Je pourrais ici, par des exemples tirés des livres saints, vous montrer Pharaon roi de Babylone, et les rois d'Israël, se perdant en voulant régner d'abord par la paix et ce qu'ils nommaient la sagesse. Car Dieu confond l'hypocrite dans son hypocrisie, et renverse les montagnes avant qu'elles connaissent leur chute : la crainte est l'œuvre de Dieu.

» Non pas que je veuille donner ici des conseils à de si hautes et si puissantes intelligences : je devais

ce témoignage d'amour à la Germanie ma patrie. Je finis en me recommandant à votre sacrée majesté, et à vos dominations, et je les supplie humblement de ne pas permettre que mes adversaires me rendent ici un objet de haine. J'ai dit. »

Alors l'orateur de l'empire se leva et dit : Que Luther n'avait pas répondu à la question ; qu'il ne s'agissait pas de discuter des maximes déjà condamnées par les conciles ; qu'il demandait une réponse simple et non cornue : s'il voulait ou non se rétracter.

Luther reprit :

« Puisque votre sacrée majesté et vos dominations demandent une réponse simple, je la ferai : elle ne sera ni cornue, ni dentée, et la voici. A moins qu'on ne me convainque d'erreur par le témoignage de l'Ecriture ou de l'évidence, (car je ne crois pas à la seule autorité du pape et des conciles qui si souvent ont erré ou se sont contredits, et je ne reconnais de maître que la Bible et la parole de Dieu ;) je ne puis ni ne veux me rétracter, car il ne faut pas agir contre sa conscience.

» Telle est ma profession de foi ; n'attendez rien autre de moi : que Dieu me soit en aide. Amen. »

Les Ordres se retirèrent pour délibérer, puis l'official prit ainsi la parole :

« Martin Luther, vous venez de parler avec un ton qui ne sied point à un homme tel que vous ; et vous n'avez point répondu à la question. Sans doute vous avez composé divers écrits dont quelques uns pourraient n'être l'objet d'aucune censure. Si vous aviez désavoué les livres où sont répandues vos er-

reurs, sa majesté, dans sa bonté infinie, n'aurait pas permis qu'on poursuivît ceux où ne sont enseignées que de pures doctrines. Vous venez de ressusciter des dogmes condamnés par le concile de Constance, et vous demandez à être convaincu par les Ecritures. Mais si chacun avait la liberté de disputer sur des points, depuis tant de siècles désapprouvés par l'Eglise et les conciles, il n'y aurait plus de doctrines, plus de dogmes, rien de certain, rien de fixe ; plus de croyances qu'on devrait tenir sous peine du salut éternel. Car aujourd'hui, vous qui rejetez l'autorité du concile de Constance, demain vous proscrirez tous les conciles, puis les pères, les docteurs : alors plus d'autorité que cette parole individuelle que vous invoquez en témoignage et que nous invoquons aussi. C'est pourquoi sa majesté demande une réponse simple et précise, affirmative ou négative. Voulez-vous défendre comme catholiques tous vos enseignements, ou en est-il que vous soyez prêt à désavouer? »

Luther demanda ici que sa majesté ne souffrît pas qu'il mentît à sa conscience, enchaînée par les saintes Ecritures. On voulait une réponse catégorique : il l'avait donnée. Il ne pouvait que répéter ce qu'il avait déjà déclaré : — que si on ne lui prouvait par d'irrésistibles arguments qu'il avait erré, qu'il ne reculerait pas d'une semelle en arrière; que ce qu'avaient enseigné les conciles n'étaient pas article de foi; qu'ils avaient failli et s'étaient contredits; que leur témoignage n'était donc pas convaincant; qu'il ne pouvait désavouer ce qui était écrit dans les livres inspirés.

L'official répondit qu'il ne démontrerait pas que les conciles eussent erré.

Le docteur prit l'engagement de le prouver.

Comme la nuit allait venir, la diète leva la séance. En se retirant l'homme de Dieu 1) fut poursuivi par les murmures et les moqueries de quelques Espagnols.

Luther avait parlé plus de deux heures : son front ruisselait de sueur, sa face était altérée, il avait besoin de repos. A son retour au logis il trouva une canette de bierre d'Eimbeck qu'on lui avait envoyée. Il la but d'un trait. Puis en posant le vase il demanda : « A qui dois-je ce cadeau? — Au papiste duc Erich de Brunswick, reprit Amsdorf. — Ah! reprit Luther, comme le duc Erich a pensé aujourd'hui à moi, que Dieu pense un jour à lui. »

Deux jours après, les princes électeurs, les grands officiers et les Ordres de l'empire s'étant assemblés de nouveau, on annonça un message de l'empereur. Tous les Ordres se levèrent en signe de respect, et le secrétaire de la diète lut à haute voix le rescrit impérial conçu en ces termes :

« Nos ancêtres, les rois d'Espagne, les archiducs d'Autriche, les ducs de Bourgogne, protecteurs et défenseurs de la foi catholique, en ont défendu l'intégrité de leur sang et de leur épée, en même temps qu'ils veillaient à ce qu'on rendît aux décrets de l'Eglise l'obéissance qui leur est due. Nous ne perdrons pas de vue ces beaux exemples, nous marcherons sur les traces de nos aïeux, et nous protégerons de tou-

1) Mélanchthon.

tes nos forces cette foi que nous avons reçue en héritage. Et comme il s'est trouvé un frère qui a osé attaquer à la fois et les dogmes de l'Eglise et le chef de la catholicité, défendant avec opiniâtreté les erreurs où il était tombé, et refusant de se rétracter; nous avons jugé qu'il fallait s'opposer aux progrès de ces désordres, même au péril de notre sang, de nos biens, de nos dignités, de la fortune de l'empire; afin que la Germanie ne se souillât pas du crime de parjure. Nous ne voulons plus désormais entendre Martin Luther, dont les princes ont appris à connaître l'inflexible opiniâtreté : et nous ordonnons qu'il ait à s'éloigner et à se retirer sous la foi de la parole que nous lui avons donnée, sans qu'il puisse dans son chemin prêcher ou exciter des désordres 1). »

Cependant Luther était visité par un grand nombre de princes, de comtes, de barons, de chevaliers, de nobles, de prélats et de séculiers. Le palais impérial était assiégé par une multitude qui ne se lassait pas de contempler le moine augustin. Or il arriva qu'on afficha sur les murailles du palais une cédule imprimée où l'on faisait appel à la noblesse. « C'était, dit Luther une méchanceté imaginée par mes ennemis pour fournir à l'empereur un motif plausible de me retirer le saufconduit qu'il m'avait accordé au grand mécontentement des légats de la couronne. Le placard portait pour titre : Bundschuch,

1) On ne trouve qu'une pâle copie de ce rescrit impérial dans les œuvres de Luther : on y fait tenir à l'empereur un langage qui n'est pas dans les formes des protocoles de l'empire : Charles V y excommunie Luther et ses adhérents. Cochlaeus, in Act. p. 58, Selnec. fol. 22.

Bundschuch! mot de ralliement qui devait bientôt retentir parmi les paysans 1).

— La petite chambre du docteur ne peut contenir, écrit Spalatin, tous les visiteurs. J'ai reconnu le landgrave Philippe de Hesse, le duc Wilhelm de Brunswick, le comte Wilhelm de Henneberg. L'électeur Frédéric, tremblant que Luther ne se démentît devant la diète, avait été si émerveillé du courage de son protégé, qu'il fit le soir appeler dans sa chambre à coucher Spalatin, et lui prenant la main s'écria : « Comme il a bien parlé en allemand et en latin, votre père Martin ! »

Il y avait dans le conseil de l'empereur des princes qui voulaient qu'on arrêtât le docteur et qu'on lui fit son procès : le duc Georges défendit noblement la cause du moine : « Ce qu'on a promis, il faut le tenir, disait-il : ce serait une tache ineffaçable pour nous autres nobles de la Germanie, que de manquer à notre parole : nos ancêtres se couvriraient la figure de honte. — Bien, lui dit l'empereur en lui serrant la main, bien dit, noble duc; si jamais la bonne foi était bannie de la terre, c'est à la cour du prince qu'elle devrait se réfugier 2). »

Il n'y avait plus de séance publique, mais les Ordres voulurent tenter, dans l'intérêt du repos de l'état, de fléchir l'obstination de Luther. Ils députèrent quelques membres de la diète dont on connaissait l'esprit conciliant, auprès de l'empereur,

---

1) Voy. dans le 2e vol. le chap. qui a pour titre : LES PAYSANS.

2) Wenn Treu und Glauben nirgends mehr gelitten würden, so sollten sie doch an fürstlichen Höfen ihre Zuflucht finden.

qui consentit à ce qu'on essayât de nouvelles voies d'accommodement.

L'archevêque de Trèves pria Luther de venir le trouver : Luther se présenta précédé du commissaire impérial et accompagné de ses amis qui l'avaient suivi de la Saxe et de la Thuringe. On l'introduisit dans l'appartement de l'archevêque où se trouvaient réunis Joachim de Brandebourg, le duc de Saxe Georges, les évêques d'Augsbourg et de Brandebourg, le comte Georges, grand-maître de l'ordre teutonique, Jean Boeck de Strasbourg et le docteur Peutinger. Veh (Vehus), chancelier de Bade 1), prit la parole au nom des nobles assistants, en déclarant qu'on n'avait pas appelé Luther pour faire de la polémique, mais par pur esprit de charité et de bienveillance.

Alors Veh commença un long discours sur l'obéissance qu'on devait à l'Eglise et à ses décisions, aux conciles et à leurs décrets. Il soutint que l'Eglise, comme tout pouvoir, avait ses constitutions, qui pouvaient être modifiées par le génie des peuples auxquels elles s'appliquaient, la diversité des mœurs, des lieux, des époques; que c'étaient là les contradictions apparentes que Luther trouvait dans le régime de l'Eglise, qui ne prouvaient au fond que le soin religieux avec lequel elle réglait son administration spirituelle et n'intéressaient nullement l'intégrité du dogme catholique. Ce dogme était hier ce qu'il sera demain et jusqu'à la consommation des siècles.

---

1) Eruditionis et eloquentiae nomine etiam Luthero laudatus. Seckendorf.

Il appela l'attention sur les troubles qu'excitaient partout les nouvelles maximes. « Voyez, dit-il, le livre *De la liberté chrétienne*; qu'enseigne-t-il, sinon à secouer toute espèce de joug, à ériger en axiome la désobéissance? Le temps n'est plus où chaque enfant de la famille chrétienne n'avait qu'un cœur et qu'une ame : alors le précepte était un comme la société ; la règle était commune et générale. Il a fallu la modifier lorsque le temps a lui-même modifié et altéré cette société, sans toutefois que jamais l'essence ou le dogme catholique ait reçu aucune atteinte. Je sais bien, Martin, ajouta-t-il, que beaucoup de vos ouvrages respirent une douce odeur de piété, mais on a jugé l'esprit général de vos œuvres, comme on juge l'arbre, non pas sur ses fleurs, mais sur ses fruits. Ce sont ici des conseils de paix que vous adressent les Ordres de l'empire. Ils ont été établis de Dieu comme toute puissance, pour veiller à la sûreté d'un état dont vos doctrines compromettent le repos. Leur résister, c'est résister à Dieu. Sans doute il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, mais croyez-vous donc que nous soyons sourds à son verbe, et que nous ne l'ayons pas médité 1)?

— Merci, dit Luther, de toutes vos paroles de charité et de paix. » Alors il se mit à répondre à ce que Veh avait dit touchant l'autorité des conciles ; il soutint que le concile de Constance avait erré en condamnant cette proposition de Jean Huss : l'Eglise du Christ est la société des Elus. Point de rétractation, reprit-il d'une voix forte et animée : ma vie et mon

1) Ulenberg, historia de vita, etc., Lutheri. Pallavicini, etc.

sang, plutôt qu'une parole de désaveu, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Il ne m'est pas donné à moi d'empêcher que le scandale n'arrive, et que le Christ ne soit une pierre d'achoppement. Si les brebis du bon pasteur étaient nourries de la substance évangélique, la foi règnerait et les maitres de l'Eglise seraient bons et fidèles. Je sais bien qu'il faut obéir aux magistrats, même quand ils ne sont pas selon le cœur de Dieu : je suis prêt, pourvu qu'on n'enchaine pas la parole du Seigneur. »

Luther allait se retirer; on le retint, et Veh recommença son argumentation et ses instances, en l'adjurant de soumettre ses écrits au jugement des princes et des Ordres de l'empire.

Le docteur répondit qu'il ne voulait pas qu'on crût qu'il déclinât le jugement de l'empereur et des Ordres; mais que la parole de Dieu sur laquelle il s'appuyait était à ses yeux si claire, qu'il ne pourrait se rétracter qu'autant qu'on apporterait dans la discussion une parole plus lumineuse; — que saint Paul avait dit : « Si un ange vient du ciel avec un nouvel évangile, qu'il soit anathème; » qu'on voulût bien ne pas violenter sa conscience enchaînée dans les liens de l'Ecriture.

— Mais, reprit le marquis de Brandebourg, n'avez-vous pas dit que vous ne cèderiez qu'autant que vous seriez convaincu par le texte même de l'Ecriture? — Ou par des raisons de toute évidence, reprit Luther. — Mais vous admettez donc une raison supérieure à la parole de Dieu, objecta vivement Veh? Luther resta silencieux.

On se sépara. L'archevêque de Trèves retint le

moine et le fit passer dans une autre pièce, où Jérôme Schurf et Nicolas Amsdorf le suivirent; là se trouvaient Jean Eck et Cochlée, doyen de l'église de la Sainte-Vierge à Francfort. Eck prit la parole :

« Martin, il n'est aucune des hérésies qui ont déchiré l'Eglise, qui ne soit née de l'interprétation des Ecritures : la Bible est l'arsenal où chaque novateur est venu puiser des arguments; c'est avec des textes bibliques que Socin, Pelage, Arius, soutenaient leurs doctrines. Arius, par exemple, trouvait la négation de la divinité de Jésus-Christ, divinité que vous admettez dans ce verset du Nouveau-Testament : Joseph non cognovit conjugem suam donec parturit primogenitum : et il disait, comme vous, que cette parole l'enchaînait. Quand les pères du concile ont condamné cette proposition de Jean Huss : l'Eglise de J.-C. est la communion des élus, ils ont condamné un blasphème, car l'Eglise, comme une bonne mère, entoure de ses bras tout ce qui a nom chrétien, tout ce qui est appelé à jouir de la béatitude céleste... » Luther et Jérôme Schurf répliquèrent; Cochlée se contenta de conjurer Luther de rendre la paix à l'Eglise en se rétractant : on se sépara.

Le soir, l'archevêque de Trèves annonça à Luther que, par ordre de l'empereur, le saufconduit était prorogé de deux jours, et il lui indiqua pour le lendemain une nouvelle conférence.

Peutinger et le chancelier de Bade vinrent donc trouver Luther à sa demeure, reprirent la conversation où elle était restée la veille, en s'efforçant d'a-

mener le moine à soumettre ses écrits au jugement de l'empereur.

« Oui, répondit Luther, j'y suis prêt, pourvu qu'on vienne à moi les Ecritures à la main : sinon, non! Dieu a dit par le prophète roi : ne vous fiez pas aux princes, aux fils des hommes, car en eux n'est pas le salut; et par Jérémie : Maudit soit qui met sa confiance dans l'homme. » Comme on le pressait plus vivement : « Tout au jugement des hommes, dit-il, excepté la parole de Dieu. » On le quitta en lui annonçant qu'on reviendrait le soir, et qu'on espérait le trouver dans d'autres dispositions.

Mais ce fut en vain, Luther demeurait inflexible. « Consentez-vous au moins, dirent les envoyés, à soumettre au jugement d'un concile à venir vos doctrines, comme vous l'avez écrit, il n'y a pas longtemps? — Eh bien, oui, dit Luther, mais à condition qu'on extraira de mes livres les articles sur lesquels devra prononcer le concile, et que sa sentence sera tirée des livres saints.

— Alors si cette voie est tentée, vous promettez bien de vous taire jusqu'à ce que le concile ait prononcé ?

— Oui, dit Luther.

Aussitôt les délégués vont trouver l'archevêque de Trèves et lui disent : « Voici que Luther a promis de s'en rapporter à la décision du concile, et de ne plus dogmatiser jusqu'à ce que sa cause ait été jugée. »

L'archevêque, tout joyeux, fit appeler Luther, et lui demanda si ce qu'on lui avait rapporté était vrai : Luther le détrompa.

« Mais il semble, cher docteur 1), insista le prélat, que vous ne pouvez repousser une voie de paix que vous indiquiez vous-même dans votre appel récent au futur concile? ne venez-vous pas encore de déclarer que vous étiez prêt à soumettre vos écrits au jugement de l'empereur et des Ordres?

— Ah! reprit Luther, m'abandonner au jugement de ceux qui ont condamné mes livres? jamais.

— Mais alors dites-moi donc, mon cher docteur 2), le moyen de prévenir les troubles qui menacent l'Eglise : quels remèdes faut-il employer?

—Il n'y en a pas de meilleurs que ceux dont parle Gamaliel, selon le témoignage de saint Luc : « Si l'œuvre est de l'homme, elle périra; si elle vient de Dieu, elle ne mourra pas. » César et les Ordres peuvent écrire au pape ce peu de mots : Si l'œuvre de Luther n'est pas une inspiration d'en haut, dans trois ans on n'en parlera plus. »

L'archevêque insistait : « Voyons, dit-il : si on extrayait de vos livres des articles qu'on soumettrait ensuite à la décision du concile?

— Pourvu que ce ne soit pas, reprit Luther, ceux que le concile de Constance a déjà condamnés.

— Peut-être, dit le prélat.

— Oh, alors, non, non! je ne veux pas, car je suis certain que les décrets du concile ont condamné la vérité : j'aimerais mieux perdre la tête que de déserter la parole divine, si claire et si rationnelle.

— Eh bien donc, dit l'archevêque, puisque vous persistez dans votre résolution, Dieu vous jugera. »

1) Mein Herr Doctor, wie thäte man ihm denn. Spal. Mss.

Peu d'instants après l'official de Trèves manda Luther en présence du chancelier de Maximilien, afin de lui lire la sentence impériale.

— Luther, dit-il, puisque vous n'avez pas voulu écouter les conseils de sa majesté et les Ordres de l'empire, et confesser vos erreurs, c'est à César d'agir maintenant : De par ordre de l'empereur, il vous est accordé vingt jours pour retourner à Wittemberg, libre, et sous la sauvegarde de la parole du prince, pourvu que sur votre passage vous n'excitiez aucun trouble par vos paroles ou vos discours 1). »

Sturm inclina le caducée de l'empereur en signe de respect.

Luther courba la tête et dit : « Qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur, béni soit le nom de Dieu. » Il ajouta des paroles de reconnaissance et de remercîments envers la personne de l'empereur, ses ministres et les Ordres de l'empire, pour qui il était prêt à sacrifier la vie, l'honneur, la réputation, tout, excepté la parole de Dieu.

Mais pourquoi ces protestations de reconnaissance, quand Luther était sûr « que s'ils ne versaient pas son sang, ce n'était pas que la volonté du meurtre leur manquât, et que l'homicide était dans tous les cœurs 2) ? »

1) Acta reverendi patris Dr. Martini Lutheri augustiniani coram caesareâ majestate, principibus, electoribus et imperii ordinibus, in comitiis principum Wuormatiae. Op. Luth., t. II, p. 164 et suiv.

2) Jetzt ists abermals zu Worms an mir verdampt; und ob sie mein Blut nicht vergossen haben, hats doch nicht gefehlt an ihrem wollen, ganzen

Le 26 avril, après un repas que lui donnèrent ses amis, le docteur reprit le chemin de Wittemberg.

Ainsi finit le drame de Worms, un des plus remarquables de la vie du réformateur, et que nous avons reproduit d'après les notes mêmes de Luther, sans rien changer à cette simplicité de paroles qui ne manque pas de charmes, et à cette fidélité de détails qui donne à sa narration quelque ressemblance avec des paraboles. On regrette seulement que Luther, ou celui qui a pris la plume en son nom, fasse disparaître si vite cet archevêque de Trèves, qui a un rôle si noble, et dont le moine lui-même s'est plu à reconnaître la bienveillance et la charité 1). Les assises de Worms ont été jugées sous le rapport scénique bien diversement. On sait qu'elles ont inspiré à Werner un des plus beaux actes de sa tragédie, où l'histoire est traitée trop poétiquement, et où, pour mettre en saillie la figure de son héros, le peintre a pâli toutes les autres, jusqu'à celle du prélat. M. Heine a glorifié l'apparition de « son père » à Worms. Le catholique lui-même, s'il oublie un moment la question religieuse pour ne considérer que l'homme, aime à contempler cette robe noire du moine, en face de ces barons et seigneurs tout bardés de fer, armés de casques et d'éperons; il s'émeut à cette voix « d'un petit frère » qui vient défier toutes les

---

Willen, und morden mich noch ohn Unterlaß in ihrem Herzen. An Hartmuth von Kronberg.

1) Spalatin loue cet archevêque : ut virum rerum mundi valde peritum qui magna cum humanitate Lutherum tractaverit. Spal. Mss.

puissances de la terre d'enchaîner la parole de Dieu. Cet empereur en qui repose les intérêts de l'Allemagne, et qu'un ermite arrête tout court dans son chemin de fortune et de gloire ; ces deux disciples, Amsdorf et Jonas, qui se pressent avec tant d'amour autour de leur maître, tout prêts à le défendre de leur bras et de leur voix ; ce peuple qui vient voir l'augustin comme la plus grande nouveauté du siècle ; ce Freundsberg qui parle au pèlerin évangélique comme à un soldat ; cette tête blanche d'archevêque au milieu de toutes ces armes d'acier qui brillent au soleil ; ce Vehus, éloquent à force de logique : tout cela forme un magnifique spectacle. A chaque parole du moine l'ame se serre et s'effraie en pensant que l'empereur est là qui l'écoute, et qui n'aurait même pas besoin d'un mot pour briser le pauvre frère. Gloire soit rendue à l'adolescent couronné dont l'âge eût excusé l'emportement, et qui aurait trouvé de si prompts instruments pour servir sa colère ! Il n'en chercha pas, il fut généreux et garda sa parole. On est fâché que Luther ait oublié si vite ce qu'il devait de reconnaissance à Charles V, dont il prophétise et écrit la sentence. « Voici Charles attaqué de toutes parts ; je ne m'en étonne pas. Je lui prédis des malheurs sans fin : il portera la peine de l'impiété des autres. Malheureux jeune homme qui a cédé à de mauvais conseils et a repoussé la vérité qu'on lui montrait à Worms 1) ». On sait comment s'accomplit cette prédiction. Quelque temps après Charles faisait prisonnier à Pavie François Ier, et

1) Spalatino, 15 jul. 1522.

l'archevêque de cette ville, en recevant le vainqueur à la porte de la cathédrale, lui disait : « C'est Dieu qui vous a envoyé pour châtier vos ennemis et délivrer l'Italie 1) ».

Les adversaires de Luther, sans nier la majesté du tableau qu'offre la diète de Worms, trouvent que le Saxon n'y joua pas le rôle qu'il s'était assigné d'avance. Ils s'attendaient à une parole plus véhémente, à une pose plus fière en face de ses juges, et à des langues de feu qui devaient descendre sur la tête de l'apôtre. Luther, au lieu de regarder en haut, cherche péniblement et remet au lendemain des réponses que l'Esprit-Saint aurait dû lui dicter. Apologistes et adversaires pourraient trouver dans les écrits du réformateur de quoi justifier leur enthousiasme ou leur déception. Peu de temps avant de mourir, en repassant dans sa mémoire les souvenirs de sa vie, Luther disait à ceux qui l'entouraient : « En vérité, c'est Dieu qui me donnait à Worms mon intrépidité de cœur ; je ne crois pas que je montrasse aujourd'hui un pareil courage 2). Quelques mois après son apparition à la diète, tout honteux de sa couardise, il écrivait à Spalatin : « Je me sens troublé, inquiet, en songeant que j'ai écouté vos conseils pusillanimes et ceux de mes amis. J'ai étouffé le souffle de Dieu au lieu de montrer un autre Elie à toutes ces idoles ; elles en verraient bien d'autres si je reparaissais devant elles 3) ». Et lorsque Wittemberg devint tout à

1) Pallavicini, Storia del concilio di Trento.

2) Ita Deus impavidum reddere potest hominem ; nescio an nunc tam fortis essem. Luth. ap. Seckendorf. t. I, p. 152.

3) Et ego timeo valdè et vexor conscientia quod tuo et amico-

coup le théâtre d'émeutes populaires, et que la foi au nouvel évangéliste faillit à ses disciples, c'est à dire peu de mois après la clôture des états, Luther voyait dans ce scandale le doigt de Dieu frappant les peuples pour les punir de ce que son envoyé n'avait pas confessé devant leur tyran la parole de Dieu avec une foi plus ardente 1).

Hutten blâmait ces formules obséquieuses envers l'empereur, indignes d'un homme qui s'apprêtait au martyre. Il chantait en style épileptique :

— Arrière les paroles inutiles ; des flèches, des glaives, des canons, voilà ce qu'il faut pour vaincre ces méchants démons 2).

Luther s'étonna plus tard lui-même que sa langue eût pu se ployer à nommer l'empereur maître très clément, quand il savait assez la haine que lui portait ce prince 3).

En passant à Worms, nous demandâmes à visiter la salle où se tint sa diète : elle n'existe plus.

Ne nous étonnons pas que le temps ait si vite brisé la pierre où se dressa le pied de Luther, puisque la

---

rum consilio cedens, Wormatiae remisi spiritum, et idolis illis non exhibuerim Eliam quemdam. Alia audirent si denuò sisterer coram eis. Spalatino, 7 sept. 1521.

1) Wohlan, ich denke, ob nicht solliches auch geschehe zur Strafe etlicher meiner furnehmsten Gönnern, und mir.... mir aber darumb, daß ich zu Worms guten Freunden zu Dienst, auf daß ich nicht zu Steiffsinnig gesehen wurde, meinen Geist dämpfet, und nicht härter und strenger meine Bekenntniß fur den Tyrannen thät. An Hartmuth von Kronberg.

2) Opus esse video gladiis et arcubus, sagitis et bombardis ui obsistatur cacodemonum insaniae.

3) Spalatino, 12 mart. 1522. Nam ego fuccos mire odio et satis multum eis concessi hactenùs, aliquandò et παῤῥησιαν praestare oportet.

plupart des dogmes qu'il venait défendre, et au besoin sceller de son souffle, sont traités aujourd'hui de choses vaines par ceux qu'il engendra dans sa foi. Quel est celui de ses disciples qui voudrait verser, non pas une goutte de sang, mais un peu d'encre pour l'honneur de ces maximes que le Saxon eut soin de formuler, aussitôt après le départ de Worms, dans un élenchus qui résume la symbolique Wittembergeoise à cette époque?

LES COLLECTEURS.

Le chrétien baptisé ne peut perdre le royame céleste, de quelques péchés qu'il se souille, pourvu qu'il croie.

LUTHER.

Car la foi ôte tous les péchés du monde.

LES COLLECTEURS.

Au chrétien, l'Eglise ni les anges ne peuvent imposer des croyances.

LUTHER.

C'est la doctrine de saint Paul, Col. 2.

LES COLLECTEURS.

Il n'est pas d'état qui puisse être heureusement régi par des rois.

LUTHER.

C'est l'enseignement de l'expérience.

LES COLLECTEURS.

Tout homme peut confesser et absoudre.

LUTHER.

Il est écrit dans saint Matthieu : Ce que vous lierez

sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux : ces paroles s'adressent à tous.

LES COLLECTEURS.

Le péché est de sa nature toujours le même : il ne s'aggrave pas parce qu'il est commis avec une mère, une sœur, une fille.

LUTHER.

Le Christ l'enseigne.

LES COLLECTEURS.

Tout homme peut confesser, dédier une église, conférer les ordres.

LUTHER.

Viletés qu'on doit abandonner aux subalternes : à l'évêque de prêcher l'Evangile.

LES COLLECTEURS.

Quand saint Pierre lui-même trônerait à Rome, je ne le reconnaitrais pas pour pape.

LUTHER.

C'est que la papauté n'est qu'une fiction.

LES COLLECTEURS.

Libre arbitre ! chimère, non sens! c'est la nécessité qui nous pousse et nous régit.

LUTHER.

L'homme ne peut opérer que l'iniquité, je l'ai prouvé.

LES COLLECTEURS.

Le pape est hérétique, schismatique, idolâtre ; salut Satan !

LUTHER.

C'est la vérité 1).

Tel est donc le squelette dogmatique sur lequel Luther voulait souffler, afin de lui communiquer la vie et le mouvement ! Voilà ce que dix ans d'ardentes études, de nuit et de jour, aux dépens de son sommeil et de sa santé, lui ont appris : — que l'homme n'est qu'un automate poussé par l'aveugle nécessité ; — que la foi rend impeccable ; — qu'il n'y a pas de degré dans le crime ; — que le pape est Satan en chair et en os. Voilà ce qu'il a trouvé dans la Bible, ce qu'enseigne la parole de Dieu, ce que doit croire tout chrétien sous peine de salut et qu'il est prêt à défendre au péril de sa vie : voilà son évangile. Seul en présence de ses juges il a de la grandeur : malheureusement à peine a-t-il quitté Worms que la sympathie qu'il excite s'évanouit aussitôt, parce que le drame fini, il ne reste plus qu'un docteur d'erreur, dont la parole, si elle pouvait être écoutée, devrait jeter l'ame dans le désespoir, ravaler l'homme jusqu'à la bête et troubler la société dans ses fondements. Sur ce fleuve de sang que la révolte de Luther va verser en Allemagne, nous verrons quelle vérité surnagera pour consoler l'humanité.

Mais au nom de qui vient donc Luther ? Ecoutez : « Je tiens mes doctrines du ciel, elles ne peuvent

---

1) Dr. Martini Lutheri responsio extemporaria ad Articulos quos magistri nostri, ex Babylonica et assertionibus ejus excerpserunt, quos venienti Wormatiam ad imperialem illic conventum objecerunt, tanquam haereticos, nunquam tamen ex scripturis tales probatos. Opera Lutheri, t. II, p. 172. Wittembergae. Excudebant haeredes Petri Leitz.

être taxées de mensonges, et au jour du jugement universel, j'attesterai devant le Christ que ce que j'enseignais ne procédait pas de moi, mais de l'esprit du Seigneur 1) ». Si Luther a dit vrai, pleurons sur ses disciples ! Il n'est pas un de ceux qui l'ont accompagné à Worms, ni Amsdorf, ni Juste Jonas, ni Schurf, qui auront vu la face de Dieu, parce qu'aucun d'eux n'a adopté sa symbolique. Choisissons : il s'est trompé, ou ils ont mal lu dans ce livre auquel il en appelait.

Au point de vue d'un penseur, résumons les débats de Worms 2).

Dans l'homme est une double individualité, l'une religieuse, l'autre sociale, chacune soumise à des lois qui régissent ses rapports avec Dieu et ses semblables. Dans chaque hiérarchie il y a donc dépendance ou servitude : dépendance de l'être qui le créa, dépendance de la société où il vit. Eriger en dogme la souveraineté de la raison individuelle, est une véritable hérésie. Quand Jésus vint régénérer le monde, il apportait, suivant la remarque de M. de Villers, une véritable réforme : sur les ruines de la vieille société, il en fondait une nouvelle qui grandit comme toute famille. Il convenait de modifier ses formes. De là le pouvoir que dut transmettre le législateur à la future Eglise 3). Cette théorie de M. de Villers, comme on le voit, reproduit celle que nous venons d'entendre à Worms. Le chancelier de

---

1) Adversus ecclesiasticum ordinem episcoporum.
2) Delalot, Spectateur Français.
3) Essai sur la Réformation.

Bade établissait que l'Eglise a besoin, comme tout pouvoir, d'une constitution. Dès lors, et par une conséquence qui découle du principe posé par M. de Villers, la nécessité de lois qui régissent la manifestation de la pensée religieuse ou la conscience, et par conséquent d'un enseignement un et invariable; et le pouvoir donné à l'Eglise d'établir des règles de foi, de discipline, qui obligent tout être qui lui appartient, sous peine, s'il désobéit, d'être retranché de sa communion. Lors donc que Luther vient, proclamant que les enseignements de l'Eglise peuvent être soumis à l'examen, d'un mot il efface la communion catholique, détruit le lien unitaire, et change l'essence même du pouvoir spirituel. Car l'examen, c'est le doute qui amende, admet ou rejette suivant ses caprices; c'est le désordre introduit dans la famille chrétienne, l'anarchie érigée en principe, la tyrannie de tous, ou le despotisme d'un seul qui voudra que la foi commune ploie devant la sienne. Ainsi le faisceau est rompu, l'arbre est attaqué dans sa racine, il n'y a plus d'Eglise. Le principe qui permet aux hommes de se révolter contre l'autorité religieuse, doit permettre de se révolter contre l'autorité politique: aussi M. de Villers pense-t-il que les nouveautés de Luther tendaient à détruire toute monarchie divine et humaine. On comprend le catholique qui récite le credo d'Athanase, mais le réformé ne peut avoir d'autre symbole que sa raison.

Il y a donc nécessité d'une autorité infaillible et impérissable pour veiller au salut de l'œuvre que Jésus apporta aux hommes. C'est frappé de cette

grande vérité que Leibnitz écrivait à Fabricius : « Puisque Dieu est l'ordre, il s'ensuit qu'il y a de droit divin dans son Eglise un magistrat spirituel. Or, une telle autorité est légitime. »

« Mais, dit Luther, ouvrez-moi le livre de la loi, et que j'y lise cette autorité pour la reconnaître, et les doctrines de mensonge que vous me reprochez, pour les rétracter. » Le livre est ouvert : Luther repousse le signe. Qu'on nous donne une parole scripturaire rayonnant d'une telle clarté, qu'elle fasse refluer le doute dans le cœur, comme le soleil fait disparaître les ténèbres. Luther s'écrie : « La divinité de Jésus qui est écrite dans le Nouveau-Testament en signes que tout le monde peut lire. » — Trois siècles après Luther, un disciple de la réforme, un docteur en théologie, un ministre de l'Eglise évangélique a écrit en plein Genève un livre contre la divinité de Jésus. Et ne croyez pas qu'il se serve, pour soutenir son blasphème, du vieil argument d'Arius, dont nous parlait tout à l'heure le docteur Eck : il en a bien d'autres dans son livre, et tous tirés du Nouveau-Testament 1). Le docteur Paulus, professeur à Heidelberg, n'a-t-il pas enseigné publiquement que J.-C. est homme ? Le docteur Hade, dans un manuel à l'usage des étudiants, ne cherche-t-il pas à montrer comment Jésus est devenu,

1) Voy. l'ouvrage de M. Chenevière, ministre du saint Evangile à Genève, M. Chenevière établit que la divinité de Jésus-Christ, telle que l'entend le catholique, empêche un grand nombre d'individus d'embrasser le christianisme. M. Mallan a répondu au théologien genevois, qui a aussi écrit un traité en forme contre le dogme de la Sainte Trinité.

par le libre arbitre de son esprit, et par les circonstances de son époque, le sauveur des hommes ? Et chez la plupart des ministres silésiens, la divinité de Jésus-Christ est-elle invoquée autrement que dans le style figuré ?

Voici un autre article de la symbolique luthérienne écrit en toutes lettres dans un des livres déférés à la diète de Worms, et que le moine n'a pas voulu désavouer, parce qu'il l'avait lu ainsi que les autres dans la Bible de Dieu. — C'est qu'en combattant les Turcs on s'élève contre le Seigneur 1). Qui dira que cette pensée venait du ciel ? Si mon œuvre est une œuvre humaine, répétait Luther, elle périra ; si c'est une œuvre divine, elle est éternelle ; argument qui, suivant la remarque d'un protestant, contriste le cœur, car le catholicisme, qu'il venait renverser, était debout à Worms, et après trois siècles vit encore 2). Et qu'est-ce aussi que prouverait la prospérité d'un fait au détriment d'un principe qu'on abandonnerait momentanément ? Les lois de la logique ne s'abaissent pas jusqu'aux chiffres.

---

1) Praeliari adversus Turcas est repugnare Deo. Assertio articulorum per bullam Leonis X damnatorum. Op. Luth. t. II, p. 3.
2) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen.

CHAPITRE XX.

LA WARTBOURG. APPARITION. — 1521.

Homme de lutte et d'action, se croyant appelé de Dieu pour fonder son œuvre, au besoin par l'épée, Luther n'était pas fait pour garder de vains ménagements avec l'empereur. Ses ennemis, en le voyant partir de Worms, avaient compté que son caractère se ferait bientôt jour, et qu'il enfreindrait les ordres du prince. Ils avaient raison. Si l'électeur de Saxe n'eût en silence veillé sur l'œuvre de son protégé, Luther l'eût compromise, en délivrant la parole divine qu'il s'accusait d'avoir laissé trop longtemps captive. Une imprudence aurait pu lui être funeste. Il fallait donc le dérober aux tentations de son apostolat et enchainer sa langue. A l'Abbaye d'Hirschfeld, l'abbé le reçut dans son couvent, l'admit à sa table et lui prêta son lit 1). Le jour paraissait à peine qu'il venait frapper à la porte de l'augustin pour le prier de prêcher la

1) Luth. epistolae.

parole de Dieu. Luther monta en chaire, malgré l'ordre formel de l'empereur. — Après tout, disait-il, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. A Eisenach, malgré l'apparition du curé, d'un notaire et de deux témoins qui viennent pour constater officiellement la contravention du moine au mandat impérial 1), Luther parle et s'emporte contre la papauté. Tout cela est avoué par le récit officiel, et par la correspondance du docteur.

Il était parti sous la conduite d'hommes fidèles, entre autres du capitaine Prélops 2). Jacob, son frère Amsdorf et Schurf l'accompagnaient. Comme ils approchaient d'Altenstein, des chevaliers masqués se présentèrent tout à coup à l'entrée d'une forêt, se jetèrent sur les rênes des chevaux et feignirent d'enlever le moine. C'était une comédie jouée et arrangée par l'électeur, du consentement de Luther 3). Jacob sauta à bas de la voiture et prit la fuite, Amsdorf disparut dans la forêt. Un cheval était tout prêt ainsi qu'un vêtement de cavalier et une barbe postiche pour déguiser le fugitif. On erra dans la forêt pendant quelques heures, et la nuit venue, vers les onze heures on frappait à la porte du château de la Wartbourg 4). Dans ce château, élevé comme un nid sur le haut d'une montagne isolée, Luther n'avait

1) Pfizer, Luther's Leben.

2) Chytr. in chron. Sax. — Selneccer, Hist. Luth. — Mathes. Conc. I de Luth. — Cochlaeus, Act. — Spalatino, 14 maii 1522.

3) Mss. de Spalatin.

4) Quasi Variburgum, a Varo dictum. Serarius lib. 3. Rerum Moguntinorum. not. 29. ad vitam. S. Bonifacii. — Wartbergh, id est Montis Specula. Dodiconis comitis diploma.

point à redouter l'œil de ses ennemis. Amsdorf se prêta à merveille au rôle que lui avait confié l'électeur, et garda le silence. Ses autres compagnons de voyage crurent un moment que leur père était tombé dans une embuscade; ils prièrent Dieu pour lui, et répandirent à Wittemberg le bruit de sa mort. On racontait déjà qu'il n'avait échappé au poison que par la protection miraculeuse de la providence. A la table de l'archevêque de Trèves, il avait fait suivant sa coutume le signe de croix avant de boire et son verre s'était brisé. La scène a été reproduite par la gravure et la peinture. Luther a confirmé le récit, seulement il parle d'un évêque sans le désigner autrement, ne dit rien du signe de croix, et pense que la rupture du verre n'est due qu'à l'intromission d'une eau trop froide 1).

La Wartbourg est une vieille citadelle, comme on en retrouve sur les bords du Rhin, à demi ruinée aujourd'hui et posée au sommet d'une montagne d'où l'œil s'étend sur toutes les vallées de la Thuringe, ce pays d'or (goldene Au) que le comte de Mansfeld préférait à la terre promise 2). Il n'y a pas dans toute l'Allemagne de ruines aussi poétiques et qui fassent battre aussi violemment le cœur d'un étudiant. C'est à l'ombre de ces vieux débris du moyen-âge, qu'en 1817, la jeunesse des universités rhénanes vint évoquer le souvenir du père de la ré-

1) Invitatus ad coenam ab episcopo, nescio an Trevirense, cum bibiturus vitrum ori admoveret, id tamen prius ex more suo cruce digitis efformata signaret, subito inferior vitri pars rupta est effusa veneno. Razebergius.

2) M. Savoie. Le Temps, 6 septembre 1836.

forme, et se constituer en société sous le nom de Bürschenschaft, pour travailler à la fois à l'émancipation de la pensée et à la conquête de toutes les libertés que les princes leur avaient promises, quand l'aigle de Napoléon menaçait l'indépendance germanique. L'aigle en fuite, les princes oublièrent leurs promesses.

C'est dans cette Pathmos, dans cette région des oiseaux « qui chantent sur les arbres, et louent le Seigneur le jour et la nuit, » que Luther vécut caché jusqu'à la mort de Léon X.

On dirait que la vue des montagnes bleuâtres qui enceignent la Wartbourg comme d'un cercle de verdure, se rompant par intervalles pour laisser voir les plaines de la Thuringe à l'horizon; que l'air de ces hauteurs, frais et embaumé; que le chant des oiseaux qui saluent Luther à son réveil ; que son isolement de toute créature humaine ; que ce repos inaccoutumé qu'il peut goûter à loisir, sans crainte d'être réveillé par le bruit des passions humaines, ont changé complètement le caractère du moine. Son ame s'est amollie, l'air suave des montagnes a passé sur son cerveau et l'a rafraîchi : sa parole si amère et si désordonnée s'est adoucie. Ce n'est plus ce sectaire emporté qui voudrait que sa langue fût une épée, mais le frère que nous avons connu à Eissleben, et qui se retrouve dans cet ermitage, seul avec son Dieu et cette nature des champs, qu'enfant il aimait d'un si vif amour. On dirait qu'un miracle s'est opéré et que l'ange de charité, sainte-Elisabeth qui habita ces hauts lieux, est descendue visiter le

Saxon 1). On se plaît à le contempler à la Wartbourg causant avec ses amis dont le souvenir charme sa solitude; se transportant en pensée dans cette ville de Wittemberg dont la destinée évangélique l'occupe si tendrement; s'inquiétant de tout ce qu'il y a laissé de cher à son cœur, et surtout de son disciple bien aimé, de Philippe, en qui il a mis toute sa joie et toute son espérance, et dont il exalte la science avec une tendresse paternelle. Tel est le charme de ces épanchements poétiques, qu'on s'associe à ses douleurs, à ses larmes, et qu'on souffre de ses souffrances. A peine est-il entré au château, que d'affreuses douleurs d'entrailles le clouent au lit! Et le voilà obligé de quitter ses livres et d'interrompre ses travaux littéraires. En ce moment il s'occupe d'une œuvre colossale, qui effraierait tout autre que lui : de la traduction de la Bible en langue allemande, création linguistique qui a jeté sur son nom une si belle auréole. Il n'a pour tromper ses maux que le soleil qui vient le visiter de bonne heure, le chant de quelques rossignols qui se posent sur sa fenêtre et le saluent comme un ami, et cette flûte qu'il appelle à son secours dans les grandes angoisses et qui ne le quitte pas plus que la Bible. On croit rêver : on voudrait que ce rêve durât toujours, car on s'attache à cette nature merveilleuse. Il y a, dans les lettres qu'il écrit de sa Pathmos, une foule de peintures d'intérieur, qui vous captivent par le fini des détails, presque comme un tableau de Karel du Jardin.

1) Voyez l'histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie par M. Montalembert, p. 384 à 387.

Ecoutez, et dites si jamais partie de chasse intéressa plus vivement que celle qu'il conte dans sa lettre à Spalatin 1).

« J'ai chassé pendant deux jours entiers, j'ai voulu connaître cette volupté de héros, γλυκύπικρον, j'ai pris deux lièvres et deux pauvres petites perdrix. Belle occupation d'un homme qui n'a rien à faire ! Je théologisais pourtant au milieu des lacets et des chiens, et je trouvais un mystère de douleur au milieu de ce tumulte joyeux. N'est-ce pas là l'image du diable allant, lui aussi, à la chasse de pauvres bestioles, à l'aide de trébuchets et de chiens exercés, je veux dire de ses évêques et de ses théologiens ? Et voyez, l'image et le mystère vont devenir plus visibles : j'avais conservé vivant un tout petit lièvre, que j'avais caché dans une manche de ma robe, et auquel j'allais rendre la liberté quand les chiens sont venus, qui lui ont cassé la cuisse et puis l'ont tué sans pitié. Voilà bien le pape et Satan, perdant les ames que je voudrais sauver. Mais je suis rassasié de chasse ; il en est une plus douce où j'aimerais à percer de traits et de flèches ours, loups, renards, et tout le troupeau des impies. »

C'étaient des plaisirs qu'il ne goûtait pas sans mélange, et que le duc Frédéric lui avait ménagés pour lui rendre plus supportables les ennuis de l'exil ; car il savait combien pèserait à cette ame ardente le souvenir de Wittemberg. Sa table était bien servie, fournie tous les jours de gibier et de bon vin du Rhin ; le gardien du château était em-

1) G. Spalatino, 15 aug. 1521.

pressé et complaisant, aux petits soins pour son prisonnier, qui craignit un moment d'être à la charge de ce bon geôlier. « Je crois bien que c'est le prince qui paie, disait-il, car je ne voudrais pas rester une heure ici, si je savais que je mange le pain de mon hôte. Le pain du prince soit ; car enfin s'il faut manger la fortune de quelqu'un, ce doit être des princes ; car prince et larron, c'est à peu près synonyme 1). Mais enfin, sachez la vérité et dites-la-moi ».

Il est probable que Spalatin ne montra pas cette lettre au duc Frédéric, que Luther traitait avec plus de politesse quand il en avait besoin. Nous l'avons vu, du reste, avec des paroles caressantes pour les princes dont il implore l'assistance, qu'il délaisse dès qu'il peut s'en passer, et qui ne sont plus alors à ses yeux que de grands fous, de grands coquins, les geôliers et les bourreaux de Dieu.

Ainsi violemment arraché à cette vie de combats qu'il menait à Wittemberg, Luther, qui n'avait rien à la Wartbourg pour occuper ses vives facultés, ne tarda point à tomber dans une rêverie maladive, qu'accroissaient encore des souffrances d'entrailles. Alors il avait des visions, l'avenir lui apparaissait sous une forme sanglante. Il voit la colère de Dieu se répandant sur la Germanie, et frappant jusqu'à l'enfance 2) ; l'enfer qui se réjouit dans son

---

1) Principem esse, et non aliquâ parte latronem esse, aut non, aut vix possibile est, eoque majorem, quo major princeps fuerit. Spalatino, 25 august. 1521.

2) Melanchthoni, 24 maii.

cœur, ouvre la bouche, et Satan qui s'ébaudit à la vue de ses futures moissons d'ames. Pour pleurer ce grand désastre, il joint les mains et demande à Dieu deux fontaines de larmes ; il crie à Jonas : « Il en est temps, revêtez-vous du vêtement des saints, c'est à dire des divines Ecritures ; soyez un autre Aaron ; l'encensoir de la prière à la main, venez pour arrêter ces incendies allumés par Rome et qui menacent de consumer le monde 1). » Tout à coup la prière, sa seule consolation, l'abandonne, et au milieu de cette solitude si calme il éprouve, comme une ame abandonnée aux voluptés mondaines, des assauts charnels.

— Ah ! c'en est fait, dit-il tristement, je ne puis plus prier ni gémir; la chair me brûle, cette chair qui bout en moi quand ce devrait être l'esprit. Paresse, sommeil, mollesse, volupté, toutes les passions m'assiègent : c'est sans doute parce que vous avez cessé d'intercéder pour moi que Dieu s'est ainsi retiré... Voilà huit jours que je n'écris ni ne prie, à cause des tentations de la chair 2).

On dirait que de ces hauts lieux il plane sur l'avenir : « Oui, Dieu, répète-t-il, va visiter la Germanie, et il la traitera comme le mérite le mépris qu'elle fait de l'Evangile ; car elle a péché 3). » Et quelques lignes plus bas, la tête toute troublée, sans doute, il dit à Mélanchthon : « Sois pécheur et pèche énergiquement, mais que ta foi soit plus grande que

1) Justo Jonae, 8 et 20 junii.
2) Melanchthoni, 13 junii.
3) Melanchthoni, 1 aug.

ton péché.... Il nous suffit que nous ayons connu l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; le péché ne peut détruire en nous le règne de l'agneau, quand nous forniquerions et tuerions mille fois par jour 1).

Luther est ici véritablement prophète! Quel avenir pour l'Allemagne si de semblables doctrines peuvent s'y établir! Münzer saura bien trouver ces lignes dans les œuvres du réformateur, quand il promènera l'orgie dans la Thuringe; alors il dira, lui aussi: *Qui croit ne peut plus pécher!*

On voit que Luther est revenu ici à sa mauvaise nature. Ses douleurs physiques étaient intolérables, la dispute avait brûlé ses entrailles. Un moment son courage d'homme l'abandonne, le mal est plus fort et il va succomber si la prière de Mélanchthon, qu'il invoque comme son bon ange sur cette terre, ne désarme la colère du ciel. Il dit à Philippe, en parlant de son mal: — *Dominus percussit me in posteriora gravi dolore; tam dura sunt excrementa ut multa vi usque ad sudorem extrudere cogar: et quò diutius differo, magis durescunt; heri quarto die excrevi semel.* Mais bientôt il se raidit contre ses maux, et il leve les yeux au ciel: regard de colère et non d'amour. « Qui changera, s'écrie-t-il, mes yeux en deux fontaines, pour pleurer sur la chute de ces ames qu'entraine dans l'abime le monarque du péché

1) Sufficit quod agnovimus per divitias gloriae Dei agnum qui tollit peccatum mundi: ab hoc non avellet nos peccatum etiam si millies millies uno die fornicemur aut occidamus. Melanth. 1 aug.

et de la perdition (le pape); c'est au milieu de l'Eglise que ce grand prodige d'iniquité a établi son siége, c'est là qu'il s'étale, le dieu; là que les pontifes l'adulent, que les sophistes l'encensent 1).»

Quand il aurait tant besoin de pitié, il est inexorable pour tout ce qui ne veut pas écouter sa voix et suivre ses conseils. Malheureuse intelligence si bien faite pour aimer et pour être aimée, et qui n'a de puissance que pour haïr ! Elle est venue comme messagère de la grace et de l'amour, et son bonheur est de déchirer les images de celui qui donna son sang pour l'homme pécheur. La pierre même scellée sur la tombe de ses frères ne peut pas résister à Luther; il l'ouvre cette pierre, et sur des restes défigurés par le ver du tombeau, il s'amuse à jeter du fiel et de l'absinthe. Il change les princes catholiques en Roboam et en Benhadad 2); Emser en bouc 3), les décrétales en portes d'enfer 4), les sorbonistes en ânes; et lorsque, haletant de fureur, il tombe épuisé, il se baisse pour ramasser du fumier dont il inonde la tête de ses adversaires 5).

Qu'il salisse la figure d'Emser, de Latomus, des sorbonistes, d'Eck : ses amis peuvent le concevoir; mais celle de l'archevêque de Mayence, si noble, si belle, et dont les lèvres ne se sont jamais ouvertes que pour lui donner de charitables avis : Dieu ne lui

1) D. Justo Jonae, 20 junii.
2) Nicol. Amsdorfio, 12 mart.
3) Ph. Melanchthoni, 26 mart.
4) Just. Jonae, 20 junii.
5) Emsero non respondebo.... nisi is dignior sit, quam ut cum stercore committatur. Philipp. Melanchthoni, 13 julii.

pardonnera pas. Spalatin, l'électeur, pleins de vénération pour le prélat, essayaient inutilement d'imposer silence au Saxon : « Plutôt que de me taire, écrivait-il, je vous perdrai, vous, l'archevêque et toute créature humaine. » Et de son lit de douleur il adressait au Mayençais un « Avertissement » amical, où il l'appelle papiste, idolâtre; où il le compare à un cèdre que Dieu saura bientôt briser, à un Pharaon au cœur endurci, à un loup dévorant. « Mon Dieu, dit-il, vit encore, et il saura bien le moyen de jouter avec un cardinal de Mayence, quand il aurait à ses côtés quatre Césars... Et Luther aussi n'est pas mort, il s'appuiera sur ce Dieu qui a humilié le pape, et il jouera avec l'archevêque de Mayence un jeu dont on ne se doute pas... Vous voilà averti; si votre grace ne veut pas renverser des pratiques idolatres, ce sera mon affaire à moi, homme de foi et d'éternité; je vous traiterai comme j'ai fait du pape, et je montrerai au monde la différence qu'il y a entre un loup et un évêque. Que votre grandeur se tienne pour avertie, qu'elle se conduise en conséquence. Si on me méprise, il en viendra un autre qui méprisera le mépris, suivant la parole d'Isaïe 1).

» Je vous déclare que si dans quatorze jours je n'ai pas reçu une réponse précise de vous, je publierai mon petit livre sur l'idole de Halle 2); tant pis si vos gens retiennent ma lettre et l'empêchent de parvenir jusqu'à vous : c'est le devoir d'un évêque d'avoir des gens probes et fidèles. »

1) An Albrecht, Erzbischof von Mainz, 1 Dec.
2) Wider den Abgott zu Halle.

Le pamphlet parut sans que Luther voulût attendre le terme qu'il avait fixé 1); c'est un ramas d'ordures, de lâches outrages envers l'archevêque, qui s'était déjà vengé en répondant à « l'Avertissement » du moine : « Qu'il se reconnaissait pour pécheur, pour un vil et inutile fumier; que désormais il se conduirait en prince et en évêque qui met toute sa confiance en Dieu 2). »

Et veut-on connaître la cause de la colère de Luther? c'est que le prélat avait interdit à Halle un prêtre qui s'était marié, et que le sens d'un texte paulinique, demeuré caché jusqu'à ce jour à Luther, venait après une exégèse laborieuse de lui être révélé: décidément le célibat était une œuvre de Satan.

En 1836 nous visitâmes la Wartbourg; le gardien du château aimait Luther avec passion ; il nous contait avec un abandon plein de charmes le récit de l'entrée du chevalier Georges, par une nuit obscure dans ce nid où il venait se réfugier pour échapper, lui le cygne prédit par Jean Huss, aux serres de l'aigle impériale. Il ouvrait les fenêtres du donjon et nous montrait la belle vallée du Hellthal toute peuplée, comme au temps de Luther, d'oiseaux au doux chant, toute fraiche de verdure, toute brillante de soleil et de roses, et jusqu'au grand chêne où, la tête appuyée, le chevalier écoutait les modulations du rossignol, ou redisait lui-même ces cantiques qui, à Magdebourg, touchaient à peine le cœur des riches, et

1) Seckendorf. Comm. in Luth. § CVII, 1. La lettre de Luther, datée du désert de la Wartbourg, le 1er décembre, n'a pu parvenir à l'archevêque que vers le 15 du mois. Le cardinal répondit le 21.
2) Seckendorf, lib. 1, § CVII.

qui alors avaient le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales. Car ce gardien croyait aux apparitions qui avaient tourmenté Luther, et il nous disait comment le démon, dans une nuit, vint à remuer le sac de noix dont on avait fait présent au docteur, qui, impatienté, cria de sa grosse voix : Veux-tu bien t'en aller! Mais le diable tenait bon : il venait de se changer en mouche, dont le bourdonnement entrait dans les oreilles du moine, qui finit par prendre son encrier et le jeta sur les ailes de l'insecte 1)... — Voyez, ajoutait-il, voilà la tache d'encre que le temps n'a pu effacer. Une nuit qu'il méditait sur l'abolition de la messe, le diable vint se poser à ses côtés, et disputer avec lui. Et le gardien allait commencer un récit que nous ne fûmes pas tentés d'écouter, car celui qu'il nommait son père l'avait autrefois narré bien plus dramatiquement.

Vous allez l'entendre.

---

1) Voyez dans le deuxième volume le chapitre qui a pour titre : Les Tisch-Reden.

CHAPITRE XXI.

CONFÉRENCE AVEC LE DIABLE. — 1521.

« Il m'arriva une fois de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit, et Satan 1) commença ainsi à disputer avec moi : — Ecoute, me dit-il, docteur éclairé. Tu sais que durant quinze ans tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce, si de telles messes privées étaient une horrible idolatrie? Que serait-ce si le corps et le sang de J.-C. n'y avaient pas été présents, et que tu n'eusses adoré et fait adorer aux autres que du pain et du vin? — Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, j'ai reçu l'onction et la consécration des mains de l'évêque, et j'ai fait tout cela par le commandement de mes supérieurs et par l'obéissance que je leur devais. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, puisque j'ai prononcé sérieusement les paroles de J.-C., et que j'ai célébré ces messes avec un

1) Récit de la conférence du Diable avec Luther, fait par Luther lui-même, 1684, in-12. — Nous reproduisons, sans y presque rien changer, la traduction de l'anonyme.

grand sérieux, tu le sais? — Tout cela est vrai, me dit-il; mais les Turcs et les païens font aussi toutes choses dans leurs temples par obéissance, et ils y font sérieusement toutes leurs cérémonies. Les prêtres de Jéroboam faisaient aussi toutes choses avec zèle et de tout leur cœur contre les vrais prêtres qui étaient à Jérusalem. Que serait-ce si ton ordination et ta consécration étaient aussi fausses que les prêtres des Turcs et des Samaritains sont faux et leur culte faux et impie?

» Premièrement tu sais, me dit-il, que tu n'avais alors ni connaissance de J.-C., ni vraie foi, et qu'en ce qui regarde la foi tu ne valais pas mieux qu'un Turc, car le Turc et tous les diables croient l'histoire de J.-C., qu'il est né, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, etc.; mais le Turc, et nous autres esprits réprouvés, nous n'avons point de confiance en sa miséricorde, et nous ne le tenons pas pour notre médiateur et notre sauveur; au contraire, nous avons peur de lui comme d'un juge sévère. C'était là ta foi, tu n'en avais point d'autre quand tu reçus l'onction de l'évêque, et tous ceux qui donnaient ou qui recevaient cette onction avaient ces sentiments de J.-C. : ils n'en avaient point d'autres. C'est pour cela qu'en vous éloignant de J.-C. comme d'un joug cruel, vous aviez recours à la vierge Marie et aux saints, et vous les regardiez comme des médiateurs entre vous et J.-C. Voilà comme on a ravi la gloire à J.-C. C'est ce qu'aucun autre papiste ne peut nier. Vous avez donc reçu l'onction, vous avez été tondus, et vous avez sacrifié à la messe comme des païens et non comme des chrétiens. Comment donc avez-vous pu

consacrer à la messe ou célébrer vraiment la messe, puisqu'il y manquait une personne qui eût la puissance de consacrer, ce qui est, selon votre propre doctrine, un défaut essentiel? Secondement tu as été consacré prêtre et tu as abusé de la messe contre son institution et contre la pensée et le dessein de J.-C. qui l'a instituée; car J.-C. a voulu que le sacrement fût distribué entre les fidèles qui communient, et qu'il fût donné à l'Eglise pour être mangé et pour être bu. En effet, le vrai prêtre est établi ministre de l'Eglise pour prêcher la parole de Dieu et pour donner les sacrements comme le portent les paroles de J.-C. sur la cène, et celles de saint Paul dans sa Ire aux Corinthiens, en parlant de la cène du Seigneur. De là est venu que les anciens l'ont nommée communion, parce que, selon l'institution de J.-C., le prêtre ne doit pas user seul du sacrement, mais les autres chrétiens qui sont ses frères en doivent user avec lui. Et toi, pendant quinze ans entiers tu t'es toujours appliqué à toi seul le sacrement lorsque tu as dit la messe, et tu n'y as pas fait participer les autres. Il t'était même défendu de leur donner tout le sacrement. Quel sacerdoce est cela, quelle onction? quelle messe et quelle consécration? Quelle sorte de prêtre es-tu, qui n'a pas été ordonné pour l'Eglise, mais pour toi-même? Il est certain que J.-C. n'a point connu et ne reconnaît point ce sacrement et cette onction. — Troisièmement la pensée et le dessein de J.-C., comme ses paroles le marquent, est qu'en prenant le sacrement nous annoncions et nous confessions sa mort: « Faites ceci, dit-il, en mémoire de moi, » et comme dit saint Paul jusqu'à ce qu'il vienne. Mais

toi, diseur de messes privées, tu n'as pas seulement une fois prêché ou confessé J.-C. dans toutes tes messes; tu as pris seul le sacrement et tu as marmotté entre tes dents, et comme en sifflant, les paroles de la cène pour toi seul. Est-ce là l'institution de J.-C.? Est-ce par de telles actions que tu prouveras que tu es prêtre de J.-C.? Est-ce là faire le prêtre chrétien, as-tu été ordonné pour cela? — Quatrièmement, il est clair que la pensée, le dessein et l'institution de J.-C., sont que les autres chrétiens participent aussi au sacrement; mais toi tu as reçu l'onction, non pour leur distribuer ce sacrement mais pour sacrifier. Et contre l'institution de J.-C. tu t'es servi de la messe comme d'un sacrifice, car c'est ce que signifient clairement les paroles de l'évêque qui donne l'onction : lorsque, selon la cérémonie ordinaire, il met le calice entre les mains de celui qui vient de recevoir l'onction, il lui dit : « Recevez la puissance de célébrer et de sacrifier pour les vivants et pour les morts. » Quelle est cette onction et cette ordination sinistre et perverse? J.-C. a institué la cène comme une viande et comme un breuvage pour toute l'Eglise, et pour être présentée par le prêtre à tous ceux qui communient avec lui, et tu en fais un sacrifice propitiatoire devant Dieu. O abomination, qui passe toute abomination! — Cinquièmement, la pensée et le dessein de J.-C. est, comme nous avons dit, que le sacrement soit distribué à l'Eglise et aux communiants, pour relever et pour affermir leur foi dans les combats des diverses tentations qui viennent du diable, du péché, même pour renouveler et pour prêcher les bienfaits de J.-C.; mais toi tu l'as regardé

comme une chose qui t'était propre, que tu pouvais faire sans les autres, et que tu pouvais leur donner gratuitement ou pour de l'argent; dis-moi, que peux-tu nier de tout cela? As-tu donc été fait prêtre de la sorte, c'est-à-dire sans J.-C., sans foi? Car tu as reçu l'ordination et l'onction contre le dessein et l'institution de J.-C., non afin de donner le sacrement aux autres, mais afin de sacrifier pour les vivants et pour les morts; tu n'as pas été ordonné pour être ministre de l'Eglise, etc. De plus, comme tu n'as jamais distribué le sacrement aux autres, tu n'a pas prêché J.-C. à la messe, et par conséquent tu n'as rien fait des choses que J.-C. a instituées. As-tu donc reçu tout à fait l'onction et l'ordination contre J.-C. et son institution pour faire tout ce qui est contre lui? Et si tu as été consacré et ordonné par les évêques contre J.-C., il est hors de doute que ton ordination et ta consécration est impie, fausse et antichrétienne. Je soutiens donc que tu n'as pas consacré à la messe, et que tu n'as offert et fait adorer aux autres que du pain et du vin seulement.

» Tu vois maintenant qu'il manque dans ta messe, premièrement, une personne qui puisse consacrer, c'est à dire un homme chrétien; qu'il y manque en second lieu une personne pour qui on consacre, et à qui on doit donner le sacrement, c'est à dire l'Eglise, le reste des fidèles et le peuple.

» Tu es là debout tout seul, et tu t'imagines que J.-C. a institué pour toi seul le sacrement, et que tu n'as qu'à parler pour consacrer dans la messe le corps et le sang de J.-C., quoique tu ne sois pas membre de J.-C., mais son ennemi. Il y manque en

troisième lieu la fin, le dessein, le fruit et l'usage pour lequel J.-C. a institué ce sacrement, car J.-C. l'a institué en faveur de l'Eglise pour être mangé et pour être bu, pour fortifier la foi des fidèles, pour prêcher et pour révéler dans la messe les bienfaits de J.-C. Or, tout le reste de l'Eglise, qui ne sait pas même que tu dis la messe, n'apprend rien par toi, et ne reçoit rien de toi; mais toi seul, dans ton coin, muet et sans rien dire, tu manges seul, tu bois seul, et ignorant que tu es de la parole de J.-C., moine indigne et sans foi, tu ne communies personne avec toi, et suivant la coutume qui est parmi vous autres, tu vends pour de l'argent, comme une bonne chose, ce que tu fais. — Si donc tu n'es pas une personne capable de consacrer et que tu ne le doives pas; s'il n'y a personne à ta messe pour recevoir le sacrement, si tu mets à l'envers, si tu changes et si tu renverses entièrement l'institution de J.-C.; enfin si tu n'as reçu l'onction que pour faire ainsi toute chose contre J.-C. et son institution, qu'est-ce que ton onction, et que fais-tu ensuite, en disant la messe et en consacrant, que blasphémer et tenter Dieu? tellement que tu n'es pas véritablement prêtre, ni par conséquent véritablement corps de J.-C. Je te donnerai une comparaison. Si quelqu'un baptisait quand il n'y a personne à baptiser, comme si quelque évêque, selon la coutume ridicule qui s'est introduite parmi les papistes, baptisait une cloche ou une sonnette, ce qui ne doit ni ne peut recevoir le baptême; dis-moi, serait-ce là un vrai baptême? Tu seras contraint d'avouer ici que ce n'en serait pas un. Car qui peut baptiser ce qui n'est point ou ce qui ne peut

recevoir le baptême? Que serait-ce que ce baptême, si je prononçais en l'air ces paroles : Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et que je répandisse de l'eau? Qui est-ce qui recevrait là la rémission de ses péchés ou le Saint-Esprit? Serait-ce l'air ou la cloche? Il est palpable qu'il n'y a point là de baptême, quoique les paroles de baptême soient prononcées, ou que l'eau soit répandue, parce qu'il y manque une personne qui puisse recevoir le baptême; que dirais-tu si la même chose t'arrivait dans ta messe, que tu prononçasses les paroles, que tu crusses recevoir le sacrement, et que cependant tu ne reçusses que du pain et du vin? car l'Eglise qui est la personne qui reçoit n'y assiste pas, et toi qui es un impie, un incrédule, tu n'es pas plus capable de recevoir le sacrement, qu'une cloche ne l'est de recevoir le baptême. C'est pourquoi tu n'as rien du tout quant au sacrement. — Tu me diras peut-être ici : Quoique je ne présente pas le sacrement aux autres qui sont dans l'Eglise, je ne laisse pas de le prendre et de le donner à moi-même, et il y en a plusieurs parmi les autres qui, tout incrédules qu'ils sont, reçoivent le sacrement ou le baptême, et cependant ils reçoivent un vrai baptême et un vrai sacrement. Pourquoi n'y aurait-il pas dans une messe un vrai sacrement? Mais ce n'est pas la même chose, parce que dans le baptême, lors même qu'il se donne dans une nécessité pressante, il y a au moins deux personnes, celle qui baptise et celle qui doit être baptisée, et souvent plusieurs autres personnes de l'Eglise. De plus, la fonction de celui qui baptise est telle qu'il communique quelque chose aux autres

personnes de l'Eglise comme à ses membres, et qu'il ne leur ôte rien pour se l'appliquer à lui seul, comme tu fais dans la messe. Et toutes les autres choses qui se passent dans l'action du baptême sont selon le commandement de l'institution de J.-C., mais la messe est contre l'institution de J.-C. En second lieu, pourquoi n'enseignez-vous pas qu'on peut se baptiser soi-même? pourquoi désapprouvez-vous un tel baptême? Pourquoi rejetteriez-vous la confirmation si quelqu'un se confirmait lui-même, comme l'on confirme parmi vous? Pourquoi la consécration ne vaudrait-elle rien si quelqu'un se consacrait prêtre lui-même? Pourquoi n'y aurait-il point d'onction si quelqu'un étant à l'extrémité se la donnait lui-même comme on la donne parmi vous? Pourquoi n'y aurait-il point de mariage, si quelqu'un se mariait lui-même, ou voulait forcer une fille, et dire que cette action devrait être un mariage malgré cette fille, car ce sont là vos sept sacrements! Si donc personne ne peut faire aucun de vos sacrements ou en user par soi-même, pourquoi veux-tu faire ce sacrement pour toi seul? Il est bien vrai que J.-C. s'est pris lui-même dans le sacrement, et que tout ministre en le donnant aux autres, le prend aussi pour lui-même. Mais il ne le consacre pas pour lui seul, il le prend conjointement avec les autres et avec l'Eglise, et tout cela se fait selon le commandement de J.-C. Quand je parle ici de consécration, je demande si quelqu'un peut consacrer et faire le sacrement pour lui seul; parce que je sais fort bien qu'après la consécration chaque prêtre peut user comme les autres, car c'est la communion et la table

du Seigneur qui est commune à plusieurs; comme lorsque j'ai demandé si quelqu'un pouvait se donner l'onction et s'appeler lui-même, je savais fort bien qu'ayant été appelé et qu'ayant reçu l'onction, il pouvait se servir ensuite de sa vocation. Et enfin lorsque j'ai demandé si, quelqu'un ayant violé une fille, c'était assez pour que celui qui l'avait déshonorée appelât mariage cette conjonction, je savais bien aussi que quand la fille consent d'abord au mariage, la conjonction qui suit ce consentement est un mariage.

» Dans cette détresse et dans ce combat contre le diable, je voulais repousser l'ennemi avec les armes auxquelles j'étais accoutumé sous la papauté, et je lui objectais l'intention et la foi de l'Eglise, en lui représentant que c'était dans la foi et dans l'intention de l'Eglise que j'avais célébré ces messes privées. — Je veux, lui disais-je, que je n'aie pas cru comme je devais croire, et que je me sois trompé dans ma pensée; l'Eglise, néanmoins, a cru en cela comme il fallait croire et ne s'est pas trompée. Mais Satan me prenant avec plus de force et de véhémence qu'auparavant: — Çà, me dit-il, fais-moi voir où il est écrit qu'un homme impie, incrédule, puisse assister à l'autel de J.-C., consacrer et faire le sacrement en la foi de l'Eglise: où Dieu l'a-t-il ordonné, où l'a-t-il commandé? Comment prouveras-tu que l'Eglise te communique son intention pour dire ta messe privée, si tu n'as point la parole de Dieu pour toi, et que ce soient les hommes qui t'aient enseigné sans cette parole? Toute cette doctrine est un mensonge. Quelle est votre audace! Vous faites ces choses dans

les ténèbres, vous abusez du nom de l'Eglise, et après vous voulez défendre toutes vos abominations par le prétexte de l'intention de l'Eglise. Tu n'as que faire de m'alléguer l'intention de l'Eglise; l'Eglise ne voit rien et ne pense rien au delà de la parole et de l'institution de J.-C., et beaucoup moins encore contre son dessein et son institution, dont j'ai déjà parlé, car saint Paul dit dans sa Ire aux Corinthiens, ch. 2, en parlant de l'Eglise et de l'assemblée des fidèles : Nous connaissons les sentiments de J.-C.

» Mais comment apprendras-tu qu'une chose est selon le dessein et l'intention de J.-C. et de l'Eglise, que par la parole de J.-C., par la doctrine et par la profession publique de l'Eglise ? Comment connais-tu que l'intention et la pensée de l'Eglise est que l'homicide, l'adultère et l'incrédulité soient mis entre les péchés pour lesquels on peut être damné ? Et comment sais-tu d'autres choses semblables, que par la parole de Dieu ?

» Si donc on doit apprendre de la parole et du commandement de Dieu ce que l'Eglise pense des œuvres bien ou mal faites, ne doit-on pas, à plus forte raison, apprendre de la parole de Dieu ce qu'elle pense de sa doctrine ? pourquoi donc, blasphémateur, contreviens-tu dans la messe privée aux paroles claires et à l'ordre de J.-C. ? et pourquoi te sers-tu ensuite de son nom et de l'intention de l'Eglise pour couvrir ton mensonge et ton impiété ? Tu pares de ces misérables couleurs ton invention, comme si l'intention de l'Eglise pouvait être contraire aux paroles de J.-C. ? Quelle est cette audace

prodigieuse, que tu puisses profaner le nom de l'Eglise par un mensonge si impudent!

» Puisque l'évêque ne t'a donc fait diseur de messe par l'onction qu'il t'a donnée, que pour faire en disant des messes privées tout ce qui est contraire aux paroles claires et à l'institution de J.-C., à la pensée, à la Foi, à la profession publique de l'Eglise, cette onction est profane et n'a rien de saint et de sacré. Elle est même plus vaine, plus inutile, et aussi ridicule que le baptême qu'on donnerait à une pierre ou à une cloche. Et Satan poussant encore plus loin ce raisonnement me dit : — Tu n'as donc pas consacré, tu n'as offert que du pain et du vin comme tous les païens; par un trafic infâme et injurieux à Dieu, tu as vendu ton ouvrage aux chrétiens, servant, non à Dieu, non à J.-C., mais à ton ventre. Quelle est cette abomination inouïe au ciel et sur la terre ? Voilà à peu près le sommaire de cette dispute.

» Je vois d'ici les saints pères qui rient de moi et s'écrient : Quoi! c'est là ce docteur célèbre qui est demeuré court, et n'a pu répondre au diable ? Ne vois-tu pas, docteur, que le diable est un esprit de mensonge? Grace, mes pères; j'aurais ignoré jusqu'à présent que le diable est un menteur, si vous ne me l'aviez affirmé, mes doctes théologiens. Certes, s'il vous fallait souffrir les rudes assauts de Satan et disputer avec lui, vous ne parleriez pas comme vous le faites de l'exemple et des traditions de l'Eglise; car le diable est un rude jouteur, et il vous presse si violemment qu'il n'est pas possible de lui résister sans un don particulier du Seigneur. Tout d'un coup, en

un clin d'œil, il remplit l'esprit de ténèbres et d'épouvantements, et s'il a affaire à un homme qui n'ait pas pour lui répondre une parole de Dieu toute prête, il n'a besoin que du petit doigt pour l'abattre. Il est vrai que c'est un menteur; mais il ne ment pas quand il nous accuse; car alors il vient au combat avec le double témoignage de la loi de Dieu et de notre conscience. Je ne puis nier que je n'aie péché, je ne puis nier que mon péché ne soit grand, je ne puis nier que je ne sois coupable de mort et de damnation 1) »!

Tel est le récit de cette vision, où Luther paraît avec moins de gloire qu'à Worms. Le diable s'y montre moins bon argumentateur que le dominicain dans la dispute de Leipzig, où Satan parlait cependant par la bouche d'Eccius, au dire de Luther : le maître est ici plus faible que le disciple. A moins que le réformateur n'ait voulu nous celer les raisonnements puissants dont le diable le terrassa, il n'est pas d'écolier en théologie qui ne réfutât aisément la thèse satanique. Luther, qui sans doute avait sous la main un des catéchismes qu'on trouve encore dans toute

1) De Missâ angulari, t. VI, Ienae, p. 81, 83. — T. VII. Op. Luth. Witt. fol.... 228. — Voy. conférence du Diable avec Luther contre le saint sacrement de la messe, sans nom d'auteur (par Paul Bruzeau), in-12, Paris, 1740. — Cochlaeus, in act. f. 67. Math. Conc. f. 32. — Claude, Défense de la Réformation, deuxième partie, chap. 5. — Préjugés légitimes, par Nicolle, Bruxelles, chap. 2. — Réfutation de la réponse d'un ministre luthérien sur la conférence du Diable avec Luther, Bruxelles 1682. — Basnage, Hist. des Eglises réformées, t. III, chap. 5. Bayle, art. Luther.

famille allemande, n'aurait eu besoin pour le confondre que d'ouvrir la page où l'Eglise enseigne — que le prêtre en célébrant le sacrifice de la messe en applique les mérites à tous ceux qui l'entendent dévotement. Et puis Satan connait aussi peu le catéchisme que l'histoire. Nous ne savons pas ce qu'il aurait pu répondre à Luther qui lui aurait demandé où il avait lu que les Turcs croient à la mort de Jésus-Christ, quand Mahomet, dans le Koran, dit positivement que Dieu enleva Jésus-Christ, et qu'un autre, mis à sa place, fut crucifié. Luther aussi a trop ménagé son adversaire. Si le docteur d'Ingolstadt, ou Tezel, ou Emser, lui avaient objecté l'indignité du prêtre pour prouver l'inefficacité du sacrement, il leur aurait répondu :

« Si le diable apparaissait et que j'apprisse qu'il s'est mêlé de l'office de pasteur; qu'ayant revêtu une figure d'homme il a prêché, enseigné, baptisé, messé, absous, et fait ces fonctions selon l'institution de Jésus-Christ; nous serions forcés d'avouer que ces sacrements ne sont pas inefficaces, mais que nous aurions reçu un vrai baptême, un véritable Evangile, une vraie absolution, un vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ; car notre foi et l'efficacité des sacrements ne reposent pas sur la qualité de la personne. Qu'importe qu'elle vaille quelque chose ou rien; qu'elle ait reçu l'onction ou non; que sa vocation soit légitime ou non; que ce soit un diable ou un ange 1) » !

La légende de Luther tend à dénaturer totalement

1) De Missâ privatâ, et unctione sacerdot. t. VII, f. 243, verso.

le caractère de Satan, introduit par le christianisme dans ces récits dont l'Allemagne aime encore à s'entretenir. Le démon, qui toujours s'y montre en lutte avec l'Eternel, a la mission de tenter l'homme et de le détourner du ciel. De là ces pactes où l'esprit de ténèbres paie une ame à prix d'or. Ainsi fut bâtie la tour de Saint-Etienne, à Vienne : Paxbaum, amoureux de la fille de son maître, Antoine Pilgram, se donne au diable 1), élève la flèche, et épouse la jeune fille. Mais ici voyez comme se conduit le démon : c'est un ange qui veut retirer de l'abîme une pauvre ame et qui fait l'office de prêtre. Le diable devrait habiter le paradis luthérien, s'il est aussi soucieux du salut des hommes.

Il nous paraît impossible que le Saxon fût éveillé quand Satan lui apparut ; car nous ne le reconnaissons pas à cette parole molle et craintive qu'il hasarde pour réfuter son adversaire. Nous ne concevons donc pas les beaux témoignages que rendent du moine, en cette dispute, quelques réformés, le ministre Drelincourt, entre autres, qui affirme « que le serpent ancien attaqua Luther, s'en promettant la victoire, parce que le serviteur de Dieu avait été prêtre et que durant quinze ans il avait célébré des messes privées ; et que Satan prouve par des arguments invincibles que ces messes sont contre Dieu, et contre l'Ecriture divinement inspirée 2) ». Le ministre donne dans cette lutte un trop beau rôle à Satan.

---

1) Genin. Revue du Nord, n. 8, octobre 1835.

2) Livre du faux prophète, p. 273.

Il faut convenir que cette entrevue a merveilleusement contribué au progrès de l'œuvre de la réforme. Ce qu'il y avait encore d'indécision dans l'ame de Luther sur la valeur des textes bibliques tomba devant les arguments du diable. Convaincu par l'esprit de ténèbres, le moine ne vit plus dans le sacrifice de l'autel qu'une idolâtrie papiste, et cessa de célébrer. Pour prouver que la messe n'est qu'une œuvre païenne, les réformés, à l'imitation de Drelincourt, ont depuis renvoyé nos prêtres au témoignage de Satan 1). De leur côté les sacramentaires, comme Pareus 2), invoquent cette apparition pour convaincre les luthériens et les calvinistes que si le diable s'est montré au père de la réforme afin de lui révéler l'idolâtrie cachée dans la célébration de la messe, un ange a bien pu apparaître à Zwingli pour lui enseigner le véritable sens des paroles de la cène 3). Luther s'est moqué de cette vision, au grand scandale des zwingliens, qui n'ont jamais refusé de croire à son colloque avec Satan.

— Savez-vous pourquoi les sacramentaires Zwingli, Bucer, Œcolampade, n'ont jamais eu l'intelligence des divines Ecritures? C'est, dit Luther, qu'ils

---

1) C'est l'argument de Laubenberger dans son petit livre qui a pour titre : — Wilt du dann noch nicht Catholisch werden? Rien de plus vrai que Luther eût appris du démon que la messe privée est un acte d'idolâtrie : Wahr ist, daß Luther vom Teufel unterrichtet worden, die Meß als eine greuliche Abgötterei zu verwerfen.

2) Controverses ecclesiastiques.—Luther et ses disciples auraient pu être plus modérés, et cesser de critiquer le songe où Zwingli reçut non pas du Diable, mais d'un tout autre moniteur, le sens véritable de la parole de Dieu.

3) Hospinianus; Historiae Rei Sacramentariae, 2 p. fol. 120.

n'ont jamais eu pour adversaire le démon; car, quand nous n'avons pas le diable attaché au cou, nous ne sommes que de tristes théologiens 1).

Un écrivain qui eut la gloire de disputer souvent avec Bossuet, M. Claude ne veut voir dans cette conférence qu'une parabole, une espèce de mythe imaginé par Luther, qui était nourri, dit-il, de la lecture des écrits des moines, où le tentateur apparaît si souvent. Satan, au lieu d'une réalité, ne présenterait plus qu'une abstraction philosophique : le cri des mauvaises passions 2). Pour nous, M. Claude, eût-il toute l'éloquence que Luther prête au démon, ne nous convaincrait pas, tant le texte du narrateur est clair et positif! Nous admettrions plus volontiers l'apparition de Satan, en chair et en os si l'on veut, que l'interprétation du ministre calviniste.

Luther s'est chargé lui-même de donner un démenti à ce maladroit apologiste; car, dans le traité de Missa privata, où est rapportée la vision, après avoir exalté la puissance dont est doué Satan, qui ne souffre pas qu'on dispute longtemps avec lui : « Voilà, dit-il, qui m'explique comment il arrive quelquefois qu'on trouve des hommes morts dans leur lit : c'est Satan qui leur tord le cou et qui les tue. Emser, OEcolampade et d'autres qui leur ressemblent, tombés sous les griffes et les carreaux de Satan, sont

1) Cur sacramentarii sacram scripturam non intelligunt, haec causa est, quia verum opponentem, nempè Diabolum, non habent, qui demum docere eos solet. — Quando Diabolum ejusmodi collo non habemus affixum, nihil nisi speculativi theologi sumus. Luth. in coll. Isl. de verbo Dei, f. 23. Coll. Francf. f. 58.

2) Défense de la Réformation.

morts ainsi subitement 1). » Hospinian croit bien qu'Emser est mort de la mort diabolique dont parle Luther; mais il ne peut abandonner au démon OEcolampade, évangéliste à la vie pure et sainte 2), qui, selon le témoignage de Bèze, après un doux trépas, alla rejoindre Zwingli, son frère 3), le curé d'Einsiedeln qui prétendait que Luther n'était pas possédé par un esprit impur, mais occupé comme un château fort par une légion de diables 4).

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette légende, c'est moins l'apparition de Satan que la polémique qu'elle a suscitée, et les flots d'encre et d'injures qu'elle a fait verser. Quand et où le diable s'est-il montré à Luther? Le docteur a fait un mystère de la date et du lieu de la conférence; et ses disciples, obligés de suppléer au silence du maitre, placent cette vision les uns à Wittemberg, sur la fin de 1536, c'est à dire au moment où il en publia le récit; d'autres avant la diète de Worms, quelques uns à la Wartbourg, et c'est la conjecture la plus vraisemblable. Elle acquiert même une sorte de démonstration, si l'on accepte le témoignage du démon, qui débute dans son colloque par accuser Luther de célébrer la messe depuis quinze ans; or, c'est vers la fin de 1507 que le moine fut ordonné. Il résulterait cependant

---

1) Credo equidem quod Emserus et OEcolampadius, alliique horum similes ist'us modi, ignitis Satanae et telis, ac hastis confossi subitâ morte perierint. Hospin. Hist. Sacram. t. II, p. 220.

2) Le même, p. 126.

3) Bèze, Portrait des Hommes Illustres, p. 84, 85.

4) Non obsessum ab uno spiritu, sed occupatum à caterva daemonum. Zuingl. contrà Luth.

de l'allégation de Satan, que le docteur même après sa comparution à Worms, disait encore la messe. Sa correspondance donne un grand degré de probabilité au témoignage de Satan, car nous le voyons dans les montagnes de sa Pathmos, travaillé de doutes et d'inquiétudes, déclarer à Mélanchthon que le célibat étant une œuvre diabolique, il tient l'abbé de Kemberg, qui a pris femme pour un homme de Dieu.... et qu'il renonce dans l'éternité à jamais célébrer 1). Toutefois dans une lettre à la noblesse germanique, dans son exégèse du Nouveau-Testament, dans le prélude de sa Captivité de Babylone et dans des lettres à ses amis, Luther s'était élevé avec force contre l'usage des messes privées. Le démon ne lui aurait donc rien appris qu'il ne sût déjà. Comment aussi le tentateur, en admettant qu'il soit descendu à la Wartbourg, vient-il parler au moine d'extrême-onction et de confession, que Luther avait depuis longtemps rayées de son symbole? Les doutes et les incertitudes se pressent, quand on rapproche cette apparition d'une vision toute céleste qu'il raconte à l'électeur Frédéric, pour glorifier le nouvel Evangile qu'il veut donner aux hommes, et dont il avait ôté le célibat, la messe, les vœux, l'extrême-onction et l'ordre : « Que votre illustrissime grace le sache bien, ce n'est pas des hommes, mais de Jésus-Christ notre Sauveur que j'ai reçu la foi que j'annonce, moi l'évangéliste de Jésus 2). »

1) Sed et ego amplius non faciam missam privatam in aeternum. Melanchth. 1 aug. 1521.

2) Ut non injuria me servum ejus et evangelistam nominare poterim, etc. Epist. t. II, Oper. Luth. Ienae, 72, 79, 80.

Il n'y a qu'une nouvelle apparition de Satan qui pourrait jeter quelque lumière sur cette page si obscure de la vie de Luther. Seulement le récit du moine subsiste. Il est probable qu'il a cru sincèrement avoir disputé avec le démon, bien qu'il n'ait jamais voulu indiquer ni le lieu ni l'époque du colloque, et que l'abolition de la messe est due moins à son intelligence de la parole biblique qu'à l'argumentation irrésistible de son adversaire : certes, ce n'est pas le triomphe le moins extraordinaire de l'esprit des ténèbres, que sa victoire sur Luther!

Comment s'étonner maintenant du bruit répandu en Allemagne que Luther avait un commerce avec les puissances invisibles, des entretiens nocturnes avec Satan, qui, pour entrer plus aisément à la Wartbourg, prenait la figure d'une jeune femme 1) de la famille des Berlips. Luther a parlé de cette visite. Qui avait ouvert à cette dame les portes du château, dont l'escalier était fermé avec des chaines et une porte de fer? Qui la laissait pénétrer dans cette solitude? Quelle était sa mission? Ce sont des questions auxquelles Luther seul aurait pu répondre, et il a gardé le silence 2). Quelques historiens réformés ont prétendu qu'elle lui apportait le décret de l'empereur; mais il semble qu'on pouvait confier à d'autres qu'à une femme un semblable message.

---

1) Ulenberg, Historia de vitâ Lutheri.

2) Coll. Mens., f. 262. — Voir le chapitre du deuxième volume qui a pour titre : LE DIABLE ET LA FEMME.

CHAPITRE XXII.

DÉSORDRES DANS LES INTELLIGENCES LUTHÉRIENNES.
1521 — 1522.

On a blâmé beaucoup moins les dispositions que certaines formes de langage du décret impérial, où Luther est transformé en démon sous la figure d'un homme et sous l'habit d'un religieux 1) : c'était l'œuvre d'Aleandro; peinture vive et animée de l'hérésie nouvelle. L'empereur parle de sa foi, de ses ancêtres, de tout ce qu'il a fait inutilement pour étouffer l'erreur; son langage est noble. Il veut qu'on proscrive les livres luthériens des états impériaux, et qu'on les brûle partout où on les trouvera. La flamme était alors la peine infligée aux écrits hérétiques, l'empereur usait de son droit. Mais dans aucune ville de ses états on ne sévit d'abord contre les novateurs;

1) Illum unum non ut hominem, sed Diabolum ipsum specie, ad perniciem generis humani, assumpta monachi cucullâ. Seck. lib. I, sect. 156, p. 158. Ulenberg, Historia de vitâ, etc., Lutheri, p. 116.

seulement on jetait au feu leurs pamphlets. Luther et ses disciples allumèrent à leur tour d'autres bûchers, où ils brûlèrent les ouvrages de leurs adversaires. A la lueur de ces flammes on voyait sourire ceux qui les avaient allumées : les uns croyaient y étouffer le catholicisme, les autres la réforme; ils se trompaient. Le catholicisme avait en lui une immortelle source de vie; la réforme renfermait en elle un élément plus actif que le feu, le principe même en vertu duquel elle se constituait parmi les hommes. Elle devait vivre longtemps.

L'appel à la parole de Dieu fait en pleine diète à Worms, et du haut de la montagne, à la Wartbourg, avait eu du retentissement. La réforme, qui devait mettre fin au règne de la théologie disputeuse, avait au contraire éveillé dans tous les esprits un amour de discussion qui fut poussé jusqu'au fanatisme; c'était une fièvre de logomachie. Un demi-siècle auparavant on disputait aussi; mais le dogme était hors de cause, tandis qu'à cette heure il était en jeu de tous côtés. L'Allemagne voyait s'élever dans chaque université, et souvent dans l'intérieur des familles, une tribune pour toute ame qui croyait avoir reçu le don d'intuition de la parole divine. A la tête de cette génération de docteurs dont l'Esprit-Saint délie l'entendement, était le prêtre Bernhard, de Feldkirch, abbé de Kemberg, qui, ayant lu dans saint Paul : melius est nubere quam uri, d'abord quitte sa soutane, annonce au monde qu'il a rompu ses vœux, et puis se marie publiquement. Homme aux exigences d'un double abdomen, suivant Luther 1),

1) Metuo ne hic duplo ventre egeat. Ep. Lutheri Melanchthoni.

plus grand buveur que Hessus Eobanus, plus gourmand que Sickingen et d'une ignorance si crasse que pour justifier son incontinence il fut obligé d'emprunter la plume de Mélanchthon qui lui fit l'aumône de vingt-quatre pages in-8° 1). Après lui vient le pasteur de Hirschfeld, qui se marie aussi, mais en invoquant un autre verset paulinien; ensuite Carlstadt, dont les cheveux ont grisonné dans le chœur de l'église de Tous les Saints où il est archidiacre depuis près de quinze ans, et qui, voulant rompre des liens qui lui pèsent, à lui dont l'âge n'a pu glacer les sens, cherche dans la Bible une parole qui calme ses remords, et en trouve une qui eût fait rougir le front de celle qu'il devait épouser et dont se rit Luther, — à savoir, que vivre dans la continence, c'est semen immolare Moloch. « Singulière interprétation écrit le docteur à Spalatin 2), et qui va rendre Carstadt et nous aussi la fable de l'Allemagne... — Je voudrais bien comme lui venir au secours des moines et des nonnes; car moi aussi j'ai pitié de ces pauvres jeunes filles et de ces adolescents que tourmentent des songes nocturnes 3). »

Ce fut sur un texte de l'Ecriture, mais du vieux Testament, que Gerbel de Strasbourg résolut de prendre femme. A chaque vœu de chasteté rompu, Luther applaudissait de son ermitage. « Saluez, resaluez votre femme, écrivait-il à Gerbel; elle est

1) Apologia ad officiales Dioecesanos Magdeburgensis Archiepiscopatus.

2) Spalatino, 16 aug.

3) Adeò me miseret miserabilium hominum, pollutionibus et urcdinibus vexatorum juvenum et puellarum. Melanchth. 1 aug.

enceinte, son ventre et ses mamelles s'enflent : elle enfantera, si le Christ le veut, un fils qui de sa verge de fer brisera les papistes, les sophistes, les religiosistes et les hérodistes. Etes-vous heureux d'avoir triomphé de ce célibat qui vous brûle de ses désirs impurs, ou vous damne par ses flux immondes! Vous voilà agréable à Dieu... Le mariage est un paradis, même avec la misère en partage 1). » Et comme si les tentations de la chair n'étaient pas assez vives et que les joies du paradis, que Luther promettait à ceux qui se mariaient, n'eussent pas donné assez de vertiges aux pauvres têtes de moines et de religieuses, on vit un jour l'autorité frapper à la porte des couvents, et annoncer de par le Seigneur et son Verbe, que les reclus étaient libres. Il s'en trouva qui demandaient à mourir dans la solitude; on n'écouta ni leurs larmes ni leur prière, et la grille de cet asile de paix, où ils avaient trouvé le repos, se ferma pour toujours. Quelques moines, quelques nonnes, acceptèrent avec joie la liberté qu'on leur imposait : ils quittaient l'état cénobitique comme ils l'avaient embrassé, par la grace du ventre, ainsi que le remarque Luther 2). Le réformateur flétrit d'abord de son in-

---

1) Fecunda adhùc est et tumescit uterus ejus pleno sinu, paritura, si Christus velit, filium qui virgâ ferreâ frangat papistas, sophistas, religiosistas, et herodistas.... Felix tu qui impurum istum coelibatum et vel uredine perpetua, vel immundis fluxibus damnabilem honorabili conjugio superasti... Paradisum arbitror conjugium vel summa inopia laborans. Nicol. Gerbellio, 1 novemb. 1521.

2) Video monachos nostros multos exire nulla causa alia quam quâ intraverant, hoc est ventris et libertatis carnalis gratiâ. Joh. Lango, 28 mart. 1522.

dignation cette brutale violence faite à la conscience de religieux qu'on plaçait ainsi entre la misère et l'apostasie; et si le sénat s'amenda, c'est à la parole du Saxon, qui tonnait de la Wartbourg comme la voix de Dieu, qu'on dut un retour inespéré à la légalité. Ce n'est pas nous assurément qui refuserons notre admiration à la belle colère de Luther. « Point de violence, s'écriait-il de sa montagne, point d'autre arme que la parole! Que celui qui veut croire, croie; que celui qui refuse de croire suive sa voie; ne jetons personne dans la foi de vive force, mais par l'ascendant irrésistible du Verbe 1). Ecoutez l'apôtre saint Paul : C'est avec le lait qu'il faut nourrir ceux qui naissent à la vérité. Voyez l'enfant quand il vient au monde, on lui donne une douce nourriture : d'abord du lait; quand il se développe, de la bouillie, et plus tard du pain et du fromage. Ainsi devez-vous faire, ainsi devez-vous traiter votre prochain. Est-ce qu'une mère maltraite son nourrisson parce qu'il refuse de manger 2)? »

Son langage devait bientôt changer.

D'autres docteurs se trouvaient alors, qui prirent la Bible et dirent à l'Eglise catholique : Vous êtes fille de l'erreur, car vous enseignez que le mariage est un et indissoluble; vous n'avez pas eu la compréhension du Verbe divin. C'étaient Bucer marié quatre fois, et Capito, et d'autres évangélistes, qui prêchèrent un beau jour que l'homme pouvait renvoyer sa femme, en prendre une autre et plusieurs au be-

1) Nicolao Hausmann, 27 mart.
2) An die Wittenberger, Bruchstück, décemb. 1521.

soin, à l'exemple des pasteurs de l'ancienne loi. Il y eut des chaires où l'on fit un cours de divorce et de polygamie. Ces prédications portaient leurs fruits. On vit des catholiques qui après avoir résisté à toutes les tentations intérieures, succombaient aux paroles de ces casuistes nouveaux, et rompaient publiquement des nœuds qui leur pesaient, ou introduisaient une concubine dans le ménage pour ressembler aux hommes de l'Ancien Testament : on les appelait des fils de la liberté. A Strasbourg il y avait des primes attachées au mariage des prêtres, un joli jardin, une habitation commode et une bonne cave 1). Ces désordres se répandaient partout où pénétraient les prédications de Luther. Erasme qui les avait prédits, en riait aux larmes. Toutes les hallucinations qui peuvent traverser un cerveau malade furent, un moment, prises pour des illuminations de l'Esprit saint. Jamais la lumière divine ne s'était communiquée plus abondamment à l'entendement humain. La Bible fut étendue comme un cadavre sur la table de l'opérateur, et là, chaque docteur armé de son scalpel, vint, comme plus tard Dumoulin, faire l'anatomie de l'œuvre de Dieu, et y chercher le souffle caché à l'œil du catholique jusqu'à la venue de Luther : ce fut le règne des gloses et des commentaires, dont le temps heureusement n'a pas seul fait justice, car le rire aussi s'en mêla et fut impitoyable. Il y eut des réformés qui, pour reconstituer le christianisme, vinrent annoncer qu'ils avaient trouvé un irrésistible argument contre la messe, le purgatoire et le culte

---

1) Voyez Histoire de Calvin.

des saints : c'était de nier l'immortalité de l'ame. Or, cette idée avait été conçue par des réfugiés italiens. On s'en moqua hautement. Ils quittèrent Wittemberg et allèrent s'établir à Genève, où nous les retrouvons en 1568, soutenant en pleine école, dans des thèses imprimées, — que tout ce qu'on a dit de l'immortalité de la pensée a été inventée par l'Antechrist pour faire bouillir la marmite du pape 1). Et ils citaient Luther qui avait dit : « On a beau s'escrimer à prouver que l'ame est produite par voie de propagation, qu'elle s'infuse dans le corps au moment de la création ; je soutiens que le poète a raison en chantant que l'enfant suit le père 2). » Ils avaient mal compris ce passage.

---

1) Purgatorium cum missa et pontifice romano melius abolire non possumus quam si dicamus simul animam cum corpore extingui.... Quidquid de animarum habetur immortalitate, ab Antichristo ad statuendam suam culinam excogitatum est. Cette proposition fut véritablement soutenue à Genève, non pas en assemblée générale, comme le rapporte Prateolus (Du Préau), in Elench. Voce Athei, p. 72, mais par quelques exilés italiens, qui firent publier leurs thèses, et les soutinrent en pleine école. Bayle, art. Luther.

2) Nihil est quod dicetur, anima rationalis creando infunditur et infundendo creatur; melius hàc in re docuit poeta dicens : patrem sequitur sua proles. Op. Luth., t. II. Bayle, art. Luth.

CHAPITRE XXIII.

LE DIALOGUE. 1521.

C'est à la Wartbourg que Luther reçut la sentence de la Sorbonne. Elle fut grave, réfléchie et modérée. La réputation de Luther explique suffisamment l'étude consciencieuse que la Sorbonne fit des propositions qu'on lui avait soumises. Mélanchthon fut chargé d'abord de répondre aux théologiens de Paris. Malheureusement on voit trop en le lisant, au ton de morgue et de dénigrement qu'il affecte, que son maître était près de là, peut-être derrière son fauteuil, quand il écrivait.

Luther ne fut pas satisfait de son disciple, il ne voulut pas toutefois refaire l'œuvre de son cher Philippe; mais il imagina, afin d'épancher sa bile, un de ces jeux d'école où il jetait à pleine main l'esprit, la verve, l'ironie et la colère. Et vraiment cette bouffonnerie, qu'il publia sous le nom de « Comédie de Luther condamné par la sotte et sacrilége Sorbonne, » est pleine de sel et de gaîté.

Il n'est pas de théologien qui dût tenir son sérieux en la lisant.

Luther feint que la Sorbonne s'est assemblée pour répondre à Mélanchthon : un des théologiens prend l'apologie contre le décret des furibonds théologastres de Paris 1), et lit chaque proposition qu'on examine longuement et qu'on condamne ensuite dans la forme accoutumée. Cette scène, où l'on joue sur le mot comme dans Aristophane, n'a de valeur que dans la langue latine.

MÉLANCHTHON.

Quid enim estis, nisi Sorba, o vos rudes et vere Sorbonici?

LA SORBONNE.

Proposition offensante pour les oreilles pieuses, et contumélieuse, si par rudes vous entendez ces pieux serrés dont on fait l'auge des porcs; si par rudes vous voulez dire ignorants, proposition dérogante et détractante.

MÉLANCHTHON.

Hæc est illa Helena pro qua magistri vestri decertant.

LA SORBONNE.

Proposition qui, en tant qu'elle signifie que nous aimons les filles, est infamante ; et blasphémante, si vous voulez dire que notre théologie est une Hélène.

---

1) Ludus Lutheri, a stolida et sacrilega Sorbona damnati. Adversus furiosum parisiensium theologastrorum decretum Philippi Melanchthonis pro Luthero apologia. Opera Lutheri, Ienae 1557, t. I, p. 451.

MÉLANCHTHON.

Rumpite interim magistri nostri.

LA SORBONNE.

Proposition diabolique, homicide, qui veut que notre corps se rompe en deux comme celui de Judas Iscariote.

MÉLANCHTHON.

Quis non rideat muliebrem hanc et monachalem impotentiam?

LA SORBONNE.

Proposition fausse et sotte; d'abord parce qu'elle suppose que nous sommes des femmes qui ne pouvons engendrer sans l'opération d'hommes; contumélieuse, si elle veut établir que nous autres moines nous sommes stériles; injurieuse, en ce qu'elle tend à nous représenter comme incomplets, et par conséquent impuissants, ce qui est démenti par l'expérience et le proverbe théologique : lardant per braccam.

MÉLANCHTHON.

Spectabilis domine decane, vos estis jam iratus.

LA SORBONNE.

Dérisoire et ironique : contumélieuse, si par de-cane vous entendez que nous sommes progéniture canine; impie, en admettant qu'on ne peut pas se mettre en colère 1).

1) Voy. la lettre de Luther à Spalatin, citée dans Seckendorf, p. 183, § 113, qui s'exprime ainsi au sujet de ce : Ludus Lutheri : prodiit etiam adversus apologiam Philippi censur aludicra et jocosa,

Le dialogue fut la forme littéraire que revêtit de prédilection la polémique religieuse dans le quinzième siècle, depuis qu'Erasme, pour répandre son scepticisme, l'avait mise à la mode. La comédie venait de naître. Jean Reuchlin l'avait trouvée, et peut-être Luther avait-il puisé, dit un critique, la première idée de la réforme dans le Sergius de cet écrivain, satyre violente contre Holzinger, moine augustin, et contre les princes qui se laissent mener par leurs curés 1).

Voici une autre comédie en dialogue qui ne se joue que dans les livres; elle est courte et saisissante; les moines y font presque tous les frais de la sottise et du ridicule. C'était un cadre heureux, où l'auteur sans s'inquiéter des unités de temps et de lieu, et infidèle à la vérité historique, créait un personnage dont le nom seul avait quelque réalité, mais dont les mœurs, le costume, le langage, étaient tout d'invention. Une fois la création opérée, le personnage était jeté au milieu de ses contemporains comme un être réel, dont on s'amusait longtemps. Les couvents furent le monde où Erasme, Luther et Ulrich de Hutten prirent la plupart de leurs acteurs, et pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à Hans de Sachs, la société n'eut pour rire que la figure grimaçante de quelque cénobite qu'il plaisait à une imagination de réformé de livrer à tous les quolibets des lecteurs : c'est Thespis barbouillant de lie le visage de ses ac-

incertum an ab ipso Luthero, an ab alio composita, stylo scholastico, ut risum lectoribus moveat.

1) National, 1839. Avril 1838.

teurs. N'allez pas chercher dans ces parades grossières la peinture de la vie monastique : dans toutes ces fictions, il n'y a que le nom du héros de vrai, tout le reste est faux. Quelquefois ces esquisses scéniques sont chaudes et colorées et ne manquent ni de saillies heureuses, ni de verve comique; vous avez vu Luther avec la Sorbonne. Il y a des dialogues où l'on surprend des mots spirituels, de fines plaisanteries, de ravissantes bouffonneries; mais presque toujours ce sont des pasquinades telles que celles dont on égaie la populace des grandes villes; où la terminologie est d'une crudité révoltante, où le mot pour rire tantôt est emprunté à l'idiôme désordonné des halles, tantôt au vocabulaire du marmiton, quand l'écrivain ne va pas le chercher dans une maison de prostitution. Voulez-vous en renouveler l'image? Faites en pensée que Naples apostasie et passe à la réforme, alors le polichinelle de la rue de Tolède répètera contre les moines de la veille tout ce que le réformé mettait dans la bouche des moines de son époque.

Luther n'a pas inventé la satyre en dialogue; elle était née avant lui 1). Ce n'est pas lui qui le premier eut l'idée de métamorphoser une école de théologie en tripot comique, de changer les robes noires, qui n'avaient traîné que sur les bancs, contre le grotesque costume de tabarins de village, et les barbes des religieux, presque aussi longues que leurs robes, contre les masques grimaçants de l'acteur romain. Hutten conçut ce caprice d'artiste. Cette fois il faut

1) National, 21 août 1838.

lui rendre justice, son dialogue est bien supérieur à ses lettres. En voici un où l'on pourra apprécier l'écrivain : qu'on n'oublie pas, cependant, que la forme seule est ici à étudier.

CONCILIABULE DES THÉOLOGISTES CONTRE LES DISCIPLES DES BONNES LETTRES DE LA GERMANIE TENU A COLOGNE 1).

Hochstrata,	Petrus,
Duplicius,	Stropha,
Eduardus,	Lupoldus,
Eccius,	Stentor,
Arnoldus,	Curtisanus.

C'est le vieil Hochstraet qui ouvre la scène.

Hochstrata. En qualité de doyen de la Faculté de théologie de Cologne, je vous ai mandées, illustrissimes magistralités, afin d'avoir votre avis sur les doctrines hérétiques, blasphématoires, offensives des pieuses oreilles, qui courent le monde. En vain, l'an passé, il vous en souvient, nous condamnâmes les livres d'un certain frère de l'ordre des augustins, du nom de Luther; ce maudit homme ne cesse d'endoctriner le peuple. J'ai fait un triage de ses propositions pour les passer au crible et les brûler ensuite; mais je veux auparavant connaître votre opinion. Appelez le scribe qui écrira notre délibération.

Duplicius parle le premier; son langage est entor-

1) Conciliabulum theologistarum adversus Germaniae et bonarum litterarum studiosos, Coloniae celebratum XVI kal. maii, postquàm Hohenstratus dejectus est ab officio prioratus et ab officio inquisitoris.

tillé, on a peine à comprendre ses conclusions. Vient le tour d'Eccius.

Eccius. Savez-vous, mes maîtres, à qui vous ressemblez? Aux pharisiens de l'Evangile qui vinrent pour tenter le Seigneur au sujet du tribut de César, et qui dépêchèrent au Sauveur un d'eux pendant qu'ils se tenaient à l'écart, prêts à chanter victoire si le messager triomphait du Christ, ou à le renier s'il jouait mal son rôle! Vous me ruez contre Luther parce que vous savez bien que je suis ferré dans les parvis logicalibus et les copulatis, et dans la science des docteurs de l'Eglise : je veux dire de Scotarelli, d'Alexandre, d'Alès, de Landulphe. Je n'ai pas réussi; maintenant que vous m'avez mis dans le pétrin, vous vous retirez, et vous me laissez dans la m.... jusqu'au cou.

Hochstrata. Non, non, maître, nous ne voulons pas vous y laisser; nous sommes rassemblés au contraire pour vous en tirer, et pour aviser aux moyens de confondre Luther.

Eccius. Je crois bien que je vous vaux tous en doctrine et je n'ai pu en venir à bout! Cet homme nie tout; il fait fi du syllogisme, et quand je conclus en Frismemor, en Barbelin, en Branco, il se moque de mon argument, et au lieu d'Aristote, il veut que j'allègue l'Evangile, saint Paul, l'Ecriture. J'ai sué sang et eau pour défendre la papauté, dans l'espoir d'une prébende, d'un épiscopat... Me voilà à Rome : Sa sainteté m'a donné... sa mule à baiser; au lieu de bénéfice... de belles louanges. (Il fait une horrible grimace.)

Hochstrata. Maître Arnold, vous qui avez une si

belle imaginative, et qui nous donnâtes de si sages conseils dans l'affaire Reuchlin, tirez-nous donc d'embarras.

Arnoldus. Vous êtes des niais, des spéculatifs. Si on voulait vous brûler, vous ne sauriez pas même éteindre le feu du bûcher, parce que vous manquez d'expérience. Vous n'avez de l'homme du monde que l'avarice et l'envie; car comme dit le proverbe, tout théologien est maître passé en superbe, en avarice, en luxure, suivant l'étymologie : — Vous êtes le sel de la terre.

Hochstrata. Pardieu! maître, vous dites vrai; il y en a qui parmi nous savent bien disputer et faire de subtils arguments; mais le matin quand au sortir de l'école ils rentrent au logis pour dîner, la cuisine est froide, la servante dort ou est dans le couvent avec le moine, faisant... hem! (Il rit aux éclats.)

Arnoldus. Si vous ne prouvez pas par des miracles que votre théologie vaut tous les poètes, adieu, c'en est fait de nous. Ecoutez; je m'entends un peu en nécromancie; je puis me transformer en ange de ténèbres ou en ange de lumières, et au besoin entrer tout vif dans le corps de Luther. Je veux être saint Thomas, vous serez, vous, des Scots : à chacun un livre d'or dans la main, au dessus de ma tête une colombe qui figurera le Saint-Esprit. Nous allons nuitamment visiter le père Pierre dans son lit, j'approche doucettement et je lui souffle dans l'oreille : « Je suis Thomas; tout ce que j'ai écrit procède de l'esprit de vérité, je n'ai jamais erré : qui suit ma doctrine, suit la doctrine de l'Eglise romaine;

qu'il ne craigne pas de s'égarer... » Alors nous nous sauvons par la fenêtre avec un bruit de tonnerre, en laissant le lit tout enflammé. Le matin, quand Pierre en s'éveillant racontera son apparition nocturne au peuple...

HOCHSTRATA. Bien, bien !... Mais si nous allions nous enferrer ? je ne veux pas jouer un si gros jeu : ne badinons pas avec les saints. Si vous savez autre chose, per fas et ne fas, dites-le, et je vous absous d'avance. Si quelqu'un me disait qu'il a tué Reuchlin, et que personne n'en sait rien, je l'absoudrais de toutes les façons.

ARNOLDUS. Je ne connais pas d'autre expédient.

HOCHSTRATA. A vous Pierre, vous êtes un père zélé, vous ne faites pas gras, vous, et vous travaillez efficacement afin de n'avoir pas de savants parmi vous ; voyons, que vous en semble?

PETRUS. Les temps sont bien durs; tout a bien changé depuis que j'étais votre disciple : je crois aux influences célestes, car toujours après quarante ans s'ouvre un siècle nouveau. Aujourd'hui on se moque de saint Jérôme, de saint Chrysostôme : attendons, et dans quarante ans on reviendra à saint Thomas, comme à une nouveauté...

HOCHSTRATA. Et vous, docte Stentor, qui n'êtes jamais à court, comme bien vous le montrez en chaire, qu'en dites-vous?

STENTOR. Je le dirais bien, mais je n'ose.

HOCHSTRATA. Dites toujours : seulement ne criez pas tant, car on pourrait bien se cacher dans la cheminée.

STENTOR. N'avez-vous pas lu dans l'Ecriture : les

honneurs corrompent et ternissent l'œil même des sages?

Hochstrata. Je suis tellement enfoncé dans saint Thomas, que je n'ai jamais lu ni l'Ecriture ni livre sorti de la main des hommes.

Stentor. Ecrivez sur le champ à Sa Sainteté qu'elle donne la robe rouge de cardinal ou la crosse d'évêque à ceux qui crient, et tous se tairont.

Hochstrata. Mauvais, mauvais! deux ou trois cardinaux ne coûteraient rien au saint père, mais la dispute ne serait pas finie.

On cherche encore et on ne trouve rien. Alors le doyen clot la séance, attendu que tous les membres de la faculté n'y sont pas, et le conciliabule finit.

Hochstrata. La séance est levée : si quelqu'un parle de cette délibération, il encourra l'indignation du Tout-Puissant et du saint siège qui est à Babylone, où est la demeure de Satan. — Pedelle, écrivez la délibération.

Lamentable époque, où pour perdre Hochstraet dans l'opinion des hommes, on est réduit, comme Luther dans son dialogue sur la Sorbonne, et Hutten dans son conciliabule, à calomnier son intelligence! En vain il aura vieilli sur les livres et blanchi dans l'étude; en vain, au dire d'un juge éclairé, ses ouvrages témoigneront hautement de son culte pour les muses, et sa phrase elle-même de son amour pour l'ornement du langage 1) : vienne un écrivain de la

1) Nam litterarum nostrarum avidissimum esse te, vel tua scripta palam clamitant quae cum nunquam non affectent politiem ac ve-

trempe d'Ulrich, et le moine sera joué en pleine Allemagne, honni, vilipendé ; et son nom, dans M. de Villers, représentera plus tard la sottise ou la fureur! On n'attendra pas que l'athlète catholique soit mort, on le tuera avant le temps, on le fera mourir de débauche s'il s'appelle Eck, et on mettra en scène ses suprêmes instants.

Le dialogue n'a plus ici que trois personnages, un médecin, un barbier et un confesseur.

Le confesseur. Salut, maître Eccius.

Eccius. Salut, mon père.

Le confesseur. Pourquoi m'appelez-vous?

Eccius. Pour me confesser.

Le confesseur. Commencez.

Eccius : Eccius maître ès arts, maître en théologie, docteur indigne, chancelier ordinaire, docteur en droit canon, docteur en droit civil, l'italique, l'austrien, le saxonique, le triomphateur...

Le confesseur. Vos péchés, au lieu de vos titres.

Eccius. Mes péchés?

Le confesseur. L'ébriété?

Eccius. J'ai toujours soif.

Le confesseur. La paillardise?

Eccius. Vous voulez dire la fragilité de la chair ?

Le confesseur. L'envie?

Eccius. Le péché mignon des théologiens.

Le confesseur. La colère?

Eccius. Qui peut dompter ses passions?

Le confesseur. Pourquoi m'appelez-vous donc?

---

nerem orationis, dubitari non potest quid de bonis litteris sentias. Eras. Ep. Liv. XI, Ep. 19.

Eccius se confesse et raconte toutes les mauvaises passions qui l'ont poussé à traverser l'œuvre de Luther : le confesseur veut lui donner l'absolution. Eccius la refuse, parce qu'en vertu du libre arbitre il peut se laver lui-même de toutes ses fautes. Le médecin fait lier le malade au pied du lit par les quatre membres, et appelle le barbier. Le barbier lui rase la tête. Dieu! que vois-je? dit le confesseur, des poux!

Le médecin. Pas du tout, des syllogismes, des propositions, les majeures, les mineures, les corollaires, et toute l'artillerie scolastique.

Eck crie qu'on le détache : on apporte un breuvage qu'on le force à boire jusqu'à la dernière goutte; le cœur manque au pauvre docteur, qui rend des bulles, des brefs, des décrétales à pleine bouche.

Allons, dit le médecin, la médecine postérieure:

Le confesseur. Quelle bile! quelle fétidité! Voyez, ce sont des indulgences; la confession, la messe, le purgatoire; mais que vois-je? des pièces d'or qui surnagent!

Le médecin. Il n'y a rien d'étonnant, si contre les lois de la nature elles surnagent; c'est l'argent qu'il a reçu pour défendre Satan.

Le médecin. Le fer! le fer chaud, nous allons lui enlever la peau.

Le confesseur. Dieux immortels! quel charbon 1)!

---

1) Impressum per Agrippum Panoplium regis Persarum bibliopolam. L. Simone Samaritano, et D. Juda Schariottade consulibus. In urbe Lucernarum.

Voilà la comédie au temps de Luther, le dialogue qui se jouait derrière la toile. Ulrich de Hutten, Jean Reuclhin, Erasme, et Luther leur imitateur, s'en sont servis comme poètes. Qui jugerait des mœurs monacales par leurs œuvres dialoguées, se tromperait, comme celui qui chercherait la société flamande dans les tabagies des élèves de Téniers. La réalité valait mieux que l'idéalisme; elle avait ses défauts, mais qui ne tombaient pas dans la charge. Ces caricatures firent un tort immense aux couvents; le peuple allemand fut trompé, il crut que le monachat était fait à l'image donnée par les réformateurs, et il rit à gorge déployée. Le sel dont on saupoudrait ces jeux d'imagination avait le pouvoir de le dérider, et il ne demandait pas mieux que de s'égayer, lui jusqu'alors si grave et si morose. Le dialogue était d'abord écrit en latin, afin que l'écrivain prît toute la hardiesse qui lui convenait; puis on avait soin de reproduire en allemand ces saillies grotesques, et la langue saxonne luttait avec le latin de verve et d'audace. On fit entrer dans le dialogue le pape, les cardinaux, les moines, les prêtres, et jusqu'à des abstractions, qui prenaient alors une couleur, une figure, des sens, et parlaient comme dans le dialogue entre la b u l l e et l e p a p i e r, où la feuille enlevée à un épicier qui en avait fait un cornet à poivre se plaint de l'usage auquel on l'a soumise, elle qui n'était bonne qu'à essuyer vous devinez quoi!

Ah scelus ista piper tegeret maledicta papyrus:
Non erat immundas tergeret digna nates 1).

1) Voici les titres de quelques dialogues satyriques: De fide Con-

Pauvres moines qu'on chasse de leur couvent, qu'on réduit au pain de l'aumône, qu'on flétrit dans leur intelligence; tout le monde les abandonne à la fois! L'art est ingrat comme l'humanité. Le voilà qui oublie ce qu'il doit de progrès à leurs travaux. Le peuple rit en les voyant passer à demi nus; il n'a aucune parole de pitié, aucun sourire de compassion pour tant d'infortunes. Où iront-ils? Les chemins ne sont pas sûrs; en ce temps-là il y a des chevaliers qui courent les grandes routes et vont à la chasse des moines, qu'ils s'amusent à mutiler quand ils peuvent en attraper, pour la plus grande gloire de Dieu 1). Franz de Sickingen était un des chasseurs de moines les plus renommés : c'est à lui, qui ne savait pas lire, que Luther dédia son Traité de la confession (von der Beicht) qu'il avait achevé à la Wartbourg.

Un jour Franz allait de Francfort à Mayence sur le Mein : un juif entre dans le bateau, Franz se met à disputer, et comme il ne peut le convaicre, il le

---

cubinarum in sacerdotio, causa joci et urbanitatis, in quodlibeto Heidelburgensi determinata, à magistro Paulo Oleario Heidelburgensi. — Sans nom de ville ni d'imprimeur. — Raphaelis Musaei, in gratiam Martini Lutheri et Hutten propugnatorum Christianae et Germaniae libertatis, ad osores, etc. — Hochstratus ovans, dialogus festissimus. — Dialogi decoctio, etc. Ces dialogues étaient quelquefois mi-latin, mi-allemand.

Pertransivit clericus
Durch einen grünen Wald
Invenit ibi stantem
Ein meiblein Wohlgestalt.

1) Hutten. Ep. ad Lutherum, p. 11, p. 128... wo er einen Pfaffen oder Mönchen angetroffen, er solchen, aus allzugroßem Eifer castrirt hätte. Unsch. Nachricht. Sammler, t. XXVIII, p. 496.

prend par le milieu du corps et le jette dans la rivière, car le chevalier Franz était doué d'une force extraordinaire. Alors le colloque suivant s'établit entre le juif et le chevalier qui tient sa victime suspendue sur l'eau par les cheveux. — Confesse Jésus-Christ ou tu vas boire un coup. — Je le confesse pour mon Sauveur ; mon cher maître, ne me faites pas de mal. — Dis que tu veux être baptisé. — Oui, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Alors Franz prend de l'eau qu'il fait tomber sur la tête du juif en prononçant les paroles sacramentelles : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit... Le pauvre israélite se soulevait de toutes ses forces et se cramponnait au bateau croyant l'heure de la délivrance venue, mais le chevalier lui frappant la tête de son gantelet : — Va au ciel, dit-il, autant de gagné pour le paradis ; si je le tirais de l'eau, le malheureux aurait le temps de renier le Christ et irait au diable. »

Luther en cette occasion loue le zèle du chevalier Franz. « Le beau baptême que voilà ! s'écrie Florimond de Raemond ; si nous en donnions de pareils, comme vous nous flagelleriez 1) ! »

---

1) **Huttenus delarvatus, p. 405.**

CHAPITRE XXIV.

RÉVOLTE CONTRE LUTHER. 1520 — 1522.

Assailli par les maladies, par les attaques des catholiques, les décrets de la Sorbonne, les arrêts des universités, par la défection de plusieurs de ses disciples, par tout ce qui pourrait briser le courage le plus héroïque, Luther ne se laissait pas ébranler. Son ame n'est pas un seul moment en défaut; elle ne ploie ni ne s'humilie. De son belvéder de la Wartbourg, son œil peut voir les flammes qui dévorent ses écrits : et on dirait que de ce bûcher élevé par ordre de l'empereur, quelque étincelle s'est échappée qui a volé sur ces hauteurs et allumé un autre foyer qui ne pourra désormais s'éteindre. A peine donne-t-il au sommeil deux ou trois heures; tout le reste de la nuit est employé à correspondre avec ses amis, à exciter leur zèle qui faiblit loin du maître, et à élargir la brèche qu'il a ouverte de vive force dans l'édifice papal, malgré les cris : « Au feu!

du bois, du charbon, pour brûler le téméraire 1) », qu'il ouit de tous côtés. Sa parole est plus vive encore que celle que nous entendions. Elle convoque ses disciples à la destruction de l'œuvre traditionnelle de notre Eglise. Avant son exil on pouvait croire qu'il épargnerait quelques pierres de l'édifice catholique; mais aujourd'hui que la solitude lui laisse tout loisir, il n'en est pas qu'il ne veuille frapper du marteau. C'est d'abord la confession qu'il aime de cœur, dit-il, mais qu'il ruine en la représentant comme un précepte humain, et en conseillant à ses amis de Wittemberg de traduire le pamphlet latin, où son cher OEcolampade tourmente si cruellement l'Antechrist et ses satellites 2). C'est encore le célibat sacerdotal qu'il traite d'inspiration satanique, et qu'il loue Carlstadt et le prêtre de Kemberg, Bernhard, d'avoir secoué publiquement. C'est le culte rendu aux saints qu'il voudrait abolir comme idolâtre; la messe qui a cessé à ses yeux d'être un sacrifice; le purgatoire qu'il admettait naguère, et qu'il rejette comme une illusion; l'ordre qui n'est plus qu'une vaine cérémonie, l'extrême-onction qu'une pratique née il y a quelques siècles seulement, les vœux monastiques qu'une inspiration gastrique 3). C'est le catéchisme catholique tout entier qu'il veut réformer et refaire, bien que la parole

1) Luth. Epistolae.

2) Melanchthoni, 26 maii.— OEcolampade avait écrit, en 1521, sous le titre de: Quod non sit onerosa Christianis confessio, paradoxon, Joa. OEcolampadii, Basil, un libelle contre la confession auriculaire, ouvrage plein d'invectives contre le pape.

3) Melanchthoni, 1 aug.

divine ne l'illumine pas toujours, ainsi qu'il le confesse, et que la terminologie scripturaire lui paraisse souvent assez obscure pour en demander l'élucidation à son disciple Mélanchthon. S'il arrive que le signe divin ne se ploie pas suffisamment à son entendement pour en trouver la valeur réelle; alors l'Esprit-Saint lui faisant défaut, il en appelle pour l'intelligence d'un passage à l'autorité de l'Eglise : et ici les paroles de Luther méritent d'être citées. Il s'agit de ce texte qui crediderit et baptisatus fuerit salvus erit, dont s'étayait Carlstadt pour prouver la nécessité d'une seconde ablution. « Au demeurant que confesse l'Eglise? Il y a ici une question de fait et non de droit : nous ne pouvons disputer si l'Eglise doit croire que la foi s'infuse dans l'enfant baptisé, car il n'est pas de texte scripturaire qui l'y contraigne. Que faire? le droit, nous ne le prouvons pas; la croyance, qui la voit? mais nous avons la confession : que confesse l'Eglise? n'est-ce pas que l'enfant au baptême devient participant des mérites du Christ? On objecte : mais si Augustin et ceux que vous nommez l'Eglise ont erré sur ce point, d'où viendra notre certitude, puisque nous ne pouvons prouver au demeurant que telle ait dû être leur foi? Toujours même réponse : à défaut de droit, le fait matériel de la confession. Qui nous assurerait qu'Augustin a dit la vérité, si nous n'acceptions pas sa confession comme suffisante? or, cette confession concorde avec l'Ecriture. Mais qu'il ait cru ce qu'il confesse, c'est ce que je ne saurais prouver. N'est-ce donc pas un singulier miracle de Dieu, que la nécessité du baptême des enfants n'ait jamais été niée

même par les hérétiques? que jamais aucune voix ne se soit élevée contre cette pratique? que toutes les voix au contraire l'aient admise et respectée? Nier que c'est la confession de l'Eglise serait une impiété : autant vaudrait nier l'Eglise elle-même. Si le baptême des enfants n'était pas un article de son symbole, ses enseignements auraient varié : or, l'Eglise n'a jamais confessé que ce qu'elle croit 1).

Est-ce un rêve? On cherche la date de cette lettre à Mélanchthon, afin de voir si elle a été écrite quand Luther marchait encore, selon son expression, dans les langes du papisme : mais lorsqu'il formulait ce superbe témoignage en faveur de l'autorité, il était libre, il avait secoué tous les liens et les souvenirs du passé. Ce n'est pas le moine qui parle ici, mais le docteur, l'Ecclésiaste de Wittemberg qui reposait alors dans cette atmosphère des hauts lieux, où Dieu aime à visiter ses élus et à les illuminer de sa lumière. Ainsi donc, quand Eck à Leipzig, et Veh à Worms, en appelaient à l'autorité, n'était-ce pas pour défendre des croyances que l'Eglise avait constamment confessées? Et alors la raison du réformateur se dressait indignée et demandait des textes qui saisissent l'intelligence, comme le soleil les ténèbres.

1) Melanchthoni, 13 jan. 1522... Jàm quid confitetur Ecclesia se credere in hoc articulo? Nonne pueros etiam esse participes beneficiorum Christi? Objicitur verò : Quid si Augustinus et quos Ecclesiam vocas vel esse credis, in hâc parte errârint? Quis certos nos faciat, cum probare non possumus debere eam sic credere? At eadem objectio impugnabitur. Si non jus, tamen factum propriè credendi in Ecclesiâ?... Hanc autem confessionem negare esse Ecclesiae illius verae et legitimae, arbitror impiissimum esse.

Les rôles sont changés, voici que Carlstadt aujourd'hui parle comme Luther à la diète, et Luther comme Veh. Contre les menaces de l'anabaptisme naissant, Luther soulève le même argument que le prêtre catholique contre les nouveautés de la réforme. Ainsi Luther n'a usé son entendement, n'a troublé le repos de l'Eglise et la paix de l'Allemagne, n'a fait tout ce bruit qui émeut l'univers, que pour retomber dans le sépulcre de la lettre, où il veut coucher à son tour ses adversaires! il appelle un père de l'Eglise en garantie de sa foi. Et heureusement pour notre consolation, ce n'est pas la seule transfiguration que nous pourrons surprendre dans son long apostolat. Sa vie en est toute pleine. Nous ne parlons pas seulement de cette vie monacale qu'on pourrait à toute force nous représenter comme s'inspirant des images encore récentes de l'enfance; mais de sa vie d'athlète quand il combat ou enseigne sous l'inspiration de son Seigneur et Dieu. Dans sa Captivité de Babylone, écrite en 1520, ne maintient-il pas l'intégralité des sacrements de l'Eglise, que plus tard dans sa lettre à Mélanchthon il réduit à deux, puis à trois dans la confession d'Augsbourg? Dans cette nouvelle exomologèse ne le voit-on pas admettre que le corps et le sang de J.-C. sont sous les espèces du pain et du vin, au grand chagrin de Swenkfeld qui lui reproche amèrement cette évolution de doctrine? Dans le colloque de Marbourg avec Bucer, n'est-il pas contraint d'avouer que le pain reste avec le corps? S'il adore d'abord le Christ dans l'Eucharistie avec l'Eglise de Wittemberg, il ne tarde pas de proscrire cette adoration. Ouvrez le

livre Adversus Bohemos, le livre De captivitate Babylonica, quelques unes de ses lettres 1), la communion sous les deux espèces y est traitée de pratique indifférente, de misère, et plus tard ne l'érige-t-il pas en dogme? Que voulez-vous de plus? Qu'il demande des signes et des miracles à ceux qui apportent au monde des doctrines nouvelles? Il en viendra là.

Car « Satan s'était glissé dans le troupeau de Wittemberg 2); » Satan, c'est à dire le démon de l'orgueil et de la révolte. Loin de cette prunelle qui lançait des éclairs, et où brillait une lumière fantastique comme celle des maniaques, quelques disciples enhardis voulurent sonder le mystère de la conception luthérienne. Cela devait arriver : on traitait Luther comme il avait traité l'autorité; on lui rendait doute pour doute, négation pour négation; on voulait se séparer de lui en vertu même du principe qui l'avait retranché de l'Eglise; et comme il avait contristé le cœur du père commun, on abreuvait le sien de fiel et d'amertume.

Voici ce qui arriva au commencement de l'an 1522 3).

Carlstadt, suivi de Didyme 4) et de quelques hom-

1) 30 mar. 1523.

2) Der leidige Satan hat in meiner Abwesenheit allhie zu Wittenberg in meiner Hürden viel Böses versucht anzurichten. An Spalatin. 7 mars 1522.

3) Prateolus, de vitis, etc., omnium haereticorum. Colog. in-fol. 261.

4) Gabriel Didyme, moine fougueux qui partagea d'abord toutes les imaginations de Carlstadt, fut chassé par les Luthériens, et plus tard pasteur à Torgau.

mes du peuple fanatisés par ses prédications, entre un jour au moment de la prière dans l'église de Tous les Saints, et se met à briser les statues, les tableaux, les images du culte, en criant aux assistants : » Tu ne te feras point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont aux cieux, ni ici sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre 1). »

A ce texte qui semblait éblouir leurs yeux, les magistrats de Wittemberg restèrent muets : pas un n'eut le courage de porter la main sur l'iconoclaste et de le chasser du temple. Carlstadt va profaner d'autres églises toutes pleines aussi de statues filles de l'art germanique, qui pour les produire n'avait pas eu besoin d'aller s'échauffer au soleil d'Italie; inspirations spontanées qui avaient fait de chaque temple un musée où l'on allait étudier ces types tout personnels qui témoignaient à quelle hauteur pouvait s'élever la statuaire nationale sans le contemplation de l'antique. C'est une grande leçon que celle qui ressort des effets produits par le double principe en qui se résument le catholicisme et la réforme luthérienne : l'un ployant sa raison à la foi, mais honorant l'œuvre humaine; l'autre qui veut émanciper la raison, et trouve un texte dans l'Ecriture pour justifier son vandalisme. Voyez ces moines apostats qui restent froids à toutes ces saturnales, eux qui riaient si haut de leurs frères quand ils attaquaient jadis Reuchlin! Sous ces robes de cénobite, pas un cœur qui batte à de si cruelles profanations. Le cœur n'est chaud que pour les joies du mariage

1) Deutéronome, ch. V, v. 8.

promises par Luther. Un de ces religieux dénonce ces attentats à Luther; mais savez-vous de quoi Staupitz s'inquiète? de tous ces trésors archéologiques à jamais perdus pour la science? point, mais de savoir si le texte biblique a été bien appliqué par Carlstadt.

— Mais, disait l'archidiacre qui continuait avec ses disciples ses croisades contre les images, à quoi bon s'en rapporter à un homme? Dieu a parlé par la bouche de son prophète. Voici l'Ecriture; n'est-il pas écrit : « Tu ne feras point d'images taillées? » est-ce donc un crime de briser des idoles? Et tous ceux qui promenaient la dévastation dans les temples catholiques, répétaient : « Tu ne feras point d'images taillées ».

A Zürich on voulut faire le procès aux images avant de les condamner. On cria donc un acte d'accusation en forme sous le titre de : Jugement de Dieu sur les images 1), où ces signes muets sont mis en cause et condamnés comme idolâtres. Puis un artisan nommé Hottinger, se chargea d'exécuter la sentence de Dieu, et, suivi de quelques bourgeois, alla briser le Christ en bois élevé aux portes de la ville.

Zürich s'émut, le conseil s'assembla, et Hottinger fut mis en prison. Alors Zwingli monte en chaire et déclame contre les images que proscrit la loi de Moïse, et l'Evangile qui n'a point révoqué le commandement du législateur des Hébreux. Et ce n'était

1) Bull. Schw. ch. I. III. — Vie de Zuingle, par Hess., p. 186. et suiv.

pas seulement des toiles ou du marbre qu'on allait mutilant dans les villes où avait pénétré la réforme, mais qui le croirait? on livrait aux flammes des manuscrits où toute une génération de moines avait, dans la solitude du cloître, essayé de faire revivre, sous des couleurs que le temps ne pouvait effacer, les scènes principales de notre régénération dans le Christ; on brisait à coups de marteau, jusque dans les habitations privées, ces vitraux peints dont l'art protestant tente aujourd'hui de faire vivre le secret 1); on emprisonnait les ames pieuses qui gardaient au logis l'image de leur saint patron 2).

Tout ce qui avait le sens artiste, parmi les lettrés de l'époque, ressentit comme un outrage les fureurs de Carlstadt. Erasme protesta le premier contre ces actes de fanatisme, et plaida la cause des images avec une grande éloquence de cœur.

« Qui ôte la peinture de la vie, écrit-il à un de ses amis, ravit à l'existence ses charmes les plus doux: la peinture est souvent un interprète meilleur que la parole. Il est faux que l'image soit inutile. Jadis il y avait des images dans les temples des Juifs, des chérubins, des figures fantastiques d'hommes et d'animaux. Les symboles qui décorent nos temples chrétiens ne sont pas offerts à l'adoration des fidèles; ce sont d'élégantes parures ou des souvenirs pieux. Croyez-vous donc que si les scènes de la vie de J.-C.

---

1) Scis Tigurinos omnes divos ejecisse è templis, Vualshutenses etiam è vitreis fenestris privatarum aedium. Ep. Erasmi, lib. 19, Ep. 4.

2) Voyez Vie de Calvin, t. I.

étaient peintes sur nos édifices sacrés, ces représentations matérielles ne porteraient pas l'ame à la contemplation intime de la vie du Sauveur? Non, encore une fois, les catholiques n'offrent pas les images au culte des hommes, et les hommages qu'on leur rend on les reporte naturellement au saint qu'elles représentent. Bannissez donc, puisque vous ne voulez pas d'images, bannissez les Atlas, les joueurs de flûte à l'aide desquels l'artiste soutient tantôt une chaire, tantôt une colonne, et le coq même qui surmonte la flèche du clocher 1)!

Luther aussi s'indigna, non pas par affection poétique pour l'art, mais dans l'intérêt de la liberté dont il était par intervalles l'apôtre ardent.

— Et moi aussi, criait-il de sa Pathmos, je condamne les images; mais je veux qu'on les attaque par la parole et non par la flamme, afin qu'on n'ait pas foi en elles comme on l'a eu jusqu'à ce jour. Elles tomberont d'elles-mêmes quand le peuple éclairé saura qu'elles ne sont rien aux yeux de Dieu; c'est ainsi que je veux effacer des consciences, mais par le verbe seul, toutes ces imaginations du pape, sur la confession, la communion, la prière, le jeûne. J'ai pitié de ce peuple qui oubliant Dieu, sa foi, sa charité, se glorifie de son christianisme, parce qu'en présence d'ames infirmes il ose faire usage de viande, d'œufs, de lait; qu'il communie sous les deux espèces, et qu'il cesse de jeûner et de prier 2).

---

1) Erasmi Ep. lib. 31, ep. 59.
2) Nicolao Hausmann, 17. mart. 1522.

La voix de Luther tonnait de trop loin pour être entendue à Wittemberg. Carlstadt, les images abattues, se mit à prêcher contre leur culte; c'est alors que Staupitz lui montra la lettre du réformateur. Carlstadt sourit et répondit : « Il est écrit : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». Staupitz insistait et parlait du chagrin qu'avaient causé à leur père commun ces profanations du lieu saint. L'archidiacre reprit : « Ce n'est point une nouveauté que le monde soit troublé pour la parole de Dieu. Hérode fut agité avec toute sa cour en apprenant la naissance de Jésus; la terre s'émut et le soleil fut obscurci dans sa lumière à la mort du Christ. Un signe que ma doctrine est vraie, c'est que la multitude et les sages s'en offensent. Ecoutez le psalmiste : Dieu a fait choix des infirmes et des insensés; l'entendement de sa parole est à ceux qui marchent dans la simplicité du cœur ».

L'iconomaque traduisait en ce moment ce que Luther écrivait quelques mois auparavant à Heinrich de Bünau, archidiacre d'Elsterwick 1).

— Sans doute, ajoutait Staupitz, notre père condamne comme vous le culte des images; mais il ne veut pas de violence. Il demande qu'on les attaque dans la chaire évangélique.

— Tais-toi, reprit Carlstadt, tu oublies donc que Luther a écrit : La parole du Seigneur n'est pas une parole de paix; mais un glaive 2) ?

---

1) Henrico de Bünau, 30 maii 1520. Dr. Martin Luther's Briefe, t. I, p. 450.

2) Johanni Staupitio, 9 feb. 1520, t. I, p. 555, 556.

Staupitz le menaça des rigueurs du pouvoir.

Carlstadt sourit, et lui prenant brusquement le bras : « Mon père, dit-il, c'est la menace qu'adressait à frère Martin le cardinal Caietano; et que répondait le frère au cardinal, t'en souviens-tu? — J'irai où Dieu voudra, sous son ciel ».

L'entretien cessa, et Staupitz en écrivit le résultat à Luther, qui voua dès ce jour à son ancien maître en théologie une haine que le temps ne put ni éteindre ni affaiblir. Le disciple n'eut aucune pitié des cheveux blancs du vieux professeur, dont il avait longtemps exalté la science. Mélanchthon le poursuivit jusque dans la tombe de ses sarcasmes, le représentant, lui naguère l'étoile de l'école de Wittemberg et l'aigle de la théologie scolastique, comme un fou furieux, sans génie, sans doctrine, sans bon sens, n'ayant jamais compris les lettres humaines, et en qui ne s'était reposée aucune étincelle d'esprit divin. Carlstadt aurait pu mettre en relief la parole de Luther, flottante à tous vents, qui le même jour jetait au même homme de la boue ou des couronnes. Il eut tort de se croire encore sur les bancs de l'école et de juger son élève d'après les principes du syllogisme aristotélicien. Luther avait donné un diadème à la raison humaine. Carlstadt prit cette royauté au sérieux et fit de la logique un monarque; il ne comprit pas que Luther, au besoin, ravirait à la raison les ailes qu'il lui avait prêtées. Carlstadt voulait voler, et il retombait en se brûlant au soleil allumé par la main de son disciple : doutait-il, Luther lui imposait la foi; examinait-il, Luther voulait être cru sur parole! Au premier usage que Bo-

denstein voulut faire de sa raison éclairée par les lumières de l'esprit de Dieu, qu'il avait appelées à son secours, Luther vint qui lui dit : ta lumière luit, ut stercus in lucerna 1). Carlstadt, comme nous le verrons bientôt, tenta d'autres folies, et se reprit à l'Ecriture-Sainte dans la question du baptême des enfants. Au dire de Luther, l'Esprit-Saint manqua de nouveau à l'archidiacre, qui depuis un an le cherchait vainement, et ne le trouva qu'une fois, lors de son mariage, dont l'église de Wittemberg avait été édifiée et réjouie.

Nous ne connaissons pas, dans l'histoire de l'établissement de la réforme, d'ame plus malheureuse que celle de Carlstadt, qui, à plus de cinquante ans, prête l'oreille aux imaginations d'un moine qu'il a nourri du lait de la science, qu'il aime, qu'il choie, qu'il caresse et dont il est tout glorieux ! Son cœur bat à chaque succès de son enfant ; que le cas se présente, Carlstadt est tout prêt : il fera à pied la route de Wittemberg à Leipzig pour défendre son disciple. Comme il est heureux quand, pour prix de ses fatigues, il reçoit un peu d'encens de la bouche de son élève ! douce fumée de gloire qui épanouit sa vieillesse, et le console des propos amers du catholicisme ! C'est pour plaire à Luther qu'il a rompu ses vœux de chasteté, et non pas pour repousser des tentations qui ne tourmentent guère à son âge. Le théologien émérite a mis un bouquet blanc à son côté, et pris pour femme la jeune Anna de Mochau, tout fier des louanges que son enfant en théo-

1) T. II, Ienae, fol. 440, b.

logie va lui donner! et elles ne lui manquent pas 1). Erasme, il est vrai, Myconius, Capito, se prennent à rire 2) : mais Carlstadt s'inquiète bien de leurs moqueries! n'a-t-il pas entendu le doux salut de Luther. Sa joie passe bien vite. Libre, dans son nouvel état, il étudie plus assidument les Ecritures, suivant le conseil du réformateur; et lorsqu'il croit avoir trouvé une de ces grandes vérités dont la découverte fait la fortune d'une intelligence, on vient lui annoncer, au nom de son élève, qu'il n'a rien compris, rien entendu à la Bible, qu'il erre et s'abîme dans des folies, que l'esprit de Dieu s'est retiré de son entendement, qu'il n'a pas le droit de donner des grades pour deux misérables gouldes. Quelle chute! Carlstadt n'y put pas tenir, son cerveau s'échauffa, et il perdit et le repos et la raison.

C'était la destinée du principe protestant, de livrer au désordre toute ame dont il prenait possession : l'admirable constitution catholique une fois détruite, l'anarchie entra dans les églises luthériennes.

Jetons un regard autour de nous, et voyons où en est à cette heure la réforme. Elle règne dans Wittemberg et dans tout le rayon où se meut Luther, intolérante et haineuse, car Luther ne dit plus : c'est par le Verbe seul qu'il faut fonder le royaume de Dieu, mais : « Le moment est venu d'oser quelque chose de hardi au nom de Jésus; de formuler

---

1) Luther écrivait à ce sujet à Nic. Amsdorf: — Confortet eum Deus in bonum exemplum! inhibendae et minuendae papisticae libidinis. Amen. Munusculum meum ipse feram suo tempore post Pascha.

2) Epistola Erasmi Friderico Myconio.

une messe, une communion; d'agir, et par la parole, et plus efficacement encore par des œuvres, en nous emparant de l'administration spirituelle. Et pourquoi aussi aurions-nous peur de trois ou quatre cochons qui règnent dans cette maison de perdition qu'on nomme l'église de Tous les Saints? Peste fétide qui s'empoisonne elle-même et donne des nausées à tout ce qui est chrétien 1). »

De Wittemberg la réforme commence à gagner le Palatinat, la Saxe, les bords du Necker. Quelques hommes hardis vont essayer de la porter dans les Pays-Bas, à Bruxelles, à Louvain, à Anvers; mais ils payeront de leur sang ou de leur liberté une désobéissance aux ordres de Charles V. Les agiographes protestants ont inscrit ces noms dans leur martyrologe. Les troubles qui ont agité le Danemarck ont permis à des sectaires d'y semer la foi nouvelle. L'exemple du prince entraînera les sujets qui bientôt rompront pour toujours avec le catholicisme. La Poméranie a donné asile aux missionnaires luthériens; la Prusse les a écoutés avec joie; l'Alsace flotte entre l'autorité de Luther et celle du pape, gâtée par les prédications de l'anabaptisme. La Suisse est en émoi, il y a duel entre les deux cultes : tous deux ont promis de disputer devant le peuple qui se décidera et passera à Zwingli ou restera à l'Eglise romaine. Le jour venu, les bannières des cantons

1) Quare... optime Nicolae, agemus, ac sic agemus ut non amplius solum verbo doctrinae corda rogamus, sed manum quoque apponamus et publicà administratione in opus perducamus. Nicolao Hausmann.

sont déployées dans les airs, un vaste camp est formé, Zwingli et Eck sont en présence. La controverse finie, les uns crient : Vive le pape! » les autres, « Vive Zwingli! Les trois cantons de Schwytz, d'Uri, d'Unterwalden, fondateurs de l'indépendance helvétique, restent fidèles au culte de leurs pères, et reprennent sous la conduite de leurs prêtres le chemin des montagnes, où trois siècles après nous les voyons mourir en défendant avec Aloys Reding leur liberte et leur pays. A Bâle, le sénat, à l'instigation d'OEcolampade, renie sa foi; et pour prix ou peut-être pour condition de leur apostasie, la réforme donne aux magistrats les biens du clergé catholique. Puis on chasse les vaincus, qu'il faudrait nourrir, comme des factieux et des idolâtres 1).

Or, veut-on savoir les blessures qu'a faites au catholicisme la révolte saxonne, les voici : Abolition de la confession, de la messe, de la prière pour le repos du mort, du culte des saints et des images, de l'onction sacerdotale, des vœux monastiques, des jeûnes, de l'abstinence, de l'extrême-onction, des œuvres, du libre arbitre. Le croirait-on, elle veut étouffer jusqu'à ce cri que l'ame en peine pousse incessamment vers le trône de toutes les miséricordes; car, dit Luther, c'est assez de prier une ou deux fois, puisque Dieu a dit, Matth. II, 22 : « Ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez; » prier et prier encore, c'est témoigner que nous n'avons pas foi au Seigneur 2).

---

1) Histoire du fanatisme de la religion protestante, tome II, p. 158.

2) Es ist genug, wenn E. G. einmal oder zwei für sie bittet, weil uns

A côté de ce qu'elle a détruit, voici ce qu'elle a fondé : des négations, la foi sans l'œuvre ou l'impeccabilité de l'homme, le serf arbitre ou le désespoir, le fatalisme ou la tyrannie divine, le mariage des prêtres, la bigamie, le divorce, le désordre dans l'Eglise et les consciences, un royaume divisé contre lui-même. A l'époque où nous sommes l'hydre luthérienne a près de cent têtes : les anabaptistes, qui croient avec Münzer, qu'à moins d'un second baptême l'homme ne peut être sauvé; les Carlstadiens, qui prêchent la polygamie; les Zwingliens qui repoussent la présence réelle; les Osiandristes, qui enseignent que Dieu n'a prédestiné que les élus; les Majoristes, qui croient que l'œuvre est inutile au salut; les Flaciens, qui traitent l'opinion des Majoristes de papiste; les Synergistes, qui prêchent la liberté de la volonté dans l'homme; les Ubiquitaires, qui estiment que l'humanité du Christ repose partout où se trouve sa divinité; les Substantiaires, que le péché originel est l'essence, la nature et la substance de l'être humain; les Accidentaires, qui ne le regardent que comme un mode 1). Et toutes ces sectes,

---

Gott gesagt hat : Was ihr bittet, glaubt, daß ihr's haben werdet, so habt ihr's gewiß : sonst, wo man solch Gebett immerzu umb eine Sach antreibt, ist ein Zeichen, daß wir Gott nicht glauben. An Bartholome von Starenberg. 1. sept. 1523.

1) Osiandrini ob novum illud suum de justificatione dogma; Majoristae quia cum Georgio Majore et suis tenent bona opera necessaria esse ad salutem; alii Flaciani, à Flacio Illyrico quia opinioni Majoristarum tanquam papisticae, contradicunt; alii Synergistae, quia liberum arbitrium astruunt quod Flaciani negant; alii Ubiquitarii quod humanitatem Christi non minus quam divinitatem ubique adesse putant; alii Substantiarii quod dicunt

qui donnaient l'Evangile comme une règle suffisante, dressent des confessions, formulent des symboles et imposent des dogmes. Nées du même père qu'elles ont renié, elles se maudissent et se proscrivent entre elles; elles s'appellent hérétiques; elles se ferment l'une à l'autre la porte du ciel. Si vous les interrogez séparément, vous trouvez bien un Evangile, mais pas de croyants; une révélation, mais pas de chrétiens; car Luther damne Œcolampade, qui damne Münzer, qui damne Zwingli. Mais où donc est la vérité, où le Christ? là précisément où toutes ces sectes s'accordent à dire que vous ne sauriez le trouver : dans l'unité catholique.

Luther porte donc la peine de sa révolte contre l'Eglise catholique : autour de lui il ne voit plus que déception, doute et scepticisme : on lui renvoie le gant qu'il a jeté à l'autorité, et il est obligé de le ramasser pour le jeter de nouveau à tous ces prophètes d'erreurs qu'il a enfantés. Il faut le voir à la Wartbourg, abattu sous la main de Dieu, l'œil fixé sur ces tempêtes de Wittemberg que sa grande voix ne peut conjurer, exhalant de sa poitrine des cantiques de douleur que Dieu ne veut point écouter. On le quitte, on l'abandonne : ses amis, ses disciples, ses ouailles chéries, ses maîtres, se choisissent un autre chemin. — « Oh! mon Dieu! crie-t-il, tu me délaisses, ta colère a soufflé sur ma tête. Que t'ai-je fait, Seigneur? » Voyons si sa voix sera entendue : — Des verges aux écoliers mutins qui brûlent leurs livres

peccatum originale esse essentiam, naturam et substantiam hominis ; alii Accidentarii qui Substantiarios oppugnant.

de classe. — Les écoliers répondent : il est écrit dans saint Mathieu : ne prenez pas le nom de « maitres 1) », et dans le docteur Martin contre Catharin : — Pour arracher l'évangile du cœur des hommes, Satan ne pouvait rien inventer de mieux que les universités. — Dites à Carlstadt d'épargner les images; Carlstadt lui répond : — Tu ne te tailleras pas de dieux. — Baptise l'enfant, dit-il à Didyme ; et Didyme lui répond : — Celui qui croit et sera baptisé entrera dans le royaume des cieux, l'enfant ne croit pas. — Mais lis donc, malheureux, crie-t-il à Stork, le prophète, c'est l'enseignement de l'Eglise ; et Carlstadt, et Didyme, et Storck, répètent en chœur : — Papiste : il n'y a d'autorité que la Bible, de lumière que celle dont l'Esprit saint nous éclaire : nous marchons dans les voies de Dieu. — Vous ne verrez pas la face du Seigneur, je vous maudis, reprend Luther. Et les prophètes rient de sa colère, comme il a ri de celles de Tezel et de Caietano, et l'erreur marche aussi vite que la peste 2).

Si Luther ne succombe pas, c'est qu'il y a en lui une ame d'enfant, qu'un nuage au ciel bizarrement découpé, un rayon prismatique de soleil, le gazouillement d'un oiseau sur sa fenêtre, ou un verre de bière d'Eimbeck, ont le pouvoir de ravir à sa tristesse.

Quand sa tête s'était alourdie, que son front brûlait, et que son œil cessait de voir, il ouvrait sa fe-

---

1) Friß Vogel oder stirb, page 59.
2) Voyez le tome II des lettres de Luther, recueillies par de Wette, Berlin, 1826.

nêtre, et tout inondé d'air et d'ambrosie, passait la main dans ses cheveux, respirait et oubliait le monde extérieur. C'est Mathesius son disciple qui donne ces détails 1).

Un matin, c'était en hiver, en se penchant sur le petit toit de sa fenêtre, il aperçut un pot de violettes que le gardien, qui connaissait les goûts du prisonnier, avait attaché la veille à l'aide de quelques fils de laiton. Presque toutes étaient cachées et comme ensevelies dans un tombeau de neige. Une seule perçait son blanc suaire, étalait toute tremblante sa corolle humide, et semblait à chaque rafale de vent courber la tête pour ne plus la relever. Luther écarta doucement les plis de cette robe neigeuse, essuya du bout du doigt la tige, puis la réchauffa de son haleine. Bientôt les filaments de la plante s'allongèrent, la fleur agitée se dressa après quelques mouvements convulsifs sur sa hampe, et parut reverdir. Jamais le pauvre moine n'avait goûté de joie semblable! il était hors de lui; il ne pensait, ne respirait, ne vivait plus que pour sa petite violette. D'un air amoureux il suivait les phases de cette palingénésie par insufflation, de ce réveil après une léthargie de plusieurs heures, de cette vie nouvelle qu'il avait rendue à sa captive par un léger souffle de sa bouche, de ce prodige qu'il avait accompli avec quelques gouttes d'air refoulé de ses poumons! Comme sa main tremblait quand il essayait de rompre les fils qu'avait si bien noués le gardien! Il était impatient de transporter le pot de terre dans sa chambre pour renouveler le,

1) Mathesius, in vitâ Lutheri.

miracle de la résurrection des autres fleurs malades. Enfin il vint à bout de rompre les liens scellés sur les barreaux de la fenêtre, et, joyeux, il alla poser son trésor sur sa table de travail, il alluma sa lampe en toute hâte, et recommença son œuvre hermétique : elle réussit à sa grande joie. A mesure que ces linceuls de frimas disparaissaient à son haleine, et se résolvaient en eau, la plante semblait s'épanouir, se colorer, et renaître à la vie. Une seule ne put revoir la lumière : elle était morte. Luther regardait tristement la tête de la petite fleur, fanée, décolorée, qu'il essayait, mais en vain, de fixer sur sa tige qui se courbait et fléchissait sous son poids. Pauvre fleur! disait-il, Dieu seul pourrait à cette heure lui redonner la vie..... Adieu! adieu pour toujours! et il pleurait comme un enfant.

Le soir, quand le soleil se cachait derrière la Wartbourg, Luther quittait sa prison, et suivi du chien du gardien, il allait se coucher au pied d'un arbre. Il aimait à écouter les cris sauvages d'un oiseau nocturne qui passait au-dessus de sa tête, le souffle du pin, l'écho des rochers, le bruit cadencé de la hache du bûcheron. Cet indéfinissable mélange de sons harmonieux et de voix formait comme un langage magique qui calmait ses douleurs 1). Il tombait alors dans une douce rêverie, et parfois dans un demi-sommeil, que les pas du gardien venaient trop tôt interrompre. Il se levait sans murmure, et reprenait le chemin de sa Pathmos, où ses nuits, comme

1) Reise in das Blaue hinein, von Thieck.

à l'ordinaire, allaient être troublées par des apparitions.

Et tout en marchant, il chantait ainsi que sur la route de Worms :

Ein' feste Burg ist unser Gott,
« Mon Dieu est une citadelle. »

Toujours le cantique d'un gantelet de fer !

CHAPITRE XXV.

TRAVAUX LITTÉRAIRES, LA BIBLE, 1521.

Luther s'occupait alors, dans sa solitude, de fonder le signe auquel on pût reconnaitre désormais l'ame révoltée. Les catholiques lui reprochaient son incessante mobilité de doctrines. Ils se réjouissaient hautement en face de cette pensée novatrice, si capricieuse, si changeante, que ses disciples mêmes ne pouvaient ni saisir ni formuler, et qu'Emser comparait avec raison aux figures bizarres que la mer jette sans cesse sur la grève. Ils demandaient enfin à ceux qui venaient tenter leur foi, de leur donner une symbolique où vinssent se représenter les croyances de leur maître. Luther avait compris que sur les ruines de la vieille église devait s'élever la Jérusalem nouvelle qu'il annonçait aux hommes, et qu'il n'en était pas de la foi comme de l'intelligence, dont les conquêtes sont indéfinies et le progrès incessant. C'est à sa symbolique qu'il travaillait nuit et jour à la Wartbourg. Dans ce dessein il composa divers traités, où sont

posés assez clairement les points fondamentaux de la doctrine protestante. Ce sont : l'écrit sur l'abrogation des messes privées 1) adressé à ses frères augustins ; celui qu'il dédie à son père Hans sur les vœux monastiques 2), et où, tout en écartant ce qui se rattache à la dogmatique, on surprend une effusion de piété filiale qui honore le cœur de Luther ; ses pamphlets contre Amb. Catharin où il s'attache à prouver l'écriture à la main que la bête de l'apocalypse vit et règne dans Rome 3) ; enfin des commentaires sur quarante versets de David, pour entretenir le courage du troupeau de Wittemberg 4). Là encore, si vous oubliez les tortures que le théologien fait subir au texte du poète roi pour l'accommoder à ses espérances, y trouver des menaces contre le règne de Satan, représenté par le pape et les cardinaux, ou des armes contre Emser qui, comme un véritable fantôme, se présente toujours sur sa voie ; il est bien difficile de ne pas admirer l'intelligence avec laquelle

---

1) Vom Mißbrauche der Messe. Wittenberg, 1522. — Lut. de abroganda Missa privata, qu'Olearius place en 1521, mais qui ne parut que l'année suivante au commencement de janvier, comme l'indique la correspondance de Spalatin.

2) An Hans Luther, 21 novemb. 1521. C'est la préface du Traité : De votis monasticis M. Lutheri judicium. Vite. 1521. Jonas le traduisit en allemand sous le titre de : Von den geistlichen und Klosterge übben, Martini Luther's Urtheil.

3) Contra Amb. Catharinum, sive revelatio antichristi.

4) Der sechs und dreißigst Psalm des königl. Propheten David, den Zorn und Unmuth zu stillen, in der Anfechtung der Gleißner und Muthwilligen. Cette paraphrase, souvent admirable, de l'écrivain sacré, adressée aux Chrétiens de Wittemberg, parut sous le titre modifié de : Der sechs und dreißigste Psalm Davids eine christlichen Menschen zu lehren und trösten widder die Mütterel der bösen und freveln Gleißner.

l'artiste soude sa pensée à celle du psalmiste; son langage empreint d'images orientales, et la fusion intime de ces deux styles qui se reflètent l'un l'autre et semblent vivre et se mouvoir sous la même inspiration.

Mais de tous ces ouvrages, celui auquel il travaillait avec le plus de constance, parce qu'il devait avoir le plus d'influence sur la destinée de la réformation; son œuvre de prédilection, sa gloire aussi comme écrivain, c'est la traduction en langue vulgaire des Saintes-Ecritures. A l'entendement maladif ou sain, riche ou pauvre, élevé ou infime qu'il constitue à des titres égaux interprète de la lumière scripturaire, il fallait un livre qui n'eût désormais aucun mystère de linguistique. Comme il avait détruit le sacerdoce, ou plutôt comme il l'infusait dans l'être humain, l'homme-prêtre devait posséder la charte où son apostolat fût écrit de la main même de Dieu. A l'ame indocile qui se repaît d'illusions et qui s'évanouit en pensées d'orgueil ou en saillies extatiques, comme celles de Münzer et de Storck; à l'ame rêveuse, hallucinée comme celle de Carlstadt; à l'ame qui se laisse emporter à tout souffle comme celle de Didyme; à l'ame simple comme celle des enfants de l'anabaptisme, Luther avait dit : « Voici le livre de vie, il n'y a plus de voiles, plus de ténèbres pour vous; vous êtes juges du sens de l'Ecriture; à vous de le traduire, que Dieu vous ait accordé ou refusé le don si difficile de l'interprétation! » Chose étonnante! au moment même où il parle ainsi, lui, Luther, cet homme de savoir, qui avait lu et pratiqué la Bible toute sa vie, demande une scholie nouvelle

sur un verset des Corinthiens, qui semble d'abord aussi clair que le soleil ; alioqui filii vestri immundi essent, nunc autem sancti sunt 1). Et le voilà à cette heure même qui se croit le droit de rire des folles interprétations de Carlstadt ou de Münzer. Mais quand le souffle de l'esprit descendait dans Münzer ou Carlstadt, c'est que tous deux avaient lu la parole divine dans un livre dont les signes immuables ne craignaient plus désormais ni la rouille des ans, ni les fantaisies de la critique qui corrompt un texte bien autrement que le temps. A l'Evangile il faut une langue morte. Jugez du sort à venir de ce livre, s'il arrive à l'entendement à l'aide d'images qui passent de mode comme des vêtements, qui changent ou s'altèrent à chaque transformation de l'humanité, et suivent toutes les lois du progrès matériel. L'autorité veille en vain sur la destinée de

1) Volo enim scire ut tractaris illud, I Corinth. VII, etc. Num de solis adultis aut de sanctitate carnis intelligi velis? Melanchthoni, 13 janv. 1521. Dans une lettre à Amsdorf, Luther avoue qu'en cherchant à traduire la Bible, il a entrepris une œuvre au dessus de ses forces, et qu'interpréter le texte sacré est d'une grande difficulté. Là se trouvent rapportés divers textes: 1° Dormiunt cum patribus suis, en parlant des ames justes; et 2° Virum injustum mala capient in interitu, du Psalmiste, que le réformateur ne peut comprendre, et qu'il entend tout autrement qu'Amsdorf. C'est là qu'après avoir avoué l'infirmité de l'intelligence pour interpréter divers passages des Livres Saints, il en appelle contre les prophètes de Zwickau à l'Ecriture. « Qu'ils ne vous troublent pas, dit-il: pour les confondre, vous avez le Deutéronome XIII et le 1er verset de Saint-Jean, ch. V. Or ces prophètes, Nicolas Storch, Marcus Thomae, Marcus Stubner, M. Cellarius, Thomas Münzer, qui avaient divorcé avec le réformateur, venaient justement annoncer leur doctrine, la Bible en main. Amsdorf, 13 janv. 1522.

la parole révélée, comme sur les préceptes qu'elle renferme; ce verbe, que Dieu nous a donné pour notre salut, n'est plus qu'un signe capricieux et menteur. Avec une langue morte qui a cessé d'être en travail, la parole de l'Esprit, c'est l'arche sainte surnageant au dessus des flots qui ne peuvent arriver jusqu'à elle. Voilà pourquoi le catholicisme a conservé dans sa liturgie l'usage du latin. Toute langue vivante suit la condition humanitaire du peuple qui la parle, et il n'y a pas de nation qui ne mourra un jour. Marot, dans son temps, essaya, aux applaudissements de ses coréligionnaires, de coudre aux psaumes quelques paillettes d'or, qu'on appelait alors des vers 1).: pauvre poésie tellement fanée aujourd'hui, qu'on ne sait comment la nommer; c'est le cadavre de Bossuet. La Bible latine était un assemblage de signes qui avaient besoin d'un interprète. Or, au sens de Luther, l'homme-prêtre devait être son propre exégète. Il la traduisait donc en termes compréhensibles à quiconque savait lire, et il disait de nouveau : prenez et lisez : mais son signe devait vieillir, un peu plus tôt, un peu plus tard.

Supposez un moment Marot traduisant le Christ dans l'Evangile, ou saint Paul dans les Epitres, sans le secours des muses si vous voulez, et voyez si la

---

1) Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsanabit eos. Psal.

Mais cestuy là qui les hauts cieux habite
Ne s'en fera que rire de la haut.
Le Tout-Puissant de leur façon despite
Se mocquera. Car d'eux il ne lui chaut.
MAROT.

langue du Nouveau-Testament ne serait pas de nos jours un tourment pour l'entendement; si elle pourrait arriver à nous sans commentaire; si ce ne serait pas un véritable mythe, et souvent une lettre inexplicable, jusqu'à ce qu'un signe moderne remplaçât celui que le temps aurait rendu méconnaissable : emblème nouveau qui ne survivrait peut-être pas lui-même à l'artiste qui l'aurait trouvé.

L'idiôme dont s'est servi Luther, souple et docile, obéissant à tous ses caprices, cédant à toutes ses fantaisies; cet allemand saxon aux formes si viriles, à l'allure si franche; cette vieille langue d'Hermann que n'avait pu tuer l'épée romaine, la seule qui convînt peut-être pour reproduire sans trop de désavantage le texte sacré, a vieilli et éprouvé le sort de toutes les langues humaines. C'est toutefois un noble monument élevé aux lettres, que la traduction de la Bible; vaste entreprise qui semblerait défier la vie d'un homme, et que Luther accomplit dans l'espace de quelques années. Que la critique lui reproche d'avoir commencé ce travail avec une intelligence trop faible encore des termes hébraïques qu'il n'étudiait sérieusement que dans sa solitude de la Wartbourg 1); l'ame poète croit trouver des signes d'inspiration dans une version où la muse biblique revit, fraiche, colorée, mélodieuse. Il est certain que la parole de Luther reproduit souvent la phrase originale avec un charme de simplicité qui va jusqu'au cœur, et qu'au besoin elle s'empreint de pompe et de

1) Voir Richard Simon, dans son Histoire critique du Nouveau-Testament, liv. II, ch. XXIII.

lyrisme, et subit toutes les transformations que l'artiste veut lui imposer : naïve dans le récit du patriarche, emportée avec le roi prophète, populaire avec les évangélistes, causeuse et intime dans les épîtres de saint Paul et de saint Pierre. Partout l'image suit l'image, et c'est souvent lumière pour lumière, flamme pour flamme. Ajoutez ce parfum de vieillesse que porte avec elle la langue dont se sert Luther, et qui séduit comme la teinte rembrunie qu'on voit aux gravures des anciens maîtres allemands.

Donc il ne faut pas s'étonner de l'enthousiasme qu'excita en Saxe la version de Luther, qui ne parut pas d'abord tout entière, mais dont il détacha le Nouveau-Testament, c'est à dire le plus merveilleux fragment du code inspiré. Pour les catholiques et pour les réformés, qui ne voyaient dans ce travail d'artiste que la glorification de l'idiôme national, ce dut être, en effet, une curieuse nouveauté, que le vieux saxon réfléchissant comme un miroir fidèle les beautés diverses de l'original. Les lettrés surtout étaient dans le ravissement. Cette traduction réhabilitait à leurs yeux la langue populaire qui pouvait désormais lutter avec toutes les langues orientales. Ils appelaient cette œuvre lexicologique, un prodige 1); ses disciples la nommaient un miracle, une inspiration céleste 2). La presse, alors dirigée par des typographes qui avaient suivi le mouvement religieux des esprits, et s'y étaient associés dans des

1) Mathes. Comm. 13, de Luth. Florimond de Raemond, liv. I, ch XV.

2) George d'Anhalt.

intérêts matériels, prit soin de reproduire le chef-d'œuvre du moine, avec une élégance, une pureté de types, inconnues à cette époque, et qu'on admire même aujourd'hui. Hans Lufft fondit des caractères exprès; il tirait jusqu'à trois mille feuilles par jour. De 1537 à 1574, il jeta en Saxe cent mille Bibles allemandes 1). La calcographie vint aussi, qui ne pouvant mêler ses merveilles à celles de l'imprimerie, dans un moment où on faisait une guerre si cruelle aux images, mit sur les couvertures en bois des festons, des arabesques, des fleurs et des figures fantastiques, dont Lucas Cranach ou Albert Dürer donnèrent plus d'une fois le dessin. Le Nouveau-Testament de Luther devint donc un livre à la mode qu'on trouvait alors jusque sur la toilette des femmes, qui se prirent d'une belle passion pour la Bible de Luther. Elles la portaient avec elles à la promenade, la lisaient et la commentaient avec une ferveur tout ascétique, et en soutenaient le texte, dit Cochlée, contre les prêtres, les moines, les docteurs en théologie, les magistrats catholiques, qu'elles taxaient d'ignorance crasse 2); envieux qui n'entendaient rien aux Ecritures, qui ne comprenaient ni le grec, ni l'hébreu, ni le latin, dont Luther avait seul l'intelligence! Le docteur a loué le prosélytisme d'une dame nommée

---

1) Georg. Zeltner. Abrégé de la vie de Hans Lufft, p. 55, 56. J. A. Fabricius, Cent. Luth., p. 621, 622.

2) Ut non solum cum laïcis partis catholicae, verum etiam cum sacerdotibus, et monachis atque adeo cum magistris disputare non erubescerent... Et quidem procacissime insultantes ignorantiamque improperantes: id quod de nobili quâdam muliere compertum habetur.

Agula 1), issue d'une illustre famille de Bavière, qui prit la défense d'un moine chassé d'Ingolstadt, et demanda à disputer en pleine chaire sur l'Ecriture, en latin ou en allemand. « Le Christ, disait-elle, n'a pas rougi de parler religion avec Magdeleine, et avec une autre pauvre petite Samaritaine; ni saint Jérôme d'entretenir un commerce épistolaire avec des femmes. Honte à qui tient pour suspecte la version de Luther! La parole du docteur est un son divin: même quand le réformateur déserterait cette parole, je la défendrais et en soutiendrais l'honneur. » Les magistrats d'Ingolstadt ne voulurent pas laisser monter en chaire ce théologien en jupon.

Le catholicisme veillait sur le dépôt de la foi. Au moment où l'Allemagne réformée recevait la version du Nouveau-Testament, en livre tombé du ciel, un homme parut, que le réformateur avait appris à connaître, aux rudes coups qu'il lui avait portés: c'était « ce bouc » 2) que Luther demandait à Dieu, pour toute grace, d'ôter de son chemin: le bouc l'attendait. Emser épiait de l'œil son ennemi, au moindre signe prêt à accepter un autre duel. Celui-là fut vif. Emser prit la version nouvelle, disséqua la préface, où le lait de la doctrine luthérienne était si adroitement répandu, découvrit le venin des notules attachées à la marge du livre, où le docteur faisait de l'autorité en père de l'Eglise, et imposait au lecteur une terminologie préférable à celle des Septante. Emser releva sans aigreur, mais avec une grande

1) Seckendorf. Comm. de Luth. Lib. I, §. CXXVI.
2) Emser portait un bouc dans ses armes.

force de vérité et de science, les corruptions systématiques du texte. Luther avait affaire à un hébraïsant, à un helléniste, à un humaniste rompu avec les mystères des trois idiômes du monde savant. Le moine fit de la colère : il appela de nouveau à son aide ces vocables impertinents dont aucune langue comme l'allemand ne possède des trésors. Emser reparut aux yeux de la réforme sous la figure d'un âne, d'une bûche, d'un cuistre de collége, d'un basilic et d'un disciple de Satan. C'étaient les mêmes masques, mais les lettrés ne riaient plus comme la première fois. On eut même l'audace de se moquer du traducteur quand on le vit revoir son travail et en effacer un grand nombre de fautes grossières que lui avait signalées son adversaire 1), tout en protestant de son superbe mépris pour ces ânes de papistes, indignes de juger son livre 2). Triste ouvrage, disait Emser, où le texte est falsifié presque à chaque page, où l'on pourrait compter plus de mille altérations 3); où Luther tombe à chaque pas, ajoutait Bucer 4).

1) Ipsum non pauca de quibus in notis suis litigat Emserus mutâsse, supplevisse, aut quae per errorem irrepserant sustulisse. Seck. Comm. de Luth. lib. I, sect. 52, § CXXII.

2) Asinos pontificios non curo. Indigni enim sunt qui de laboribus meis judicent. Seckendorf. Comm. de Luth., lib. I, sect. 52, § CXXVII, p. 240.

3) Hunc ferè libris, singulisque propè capitibus, Biblia falsâsse ac ferè mille quadringentos errores haereticos, mendaciaque occultavisse. Jer. Ems. in Praef. Ann.

4) Lateri lapsus in vertendis, explanandisque scripturis; manifestos esse nec paucos. Bucer. Dial. contrà Melanth.

Citons ici quelques unes des fautes relevées par Emser :

Divi Pauli ad Philaemonem-in agnitione omnis operis boni.

Luther avait omis operis qui se trouve dans l'édition grecque de Robert Estienne.

Le temps a donné gain de cause à Emser : la traduction de Luther est regardée aujourd'hui en Allemagne comme insuffisante et fautive ; le vieux Testament comme incompréhensible pour le fidèle 1); les épîtres comme obscures 2) ; la version comme si pleine de ténèbres 3), qu'en 1836 quelques consistoires exprimèrent le vœu qu'elle fût revue tout entière 4).

Dans ce passage de St Jacques :

Ostende mihi fidem tuam sine operibus,

Luther avait écrit Ostende mihi fidem cum tuis operibus.

St. Pierre a dit : Certam vestram vocationem facite per bona opera.

Luther a retranché per bona opera.

St. Paul aux Romains : Omnes enim peccavimus.

Luther a traduit Omnes enim sunt peccatores.

St. Paul aux Ephésiens : Accipite armaturam Dei ut possitis resistere in die mala et in omnibus perfecti stare.

Luther a omis perfecti qui se trouve dans tous les manuscrits.

1) Neue deutsche Bibliothek, Bd. XIII, p. 327.

2) Struensee, Algem. deutsche Bibliothek. Bd. LXXVI, p. 60.

3) Consistorialrath Horstig's N. deutsche Bibl. Bd. XIII, p. 66. Voyez Geschichte der deutschen Bibel, Uebersetzungen D. Martin Luthers, Leipzig, Köhler 1836, von Heinrich Schott.

4) Luther fut aidé dans son travail de translation par Melanchthon (à Spalatin 1522). Il fit paraître d'abord l'évangile de saint Mathieu, puis celui de saint Marc, l'épître aux Romains, et les autres parties enfin du Nouveau-Testament qui fut publié en entier au mois de septembre 1522. C'est vers la fin de novembre 1522 qu'il commença à traduire avec une ardeur extraordinaire l'Ancien-Testament; au mois de janvier de l'année suivante, il publiait Moïse qu'il avait mis sous presse au mois de décembre 1522. (à Spalatin, 2 novembre) Job, achevé en 1524, lui offrit de grandes difficultés : il semble, disait-il à Spalatin, que l'écrivain voulait qu'on ne le traduisît jamais ; les Prophètes parurent en 1527 (à Lange, 4 février); Isaïe, en 1528; en 1530, sa traduction était

La réforme accuse le catholicisme d'avoir caché le verbe de Dieu jusqu'à la venue de Luther. Qu'un écrivain comme M. de Villers ose imprimer que « c'eût été une témérité digne du dernier supplice, que de traduire les livres saints en langue vulgaire, » c'est ce qui nous surprend au plus haut degré; car enfin Bossuet avait écrit ces lignes dans son Histoire des Variations : « Nous avions de semblables versions à l'usage des catholiques dans les siècles qui ont précédé les prétendus réformés. » La parole de l'évêque de Meaux n'est pas une de ces paroles vaines qu'on a le droit de mépriser! Jean Lefèvre d'Etaples, en effet, avait publié en 1523 la traduction de la Bible, à laquelle il travaillait avant même que le nom de Luther fût connu en France 1). Seckendorf écrivait avant M. de Villers, que des versions allemandes de la Bible avaient paru à Wittemberg en 1477, 1483 et 1490, à Augsbourg en 1518 2). Tout préoccupé de la gloire de l'Allemagne, jamais il n'arrive à M. de Villers de jeter les yeux sur les autres pays pour y étudier le mouvement des idées. S'il eût connu l'Italie,

---

achevée; elle fut revue et corrigée successivement en 1541 et 1545. Seckendorf, Comm. de Luth., lib. I, sect. 51, § CXXV, CXXVI, p. 204. La bibliothèque de Wittemberg possède l'édition originale du Nouveau-Testament de Luther, sous le titre de : Das Newe Testament Deutsch. Wuitenberg, in-fol., sans nom d'auteur ni d'imprimeur, et sans date.

1) On a pu soupçonner Jean d'Etaples, vicaire général de Meaux, de penchant aux doctrines de la réforme, mais bien certainement il s'était occupé de sa traduction longtemps avant d'avoir prêté l'oreille aux nouveautés luthériennes.

2) Seckendorf. Comment. de Luth., lib. I, sect. 51, § CXXV, p. 204.

il aurait vu que ce fut elle encore qui devança les autres nations dans l'élucidation du texte sacré. C'est un évêque de Gênes, Jacques de Voragine, l'auteur de la légende dorée, qui vers la fin du treizième siècle, à peu près au même temps que chantait Dante, traduisait en italien la Bible. A Venise, vers 1421, un moine camaldule, Nicolo Malermi ou Malerbi, translatait l'œuvre de Dieu 1) avec un si grand succès, que sa version était réimprimée neuf fois dans le quinzième siècle, et jusqu'à vingt dans le siècle suivant 2). Un autre moine, frère Guido, vulgarisait les quatre évangélistes avec des expositions de Simon de Cascia, et maître Federico de Venise, commentait l'Apocalypse en 1394 3). Enfin Brucioli donnait en 1530 une traduction complète des livres saints : Brucioli auquel l'Arétin écrivait en 1537 4) : « Vous êtes un homme sans pareil dans l'intelligence des langues hébraïque, grecque, latine, chaldéenne, » et ita-

1) Fontanini, Della eloq. ital., p. 673. On cite une autre traduction de la Bible, qui parut au mois d'octobre de la même année sans nom d'imprimeur, ni nom d'auteur. Dibdin's Ædes Althorp, vol. II, p. 44. Bibl. Spencer, vol. I, p. 63.

2) Foscarini, Della letteratura veneziana, vol. I, p. 339. Propectus of a New Translation, par le docteur Geddes, p. 103.

3) Li quattro volumini de gli Evangeli volgarizzati da frate Guido, con le loro esposizioni fatte per frate Simone da Cascia. Ven. 1486. — L'apocalisse con le chiose de Nicolo da Lira, traslazione di maestro Federico da Venezia, lavorata nel 1394, e stampata, Ven. 1519. Esame del signore Marchese Scipione Maffei, p. 19. Roveredo, 1739.

4) Ergötzlichkeiten aus der Kirchenhistorie und Litteratur, von Schelhorn. — Mazuchelli, Scritt. t. II, p. 4. — Th. Maccrie, Histoire du progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie au 16e siècle p. 59 et suiv.

lienne, aurait dû ajouter le poète; car Brucioli, c'est Luther écrivant en allemand; il possède tous les secrets du vieil idiôme de Dante, comme Luther du saxon. L'autorité ecclésiastique condamna cette traduction; Brucioli se soumit.

Qu'on cesse donc de nous dire que l'autorité ecclésiastique s'oppose à la diffusion de la parole divine. Et pourquoi? Cette parole qu'est-elle donc! sinon la manifestation de la vérité et de l'immortalité de notre Eglise. Mais ce qu'elle ne peut souffrir, c'est que cette parole de vie soit abandonnée comme une phrase profane à tout commentateur sans mission; que toute intelligence, qu'elle s'appuie ou non sur la foi en Jésus-Christ, vienne s'y essayer comme sur un texte ordinaire, afin de donner au monde le témoignage de sa folie ou de ses misères; qu'on traite enfin le verbe de Dieu comme un poème antique qu'on trouverait pour la première fois et que personne n'eût encore expliqué. L'Ecriture, a dit Platon, ne ressemble pas à la parole : la parole se défend, mais l'Ecriture, son père n'est pas là pour la défendre 1). Cette parole a parlé par la bouche des pères, des docteurs, des martyrs de la nouvelle loi. Est-ce que l'exemple des hérésiarques n'est pas là pour justifier ce grand souci du Verbe divin? Quelle serait sa destinée, si l'Eglise n'eût veillé de tout temps sur ce dépôt sacré? Que le protestantisme nous dise s'il ne verrait pas avec quelque effroi la parole sainte abandonnée aux interprétations de l'un de ses savants, à Eichhorn, par exemple, dont la science linguistique

1) Conférence de l'abbé Lacordaire sur le Protestantisme.

ne saurait être mise en doute, et pour qui trois de nos Evangiles ont perdu l'autorité qu'une croyance de dix-huit siècles semblait avoir rendue inébranlable, et qui auraient été composés sur un Evangile des Hébreux écrit en araméen, que nous n'avons plus 1)? Où est l'Ecriture, cette règle de la foi, quand il plaît à l'un de rejeter une épître de saint Paul, à l'autre l'Evangile de saint Jean, à un autre trois Evangiles à la fois? Et Luther s'il revenait à la lumière, ne tremblerait-il pas pour cette parole, si ceux qu'il a enfantés dans sa doctrine, les Damm, les Semler, les Teller, les Bauer, les Woltmann, les Paulus, les Strauss, essayaient après lui de traduire les livres saints, qu'ils regardent comme des livres sortis de la main des hommes.

Mais que l'Eglise soit sûre de la foi d'un interprète, voyez ce qu'elle fait! Bossuet distribue dans les provinces de France cinquante mille exemplaires du Nouveau-Testament du père Amelotte, et autant de livres de prières liturgiques en français 2). Voilà comme elle cherche à celer aux fidèles la parole de Dieu.

Veut-on comprendre le péril que courrait cette parole abandonnée à l'interprétation de chaque individualité?

— Je vous salue Marie, pleine de grace, dit l'ange à cette Vierge que l'Eglise nomme l'Etoile du matin. — Καιρε Κεχαριτωμενη, traduit la version grecque;

---

1) V. Minerva, v. Archenholz, Julius, 1809, p. 97. Robelot, Influence de la Réformation, p. 418.

2) Robelot, p. 389.

— ave Maria gratiâ plena, la Vulgate; — ave gratis dilecta, Théodore de Bèze 1); — ave gratiosa, Erasme de Rotterdam 2); — ave gratiam consecuta, André Osiander le jeune 3); qui est reçue en grace, le Nouveau-Testament de Genève 4); — Bist gegrüßet du begnadete, l'église de Zürich 5). Pitoyables traductions! s'écrie ici Luther, — Je vous salue, Marie pleine de grace, gratiosa! quel lourdaut d'Allemand a jamais songé à faire parler ainsi un ange! pleine de grace, comme qui dirait un pot plein de bière, une escarcelle pleine d'argent; j'ai traduit, moi : je te salue, Très-Sainte, du Holdselige. Ma traduction est la bonne, je ne veux pour juge aucun âne de papiste : qui répudie ma version aille à tous les diables 6). C'était en 1523, un an après l'apparition du Nouveau-Testament. Luther ne se rappelant plus son souhait satanique, traduisait dans une postille sur l'Ave Maria : Et l'Ange vint et dit : « Je te salue, Marie, pleine de grace : Gegrüßet seyd du Maria voller Gnaden 7).

Maintenant voici le commentaire de J. Agricola, le disciple et le successeur de Martin Luther dans l'administration de l'Eglise de Wittemberg, un homme de lumière et de foi.

---

1) In Novo Testamento graecè et latinè. An. 1567-8.
2) 1520. Nov. Testamentum. Basil.
3) Biblia sacra. Tubingae, an. MDC, in-fol.
4) An. 1587.
5) Bible imp. à Zürich, an. 1530, in-8.
6) Welcher Deutscher verstehet, was gesagt sey : voll Gnaden? Er muß denken an ein Faß voll Bier, oder Beutel voll Geld. Op. Luther, t. V, fol. 160.
7) 2 part. Op. Luth., Ienae, 1565, fol. 510, a.

« Gabriel, sous la forme d'un adolescent, entre dans la chambre à coucher de la jeune fille, et entonne un cantique d'amour, un choral nuptial, comme pour en obtenir les faveurs: Je te salue, belle enfant, dit-il, ave gratiosa! La Vierge offensée d'un salut semblable, réfléchit, se trouble, et ne comprend rien au message. Sa pudeur est alarmée, sa chasteté émue : cette pudeur qu'elle espère ne perdre jamais, et qu'elle sent si vivement attaquée; elle ne sait ce qui doit arriver 1).

Et J. Agricola a récité cette exégèse en pleine chaire aux ouailles de la réforme !

La lettre peut donc tuer quelquefois.

---

1) Ingressus cubiculum puellae Gabriel, adolescentis forma, amatorium quiddam et nuptiale orditur, virginem ut apparet, pellecturus ad concubitum, etc.

CHAPITRE XXVI.

LA BIBLE ; SUITE.

Je veux vous faire voir toute la misère de la science humaine quand elle n'a pour règle que ses inspirations ; alors vous comprendrez si le catholicisme n'a pas eu raison de veiller avec une tendresse maternelle sur la parole dont le Christ en mourant lui laissa le dépôt.

Voici un écrivain dont le moyen-âge doit être fier. Il savait le grec mieux que Mélanchthon, l'hébreux mieux que Vatable, la langue latine mieux qu'Erasme, et le français mieux que Calvin. Il appartenait à la réforme qui reprochait alors au catholicisme de tenir la parole cachée aux ames chrétiennes, et de ne la distribuer que dans une langue dont les intelligences privilégiées avaient seules la compréhension.

Or, Châtillon qui avait fait comme Mélanchthon, Erasme, Luther et Calvin, et changé son nom pour prendre celui de Castalion, sous lequel il est connu dans le monde théologique, résolut de traduire la

Bible en français, et il acheva cette œuvre en maître habile. Sa version a du nombre, de l'harmonie, de l'élégance souvent. Mais Castalion, pauvre et souffreteux, vivait du travail de ses mains; mêlé au peuple, il en avait pris l'idiôme, les tournures, les formes proverbiales qu'il fit passer dans sa traduction, au grand scandale des lettrés des deux communions. Il crut qu'il pouvait ressembler à Luther.

Vous allez en juger.

Saint Jacques, chapitre xi : Superexaltat misericordia judicium.

Castalion traduit :

La miséricorde fait la figue au jugement.

David, psaume 77 : De post fœtantes accepit eam.

Castalion traduit :

Et le tira du cul d'une charrue.

David, psaume 58 : Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.

Castalion traduit :

Des petits morveux qui sont à la mamelle 1).

Et, dit Henri Estienne : «Il n'a pas pris plaisir seulement aux mots de gueux, de non rogné, d'incirconcis, mais il s'est donné des licences de toutes sortes, appelant arrière-femme comme on dit arrière boutique, celle que le mari entretient avec la sienne; au lieu de prépuce, écrivant avant-peau. Il a transformé Dieu en Monsieur de Rochefort 2) ».

1) Bayle. Dictionnaire historique, article Castalion. — Garasse. Doctrine curieuse, p. 202-206.

2) Henri-Etienne, Apologie d'Hérodote.

Or, encore une fois Castalion était hébraïsant, helléniste, humaniste de première force, poète et philologue, théologien et exégète. Il avait fait une étude particulière des livres saints, et il pouvait, comme Luther, dire de lui : « La Bible est une belle forêt où il n'y a pas d'arbre que je n'aie secoué 1). » Or, vous voyez quelles fleurs il en avait fait tomber. Si Castalion, avec toute sa science linguistique, s'était trompé, Calvin devait-il être plus heureux ?

Les Vaudois, chassés de Lyon, s'étaient retirés dans le Piémont. Ils habitaient la vallée d'Angrogne, où Farel était venu les visiter en 1532. La réforme avait essayé de les attirer à elle, mais ses efforts avaient été inutiles : tout ce qu'ils lui demandaient, c'était une Bible imprimée en langue vulgaire, car ils étaient obligés de se servir de versions manuscrites. Les frères se cotisèrent et firent une somme de 1500 thalers qui servit à imprimer, à Neufchâtel, la Bible traduite en français par Robert Olivetan, avec l'aide de Jehan Calvin, dit Bèze : « lequel l'a depuis souventes fois amendée en quelques passages 2) ».

En 1533, quand Genève était encore catholique, le conseil avait permis à Pierre de Vingle d'imprimer une édition de la Bible d'après la version publiée à Anvers. Le Nouveau-Testament parut d'abord à Neufchâtel, vers l'an 1534, et la Bible complète en 1535, avec une préface de Calvin, à Neuf-

1) Die Bibel ist ein schöner Wald, darin kein Baum ist, an dem ich nicht mit meiner Hand geklopft habe.

2) Histoire de l'Eglise, liv. I, p. 36.

châtel, puis à Genève, sous le titre de : « La Bible en laquelle sont contenus tous les livres canoniques de la Sainte Ecriture, tant de vieux que de Nouveau-Testament, translatée en françois par Jehan Calvin, in-4° 1) ».

L'imprimeur avait profité du départ de Calvin pour publier, sous le nom du réformateur, la version de le Fèvre d'Etaples, revue par Olivetan. Cette traduction fut réimprimée à Lyon, en 1541 et en 1545. A la mort d'Olivetan, Calvin revit l'œuvre du traducteur, et une édition nouvelle de la Bible parut à Genève, en 1551 et en 1553, et fut publiée par Robert Estienne. L'édition de cet imprimeur est regardée comme la Bible de l'Eglise réformée 2). Il en devait être de cette traduction comme du catéchisme, et des systèmes théologiques de Calvin : elle ne put avoir raison plus d'un siècle. Desmarets la retoucha en 1669, Martin en 1707, Osterwald en 1724; puis elle tomba malheureusement, en 1805, dans les mains de quelques prédicants, qui jetèrent un peu de vermillon et du blanc de céruse sur ce style âgé de plus d'un siècle, et proclamèrent qu'ils l'avaient rajeuni parce qu'ils l'avaient défiguré. La Bible des pasteurs de Genève est une œuvre pitoyable. La société biblique n'en a pas voulu même pour les sauvages du nouveau monde 3).

---

1) Archives de la ville, 13 mars 1533. — Senebier, Histoire littéraire de Genève, t. I, p. 31.

3) Paul Henry, Calvin's Leben, t. I, p. 357, note.

3) Die Genfer Uebersetzung steht nicht in großer Achtung. Paul Henry dans sa Vie de Calvin, p. 359, note, ne cite que deux traductions françaises de la Bible, celle de Sacy et celle de M. de Genoude,

Un jour que Luther était à table avec ses compagnons ordinaires, devisant, suivant sa coutume, du Diable, des moines et des juristes, ses bêtes noires; la conversation tomba sur la Bible, et le docteur soutint que Satan, en sa charge de grand maître, ennemi du genre humain, avait dû escamoter bon nombre de livres excellents ; mais que Dieu n'avait pas permis qu'il nous volât un iota des Saintes-Ecritures. On passa au pape, le représentant de l'Antechrist, ou plutôt l'Antechrist lui-même, qui, si souvent, s'était opposé à ce qu'on mît la parole de Dieu dans les mains des fidèles: vieille calomnie qui a longtemps traîné sur la table du docteur, et que les protestants de nos jours ont ramassée avec tant d'autres miettes. Vint enfin la question de traduction. Luther secoua la tête, se prit à rire, puis se tournant vers Aurifaber: — Mon cher, dit-il, traduire la Bible, faire parler allemand à nos prophètes! mais c'est comme si vous vouliez forcer un joli petit rossignol ce héros de la mélodie à piauler comme le coucou : coucou ! coucou 1) ! Nos petits saints à tête folle s'imaginent que c'est chose aisée que de représenter la parole inspirée : savez-vous ce qu'il faut au traducteur? de la science, de l'activité, de l'intelligence, de la perspicacité, de la piété. »

Quelques jours avant sa mort, il laissa tomber de

écrite, dit-il, sous l'inspiration des Jésuites. Il ignorait que le père Calmet, membre de cet ordre célèbre, avait publié longtemps avant M. de Genoude une traduction des livres saints.

1) Gleich als ob eine Nachtigall gezwungen würde, ihre holdselige Melodie zu verlassen und dem Kukuk nachzuahmen, deß eintönige Stimme ihr ein Greuel ist.

son bureau un chiffon de papier que ramassa Justus Jonas, un de ses disciples. Le docteur y avait griffonné les mots suivants :

— Personne ne peut comprendre les Bucoliques de Virgile s'il n'a gardé les troupeaux pendant cinq ans; — les Georgiques s'il n'a travaillé à la charrue cinq ans; — les Epitres de Cicéron s'il n'a vécu pendant vingt ans dans les affaires, — et l'Ecriture, si pendant cent ans il n'a gouverné l'Eglise avec les prophètes Elia et Elisée, Jean Baptiste, le Christ et les apôtres 1).

Luther n'aurait pas conseillé à Calvin, qui ne savait presque pas un mot d'hébreu, de traduire les Saintes-Ecritures. Mais Calvin, eût-il été aussi savant que Mélanchthon lui-même, aurait échoué. Car jamais organisation ne fut moins propre à comprendre ou à rendre les ineffables beautés de langage des prophètes. Logicien pressé et sévère, il fera ressortir admirablement, s'il ne cède pas à des préoccupations de secte, la phrase nette et précise de saint Paul; écrivain didactique, il traduira fidèlement les actes des apôtres, et peut-être la langue du Christ: mais quand il faudra de l'inspiration, c'est à dire de la

1) Virgilium in Bucolicis nemo potest intelligere nisi fuerit quinque annis pastor.

Virgilium in Georgicis nemo potest intelligere nisi fuerit quinque annis agricola.

Ciceronem in epistolis nemo integre intelligit nisi viginti annis versatur in republica aliqua insigni.

Scripturas sanctas sciat se nemo degustasse satis nisi centum annis cum prophetis ut Elia et Eliseo, Johanne Baptista, Christo et apostolis ecclesias gubernarit.

Tisch-Reden, p. 4.

colère, du coloris, de la poésie enfin, Calvin essaiera vainement de lutter avec son modèle, il tombera de lassitude et d'impuissance. Parcourez tous ses écrits, latins ou français, vous ne trouverez pas une page, une phrase peut-être qui vous remue ou vous passionne : il dit bien, il dit avec art; mais style et pensées, tout sort du cerveau, et rien du cœur : il n'émeut pas plus qu'il n'est ému (1).

(1) Ajoutons que les versions de Genève sont pleines d'adultérations du texte : citons-en quelques unes.

1er Tim., ch. II, v. 4. ανθρωπους παντας θελει σωθηναι : Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.

Vous savez que Calv., 1. Inst. c. 33, s. 1, 23, prétend que Dieu est auteur de la damnation des réprouvés.

Les Bibles de 1559, 60, 63, 65, 66, 68 traduisent : Dieu veut que toutes gens soient sauvées; et à la marge : toutes gens, c'est à dire de tous états et de toutes conditions.

St. Paul, R. 2, v. 22. Ο βδελυσσομενος τα ειδωλα, ayant en abomination les idoles, tu commets sacrilège.

Les Bibles de 1554, 59, 60, 61, 63, 65, 66, écrivent images.

St. Jean, 6, v. 51. Je suis le pain vif qui suis descendu du ciel. Ο αρτος ζων. Les versions de 1554, 60, 61, traduisent : pain vif, avec une glose marginale, vif, c'est à dire vivifiant. En 1588, 1610, 1615, 1620, la glose entre dans le texte, et le vif prend la marge.

Eph. 4, v. 7. Or qu'il est monté, qu'est-ce sinon qu'il estoit descendu ez parties plus basses de la terre. Le grec porte : εις τα κατώτερα μερη της γης. Les Bibles genevoises ont retranché le signe comparatif, pour éluder la preuve de la descente aux enfers. Hieron., ad cap. 4. Eph. Ambros., ibid.

Act. ch. 2, v. 2. Tu ne laisseras mon ame aux enfers. — Bèze, en son annot. de 1556, chez Robert-Estienne, traduit : Tu ne laisseras mon corps mort au sépulcre.

St. Paul 1. Tim. ch. 3, v. 2, après avoir parlé de la probité nécessaire aux diacres, ajoute : — De même il faut que les femmes soient honnêtes. γυναῖκας ὡς αυτως σεμνάς. Les Bibles réformées disent : il faut que leurs femmes soient honnêtes.

Act. des Ap. 1, v. 14. Tous ceux-ci persévéraient avec les femmes,

La réforme a longtemps vécu de deux sottises que Mathésius a répétées d'après Luther.

Dans la Vie du Réformateur saxon, Mathésius nous représente le moine enfant tombant dans un étonnement extatique à la vue d'une Bible qu'il trouve par hasard, tant le papisme mettait de soin à cacher le livre de vie aux ames qu'il tenait enchaînées!

Ce conte traine dans les Tisch-Reden d'où il a été tiré, commenté, et lu en plein institut quand M. Charles Villers y fut couronné pour son Essai sur la Réformation. Calvin n'a pas oublié de s'en servir pour prouver à son tour qu'entre le Christ et le pape il n'y avait rien de commun; que le pape est l'Antechrist prédit par les prophètes; Rome, Babylone la prostituée, et nous autres catholiques des esprits de ténèbres.

Eh bien! longtemps avant que Calvin songeât à traduire l'Ecriture, des essais de traductions bibliques

---

et Marie mère de Jésus. Συν γυναιξι. Bèze traduit avec leurs femmes. Beza ad. cap. 1. Acta. v. 14.

Act. 14, v. 23. On dit de Paul et Barnabé : Après leur avoir ordonné des prestres par chaque église, ayant prié avec jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur auquel ils avaient cru. χειροτονήσαντες αὐτοῖς δε πρεσβυτέρους κατ' εκκλησιαν. Genève traduisait ainsi dans l'édition de J. Crespin, 1554. Il dit aujourd'hui : Après que par l'advis de l'assemblée, ils eurent créé des anciens, par chaque église—afin de soumettre le pasteur au troupeau.

Phil. 2, v. 12. Opérez votre salut avec crainte et tremblement. μετα φόβου, etc. Les réformés traduisent : Employez-vous à vostre salut.

Act. 10, v. 35. En toute nation quiconque craint Dieu et fait justice lui est agréable. Le grec ainsi : les Bibles de Crespin, 1554, 1555, — de Pierre Bernard, 1565, — de Pierre Michel, 1566. — Mais en 1568, 1610, 1615, ils tournent quiconque s'adonne à justice ; — de peur des bonnes œuvres.

avaient eu lieu à diverses époques. Plus de deux siècles auparavant un chanoine d'Aire en Artois, Guyars des Moulins translatait les livres de la Bible en roman, à la requête, dit-il, « d'ung mien especial amy qui moult desire le prouffit de mon ame. » Il avait employé trois ans à ce travail comme il nous l'apprend : « An l'an de grace mil CC et quatre vins et VI ou mois de juing ouquel je fus né et es quarante ans accompli commençaige ces translations et les eu parfaites en l'an de grace mil CC XXIIII et VIII. »

Cette traduction de Guyars des Moulins fut imprimée, par ordre de Charles VIII, à Paris, en 1487 et on en faisait usage dans les églises catholiques, et en Suisse longtemps avant la réformation 1)

Senebier parle d'un manuscrit de la Bible d'une date très ancienne, sans nom d'auteur et que conserve la bibliothèque de Genève 2).

---

1) La Bible de Guyars renferme : « le livre de Genesis et puis Exodes, Lévitique, le livre des Nombres, le Deutéronome, le livre de Josuë, les quatre livres des Rois, le livre Job et le Psaultier David, les Pareboles Salemon, le livre de Sapience Salemon, le livre ecclésiastique, le livre des Cantiques, le livre Baruth, le livre Ysaïe, Jhérémie et les lamentations, Ezéchiel, Daniel et les aultres prophètes, le livre Thobie, le livre Suzanne et les histoires qui viennent après comme vous les trouverez, le livre de Judith, les deux livres des Maccabées, les Evangilles toutes, toutes les Epistres Sainct Pol, les Faicts des Apostres et l'Apocalypse Sainct Jehan ».

Le premier verset du psaume est ainsi rendu. — Beneure est lomme qui nala pas au conseil des félons et qui ne estoit pas en la voye des peschieurs, et qui ne s'est pas enchauré de pestilence.

2) Dans le MSS, d'une date plus ancienne, cité par Senebier, (p. 300) le même verset est ainsi rendu :

Beneois est le omme qui nala mie au conseil des felons et ne sista mie en la voye des pécheours.

Ainsi donc, l'Eglise catholique n'a jamais songé, comme voudrait le faire croire la réforme, à défendre la lecture des livres saints en langue vulgaire. Vous voyez qu'un chanoine de l'Artois travaillait plus de trois siècles avant la venue de Luther, à répandre parmi le peuple la parole divine.

Mais voici un noble démenti donné au protestantisme par deux moines, le vénérable père Ludolphe, religieux de l'ordre des Chartreux, et frère Guillaume le Menand, « maistre en théologie de l'ordre de monseigneur saint François ».

Le premier, le père Ludolphe, a écrit en latin « le grant vita Christi », à Augsbourg en 1476.

Frère le Menand a traduit « ce noble et utile livre en françois, à la requeste de très puissant, très excellent et très magnifique prince monseigneur le duc de Bourbon, connétable de France, et ce livre a été imprimé à Paris par Guillaume de Bossozel, demourant

---

Calvin, en 1557, traduisait ainsi :

Bienheureux est l'homme qui ne chemine point au conseil des méchants et ne s'arrête point en la voye des pécheurs et ne s'assied point au banc des moqueurs.

Un siècle et demi plus tard, Sacy écrivait :

Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller à suivre le conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est point assis dans la chaire contagieuse des libertins.

Les historiaux ou histoires escolatres de Guyars ne sont que la traduction de la Bible faite par un chanoine de Troyes en Champagne, connu sous le nom de Peter Comestor, ainsi nommé, dit Schoël. Hist. de la Littérature grecque, vol. 2, p. 159, 163, Quod scripturarum auctoritatis in suis sermonibus et opusculis crebrius all[illegible]gando quasi in ventrem memoriae manducavit. L'Historia [illegible]astica de Comestor est de 1170. Paul Henry.

en la rue Saint-Jacques au Chasteau-Rouge près les Mathurins 1) ».

C'est une curieuse destinée que celle de cet ouvrage imprimé à Augsbourg, la ville où Luther tint ses premières assises, et traduit à Paris par ordre du connétable de Bourbon qui fit boire ses chevaux dans les bénitiers de saint Jean de Latran aux cris de vive le pape Luther !

Or le vita Christi qui eut tant de succès en Allemagne, en France, qu'on réimprima trois fois à Paris, deux fois à Lyon, est une traduction et un commentaire admirable du Nouveau-Testament. Dans quelques parties même, Ludolphe a fait preuve d'un beau talent exégétique.

Luther a dit : — la Bible sous la papauté était un livre inconnu 2).

Et Calvin a répété Luther.

Mais Luther connaissait assurément les Bibles allemandes imprimées à Nuremberg et à Augsbourg.

Et Calvin savait bien qu'on lisait à Genève, au prône, la traduction du chanoine Guyars.

Luther, et Calvin après lui, ont écrit : que dans l'église catholique le sang de Jésus-Christ n'était compté pour rien.

Ecoutez : « O Seigneur Iesus-Christ qui a nostre espérance et fiance, sois recors des choses que tu as prises pour nostre rédemption. Ayes remembrance que toy, créateur de toutes choses et espousant et prenant nostre nature, tu es digne faire semblable à

---

1) Tisch-Reden, p. 9.

2) Die Biblia war im Papstthum den Leuten unbekannt.

nostre fiment. O sire! tu es venu por les pécheurs afin que effassasses les péchés de tous. Quelles choses te peult-on rendre, ne quelle chose peult-on faire digne de rétribution. Ie te loue de toutes mes affections, ie te rends grâce pour les grans bénéfices par lesquels tu as secours à l'humain lignage qu'estoit perdu; et ie te prie, sire très piteux, que ainsi que pour nous tant t'es humilié que as voulu estre homme comme nous, que en nous par ta rémission ne seuffres estre perdu ce que as mérité par ta grande miséricorde de nous et me faire rendre service doux et agréable à toy. Amen.

Changez le vieux langage de frère le Menand, n'est-ce pas ce que nous entendons encore aujourd'hui, ce que le prêtre catholique dira demain et jusqu'à la fin des temps?

J'ai dit que l'exégèse dont la réforme veut se donner toute la gloire existait dans l'école catholique. Le vita Christi renferme quelques beaux chapitres d'herméneutique sacrée. Je ne citerai ici que le début du premier chapitre de saint Jean : In principio erat verbum :

— Nous convoitans et désirans de puiser aucunes gouttes de pluyes de la plénitude du sainct Evangile, prenons nostre commencement à la divine génération du filz de Dieu, de laquelle l'évangile sainct Jehan parle spécialement en amenant tous les ditz de son évangile, à ce que la divinité du verbe filz de Dieu soit partout manifestée. Et pour cause l'évangeliste commence à l'éternité du verbe, en démonstrant la divine nature de Jésu-Christ par laquelle éternellement il précède sa mère Marie, et

met cinq choses des personnes divines, lesquelles par ordre si ensuyvent : premièrement il déclaire l'éternelle génération du filz de Dieu procédant du père en disant : In principio erat verbum. Au commencement, c'est à dire en Dieu le père qui de tous est supposé premier principe, cause et commencement estoit le verbe ; c'est à dire que le benoist fils est avecques le père coeternel. Par quoy n'a pas son commencement de la benoiste vierge Marie, mais du père qui est commencement sans commencement, et le benoist fils est commencement du commencement. Sainct Jehan appelle verbe le filz de Dieu plus tost que filz, ou sapience, ou vertus de nostre Seigneur Dieu ; car le filz a regard seulement et comparaison au père, et le verbe a comparaison et à celui qui le dit et à la chose que on die par parolle et à la voix de laquelle la parolle se vest et couvre.,,

« Hoc erat in principio apud Deum ; c'est à dire que le verbe est en Dieu le père dès le commencement de son éternité ; c'est devant les siècles et éternellement comme se il disoit : Cestuy filz de Dieu que ie appelle icy verbe iamais ne fut séparé de Dieu le père. Car certes le père ne fut oncques sans son filz comme iamais ne peust estre sans sa vertu et sans sa sapience, Nous disons et appellons père celluy qui a filz, car autre chose ne est estre père fors que avoir filz. Et pour ce que Dieu le père qui a conçu le verbe dans le filz est éternellement, nous disons que le verbe qu'il a engendré est égal à luy éternellement et non pas par temps 1)...

1) De la divine et éternelle génération de Jésus-Christ, ch. I.

Qu'on cesse de nous dire que l'exégèse est une conquête de la réforme. La réforme n'a rien créé. C'est parce qu'on n'a pas voulu fouiller dans les vieilles tombes catholiques, qu'on a laissé proclamer à la face de l'Institut de France, que le protestantisme possédait des dons créateurs que le ciel avait refusés au catholicisme. On a longtemps cru en France que l'exégèse était une trouvaille du protestantisme. Et voilà qu'un chartreux ignoré commente, en 1476, l'évangéliste saint Jean aussi bien que 50 ans plus tard Mélanchthon a commenté saint Paul. Mais comme on aurait ri en 1802 si quelqu'un se fût avisé de chanter, comme nous le faisons, un moine qui va sans souliers ainsi que saint Jean dans le désert! Que Charles de Villers ne nous dise donc plus que l'exégèse est une conquête de la réforme. Il y a bien d'autres calomnies dans l'œuvre de cet écrivain. N'y dit-il pas que les papes, pour tenir les peuples dans l'ignorance, n'avaient jamais voulu permettre l'usage de la langue vulgaire dans le service divin? Il y a quatre ans qu'à l'université de Heidelberg, nous entendîmes un professeur protestant réfuter cette absurde accusation. Il développait cette belle pensée de Vix, que « la langue latine est toute catholique 1), » et il remerciait la papauté d'avoir sauvé cet idiôme qui, sans elle, aurait péri comme les monuments de l'ancienne Rome. Ce fut, disait-il, une grande pen-

---

feuil. VII. Le grant Vita Christi en françois, nouvellement imprimé, forme 2 vol. in-fol., sans date, mais de la fin du quinzième siècle.

1) Aber man hätte diesen Gebrauch auf eine liebevollere Weise durch die Vorliebe der Römisch-katholischen für die lateinische Sprache, welche gewissermaßen eine katholische ist, erklären können.

sée qu'eut la papauté en abritant le dogme immuable sous un signe immuable. Alors il prit le vieux poème d'Opitz et se mit à en tirer quelques fragments, à chaque mot notant les transformations que l'image matérielle avait subies dans sa longue existence, tellement que pour être comprises plusieurs d'entre elles avaient besoin d'un nouveau signe.

Et le professeur répétait :

Gloire à la papauté !

CHAPITRE XXVII.

ITER AD VERITATEM.

Ceci est l'Exégèse mise en action. Voici un livre qui fut composé en 1793, à Augsbourg, ville de réforme, par un écrivain qui avait flotté longtemps dans le doute, et qui, sur le point de mourir dans le désespoir, s'en alla vers un prêtre catholique qui lui ouvrit les yeux comme l'ange à Tobie. Sa fiction qui a pour titre : Iter ad veritatem, a été imitée par Thomas Moore. Les deux poètes nous représentent une ame vide aspirant à la foi, et marchant à la recherche de la vérité : l'ame chantée par Thomas Moore y arrive à travers de grandes expiations, celle de l'anonyme par l'épreuve seule de la parole. Son inconnu visite les peuples que la lumière évangélique est venue éclairer ; il les interroge, on lui répond : Voici le livre de vie, la source de lumière et de salut, le Verbe de Dieu qui s'est manifesté aux hommes; prenez et lisez.

Or, cet homme à la soif ardente du vrai, a pris

son chemin vers les montagnes de la Suisse. Il est parti, ainsi qu'autrefois Martin Luther, un bâton à la main; il a traversé Bâle, Schaffhouse; il est à Zurich, que Zwingli, il y a quelques siècles, arrachait aux « ténèbres du papisme »; c'est la Bible de l'ancien curé d'Einsiedeln qu'on lui montre. Il l'ouvre, et ses regards tombent sur ce verset du Nouveau-Testament, « hoc est enim corpus meum, » ceci représente mon corps, car ainsi traduit Zwingli 1). Glose inspirée, dit la vieille histoire, au curé, qui, tourmenté sur le sens des paroles de la cène, vit apparaître un fantôme blanc ou noir, qui lui cria : « Dessille tes yeux : n'est-il pas écrit dans l'Exode : l'Agneau est la Pâque, pour signifier qu'il en est le signe? Œcolampade, Bucer, Swenckfeld, un grand nombre d'églises réformées de France, d'Allemagne, de Pologne, de Suisse, ont adopté cette interprétation, la seule vraie, la seule qui satisfasse la raison. »

L'homme à la recherche de la vérité ferma le livre : il leva les yeux au ciel et vit une étoile qui brillait au nord... Retournons en arrière, se dit-il, cette étoile luit sur Wittemberg; allons voir cette nouvelle Sion. Il arriva à Wittemberg, le berceau de la réforme : « Montrez-moi, dit-il à un diacre de l'église de Tous-les-Saints, le Nouveau-Testament de Luther ».

Et ses yeux rencontrèrent le verset de saint Luc, et il lut : « Ceci est mon corps. » — Mon vrai corps et mon vrai sang! Sans doute, reprit le diacre,

1) Zwingli : de verâ relig., p. 202. Resp. ad Luth., p. 400. Ep. ad Pomeranum, p. 256.

comme a traduit notre père, et non la figure du corps et du sang, selon la sotte imagination des sacramentaires.

— Comme Bucer, Zwingli, Œcolampade, que Luther refuse de tenir pour frères.

— Mais remarquez-le bien, dit le diacre de l'église de Tous-les-Saints; si Luther admet la présence réelle dans les espèces, voici une notule ajoutée au texte qui vous apprend que ce n'est qu'au moment où le chrétien communie; car il n'y a point hostie pour lui comme à la table catholique. La cène finie il n'y a plus que du pain. »

Un étranger survint; en entendant la glose du diacre, il haussa les épaules. « Texte impur, souillé, corrompu », dit-il d'un air de pitié. L'étranger et le diacre disputèrent longtemps.

— Et où trouverai-je donc une parole sans tache, demanda l'homme à la recherche de la vérité?

— En Bohême, parmi nos frères, dit l'étranger. »

Et l'homme à la recherche de la vérité quitta Wittemberg, et s'abattit dans un petit coin de terre en Bohême, où quelques disciples de Storch et de Gabriel pratiquaient l'anabaptisme primitif. On l'introduisit au moment où on allait célébrer la cène. Les frères étaient nombreux, on lisait l'Evangile. Après une courte exhortation, l'Ancien venait offrir à chaque assistant, qui le recevait les mains étendues, un morceau de pain sans levain, et le prédicateur, à chaque morceau que l'Ancien rompait, disait : « Prends, frère, mange, ceci est la figure du corps de Jésus-Christ, le prophète de Dieu, et annonce la mort du Seigneur.

Alors tous les frères mangeaient le pain, puis l'Ancien allait de rang en rang tenant une coupe pleine de vin à la main, et le prédicateur disait : « Bois, frère, bois au nom du Christ, en mémoire de sa passion; du Christ, le prophète de Dieu; ceci est l'image de son sang. »

Le prédicateur, quand la cérémonie de la cène fut finie, s'approcha du pèlerin et lui présenta un Nouveau-Testament traduit en vieux bohême par un disciple de Münzer, et ouvert à l'endroit même de l'institution du sacrement eucharistique.

L'homme à la recherche de la vérité vit que les frères Moraves rejetaient le dogme de la présence réelle admis par les luthériens, et la divinité de Jésus que les sacramentaires reconnaissaient; que leur version du Nouveau-Testament, qu'ils regardaient comme une œuvre presque divine, différait dans un grand nombre de passages du sens des versions sacramentaire et luthérienne. Et il se demandait : Où donc trouverai-je un texte que la main de l'homme n'ait pas altéré? Traversons les mers, et il fit voile pour l'Angleterre.

A peine avait-il posé le pied dans cette île, qu'il se vit tout à coup assailli d'une nuée de sectaires, enfants glorieux ou dégénérés de la réforme allemande. Que voulez-vous? demandèrent-ils à l'inconnu. — Connaître la vérité. Un désir irrésistible m'a entraîné jusqu'ici : je suis malade. — Voici le livre de vie, l'océan de lumière, la flamme qui doit illuminer quiconque traverse cette terre pour arriver au royaume de Dieu. — Je le sais, dit l'*étranger*, en prenant le Nouveau-Testament qu'on lui offrait :

livre divin, mes lèvres te baisent avec transport; mais qui m'expliquera ta lettre muette? car je suis pauvre d'esprit, humble de cœur, et tes caractères sont un mystère pour moi : qu'une parole vivante éclaire donc mes yeux et mon oreille.—Elle a parlé, cette parole, dit un homme en deuil, par la bouche de l'un de nos pères qui est assis à la droite du Seigneur. — Voyons, dit l'homme à la recherche de la vérité, le chapitre de l'institution du sacrement de l'Eucharistie... Le quaker secoua la tête et dit : Comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un sacrement, qui est le baptême pur et spirituel, c'est à dire la manifestation de la conscience par la résurrection du Christ... Voici le chapitre de saint Luc : « Ceci est mon corps, prenez et mangez spirituellement.— Spirituellement? dit l'homme à la recherche de la vérité.— Oui, dit le quaker; nourriture toute spirituelle, participation intime de la chair et du sang de J.-C. dans le cœur de ceux en qui habite le Seigneur; c'est le sens de la fraction symbolique du pain.

— Interprétation diabolique, reprit vivement un presbytérien. Voici le texte sacré traduit dans toute sa pureté par un disciple de notre Robert-Brown : Ceci est mon corps, c'est à dire la figure, ou l'image, comme Jésus disait : Je suis la vigne. »

Alors chaque sectaire, en montrant à l'étranger un Nouveau-Testament traduit en langue vulgaire, disait : Ceci est la transmission la plus fidèle de la parole de Dieu. »

L'homme à la recherche de la vérité prit quelques unes de ces versions pour les comparer entre

elles ; il pensait : si ces versions sont une glace où vient se reproduire la parole divine, l'image doit être une, et d'où vient qu'elle est multiple? il y a donc ici un miroir infidèle : lequel? tous, peut-être? Qui me donnera le Verbe dans son essence; la lumière tombée des lèvres de l'Esprit de Dieu? où est son souffle, où est sa vie? C'est une parole toute humaine que me transmettent ces interprètes, folle et menteuse, car : Ceci est mon corps, ne peut pas, au gré de l'imagination, exprimer une réalité et un symbole.

L'étranger repassa la mer et vint en France. « Je veux consulter, dit-il, un prêtre catholique. »

Il fit à ce prêtre la même question qu'aux ministres réformés : Où est la parole de vérité ? » Le prêtre prit dans sa bibliothèque l'Evangile de saint Jérôme : « Voici, lui dit-il, le livre de la vérité. — Je le sais reprit l'inconnu en posant sa bouche sur l'Evangile; mais d'où vient que vous me montrez une lettre morte comme le peuple qui s'en servait autrefois. — Et qui vous dit, reprit le prêtre, que le signe de notre pensée vivra dans quelques siècles? Le symbole ou le signe de saint Jérôme n'a pas à redouter comme nos langues vivantes, les révolutions de la pensée humaine ni la transformation de l'intelligence : l'idée reste avec le signe qui l'exprime. Mais à côté de ce symbole mort, l'Eglise a eu soin de placer une autorité qui ne souffre ni ne vieillit, ne s'altère ni ne périt ; qui restera jusqu'à la consommation des siècles, jusqu'à ce que toute ombre soit éteinte, et qu'il n'y ait plus que l'essence qui est immortelle : c'est le prêtre chargé d'expliquer et de transmettre ce signe, de veiller à ce

que les passions ne le troublent ni ne l'effacent; le prêtre qui le garde comme un dépôt qu'il doit rendre à qui vient après lui, comme un héritage, sous peine de forfaiture. Or, dites-moi si le prêtre a manqué à son ministère, si d'âge en âge il osa jamais toucher à cet emblème! si de saint Pierre à Léon X, de Léon à Pie VI il y a ajouté un iota? s'il en a retranché une syllabe? si le sens de cette parole divine a varié sur ses lèvres? Ecoutez un philosophe allemand qui appartient à la réforme: le prêtre alors prit dans sa bibliothèque l'ouvrage qui a pour titre : De l'influence des opinions sur le langage, et il lut :

— Toute langue, avant de tomber dans le domaine de la philosophie manque de termes propres à exprimer des idées sensibles, c'est ainsi que, au rapport de Ludolphe, l'éthiopien qui n'a qu'un signe pour exprimer les deux idées de nature et de personne, n'a jamais pu comprendre ou exprimer la double nature de Jésus-Christ. Mais une langue suit-elle le mouvement que lui imprime la philosophie dans ses phases diverses, alors le terme philosophique change souvent de signification. A la plupart des Allemands, le mot essence, Wesen, présente une idée conforme à la définition de Wolf, bien éloignée pourtant de celle que les théologiens y attachèrent longtemps avant la venue de Leibnitz, en disant que l'essence de Dieu est une. Je ne doute pas que bien des gens ne donnent un sens nouveau à cette proposition, conçue dans le vieil idiôme allemand. Pour eux, le dogme trinitaire n'a rien de mystérieux; ils conçoivent tout aussi bien l'essence divine commune à trois personnes, qu'ils conçoivent l'essence humaine

commune à des millions d'êtres. Mais autrefois essence signifiait ce que signifie aujourd'hui existence ou réalité, et Luther pouvait traduire sans équivoque : « C'est de ta volonté qu'ils tiennent leur essence : Durch deinen Willen haben sie das Wesen 1). » Mais depuis que la philosophie a changé la forme du langage, le passage devenu obscur a eu besoin de commentaire, et M. Reinbech est venu pour expliquer le réformateur 1).

« Vous voyez, continua le prêtre, quels dangers courrait la parole, si l'autorité ne veillait incessamment à sa garde. Otez le prêtre, il n'y a plus d'unité dans le signe matériel. Si vous avez visité l'Allemagne, vous avec vu à quelles disputes le livre de bonne nouvelle a été livré : le fer ne souffre pas da-

1) Michaëlis, p. 13, 16. Ce philologue prouve fort bien dans son écrit l'insuffisance de la langue qui voudrait se constituer instrument infaillible de vérité ; car les formes mêmes dont elle est obligée de se revêtir, sont souvent pleines de déception : c'est ainsi que dans quelques parties de l'Allemagne, on désigne l'orage, sous l'épithète propre à diminuer la frayeur qu'il cause : das liebe Gewitter, le cher orage. Il y a des provinces, en Suède, où on désigne Dieu sous le nom de bon vieillard, et le tonnerre, sous celui de l'air : der gute Alte fährt, le bon vieillard passe par l'air. Il y a des homonymies qui réunissent sous la même dénomination, le genre et l'espèce ; tel est le vocable Wunder qui désigne également les merveilles et les miracles, en sorte que quelques théologiens se servent de ce mot, qui pourrait tromper le catholique, et auquel ils n'attachent que le sens qu'y attachait Luther, en parlant des œuvres de la nature : mirabilia opera. Ailleurs Michaëlis montre que l'absence d'un mot, en allemand, pour exprimer la myriade des Grecs et le Ribbo des Hébreux, a fait tomber Luther dans une erreur de chiffres, en traduisant une supputation de Daniel, VII, 10, par Zehn hundertmal tausend, et un autre calcul de l'Apocalypse, X, 16, par la quantité indéterminée de viel tausendmal tausend.

vantage sous le marteau du forgeron, que le texte inspiré sous les coups de la raison : le signe de Luther ressemble-t-il toujours au signe de Zwingli? la glose de Calvin à la glose de Münzer? la scholie de Huss à celle d'Agricola? Ceux qui étaient venus pour réformer le catholicisme, ont commencé par réformer la parole catholique. Que si Jésus parle aux hommes, le symbole doit être un comme l'idée : comment s'est-il multiplié? l'unité effacée du signe, il y a nécessairement anarchie dans la doctrine, et c'est ce qui est arrivé. Voilà l'origine de la confession d'Augsbourg, du livre de la Concorde, des articles de Smalkade, de la confession tétrapolitaine, des trois confessions helvétiques, des symboles de Silésie et des Pays-Bas, de Pologne, de Hongrie, etc. Ces versions réformées ne se ressemblent pas entre elles. Et qui me donnera aussi le texte pur de Luther 1)? De là donc la nécessité si admirablement comprise dans l'Eglise catholique d'une autorité vivante, de tous les instants, de tous les âges, veillant

---

1) Le prêtre a raison. En 1569, Sigismund Feyerabend réimprima sous les yeux de son église, à Francfort-sur-le-Mein, la Bible de Luther. Aussitôt Christophorus Walther, le prote de Hans Lufft, qui avait donné l'édition originale, publia un virulent pamphlet contre la version de Sigismund Feyerabend, qu'il accusait d'altération, d'interpolations et de fautes typographiques grossières. — Bericht von denen zu Frankfurt gedrückten Büchern, sonderlich dem falschen Nachdruck der teutschen Bibel Lutheri, durch Sigismund Feyerabend. Wittenberg, 1569, in-4.

Sigismund Feyerabend continua la lutte, et fit paraître une réponse où il soutenait le droit qu'il avait de répandre les œuvres de Luther, et l'honneur de son texte : Gegenbericht etlicher Buchdrucker in Frankfurt auf das ungegründete Verschreyen, so Christoph Walther,

sur l'œuvre de Dieu, pour la garantir e la sauver

Corrector zu Wittenberg, wider ihre Bücher in Frankfurt gedruckt, hat lassen ausgehen. Frankfurt, in-4, 1570.

L'église luthérienne de Francfort a adopté la version de Feyerabend.

L'église luthérienne de Wittemberg se sert de l'édition de Hans Lufft.

En 1589, les crypto-calvinistes (on appelait ainsi ceux qui, de bouche, se disaient luthériens, et de cœur tenaient à Calvin), réimprimèrent la Bible de Martin Luther. Jean Salmuth, Urb. Pierius, David Steinbach, et Gaspard Rudel, en avaient revu les épreuves. Aussitôt qu'elle parut, les puritains réformés jetèrent les hauts cris et dénoncèrent la traduction à l'indignation de Dieu et des hommes. Jean Bismar s'écria qu'on voulait jeter, pour pâture, aux ames saxonnes le fumier de Calvin. Nova typis excudebantur Biblia, quibus tota latrina stercorum calvinianorum infarta erat; id agere cœpit (Urbanus Pierius), ut totum chaos hæreseos calvinisticæ sensim in has regiones inveheret. Orat. de factione crypto calvinianorum, p. 36, 2, b.

A Dresde, on se sert encore du texte de Luther, revu par Urb. Pierius.

En 1575, Paul Eber publia à Wittemberg une version latine allemande de la Bible de Luther, et voici la remarque de J. Fréd. Mayer (Hist. versionis Germanicae Lutheri, p. 73. — In hac editione Paulus Eberus germanicae Lutheri interpretationi ad latus posuit latinam, vulgatam illam, sed ubicumque a Luthero diversa esse videbatur, ex Luthero correctam, et interpolatam.

En 1704. Nouvelle édition de la Bible de Luther, à Stuttgart, par Paul Treuen. Voici ce qu'en dit Ittigius: In praefat. ad Bib. germ. In hac editione versio Lutheri passim mutata est et interpolata.

Les corrections et interpolations faites à l'œuvre de Luther furent si nombreuses qu'un écrivain protestant a consacré un chapitre à la solution de cette question embarrassante:

Quelle est aujourd'hui la véritable Bible de Luther?

Welches dann des Luther's rechte Bibel sey?

L'anonyme cherche autour de lui, à Magdebourg, à Halle, à Dresde, à Stuttgart, et nulle part il ne trouve la véritable version du docteur Martin. Chaque éditeur l'a défigurée.

des mains de l'homme. Juge-t-elle que la parole inspirée reluit dans le travail du traducteur ; que les deux signes mort et vivant sont identiques, elle dit alors au fidèle : prends et lis, et nos versions sont assez nombreuses pour qu'on ne nous accuse pas de jeter un voile sur le Verbe de Dieu. Mais l'homme interprète s'abandonne-t-il à sa propre sagesse, se laisse-t-il aller aux flots de son inspiration ; alors l'Eglise catholique intervient et le prêtre dit au fidèle : ceci n'est pas l'œuvre de Dieu, mais bien l'œuvre de l'homme. Blâmerez-vous cette vigilance qui nous a préservés des folies extatiques du traducteur enthousiaste, ou du philosophisme glacé du rationaliste ? Qui maintient l'unité dans le dogme comme dans le symbole ? Qui a sauvé l'idée et la figure ? Parcourez la France, écoutez le prêtre distribuant à son troupeau la parole de vérité, et partout vous l'entendrez attacher le même sens au même mot, transmettre la parole écrite comme il l'a reçue, et quand elle ne se présente pas avec cette lumière qui éblouit les regards de ses clartés, en appeler, non pas à son individualité, car il est homme, mais à l'autorité traditionnelle des docteurs, des pères, des martyrs ; impérissables fleurons de cette couronne catholique que le temps ne flétrira jamais, et sur laquelle on lira jusqu'à l'accomplissement des temps : un Dieu, un baptême, une foi. Quand Jésus-Christ monta au ciel, il se substitua l'Eglise, dépositaire infaillible de ses enseignements : si vous rejetez cette autorité vivante, immuable, vous vous fermez à jamais la Bible, car c'est de l'Eglise que vous l'avez reçue. Il n'y aura plus pour vous que négation : vous la porterez avec

vous cette négation, comme votre lot et votre châtiment...

L'homme à la recherche de la vérité promit de méditer et d'étudier la parole du prêtre catholique, et quelques jours après il revenait, et disait : « Mon père, j'avais soif et vous m'avez donné à boire ; j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu et vous m'avez vêtu : pain, breuvage, vêtement de vie et de lumière, soyez bénis ! je crois.

CHAPITRE XXVIII.

LES PROPHÈTES. — 1521-1522.

Luther n'avait pas détrôné l'autorité ; seulement il avait ôté au pape ou à l'autorité vivante son diadème pour le poser sur un signe muet qu'il appelait Verbe de Dieu, et qui, tombé de ses lèvres, n'était déjà plus pour ses disciples qu'une parole humaine. Carlstadt traitait le symbole luthérien comme Luther le symbole catholique. Au lieu donc d'une théocratie vivifiante, on allait avoir, pour soumettre l'entendement dans les vérités du salut, une démocratie religieuse ; le sacerdoce s'était incarné au peuple : par la consécration du principe de libre examen, le peuple gagnait une royauté, celle du dogme. Car la croyance par le doute, c'est le royaume de la foi abandonné à qui sait lire. Du moment que la réforme se réfugiait dans l'Ecriture pour échapper au pouvoir d'un prêtre qui pendant quinze siècles avait été regardé comme le vicaire de Jésus sur la terre, les livres saints devaient fournir des textes nombreux à toute individualité qui aspirerait à se révolter contre

Luther et ses néologies. La grande loi du talion allait être appliquée à Martin. Le peuple auquel il jetait la couronne, pour son premier acte de royauté, devait briser l'instrument qui l'avait fait roi. Tant que Luther avait été à Wittemberg au milieu de son troupeau, l'esprit de révolte s'était tenu caché, effrayé du docteur comme d'une apparition. S'il montait en chaire, le peuple attendait avec anxiété la parole qui devait sortir de sa bouche. Son œil qui semblait rouler dans une orbite de feu, son large front de prophète, sa figure empourprée, comme après les grandes colères, son geste menaçant, sa voix qui tonnait en rugissant, le souffle ardent dont sa poitrine était pleine, jetaient l'ame dans la terreur ou l'extase. On devinait que Luther était en chaire à la respiration entrecoupée de l'auditoire 1), qui écoutait comme si Dieu, dit Calvin, eût fulminé par la bouche de l'orateur 2).

Ce n'est pas nous qui chercherons à obscurcir la gloire littéraire de Luther. Jamais il n'a été aussi magnifiquement célébré que par les écrivains catholiques. Un d'eux, trop peu connu, a fait une esquisse admirable du moine saxon, qu'on dirait échappée, en quelques parties, à notre Bossuet.

« La nature l'avait assez avantagé, soit au corps, soit à l'esprit. Car pour un homme né en Allemagne, nation ordinairement pesante et grossière, il avait

---

1) Lutherus eximium est Dei organum, toto ore divinitùs inspiratum, in quo qui spiritum Dei non sentit, nihil sentit. Beza Resp. ad Claudium.

2) Res ipsa clamat non Lutherum sub initio loquutum, sed Deum per os ejus fulminâsse.

l'esprit prompt et vif, une heureuse mémoire, beaucoup de facilité à s'expliquer, éloquent et disert en sa langue plus qu'autre de son âge. Quand il était en chaire, tout transporté d'ardeur et de passion, il savait aisément donner vie à ce qu'il disait, et comme un torrent, emporter les esprits des auditeurs qu'il rencontrait; grace qui n'est pas na turelle aux peuples du Nord, gens massifs, qui, sans action, font leurs sermons et lectures, attachés à leurs chaires, les mains clouées dessus, comme s'ils étaient des statues immobiles. Il fut au reste infatigable à toute sorte de travail qui lui tenait lieu de repos; toujours sur les livres, la plume en la main, s'il n'était entre les bras de sa moinesse, qui lui fut un pesant fardeau et fâcheux empêchement aux progrès de ses études. Homme d'un grand cœur, et hardi pour entreprendre et exécuter ce que la haine ou la passion lui fournissait. Et en ses propos ordinaires, familier et affable, qui savait pourtant se rehausser, même parmi les plus grands, lorsqu'il faisait du prophète. Il était homme de beaucoup de leçon, ayant assez heureusement manié de bons livres pendant quatorze ans qu'il demeura dans le cloître; aussi n'y avait-il sophiste qui ne trébuchât devant lui, s'il l'osait attendre de pied-coi à la dispute, soit en philosophie, soit en théologie.... Mais toutes ces belles qualités furent enlaidies et eurent pour contrepoids beaucoup de grands et si graves vices! Car il fut d'une part grossier, hautain, insolent et insupportable. Il avait ordinairement la langue trempée dans le vin, et la médisance à la bouche; aussi peu réglé en ses mœurs que constant et arrêté en sa doctrine, laquelle il a

changée et rechangée tandis qu'il a vécu presque autant de fois que le soleil a recommencé sa course; mortel ennemi et capital de toute sujétion, austérité et pénitence qui assoupit l'ire de Dieu 1). »

Luther connaissait le secret des dons que Dieu lui avait accordés. Sa parole s'associait merveilleusement en lui aux formes extérieures. Tantôt elle flottait dans un désordre prophétique, ou sentait l'ivresse, suivant l'expression d'Erasme; tantôt coquette comme une femme, elle se servait de l'allégorie en guise de voile, pour se laisser deviner; tour à tour naïve comme la parabole, lyrique comme l'ode; aigle au vol audacieux ou colombe au blanc plumage, suivant Menzel 2); et quelquefois si peu soucieuse de l'art humain, si dédaigneuse de tout frein, si folle dans ses allures, qu'elle ne semble plus la parole d'un prêtre, mais bien d'un autre Hans de Sachs. Les catholiques étaient séduits eux-mêmes, et attribuaient à l'influence des mauvais anges, ainsi que Prateolus 3), ce charme décevant qui, au dire de ses disciples, soufflait de l'esprit Saint : merveilleuse organisation née pour être maîtresse partout où il y aura manifestation de trouble! Placez-la à l'époque des Gracques, et elle entraînera le sénat et le peuple; au temps des croisades, et elle fera, si elle croit, les miracles de saint Bernard; dans une assemblée publique semblable à la Constituante, et elle sera quelque chose

1) Fl. de Raemond. Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle. Rouen, 1629.

2) Wolfgang Menzel, Foreign Quarterly Review, n° 3, 1838.

3) In ejus oculis nescio quid daemoniacum relucere solitum. Prateolus, 272, De vitis, sectis omnium haereticorum.

de plus grand que Mirabeau, parce qu'elle aura de la foi ; au dix-septième siècle, dans notre chaire, et vous aurez Bossuet et Bridaine.

L'astre luthérien une fois caché derrière la Wartbourg, on ne craignit plus à Wittemberg d'être brûlé de ses rayons. Tout à coup on vit sortir du sol, que sa lumière avait fécondé, des embryons d'évangélistes qui se posaient comme autant de soleils dont la clarté devait désormais guider les intelligences. Ils montaient en chaire, ou plus souvent de la première borne qu'ils trouvaient sur leur passage ils formaient une tribune oratoire. « C'est ici qu'est le Christ, disaient-ils, en empruntant les paroles d'un apôtre 1), vous le trouverez sur les montagnes : il s'est retiré sur mes pas dans la solitude, il habite les forêts ; venez écouter la voix qui parle au dedans de vos cœurs. » Luther, en faisant de l'Ecriture le code unique de la foi, établissait implicitement la nécessité d'une flamme intérieure éclairant celui qui veut la lire, et transformant tout d'abord l'homme en ange de lumière, en qui vient s'incarner l'esprit de Dieu. La Bible était le trépied où le feu du ciel venait remplir celui qui s'y asseyait. Luther, qui renia pour ses enfants les prophètes, avoue cependant qu'ils sont issus de ses œuvres 2). Et les protestants aujourd'hui admettent généralement cette Genèse 3).

Faisons connaître maintenant ces chétifs avortons qui brisaient la coquille où Luther eût voulu les

1) Saint-Math. 34.

2) Nostro tempore primum defecerunt à nobis Sacramentarii, post Anabaptistae. T. III. in com. 5. Ep. ad Galatas.

3) Voyez : Vie de Zwingle, par M. Hess. Ottius, etc.

emprisonner. C'étaient Marcus Stübner, l'humaniste, Claus Storch, le boulanger, et Münzer, le prêtre, trois hommes d'organisation toute diverse, qui pâlissent devant Luther; mais qui, nés un demi-siècle plus tôt, eussent bien pu comme lui entrainer dans leur révolte contre le catholicisme une partie de l'Europe. Pour apprécier leurs instincts, gardez-vous d'étudier Mélanchthon ou Luther, qui les ont calomniés; Mélanchthon surtout, qui, séduit un moment à leur langage, et bientôt détrompé, crut venger sa foi compromise en les dénigrant, et expier son péché en les immolant à la gloire de son maitre.

Marc Stübner était une de ces ames malades à force d'étude et de méditations, que le monde traite de visionnaires, les médecins d'hypochondres, et les romanciers de poètes. Fous malheureux qui, ayant abandonné les voies du salut, s'envolent dans des horizons imaginaires, pour trouver la vérité, qui toujours leur échappe; monomanes qui, tout éveillés, croient être visités de Dieu, « et songer des songes » à la manière des prophètes de l'ancienne loi. Si un moment vous consentez à les suivre dans les mondes fantastiques produits d'un cerveau halluciné, alors vous êtes émerveillé de toute cette poésie dont leur conversation est empreinte, et vous risquez d'être leur dupe ou leur conquête. Tel était Marc Stübner, dont Mélanchthon lui-même a loué le savoir littéraire 1).

Nicolas Storch, qui avait embrassé la réforme avec

1) Camerarius, in vitâ Philippi Melanchthonis, p. 51. Seckendorf comm. de Lutheranismo, lib. 1, p. 193.

tout l'empressement d'un néophyte, était né à Zwickau ; il changea son nom ineuphonique et qui eût pu prêter à la raillerie, en celui de Pelargus, que lui fournit le lexique d'Aléandro 1). Vous chercheriez en vain dans sa parole d'artisan quelqu'une de ces flammes ardentes que darde celle de Luther, ou dans ses regards quelqu'un de ces éclairs dont l'œil du réformateur fascinait qui l'écoutait. Sa phrase est maigre, décharnée, incolore comme sa face : mais cette parole avait aussi ses séductions, car elle était douce, limpide, et allait au cœur. Sa figure, sillonnée de rugosités, plissée par le travail, et livide comme celle d'un cadavre, saisissait vivement : on eût dit un mort qu'on verrait ressusciter et qui monterait en chaire pour annoncer le Seigneur. Et comme un mort prêté à la lumière se débattrait contre la tombe qui voudrait le ressaisir, ainsi Storch se heurtait contre son auditoire, et rarement il manquait d'en triompher. Il avait le vêtement et la mimique d'un goujat 2).

Münzer, curé d'Alstaedt dans la Thuringe, était tout autre : son organe vibrait à l'instar d'une cloche. Des livres saints il n'avait étudié que les prophètes pour leur emprunter leur audace d'expression et leurs hypallages fougueuses. S'apercevait-il que son auditoire s'évanouissait en des pensées étrangères au sujet, et se laissait aller à des distractions, il frappait le sol du pied, c'était sa chaire, et donnait à sa voix l'éclat d'une trompette. L'auditoire se réveillait

1) Storch, en allemand : cicogne.
2) Lands-Knecht. Seckendorf.

alors de son sommeil et frémissait comme s'il entendait l'ange du jugement. Ses vêtements amples et en désordre, ses cheveux flottants en boucles sur ses épaules et autour de sa figure, ses yeux que l'on comparait à deux charbons ardents, et ses lèvres épileptiques, lui donnaient l'air d'un possédé. Satan l'eût copié s'il eût prêché. Il aimait à parler en plein air, au milieu des champs où les merveilles de la création servaient souvent de texte à ses discours. Le ciel était pour lui un livre autrement fécond et puissant que la Bible. Quand son regard inspiré se portait sur le firmament pour y montrer l'image et la volonté de Dieu, cette immense cohue d'hommes et de femmes qu'il entraînait à sa suite, et dont les flots se perdaient à travers les arbres de la forêt, éclatait en gémissements et en cris qui donnaient à cette scène quelque chose de sauvage et de fantastique.

Münzer était véritablement l'homme du carrefour, le diable incarné suivant Mélanchthon 1), en révolte ouverte contre quiconque portait tiare, diadème; hermine ou épée. Tandis que Luther écrivait : Prions pour le prince Frédéric, car cette tête de moins, adieu le salut de notre Syrie 2) ; lui Münzer criait à la multitude : — Malheur à qui se dit notre maître, nous n'avons de maître que le Seigneur qui est dans les cieux! Voilà qui explique comment l'anabaptisme ne put jamais avoir d'autel en Saxe. Münzer avait mal étudié son siècle. Ce sont les grands qu'il

1) Melanchthon's Historie Thomas Münzer's.

2) Et hoc sublato capite, sublata erit et salus quam Deus dedit et dat Syriae nostrae. Ioh. Lango, 28 mart. 1522. Erasme parle souvent des avanees que Luther faisait aux grands du siècle.

devait séduire d'abord, le peuple serait venu de lui-même. Les princes avaient tout à gagner en embrassant l'évangile luthérien. L'apostasie leur donnait de l'or à foison. En tuant le vieux culte, ils héritaient de ses dépouilles : la curée était belle. Le nouveau baptême des fanatiques, loin d'ajouter un seul clou d'or à leur trône, le brisait comme du verre, effaçait tous leurs signes de royauté, et en faisait de simples enfants de Dieu. Münzer entreprenait donc une œuvre de difficile succès, et sans les voies de révolte que lui avait ouvertes Martin, son règne eût été de courte durée. Il eut tort de ne pas ménager Luther ; il lui écrivait : — Je vous aime vous autres Wittembergeois quand je vous vois attaquer si courageusement le pape ; mais vos mariages de nonnes et de moines sont de vraies copulations de prostitués 1) ?

Voyons comment Münzer et Storch s'y prirent pour prévaloir sur Luther.

Storch vint d'abord avec cette parole que nous lui connaissons, douce et caressante. Il disait : — Gloire à Luther qui a brisé la tyrannie de Rome, qui nous a délivrés du papisme et de la superstition ! Gloire au docteur qui nous a appris la véritable nature des sacrements de Jésus ! Gloire à l'apôtre du Seigneur qui nous a enseigné que la foi seule justifie ! Oui, la foi seule justifie. Quelle efficace donc pourrait avoir le baptême quand nous l'avons reçu ? Croyions-nous alors ? Or, il faut croire pour mériter.

L'argument du boulanger était spécieux, car

1) Luth., t. II, lat. Coll. mens, p. 35.

l'enfant ne croit pas ; donc la nécessité d'un second baptême : mais Storch ne concluait pas 1).

Le lendemain, la foule se pressait plus nombreuse autour du prédicateur.

Storch disait :

— Croire? Mais qui nous dira si nous croyons? Dieu seul, qui se révèle à l'homme, qui le visite dans son sommeil, qui lui envoie des songes, qui lui fait lire dans les mystères, qu'il illumine des clartés de ses révélations.

La foule écoutait en silence et demandait à qui Dieu se manifestait ainsi.

Storch la laissait s'égarer dans ses pensées, rompait l'assemblée, et remettait au lendemain la manifestation de nouvelles paroles.

La foule croissait de plus en plus : les ouvriers quittaient leurs travaux, les femmes leur ménage, pour écouter le nouveau prophète ; les savants et les magistrats se mêlaient parmi le peuple. Le peuple repoussait les savants et les magistrats pour se rapprocher de l'orateur. Storch gagnait de plus en plus de l'empire sur la multitude : sa parole devenait plus franche.

Un jour il tint ce langage à ses disciples :

« Voici ce que je vous annonce : Dieu pendant la
» nuit m'a envoyé son ange qui m'a dit que je m'assié-
» rai sur le même trône que Gabriel. Que l'impie
» tremble, que le juste espère. L'impie sera opprimé,
» et l'élu de Dieu sera roi sur la terre. C'est à moi

1) Luther a réfuté victorieusement cet argument dans sa lettre à Spalatin, 29 mai 1522. De Wette, Luther's Briefe.

» Storch que le Ciel a promis l'empire du monde. » Voulez-vous comme moi être visités de Dieu? Pré- » parez vos cœurs à recevoir l'Esprit-Saint. Plus de » chaire pour annoncer la parole divine, plus de » prêtres, plus de prédicateurs, plus de culte exté- » rieur : des vêtements simples, une nourriture gros- » sière, du pain et du sel, et Dieu descendra sur » vous. »

La populace se laissait emporter : on ne parlait plus que de visions, de commerce intime avec l'Esprit-Saint. Des humanistes étaient ébranlés, quelques uns même tout à fait séduits 1).

On vit un jour Carlstadt parcourir les rues de Wittemberg la Bible à la main, arrêtant les passants pour leur demander le sens de quelques passages difficiles des livres saints.—Que faites-vous? lui disaient les moines augustins : vous prostituez le titre de docteur.

— N'est-il pas écrit, répondait l'archidiacre, que le lait de la vérité découle des lèvres de l'enfant? J'accomplis l'ordre du Ciel 2).

Ce n'était pas la vérité que le malheureux cherchait : qui eût pu lire dans son cœur y eût vu la piqûre du ver de l'orgueil qui le déchirait. Le joug de Luther lui pesait, il le jetait bas. Luther avait trop longtemps occupé le monde. Avant de mourir, Carlstadt voulait dérober au chef de son disciple quel-

---

1) Melanchthon apud Gastium, p. 47. Histoire du Fanatisme dans la religion protestante, depuis son origine, par le P. Catrou, t. I. Paris, in-12, 1733.

2) Meshovius, p. 4. Catrou, Histoire du Fanatisme, t. I.

ques rayons de lumière, pour en couronner son front décrépit. C'était pour faire un peu de bruit qu'il avait renoncé au catholicisme, et malheureusement sa chute ne lui avait pas même valu un seul regard des maîtres de la réforme. Cette fois il reniait Luther pour se débattre contre le silence satanique qui s'obstinait à ne le quitter que sur le bord de la tombe; et pour être plus sûr de lui échapper, il allait briser les images qui ornaient l'église de Tous-les-Saints. Erostrate à cœur froid, sans entrailles, sans foi, qui tomba non pas sous le poids des statues de pierre, mais sous le faix autrement écrasant du ridicule. Pour lui le coq chanta plus de trois fois, car il apostasia encore avant de mourir. Il quitta Storch et l'anabaptisme pour se faire sacramentaire.

Münzer était un autre homme que Carlstadt et un rival bien plus dangereux pour Luther. Vous allez voir s'il comprenait la théorie d'une révolution religieuse. Il fait bien autre chose que de poser des dogmes; il s'insurge tout d'abord contre la société. C'est Samson qui secoue les colonnes du temple sans crainte d'être écrasé dans leur chute : d'un bond il arrive au but que Storch n'eût atteint qu'après de longs détours; c'est la révolte qu'il veut organiser, et du vent qu'il veut semer pour recueillir des tempêtes.

— Frères, disait-il, nous sommes tous enfants d'Adam; notre père c'est Dieu. Et voyez ce qu'ont fait les grands! Ils ont refait, les maudits, l'œuvre de Dieu, et créé des titres, des priviléges, des distinctions. A eux le pain blanc, à nous les rudes travaux; à eux les beaux vêtements, à nous les guenilles.

La terre n'est-elle pas notre bien à tous, notre héritage commun ? Et on nous les ravit ! Voyons, quand donc avons-nous renoncé à l'hoirie de notre père ? Qu'on nous montre l'acte de cession. Il n'y en a pas : riches du siècle qui nous tenez en esclavage, qui nous avez dépouillés, pressurés, sucés, rendez-nous notre liberté, rendez-nous notre pain. Ce n'est pas seulement comme hommes que nous venons aujourd'hui redemander ce qu'on nous vola, mais encore comme chrétiens. A la naissance de l'Evangile, les apôtres partageaient avec leurs frères en Jésus-Christ les deniers qu'on jetait à leurs pieds : rendez-nous les grœschen des apôtres que vous retenez injustement. Malheureux troupeau de Jésus, jusques à quand gémiras-tu dans l'oppression, sous la verge du magistrat ?

Puis tout à coup le prophète tombait dans des syncopes d'épilepsie ; ses cheveux se hérissaient, son front ruisselait, un flocon d'écume coulait de ses lèvres.

Le peuple criait ! — Silence : Dieu visite son prophète.

L'extase durait quelques instants. Münzer reprenait ses sens et racontait les visions qu'il avait vues : puis tombant tout à coup à genoux et les deux mains étendues vers le ciel : — Dieu éternel, disait-il, versez dans mon ame les trésors de votre justice, sinon vous aurez affaire à moi, je vous renoncerai vous et vos apôtres 1).

---

1) Pater, infunde animo meo porrectum desiderium justitiae tuae ; quod nisi feceris, te tuosque apostolos abnegabo.

Un jour un disciple de Luther, qui s'était mêlé parmi les flots du peuple pressés autour du prédicateur fanatique, l'interrompit pour en appeler à la Bible.

— Bibel, Babel! cria Münzer.

— Et puisque tu rejettes l'Ecriture, reprit le luthérien, qui te conduira dans tes voies?

— Le Seigneur! S'il manquait de me visiter, comme il a visité les prophètes, je le renierais. C'est par un souffle que l'Esprit du Seigneur entre en moi, c'est par un autre souffle qu'il en sortirait 1). Je voudrais bien que Dieu ne vînt pas à moi pour m'entretenir. Savez-vous ce que je ferais; et montrant le ruisseau, je lui jeterais cela à la face 2)?

Le peuple suivait Münzer en foule, baisait ses vêtements, et jusqu'à la poussière de ses souliers : il aimait son idiôme grossier, ses emportements et ses extases. Les écoliers répétaient son cri de guerre : Bibel, Babel! quittaient l'université et brûlaient dans le cimetière leurs livres d'étude, dont ils éparpillaient la cendre. Luther eut son tour comme Léon X. Les mêmes mains d'enfants qui trois ans auparavant jetaient de la boue à la face du pape, barbouillaient d'encre la figure du réformateur qui s'épanouissait naguère si joyeusement aux insultes

---

1) Crepitu ventris eum a se rejecturum esse. Meshovius, lib. I.

2) L'expression allemande est bien plus forte: Ja er sagte öffentlich, er wollte in Gott scheißen, wenn Er nicht mit ihnen redete, wie mit Abraham und andern Patriarchen. Hist. Thomas Münzer's.

Luther a reproduit l'expression de Münzer, en parlant de Henri VIII. Voy. le chapitre de ce nom, t. II.

de ces théologiens imberbes. Et en l'absence du moine, personne n'osait protester contre l'outrage fait au père de la réforme, parce que tous les esprits qu'avait su ébranler la voix de Luther ne savaient à quel verbe s'attacher, entre tous ces flots de paroles humaines.

Un jour, toutefois, un disciple se trouva, qui, consultant son zèle bien plus que sa science, demanda à disputer avec les prophètes. C'était Michel Cellarius, qui parut tenant en main la Bible ouverte aux paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux. »

—Ecoutez, disait Cellarius; si le royaume des cieux appartient à l'enfant circoncis, comment ne serait-il pas à l'enfant baptisé? Si l'enfant circoncis croit, pourquoi l'enfant baptisé n'aurait-il pas la foi? Donc point de nouveau baptême.» L'argument est spécieux, et Luther en sa vaste science des livres saints n'en a pas trouvé de plus fort pour combattre l'anabaptisme.

Malheureusement Cellarius abandonna l'Ecriture, et se cramponna à Luther, comme un catholique à l'autorité 1); il invoquait les écrits du moine saxon. L'anabaptiste saisit vivement son argumentateur, ouvrit les livres publiés par Martin, et lut une foule de propositions qui semblaient favoriser les doctrines de Storch et Münzer. Cellarius bégayait :

---

1) Denis l'Aréopagite prouve, chap. dernier, Ecclesiae hierarchiae, que, du temps des apôtres, on conférait le baptême aux enfants. Voy. encore Saint Cyprien, ép. 18, liv. III.

sa langue embarrassée ne trouvait que des paroles inarticulées, des sons mous et efféminés. Assailli, pressé, terrassé par son adversaire qui ne lui donnait pas un moment de repos, Cellarius perdit la tête, et n'ouvrit plus la bouche que pour se confesser vaincu.

FIN DU TOME Ier.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X.

Lutheri op. tom. I, p. 385.

Leoni X, Romano Pontifici, Martinus Lutherus, Salutem in Christo Jesu, Domino nostro, amen.

Inter nostra hujus saeculi, cum quibus mihi jam in tertium annum res et bellum est, cogor aliquandò et ad te suspicere, tuique recordari, Leo Pater Beatissime; immò cùm tu solus mihi belli causa passim habearis, non possum unquàm tui non meminisse. Et quanquam impiis adulatoribus tuis in me sine causâ saevientibus, coactus fuerim à sede tuâ ad futurum provocare concilium, nihil veritus Pii et Julii tuorum praedecessorum vanissimas constitutiones, id ipsum stultâ tyrannide prohibentium, non tamen unquàm interim meum à tuâ Beatitudine sic alienavi, ut non totis viribus optima quaequae tibi sedique tuae optarim, eademque sedulis, atque quantùm in me fuit, gemebundis precibus apud Deum, quaesierim; atqui eos, qui me autoritatis et nominis tui majestate hactenùs tenere conati sunt, penè contemnere ae triumphare coepi. Unum superesse video, quod contemnere non possum, quae causa fuit, ut denuò scriberem ad tuam Beatitudinem. Haec est, quod accusari me et magno verti mihi vitio intelligo meam temeritatem, quâ nec tuae personae pepercisse judicor.

Ego verò, ut rem apertè confitear, conscius mihi sum, ubicunque tuae personae meminisse oportuit, non nisi magnifica et optima de te dixisse. Si verò à me secùs factum esset, ipsemet nullis modis probare possem, et illorum de me judicium omni calculo juvarem, nihilque libentiùs quàm palinodiam hujus temeritatis et impietatis meae canerem. Appellavi te Danielem in Babylone; et innocentiam tuam insignem adversùs contaminatorem tuum Sylvestrem, quam egregio studio tutatus sim, quivis lector intelligit abundè. Scilicet, celebratior et augustior in omni terrarum

orbe, tot, tantorum virorum litteris cantata opinio et vitae tuae inculpata fama, quam à quovis vel maximi nominis possit quâvis arte impeti. Non sum tam stultus, ut eum ioeensam, quem nullus non laudat; quin et mei studii fuit, eritque semper, nec eos incessere, quos publica fama foedat. Nullius enim delector crimine, qui et ipse mihi satis cooscius sum magnae trabis meae in oculo meo, nec primus esse queam, qui in adulteram lapidem mittat.

Communiter quidem in impias doctrinas insectus sum acriter, et adversarios, non ob malos mores, sed ob impietatem, non segniter momordi. Cujus me adeò non poenitet ut animum induxerim, contempto hominum judicio, in eâ vehementiâ zeli perseverare, Christi exemplo, qoi genimina viperarum, coecos, hypocritas, filios diaboli suos adversarios pro zelo suo appellat. Et Paulus filium diaboli, plenum omoi dolo et malitiâ Magum criminatur, canes, subdolos, cauponatores quosdam tradit. Ubi, si de molliculos istos auditores, nihil erat paulò mordacius et immodestius. Quid mordacius prophetis? Nostri sanè saeculi aures ita delicatas reddidit adulatorum vesana multitudo, ut quàm primùm nostra non sentiamus probari, morieri nos elamemus, et eùm veritatem alio titulo repellere nequeamus, mordacitatis; impatientiae, immodestiae praetextu fugimus. Quid proterit sal, si non mordeat? Quid os gladii, si non coedat? Maledictus vir, qui facit opus domini fraudulenter.

Quare, optime Leo, his me litteris rogo expurgatum admittas, tibique persuadeas me nihil unquàm de personâ tuâ mali cogitâsse. Deindè me talem esse, qui tibi optima velim contingere in aeternum, neque mihi cum ullo homine de moribus, sed de solo verbo veritatis esse contentionem. In omnibus aliis cedam cuivis. Verbum deserere et negare non possum, nec volo. Quis aliud de me sentit, aut aliter meo hausit, non rectè sentit, nec vera hausit.

Sedem autem tuam, quae curia Romana dicitur, quam neque tu, neque ullus hominum potest negare, corruptiorem esse quâvis Babylone et Sodomâ, et quantùm ego capio, prorsùs deploratae, desperatae atque conclamantae impietatis sanè detestatus sum, indignèqoe tuli sub tuo nomine et praetextu Romanae Ecclesiae, ludi Christi populum; atque ita restiti, resistamque dum spiritus fidei in me vixerit. Non quòd ad impossibilia nitar, et sperem mea solius opera, tot repugnantibus furiis adulatorum, quidquam commoveri in istâ Babylone confusissimâ. Sed quòd debitorem me agnoscem fratrum meorum, quibus consuli à me opportet, ut vel pauciores, vel mitiùs à Romanis pestibus perdantur. Neque enim aliud è Româ jam è multis annis in orbem inundet (quod non ignoras ipse) quàm vastitas rerum, corporum, animarum, et omnium pessimarum rerum pessima exempla; Ince enim haec omoibus clariora sunt, et facta est è Romanâ Ecclesiâ, quondam omnium sanctissimâ, spelunca latronum licentiosissima, lupanar omnium impudentissimum, regnum peccati mortis et Inferni; ut ad malitiam quod accedat, jam cogitari non possit ne Antichristus quidem si venerit.

Interim tu, Leo, sicut agnus in medio luporum sedes, sicut Daniel in medio leonum, et cum Ezechiele inter scorpiones habitas: Quid his monstris unus opponas? Adde tibi eroditissimos optimos Cardinales tres aut quatuor. Quid hi inter tantos? Antè veneno omnibus pereundum vobis, quàm de remedio statuere praesumeretis. Actum est de Romanâ curiâ; pervenit in eam ira Dei usque in finem. Consilia odit, reformari metuit, furorem impietatis suae mitigare nequit, et implet matris suae elogium de quâ dicitur : Curavimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus

eam. Officii quidem tui Cardinaliumque tuorum fuerat, his malis mederi; sed ridet medicam ista podagra manum, et ne currus audit habenas. Hâc affectione tactus dolui semper, optime Leo, his saeculis te pontificem factum, qui melioribus dignus eras. Non enim Romana curia meretur te tuique similes, sed Satanam ipsum, qui et verè plus quàm tu in Babylone istâ regnat.

O utinam deposita ista, quam tibi gloriam esse jactant hostes tui perditissimi, privato potiùs sacerdotiolo, aut hereditate paternâ victares! Hâc gloriâ gloriari non sunt digni, nisi Schariotides, filii perditionis. Quid enim facit in curiâ, mi Leo, nisi quò quisque est sceleratior et execratior, eò feliciùs utatur tuonomine et autoritate, ad perdendas hominum pecunias et animas, ad multiplicanda scelera, ad opprimendam fidem et veritatem, cum totâ Ecclesiâ Dei. O reverâ, infelicissime Leo, et periculosissimo sedens solio! veritatem enim tibi dico, quia bona tibi volo. Si enim Bernhardus suo Eugenio compotitur, cùm adhuc meliore spe Romana sedes, licet tùm quoque corruptissima imperaret, quid hos non queramur, quibus in trecenuis annis tantùm accessit corruptionis et perditionis?

Nonne verum est, sub vasto isto coelo nihil esse Romanâ curiâ corruptius, pestilentius, odiosius? Incomparabiliter enim Turcarum vincit impietatem. Ut reverà quae olim janua coeli, nunc sit patens quoddam os inferni, et tale os, quòd, urgente irâ Dei obstrui non potest, uno tantùm relicto miseris consilio, si queamus aliquot à romano (ut dixi) isto hiatu revocare et servare.

Ecce mi, Leo Pater, quo consilio, quâ ratione in sedem istam pestilentiae debacchatus sim. Tantum enim abest, ut in tuam personam saevirem, ut sperarem etiam gratiam initurum me, et pro tuâ salute staturum, si carcerem istum tuum, imò infernum tuum streauè et aeriter pulsarem. Tibi enim tuaeque saluti profuerit, et tecum multis aliis, quidquid in impiae hujus curiae confusionem moliri potest omnium ingeniorum impetus. Tuum officium faciunt, qui huic malè faciunt. Christum glorificant, qui eum omnibus modis execrantur. Breviter, christiani sunt, Romani non sunt.

Sed ut ampliùs loquar, nec hoc ipsum unquàm super cor meum ascendit, ut in Romanam curiam inveherer, aut quidquam de eâ disputarem. Videns enim desparata omnia salutis remedia, contempsi, et dato repudii libello, dixi ad eam: « Qui sordet, sordescat adhuc, et qui immundus est, immundus sit adhuc, » tradens me placidis et quietis sacrarum litterarum studiis, quibus prodessem fratribus circum me agentibus.

Hic cùm nonnihil proficerem, aperuit oculos suos Satan et servum suum Johannem Eccium, insignem Christi adversarium, extimulavit indomitâ gloriae libidine, ut me traheret in arenam insperatam, captans me in uno verbulo, de primatu Romanae Ecclesiae, mihi obiter elapso. Hic Thraso, ille gloriosus, spumans et frendens jactabat, pro gloriâ Dei, pro honore sanctae sedis apostolicae, omnia se ausurum, et de tuâ inflatus abutendâ sibi potestate, nihil certiùs expectabat quàm victoriam; non tàm Primatum Petri, quam suum principatum inter theologos hujus saeculi quaerens: ad quem non parvum momentum habere ducebat, si Lutherum duceret in triumpho. Quod ubi sophistae infeliciter cessit, incredibilis furia hominum exagitat. Sentit enim suâ culpâ solius factum esse, quidquid Romanae infamiae per me natum est.

Atque sine me, quaeso, optime Leo, nec et meam aliquandò causam agere, verosque tuos hostes accusare. Notum esse arbitror tibi, quid mecum egerit Cardinalis S. Sixti Legatus tuus imprudens et infelix, imò in-

fidelis. In cujus manu, ob tui nominis reverentiam, cùm me et omnia mea posuissem, non hoc egit, ut pacem statueret, quam uno verbulo potuisset facilè statuere, cùm ego tùm promitterem silentium et finem causae meae facturum, si adversariis idem mandaretur. At homo gloriae non contentus eo pacto, coepit adversarios justificare, licentiam aperire, et mihi palinodiam mandare, id quod in mandatis prorsus non habuit. Hic sanè, ubi causa in optimo loco erat, illius importunâ tyrannide venit in multo pejorem: unde quidquid post haec secutum est, non Lutheri, sed Cajetani tota culpa est, qui ut silerem et quiescerem non est passus, quod tuum summis viribus poscebam. Quid enim facere ampliùs debui?

Secutus est Carolus Miltitius, et ipse Beatitudinis tuae nuncius, qui multo et vario negotio cursans et recursans, nihilque omittens, quod ad reparandum causae statum, quem Cajetanus temerè et superbè turbaverat, pertineret, vix tandem etiam auxilio illustrissimi principis Friderici electoris effecit, ut semel ut iterùm familiariter mecum loqueretur. Ubi de tuo nomine cessi paratus silere, acceptans etiam judicem vel archiepiscopum Treverensem, vel episcopum Nuremburgensem. Atque ita factum et impetratum. Dùm haec spe bonâ aguntur, ecce alter et major hostis tuus, irruit Eccius, cum disputatione Lipsicâ, quam instituerat contra D. Carolostadium, et novâ acceptâ de primatu Papae questione, in me vertit insperata arma, et penitùs hoc consilium pacis dissipat. Expectat interim Carolus Miltitius. Disputatur, judices eliguntur, nec hic aliquid decernitur. Nec mirum; quandò Eccii mendaciis, simulationibus, technis, omnia obique erant turbatissima, exulceratissima, confusissima, ut quocumquè inclinâsset sententia, malus esset exoriturum incendium; gloriam enim, non veritatem quaerebat. Nihil etiam hic omisi, quod ad me fieri oporterem.

Et fateor hâc occasione non parùm venisse ad lucem Romanarum corruptelarum, sed in quâ, si quid peccatum est, Eccii culpa est, qui onus supra vires suscipiens, dùm gloriam suam furiosè captat, ignominiam Romanam in totum orbem revelat.

Hic est ille hostis tuus, mi Leo, seu potiùs curiae tuae. Hujus unius exemplo discere possumus, non esse hostem adulatore nocentiorem. Quid enim suâ adulatione promovit; nisi malum, quod nullus regum promovere potuisset? Foetet enim hodiè Romanae curiae in orbe, et languet papalis autoritas, famosa inscitia malè audit; quorum nullum audiremus, si Eccius Caroli et mecum de pace consilium non turbâsset, id quod non obscurè et ipse sentit, serò et frustrà indignatus in libellorum meorum editionem. Hoc debebat tùm cogitare, cùm totus in gloriam, sicut inniens emissarius, insaniret, neque alia quam sua in te, tuo tamen maximo periculo quaereret. Sperabat homo vanissimus me formidine nominis tui cessurum et taciturum (nam de ingenio et eruditione non credo quod praesumpserit); nunc cùm nimiò me confidere et sonare videat, sera poenitentia temeritatis suae, intelligit esse in coelo, qui superbis resistat, et praesumentes homiliet, si tamen intelligit.

Nihil itaque hâc disputatione promoventibus nobis nisi majorem confusionem Romanae causae, jam tertio Carolus Miltitius patres ordinis capitulo congregatos adit, concilium petit componendae causae, quae jam disturbatissima et periculosissima esset. Mittantur hinc ad me, cum viribus in me (Deo propitio) non sit spes grassandis, aliquot celebriores ex illis, qui petunt, ut saltem T. B. personam honorem, et litteris humilitatis excusem innocentiam et tuam et meam; esse adhuc rem non in extremo desperationis loco, si Leo X pro suâ innatâ bonitate manum admoveret. His ego, qui semper pacem et obtuli et optavi, ut placidioribus et

utilioribus studiis inservirem, cùm et in hoc ipsum tanto spiritu sim tumultuatus, ut eos, quos mihi longissimè impares esse videbam, magnitudine et impetu, tam verborum quàm animi compescerem, non modò libens cessi, sed et cum gaudio et gratitudine acceptavi, ut gravissimum beneficium, si dignum fuerit spei nostrae satisfacere.

Ita venio, Beatissime Pater, et adhuc prostratus rogo, si fieri potest, manum apponas, et adulatoribus istis, pacis hostibus, dùm pacem simulant, frenum injicias. Porrò palinodiam ut canam, Beatissime Pater, non est quod ullus praesumat, nisi malit adhuc majore turbine causam involvere. Deindè leges interpretandi verbi Dei non patiar, cùm oporteat verbum Dei esse non alligatum, quod libertatem docet omnium aliorum. His duobus salvis, nihil est quod non facere et pati possim, ac libentissimè velim; contentiones odi, neminem provocabo, sed provocari rursùs nolo, provocatus autem, Christo magistro, elinguis non ero. Poterit enim tua Beatitudo brevi et facili verbo contentionibus istis ad se vocatis et extinctis silentium et pacem utrinquè mandare, id quod semper audire desideravi.

Proindè, mi Pater Leo, cave syrenas istas audias, qui te non purum hominem, sed mixtum Deum faciunt, ut quaevis mandare et exigere possis. Non fiet ita, nec praevalebis. Servus servorum es, et prae omnibus hominibus miserrimo et periculosissimo loco. Non te fallant, qui te dominum mundi fingunt, qui sine tuâ authoritate nullum christianum esse sinunt, qui te in coelum, infernum, purgatorium posse aliquid garriunt. Hostes hi tui sunt, et animam tuam ad perdendam quaerunt, sicut Esaias dicit : « Popule meus, qui te beatum praedicant, ipsi te decipiunt. » Errant, qui te supra concilium et universalem Ecclesiam evehant. Errant, qui tibi soli scripturae interpretandae jus tribunt; suas enim hi omnes impietates sub tuo nomine statuere in ecclesiâ quaerunt, et proh dolor! multùm per eos Satan profecit in tuis praedecessoribus.

Summa, nullis crede, qui te exaltant, sed qui te humiliant. Hoc enim est judicium Dei : Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Vide quàm dispar sit Christus suis successoribus, cùm tamen omnes velint ejus esse vicarii, et metuo, ne revera plurimi eorum sint, et nimiùm seriò vicarii ejus. Vicarius enim absentis principis est. Quòd si pontifex, absente Christo et non inhabitante in corde ejus, praesit, quid aliud quàm vicarium Christi est? Ad quid tùm illa Ecclesia nisi multitudo sine Christo est? quid verò talis vicarius nisi antichristus et idolum est? Quando rectiùs apostoli, qui se servos Christi appellant praesentis, non vicarios absentis.

Impudens fortè sum, tantum verticem visus docere, à quo doceri omnes oportet, et sicut jactant pestilentiae tuae, à quo judicantium throni accipiunt sententiam. Sed aemulor S. Bernardum in libello de Consid. ad Eugenium, omni pontifici memoriter noscendo. Neque enim docendi studio, sed purae fidelisque sollicitudinis officio hoc facio, quae cogit nos etiam omnia tua vereri proximis nostris, nec patitur rationem dignitatis aut indignitatis haberi, solis periculis et commodis alienis intenta. Cum enim sciam tuam Beatitudinem versari et fluctuari Romae, id est, medio mari infinitis periculis undique urgente, et ea te miseriae conditione laborantem, ut etiam cujusque minimi fratris minimâ ope indigeas, non videor mihi absurdus, si interim majestatis tuae obliviscar, dùm officium charitatis implevero. Nolo adulari in re tam seriâ et periculosâ, in quâ si amicus esse et plus quàm subjectissimus tibi non intelligar est qui intelligat, et judicet.

In fine ne vacuus advenerim, Beatissime Pater, meum affero tractatulum hunc sub tuo nomine editum, velut auspicio pacis componendae, et bonae spei; in quo gustare possis, quibusnam studiis ego malimet pos-

apostolo) interpretantur, imò verò torquent, et adulterant. Ita ut juxta Hieronymum, jam non sit evangelium Christi, sed hominis, aut quod pejus est, diaboli. Exurgat, inquam, praefata sancta Ecclesia Dei, et unà cum beatissimis apostolis praefatis apud Deum omnipotentem intercedat, ut purgatis ovium suarum erroribus, eliminatisque a fidelium finibus haeresibus universis, Ecclesiae suae sanctae pacem et unitatem conservare dignetur.

Dudùm siquidem, quod prae animi angustià et moerore exprimere vix possumus, fide dignorum relatu ac famà publicà referente ad nostrum pervenit auditum, imò verò, proh dolor! oculis nostris vidimus, ac legimus, multos ac varios errores, quosdam videlicet jam per concilia, ac praedecessorum nostrorum constitutiones damnatos, haeresim etiam Graecorum et Bohemicam expresse continenter, alios verò respectivè vel haereticos, vel falsos, vel scandalosos, vel piarum aurium offensivos, vel simplicium mentium seductivos à falsis fidei cultoribus, qui per superbam curiositatem, mundi gloriam cupientes, contra apostoli doctrinam, plus sapere volunt quàm oporteat, quorum garrulitas (ut inquit Hieronymus) sine scripturarum autoritate non haberet fidem, nisi viderentur perversam doctrinam, etiam divis testimoniis, malè tamen interpretatis, roborare, à quorum oculis Dei timor recessit, humani generis hoste suggerente, noviter suscitatos, et nuper apud quosdam leviores in inclyta natione Germanica seminatos.

Quod eò majùs dolemus ibi evenisse, quòd eamdem nationem et nos et praedecessores nostri in visceribus semper gesserimus charitatis; nam post translatum ex Graecis à Romanà Ecclesià in eosdem Germanos imperium, iidem praedecessores nostri et nos, ejusdem Ecclesiae advocatos defensoresque ex eis semper accepimus. Quos quidem Germanos, catholicae veritatis verè germanos, constat haeresium acerrimos oppugnatores semper fuisse. Cujus rei testes sunt laudabiles illae constitutiones Germanorum imperatorum pro libertate Ecclesiae, proque expellendis exterminandisque ex omni Germania haereticis, sub gravissimis poenis, etiam amissionis terrarum et dominiorum, contra receptatores, vel non expellentes, olim editae, et à nostris praedecessoribus confirmatae; quae si hodiè servarentur, et nos et ipsi utique hàc molestià careremus.

Testis est in concilio Costantiensi Hussitarum ac Wiclevistarum, nec non Hieronymi Pragensis damnata ac punita perfidia. Testis est toties contra Bohemos Germanorum sanguis effusus. Testis deniquè est praedictorum errorum, seu multorum ex eis, per Coloniensem et Lovaniensem universitates, utpote agri dominiti piissimas religiosissimasque cultrices, non minùs docta quàm vera ac sancta confutatio, reprobatio et damnatio. Multa quoque alia allegare possemus, quae, ne historiam texere videamur, praemittenda censuimus.

Pro pastoralis igitur officii divinà gratià nobis injuncti curà, quam gerimus, praedictorum errorum virus pestiferum ulteriùs tolerare. seu dissimulare, sine christianae religionis notà, atque orthodoxae fidei injurià, nullo modo possumus. Eorum autem errorum aliquos praesentibus duximus inserendos, quorum tenor sequitur et est talis.

Haeretica sententia est, sed usitata, Sacramenta novae legis justificantem gratiam illis dare, qui non ponunt obicem.

In puero post baptismum negare remnens peccatum, est Paulum et Christum sinum conculcare.

Fomes peccati, etiamsi nullum adsit actuale peccatum, moratur exeuntem à corpore animam ab ingressu coeli.

Imperfecta charitas morituri, fert secum necessariò magnum timorem, qui se solo satis est facere poenam purgatorii, et impedit introitum regni.

Tres esse partes poenitentiae, contritionem, confessionem et satisfactionem, non est fundatum in scripturâ, nec in antiquis sanctis christianis doctoribus.

Contritio quae paratur per discussionem, collectionem et detestationem peccatorum, quâ quis recogitat annos in amaritudine animae suae, ponderando peccatorum gravitatem, multitudinem, foeditatem, amissionem aeternae beatitudinis ac aeternae damnationis acquisitionem, haec contritio facit hypocritam, imò magis peccatorem.

Verissimum est proverbium, et omnium doctrina de contritionibus hujusque data praestantiùs, de caetero non facere summa poenitentia, optima poenitentia, nova vita.

Nullo modo praesumas confiteri peccata venialia, sed nec omnia mortalia, quia impossibile est, ut omnia mortalia cognoscas. Undè in primitivâ Ecclesiâ solum manifesta mortalia confitebantur.

Dùm volumus omnia penè confiteri, nihil aliud facimus, quàm quod misericordiae Dei nihil volumus relinquere ignoscendum.

Peccata non sunt ulli remissa, nisi remittente sacerdote credat sibi remitti; imò peccatum maneret, nisi remissum crederet; non enim sufficit remissio peccati, et gratiae donatio, sed oportet etiam credere esse remissum.

Nullo modo confidas absolvi propter tuam contritionem, sed propter verbum Christi : Quodcunque solveris, etc. Hic, inquam, confide si sacerdotis obtinueris absolutionem, et crede fortiter te absolutum et absolutus es, quidquid sit de contritione.

Si per impossibile confessus non esset contritus, aut sacerdos non seriò, sed joco absolveret, si tamen credat se absolutum, verissimè est absolutus.

In sacramento poenitentiae, ac remissione culpae, non plus facit Papa vel Episcopus, quàm infimus sacerdos, imò ubi non est sacerdos, aequè tantùm quilibet christianus, etiamsi mulier vel puer esset.

Nullus debet sacerdoti respondere se esse contritum, nec sacerdos requirere.

Magnus est error eorum, qui ad sacramentum eucharistiae accedunt huic innixi, quòd sint confessi, quòd non sint sibi conscii alicujus peccati mortalis, quòd praemiserint orationes suas et praeparatoria; omnes illi ad judicium sibi manducant et bibunt. Sed si credant et confidant se gratiam ibi consecuturos, haec sola fides facit eos puros et dignos.

Consultum videtur, quòd Ecclesia in communi concilio statueret, laicos sub utrâque specie communicandos, nec Bohemi communicantes sub utrâque specie sunt haeretici, sed schismatici.

Thesauri Ecclesiae, unde Papa dat indulgentias, non sunt merita Christi et sanctorum.

Indulgentiae sunt piae fraudes fidelium, et remissiones bonorum operum, et sunt de numero eorum quae licent, et non de numero eorum quae expediunt.

Indulgentiae iis, qui veraciter eas consequuntur, non valent ad remissionem poenae pro peccatis actualibus debitae apud divinam justitiam.

Seducuntur credentes, indulgentias esse salutares, et ad fructum spiritûs utiles.

Indulgentiae necessariae sunt solùm publicis criminibus, et propriè conceduntur duris solummodò et impatientibus.

Sex generibus hominum indulgentiae nec sunt necessariae, nec utiles

videlicet, mortuis seu morituris, infirmis, legitimè impeditis, his qui non commiserunt crimina, his qui crimina commiserunt, sed non publica, his qui meliora operantur.

Excommunicationes sunt tantùm externae poenae, nec privant hominem communibus spiritualibus Eccclesiae orationibus.

Docendi sunt christiani plus diligere excommunicationem, quàm timere.

Romanus pontifex, Petri successor, non est Christi vicarius super omnes totius mundi Ecclesias, ab ipso Christo in B. Petro institutus.

Verbum Christi ad Petrum : Quodcunque solveris super terram, etc., extenditur duntaxat ad ligata ab ipso Petro.

Certum est, in manu Ecclesiae aut papae prorsùs non esse, statuere articulos fidei, imò nec leges morum, seu bonorum operum.

Si papa cum magnâ parte Ecclesiae sic vel sic sentiret, nec etiam erraret, adhuc non est peccatum aut haeresis contrarium sentire, praesertim in re non necessariâ ad salutem, donec fuerit per concilium universale alterum reprobatum, alterum approbatum.

Via nobis facta est enarrandi autoritatem conciliorum, et liberè contradicendi eorum gestis, et judicandi eorum decreta, et confidenter confitendi quidquid verum videtur, sive probatum fuerit, sive reprobatum à quocunque concilio.

Aliqui articuli Johannis Hus, condemnati in concilio Constansiensi sunt christianissimi, verissimi, et evangelici, quos nec universalis Ecclesia posset damnare.

In omni opere bono justus peccat.

Opus bonum optimè factum, est veniale peccatum.

Haereticos comburi, est contra voluntatem spiritûs.

Praeliari adversùs Turcas, est repugnare Deo visitanti iniquitates nostras.

Nemo est certus, se non semper peccare mortaliter, propter occultissimum superbiae vitium.

Liberum arbitrium post peccatum est res de solo titulo, et dùm facit quod in se est, peccat mortaliter.

Purgatorium non potest probari ex sacrâ scripturâ, quae sit in canone.

Animae in purgatorio non sunt securae de eorum salute, saltem omnes, nec probatum est, ullis aut rationibus aut scripturis, ipsas esse extra statum merendi, aut augendae charitatis.

Animae in purgatorio peccant sine intermissione, quandiù quaerunt requiem, et horrent poenas.

Animae ex purgatorio liberatae suffragiis viventium, minus beantur, quàm si per se satisfecissent.

Praelati ecclesiastici et principes seculares non malefecerent, si omnes saccos mendicitatis delerent.

Qui quidem errores respectivè quàm sint pestiferi, quàm perniciosi, quàm scandalosi, quàm piarum et simplicium mentium seductivi, quàm deniquè sint contra omnem charitatem ac S. Romanae Ecclesiae matris omnium fidelium et magistrae fidei reverentiam, atque nervum ecclesiasticae disciplinae, obedientiam scilicet, quae fons est et origo omnium virtutum, sinè quâ facilè unusquisque infidelis esse convincitur, nemo sanae mentis ignorat.

Nos igitur in praemissis, utpote gravissimis, propensiùs (ut decet) procedere; necnon hujusmodi pesti, morboque canceroso, ne in agro dominico tanquam vepres nocivus, ulterius serpat, viam praecludere cupientes

habitâ super praedictis erroribus et eorum singulis diligenti truti ratione, discussione, ac distritto examine, maturàque deliberatione, omnibus ritè pensatis ae saepiùs ventilatis cum venerabilibus fratribus nostris, sanctae Rom. Ecclesiae cardinalibus, ac regularium ordinum prioribus seu ministris generalibus, pluribusque aliis sacrae theologiae, necnon utriusque juris professoribus, sive magistris, et quidem peritissimis, reperimus eosdem errores respectivè (ut praefertur) aut articulos non esse catholicos, nec tanquam tales esse dogmatisandos, se contra catholicae Ecclesiae doctrinam, sive traditionem, tanquam adeò veram divinarum scripturarum receptam interpretationem, cujus autoritati ita acquiescendum censuit Augustinus, ut dixerit, se evangelio non fuisse crediturum, nisi Ecclesiae catholicae intervenisset autoritas. Nam ex eisdem erroribus, vel eorum aliquo, vel aliquibus palam seqnitur, eandem ecclesiam quae Spiritus Sancto regitur, errare et semper errasse. Quod est utique contra illud quod Christus discipulis suis in ascensione suâ (ut in sancto Evangelio Math. legitur) promisit dicens : ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi. Nec non contra sanctorum Patrum determinationes, conciliorum quoque et summorum pontificum expressas ordinationes seu canones, quibus non obtemperasse, omnium haeresium et schismatum, teste Cypriano, fomes et causa semper fuit.

De eorumdem itaque venerabilium fratrum nostrorum consilio et assensu, ac omnium et singulorum praedictorum maturè deliberatione, praedictâ autoritate omnipotentis Dei, et beatorum apostolorum Petri et Pauli, et nostrâ, praefatos et singulos articulos seu errores tanquam (ut praemittitur) respectivè haereticos aut scandalosos, aut falsos, aut piarum aurium offensivos, vel simplicium mentium seductivos et veritati catholicae obviantes, damnamus, reprobamus, atque omninò rejicimus, ac pro damnatis, reprobatis et rejectis ab omnibus utriusque sexûs Christi fidelibus haberi debere, harum serie decernimus et declaramus. Inhibentes in virtute sanctae obedientiae, ac sub majoris excommunicationis latae sententiae, nec non quoad ecclesiasticas et regulares personas, episcopalium omnium, etiam patriarchalium, metropolitanarum, et aliarum cathedralium ecclesiarum, monasteriorum quoque et prioratuum, etiam conventualium et quorumcunque dignitatum, aut beneficiorum ecclesiasticorum, secularium, aut quorumvis ordinum regularium, privationis et inhabilitatis ad illa et alia in posterum obtinenda.

Quò verò ad conventus, capitula, seu domos aut pia loca, secularium, vel regularium, etiam mendicantium, nec non universitatis etiam studiorum generalium, quorumcunque privilegiorum indultorum à sede apostolicâ vel ejus legatis, aut alias quomodolibet habitorum vel obtentorum, cujuscunque tenoris existant; necnon nominis et potestatis studium generale tenendi, legendi, ac interpretandi quasvis scientias et facultates, et inhabilitatis ad illa, et alia in posterum obtinenda, praedicationis quoque officii ac amissionis studii generalis et omnium privilegiorum ejusdem.

Quò verò ad seculares ejusdem excommunicationis, nec non amissionis cujuscunque emphyteosis, seu quorumcunque feudorum, tàm Romanâ Ecclesiâ quàm alias quomodolibet obtentorum, ac etiam inhabilitatis ad illa et alia in posterum obtinenda.

Nec non quoad omnes et singulos superiùs nominatos, inhibitiones ecclesiasticae sepulturae, inhabilitatisque ad omnes et singulos actus legitimos, infamiae ac diffidationis, et criminis laesae majestatis, et haereticorum et fautorum eorumdem in jure expressis poenis, eo ipso et absque ulteriori declaratione, per omnes et singulos supra dictos, si (quod absit)

contra fecerint, incurrendis. A quibus vigore quibuscunque facultatis et clausularum etiam in confessionalibus quibusvis personis, sub quibusvis verborum formis contentarum, ni à Rom. Pontifice vec alio ab eo ad id in specie facultatem habente, praeterquàm in mortis articulo constituti absolvi nequeant.

Omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus tàm laicis quàm clericis, secularibus, et quorumvis ordinum regularibus et aliis quibus cunque personis, cujuscunque statûs, gradûs, vel conditionis existant, et quâcunque ecclesiasticâ vel mundanâ praefulgeant dignitate; etiam sanctae Romanae Ecclesiae cardinalibus, patriarchis, primatibus, archiepiscopis, episcopis patriarchalium, metropolitanarum, et aliarum cathedralium, collegiatarum, ac inferiorum ecclesiarum, praelatis, clericis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus et quorumvis ordinum, etiam mendicantium, regularibus, abbatibus, prioribus, vel ministris generalibus vel particularibus fratribus, seu religiosis, exemptis et non exemptis studiorum quoque universitatibus, secularibus et quorumvis ordinum etiam mendicantium regularibus.

Nec non regibus, imperatoribus, electoribus, principibus, ducibus, marchionibus, comitibus, baronibus, capitaneis, conductoribus, domicellis, omnibusque officialibus, judicibus, notariis, ecclesiasticis et secularibus, communitatibus, universitatibus, potentatibus, civitatibus, castris, terris et locis, seu eorum vel earum civibus, habitatoribus et incolis, ac quibusvis aliis personis ecclesiasticis, vel regularibus (ut praefertur) per universum orbem ubicunque, praesertim in Alemanniâ existentibus, vel pro tempore futuris, ne praefatos errores, aut eorum aliquos, perversamque doctrinam hujusmodi asserere, affirmare, defendere, praedicare, aut illi quomodolibet, publicè vel occultè, quovis quaesito ingenio vel colore tacitè vel expressè favere praesumant.

Insuper, quia errores praefati, et plures alii continentur in libellis seu scriptis Martini Lutheri, dictos libellos, et omnia dicti Lutheri scripta, seu praedicationes, in latino, vel quocunque alio idiomate reperiuntur, in quibus dicti errores, seu eorum aliquis continentur, similiter damnamus, reprobamus, atque omninò rejicimus, et pro omninò damnatis, reprobatis ac rejectis (ut praefertur) haberi volumus. Mandantes in virtute sanctae obedientiae, et sub poenis praedictis eo ipso incurrendis, omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus superiùs nominatis, ne hujusmodi scripta, libellos, praedicationes seu schedulas, vel in eis contenta capitula, errores aut articulos supradictos continentia legere, asserere, praedicare, laudare, imprimere, publicare, sive defendere, per se, vel alium seu alios, directè vel indirectè, tacitè vel expressè, publicè vel occultè, aut in domibus suis, sive aliis, publicis vel privatis locis tenere quoquomodo praesumant. Quinimò illa statim post harum publicationem ubicunque fuerint, per ordinarios et alios supradictos diligenter quaesita, publicè et solemniter, in praesentiâ cleri et populi, sub omnibus et singulis supradictis poenis comburant.

Quod verò ad ipsum Lutherum attinet, bone Deus, quid praetermisimus, quod non fecimus, quid paternae charitatis omisimus, ut eum ab hujusmodi erroribus revocaremus? Postquàm enim ipsum citavimus, mitiùs cum eo procedere volentes, illum invitavimus, atque tàm per diversos tractatus, cum legato nostro habitos, quàm per litteras nostras hortati fuimus, ut è praedictis erroribus discederet, aut ad nos, oblato etiam salvo conductu, et pecuniâ ad iter necessariâ, sine metu, sine timore aliquo, quem perfecta charitas foras mittere debuit, veniret, ac Salvatoris nostri,

apostolique Pauli exemplo, non in occulto, sed palàm, et in facie loqueretur. Quod si fecisset, pro certo (ut arbitramur) ad cor reversus, errores suas cognovisset, nec in Romanâ curiâ, quam tantoperè vanis malevolorum rumoribus plusquàm oportuit tribuendo vituperat, tot reperisset errata, docuissemusque eum, luce clariùs sanctos Romanos pontifices, praedecessores nostros, quos praeter omnem modestiam injuriosè lacerat, in suis canonibus seu constitutionibus quas mordere nititur, nunquàm errâsse. Quia juxta prophetam, nec in Galaad resina, nec medicus deest.

Sed obaudivit semper, et praedictâ citatione, omnibusque et singulis supradictis spretis, venire contempsit, ac usque in praesentem diem contumax, atque animo indurato censuras ultra annum sustinuit. Et quod deterius est, addens mala malis, de citatione hujusmodi notitiam habens, in vocem temerariae appellationis prorupit ad futurum concilium, contra constitutionem Pii II ac Julii II praedecessorum nostrorum, quâ cavetur, taliter appellantes haereticorum poenâ plectendos (frustrà enim concilii auxilium imploravit, qui illi se non credere palàm profitetur). Ita ut contra ipsum, tanquam de fide notoriè suspectum, imò verè haereticum, absque ullâ citatione, vel morâ, ad condemnationem et damnationem ejus, tanquam haeretici, ac omnium et singularum suprascriptarum poenarum et censurarum severitatem procedere possumus, nihilominùs de eorumdem fratrum nostrorum consilio; omnipotentis Dei imitantes clementiam, qui non vult mortem peccatoris, sed magis ut convertatur et vivat, omnium injuriarum hactenùs nobis et apostolicae sedi illatarum obliti, omni quâ possumus pietate uti decrevimus, et quantùm in nobis est agere ut propositâ mansuetudinis viâ, ad cor revertatur, et à praedictis recedat erroribus, ut ipsum, tanquam filium illum prodigum ad gremium Ecclesiae revertentem benignè recipiamus.

Ipsum igitur Lutherum, et quoscunque ei adhaerentes, ejusque receptatores et fautores per viscera misericordiae Dei nostri, et per aspersionem sanguinis Domini nostri Jesu-Christi, quo, et per quem humani generis redemptio, et sanctae matris Ecclesiae aedificatio facta est, ex toto corde hortamur et obsecramus, ut ipsius Ecclesiae pacem, unitatem et virtutem, pro quâ ipse Salvator tàm instanter oravit ad patrem, turbare desistant, et à praedictis tàm perniciosis omnibus prorsùs abstineant, inventuri apud nos, si effectualiter paruerint, et paruisse per legitima documenta nos certificaverint, paternae charitatis affectum, et apertum mansuetudinis et clementiae fontem.

Inhibentes nihilominùs eidem Luthero et nunc, ut interim ab omni praedicatione, seu praedicationis officio omninò desistat. Alioqui ut ipsum Lutherum, si fortè justitiae et virtutis amor à peccato non retrahat, indulgentiaeque spes ad poenitentiam non reducat, poenarum terror coerceat disciplinae, eumdem Lutherum, ejusque adhaerentes, complices, fautores et receptatores tenore praesentium requirimus, et monemus in virtute sanctae obedientiae, et sub praedictis omnibus et singulis poenis, eo ipso incurrendis, districtè praecipiendo mandamus, quatenùs infra sexaginta dies, quorum viginti pro primo, viginti pro secundo, et reliquos viginti dies pro tertio et peremptorio termine assignamus, ab affixione praesentium in locis infra scriptis, immediatè sequentes numerandos, ipse Lutherus, complices, fautores, adhaerentes et receptatores praedictè à praefatis erroribus eorumque praedicatione ac publicatione et assertione, defensione quoque et librorum et scripturarum editione, super eisdem, sive eorum aliquo, omninò desistant: librosque ac scripturas omnes et singulas, prae-

fatos errores, seu eorum aliquos quomodolibet continentes, comburant, vel comburi faciant. Ipse etiam Lutherus errores et assertiones hujusmodi omninò revocet, ac de revocatione hujusmodi per publica documenta in formâ juris validâ, in manibus duorum praelatorum consignatâ, ad nos infra alios similes sexaginta dies transmittendâ, vel per ipsummet (si ad nos venire voluerit, quod magis placeret) cum praefato plenissimo salvo conductu, quem ex nunc concedimus. deferendâ, nos certiores efficiat, ut de ejus verâ obedientiâ nullus dubitationis scrupulus valeat remanere.

Aliàs, si (quod absit) Lutherus praefatus, complices, fautores, adhaerentes et receptatores praedicti secùs agerent, seu praemissa omnia et singula infra terminum praedictum cum effectu non impleverint, Apostoli imitantes doctrinam, qui haereticum hominem post primam et secundam correctionem vitandum docuit, ex nunc prout extunc et è converso eumdem Lutherum, complices, adhaerentes, fautores et receptatores praefatos, et eorum quemlibet, tanquam aridos palmites, in Christo non manentes, sed doctrinam contrariam, catholicae fidei inimicam, sive scandalosam, seu damnatam, in non modicam offensam divinae Majestatis ac universalis Ecclesiae, et fidei catholicae detrimentum, et scandalum dogmatizantes et praedicantes, claves quoque Ecclesiae vilipendentes, notorios et pertinaces haereticos eâdem autoritate fuisse et esse declarantes, eosdem, ut tales harum seriò condemnamus, et eos pro talibus haberi ab omnibus utriusque sexus Christi fidelibus supradictis volumus et mandamus. Eosque omnes et singulos omnibus supradictis et aliis contra tales à jure inflictis poenis praesentium tenere subjicimus, et eisdem irretitos fuisse et esse decernimus et declaramus.

Inhibemus praetereà sub omnibus et singulis praemissis poenis eo ipso incurrendis, omnibus et singulis Christi fidelibus superiùs nominatis, ne scripta etiam praefatos errores non continentia, ab eodem Luthero quomodolibet condita vel edita, aut condenda vel edenda, seu eorum aliqua, tanquam ab homine orthodoxae fidei inimico, atque ideò vehementer suspecta, et ejus memoria omninò deleatur de Christi fidelium consortio, legere, asserere, praedicare, laudare, imprimere, publicare, sivè defendere, per se, vel alium seu alios, directè vel indirectè, tacitè vel expressè, publicè vel occultè, seu in domibus suis sive aliis locis publicis vel privatis tenere quoquo modo praesumant, quinimò illa comburant, ut praefertur.

Monemus insuper omnes et singulos Christi fideles supradictos sub eâdem excommunicationis latae sententiae poenâ, ut haereticos praedictos declaratos et condemnatos, mandatis nostris non obtemperantes, post lapsum termini supradicti evitent; et quantùm in eis est, evitari faciant, nec cum eisdem vel eorum aliquo commercium aut aliquam conversationem, seu communionem habeant nec eis necessaria ministrent.

Ad majorem praetereà dicti Lutheri suorumque complicum, fautorum et adhaerentium ac receptatorum praedictorum sic post lapsum termini praedicti declaratorum haereticorum et condemnatorum confusionem, universis et singulis et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus, patriarchis, archiepiscopis, episcopis, patriarchalium, metropolitanorum, et aliarum cathedralium, collegiatarum, ac inferiorum ecclesiarum praelatis, capitulis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus, et quorumvis ordinum, etiam mendicantium (praesertìm ejus congregationis, cujus dictus Lutherus est professus, et in quâ degere, vel morari dicitur) exemptis et non exemptis, nec non universis et singulis principibus, quàcumque ecclesiasticâ vel mundanâ fulgentibus dignitate,

regibus, imperatoribus, electoribus, ducibus, marchionibus, comitibus, baronibus, etc., mandamus, quatenùs sub praedictis omnibus et singulis poenis, ipsi vel eorum qnilibet praefatum Lutherum, complices, adhaerentes, receptatores et fautores personaliter capiant, et captos ad nostram instantiam retineant, et ad nos mittant; reportaturi pro tam bono opere, à nobis et sede apostolicà remunerationem praemiumque condignum, vel saltem eos, et eorum quemlibet de metropolitanis, cathedralibus, collegiatis et aliis ecclesiis, domibus, monasteriis, conventibus, civitatibus, dominiis, universitatibus, communitatibus, castris, terris ac locis respectivè, tam clerici et regulares, quam laici omnes et singuli supradicti, omninò expellant.

Civitates verò, dominia, terras, castra, villas, comitatus, fortitia oppida et loca, quaecumque ubilibet consistentia, earum et eorum respectivè, metropolitanas, cathedrales, collegiatas et alias ecclesias, monasteria, prioratus, domus, conventus, et alia loca religiosa vel pia, cujuscumque ordinis (ut praefertur) ad quae praefatum Lutherum, vel aliquem ex praedictis declinare contigerit, quamdiù ibi permanserit, et triduò post recessum, ecclesiastico subjicimus interdicto.

Et ut praemissa omnibus innotescant, mandamus insuper universis patriarchis, archiepiscopis, episcopis, patriarchalium, metropolitanarum et aliarum cathedralium ac collegiatarum ecclesiarum praelatis capitulis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus et quorumvis ordinum supradictorum regularibus fratribus, religiosis, monachis, exemptis et non exemptis supradictis ubilibet, praesertim in Alemannia constitutis, quatenùs ipsi, vel eorum quilibet sub similibus censuris, et poenis eo ipso incurrendis, Lutherum, omnesque et singulos supradictos, qui elapso termine, hujusmodi mandatis seu monitis nostris non paruerint, in eorum ecclesiis, dominicis et aliis festivis diebus, dùm inibi major populi multitudo ad divina convenerit, declaratos haereticos et condemnatos publicè nuncient, faciantque, et mandent ab aliis nunciari, et ab omnibus arctiùs evitari; nec non omnibus Christi fidelibus, ut eos evitent pari modo, sub praedictis censuris et poenis; et praesentes litteras, vel earum transsumptum sub formà infrà scriptà factum in eorum ecclesiis, monasteriis, domibus, conventibus, et aliis locis, legi, publicari, atque affigi faciant.

Excommunicamus quoque et anathematizamus omnes et singulos cujuscumque statûs, gradûs, conditionis, praeminentiae, dignitatis, aut excellentiae fuerint, qui, quominùs praesentes litterae vel earum transsumpta, copiae seu exemplaria, in suis terris et dominiis legi, affigi et publicari possint, fecerint vel quoquo modo procuraverint, per se vel alium seu alios, publicè vel occultè, directè vel indirectè, tacitè vel expressè.

Postremò, quia difficile foret praesentes litteras ad singula quaeque loca deferri, in quibus necessarium foret, volumus et apostolicà autoritate decernimus, quòd earum transsumptis manu publici notarii confectis et subscriptis, vel in almà urbe impressis, et sigillo alicujus ecclesiastici praelati munitis, ubique stetur, ut plena fides adhibeatur, prout originalibus litteris staretur et adhiberetur, si forent exhibitae vel ostensae.

Et ne praefatus Lutherus omnesque alii supradicti, quos praesentes litterae quomodolibet concernunt, ignorantiam earumdem litterarum, et in eis contentorum omnium et singulorum praetendere valeant, litteras ipsas in basilicae principis Apostolorum, et cancellariae apostolicae, nec non cathedralium ecclesiarum Brandenburgen. et Misnen. et Mersburgen. valvis affigi et publicare deberi voluimus; decernentes, quòd earumdem litterarum publicatio sic facta, supra dictum Lutherum, omnesque alios

et singulos praenominatos, quos litterare hujusmodi quomodolibet concernunt, perindè arctent, ae si litterae ipsae diae affixionis et publicationis hujusmodi, eis personaliter lectae et intimatae forent. Quem non sit verisimile, quòd ea, quae tàm patenter fiunt, debeant apud eos incognita remanere.

Non obstantibus constitutionibus apostolicis, seu supradictis omnibus et singulis, vel eorum alicubi, aut quibusvis aliis à sede apostolica praedictâ, vel ab eà potestatem habentibus, sub quâvis formâ, etiam confessionalis, et cum quibusvis etiam fortissimis clausulis, aut ex quâvis causâ, seu grandi consideratione indultum, vel concessum existat, quod interdici, suspendi vel excommunicari non possint per litteras apostolicas non facientes plenam et expressam, ac de verbo ad verbum, non autem per clausulas generales, id importantes de indulto hujusmodi mentionem, ejusdem indulti tenores, causas et formas, perindè ac si de verbo ad verbum insereretur, ita ut omninò tollatur, praesentibus pro expressis habentes.

Nulli ergo omninò hominum liceat hanc paginam nostrae damnationis, reprobationis, rejectionis, decreti, inhibitionis, voluntatis, mandati, hortationis, obsecrationis, requisitionis, monitionis, assignationis, confessionis, condemnationis, subjectionis, excommunicationis, et anathematizationis infringere, vel ex ausu temerario contrà ire Si quis autem hoc attentare praesumpserit, indignationem omnipotentis Dei, ac beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus, se noverit, incursurum.

Datum Romae, apud sanctum Petrum, anno Incarnationis Dominicae, M. D. XX. 17 kalend. julii, pontificatûs nostri, anno octavo.

Visa, R. Milanelius.

Alsergatus.

No 3.

SAUF-CONDUIT DONNÉ PAR CHARLES V A LUTHER.

Lutheri op. tom. ij, p. 412.

Carolus V, Dei gratiâ, Romanorum Imperator, semper augustus etc., honorabili, nostro dilecto, devoto, doctori Martino Luthero, Augustiniani ordinis.

Honorabilis, dilecte, devote, quoniam nos et sacri imperii status, nunc hic congregati, proposuimus et conclusimus, propter doctrinam et libros, aliquandiu haetenùs abs te editos, scrutinium de te sumere, dedimus tibi ad veniendum huc, et iterùm hinc ad tuam securam reditionem, nostram et Imperii liberam, directam securitatem et conductum, quem tibi circa haec mittimus.

Desiderantes, ut velias te statim accingere itineri, ita, ut infra xxi dies in hujusmodi conductu nostro nominatis omnibus modis hic apud nos sis, et non domi maneas, neque ullam vel violentiam vel injuriam timeas; volumus enim te in praefato nostro conductu firmiter manu tenere et nobis persuadere, te venturum. In hoc namque facies nostram severam senten-

tiam. Datum Wormatiae, die VI martii, anno Domini MDXXI. regnorum nostrorum, etc.

No 4.

POLIZZA DE CHARLES V.

Lettere di Principi, vol. j, p. 92.

Polizza di Carlo Quinto, Imperatore, a i Principi dell Imperio ridotti in Wormatia.

Voi sapete, Signori, ch'io ho havuta l'origine mia da i christianissimi imperatori della natione Germana, da i catholici re di Spagna, da gli archiduchi d'Austria, et da i duchi di Borgogna; i quali tutti insino da fanciulli, son stati sempre ubidientissimi alla sede apostolica, et a sommi pontefici, et hanno fin'alla morte perseverato nella loro fidelità; et sono stati sempre difensori, et protettori della fede cattolica, delle ceremonie sante, de' santi decreti, de'santi ordini, et buoni costumi, per l'honore di Dio, accrescimento della fede, et salute delle anime. Onde ancora che siano morti, ci hanno però per l'ordine della natura, et ragioni di heredita, lasciate queste sante constitutioni per osservarle di mano in mano: affine che seguendo i vestigi loro, et i loro esempi, venissimo poi a morte nella vera osservatione di quelle, come per la gratia di Dio, essendo noi veri imitatori de gli ottimi antichi nostri, habbiamo vissuto fin a questo giorno, et pretendiamo di morire. A questo fine adunque mi sono fermato, et ho preso risolutione d'essere difensore, et far mantenere tutto quello, che i miei predecessori, et noi habbiamo fin qui osservato, et mandato in essecutione; ch'è quello stesso ch'è stato concluso, et diffinito, non tanto nel sacro concilio de Costanza, quanto negli altri ancora. Et perciochè gli è cosa manifesta, che un solo frate ingannato della sua propria opinione, vuole mandar sottosopra, et abbagliare gli intelletti, et giuditii di tutta la christianità, con levar via quelle cose, che gia molti et molti anni sono confermate da un lungo uso: però se la sua opinione fosse vera, ei farebbe facilmente credere, che fin a questi tempi tutto il christianesimo fosse vissuto in errore. Ma conciosa che ella è falsissima et pessima et inventione diabolica trovata da lui, ho deliberato del tutto di esponere et impiegare i miei regni, l'imperio et potentati, gli amici, il corpo, il sangue, la mia vita, et l'anima ancora, se bisognerà, perchè questo tristo, et infelice principio non passi più oltre; considerando che ciò mi ritornarebbe a troppo gran disonore et biassimo, come parimente ritornarebbe a voi stessi, che sete l'illustrissima natione della tanto celebrata Germania, essendo avenuto per spetial previlegio, che voi siate detti, et nominativi osservatori della giustitia, protettori et difensori della fede cattolica, cosa certamente, che non v'è di poco honore, auttorità, et riputatione. La onde se a'tempi nostri qualche, non voglio dir heresia, ma sospitione di errore overo qual si voglia altra cosa, che indebollisse la religione christiana prendesse vigore ne i cuori de' christiani, et che noi gli lasciassimo fare li radice, senza farvi a tutto nostro potere la debita provisione, oltre che no

offenderiamo Dio, ci saria per sempre rinfacciato questo da i nostri successori di mano in mano, come cosa in vero degna d'ogni vituperio. Per tanto poiche habiamo udita l'ostinata risposta, che hieri Luthero ci diede alla presenza di tutti voi, vi rendo sicuri per questa mia scrittura di mia propria mano, et vi dico certo, che mi dispiace molto, et mi duole nel core haver differito tanto tempo, et esser stato tanto a fulminar processo contra il detto Luthero, et contra la sua falsa doctrina, di modo che ho preso risolutione in me stesso di mai più non volerlo udire, commandando, che subito egli sia ricondotto fuori della Corte nostra, secondo il tenore del suo salvocondotto; con questo patto, che sieno a pieno osservate le conditioni, che vi sono espresse, di non predicare, scrivere, ni essere in modo alcuno occasione di sollevatione popolare. Nel rimanente poi sono deliberato, come ho gia detto, di procedere, contro di lui, con quelle ragioni che si debbe procedere contra un heretico manifesto, et vi ricerco, che in questa cosa sia deliberato quello, che voi sete tenuto di fare, come buoni, et fideli christiani, che sete, et come m' havete promesso di fare. Scritta di ma propria mano, in Vormatia, a 19 d'aprile 1521.

Carlo, imperatore.

Mit unsrer Macht ist nichts gethan,
Wir sind gar bald verloren;
Es streit für uns der rechte Mann,
Den Gott selbst hat erkoren.
Fragst du, wer der ist?
Er heisst Jesus Christ,
Der Herr Zebaoth;
Und ist kein andrer Gott,
Das Feld muss er behalten.

Und wenn die Welt voll Teufel wær',
Und wollt uns gar verschlingen,
So fürchten wir uns nicht so sehr,
Es soll uns doch gelingen;
Der Fürst dieser Welt,
Wie sau'r er sich stellt,
Thut er uns doch nichts;
Das macht, er ist gericht't,
Ein Wœrtlein kann ihn fællen.

Das Wort sie sollen lassen stahn,
Und kein Dank dazu haben:
Er ist bei uns wohl auf dem Plan,
Mit seinem Geist und Gaben.
Nehm'n sie uns den Leib,
Gut, Ehr, Kind und Weib:
Lass fahren dahin,
Sie haben kein'n Gewinn;
Das Reich muss uns doch bleiben.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LA RÉFORME

CONTRE

LA RÉFORME,

OU

RETOUR A L'UNITÉ

PAR LA VOIE DU PROTESTANTISME ;

PAR M. HOENINGHAUS ;

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR M. S.

ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

Par M. AUDIN.

Deux forts volumes in-8.

Ce n'est point ici un livre de controverse, mais la plus éloquente défense du catholicisme qui jamais ait été entreprise. Dans cette œuvre que Mœhler appelait un prodige d'érudition, il n'est pas une ligne qui n'appartienne à un dissident. On est émerveillé en parcourant toutes ces belles pages, signées des noms les plus illustres de l'école protestante: philo-

sophes, exégètes, moralistes, archéologues, poètes, historiens, chaque gloire de la réforme vient tour à tour payer son tribut d'admiration aux dogmes, à la discipline, à la morale de notre culte.

Traduit en italien, en anglais, en espagnol, l'ouvrage de Hœninghaus a partout été accueilli avec admiration.

On souscrit, *sans rien payer d'avance*, et en s'adressant directement

A **M. MAISON**, QUAI DES AUGUSTINS, 29.

Prix pour les souscripteurs, 2 vol. in-8°, 12 fr.
L'ouvrage mis en vente coûtera 15 francs.

MODÈLE DE SOUSCRIPTION.

Je soussigné souscris pour exemplaire de l'ouvrage de Hœninghaus : **LA RÉFORME CONTRE LA RÉFORME**, 2 vol. in-8., au prix de 12 francs, que je payerai à la réception de l'ouvrage.

(*Signature et domicile.*)

Imprimerie de F. LOCQUIN, rue N.-D.-des-Victoires, 16.

PARIS — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, r. Notre-Dame-des-Victoires.





